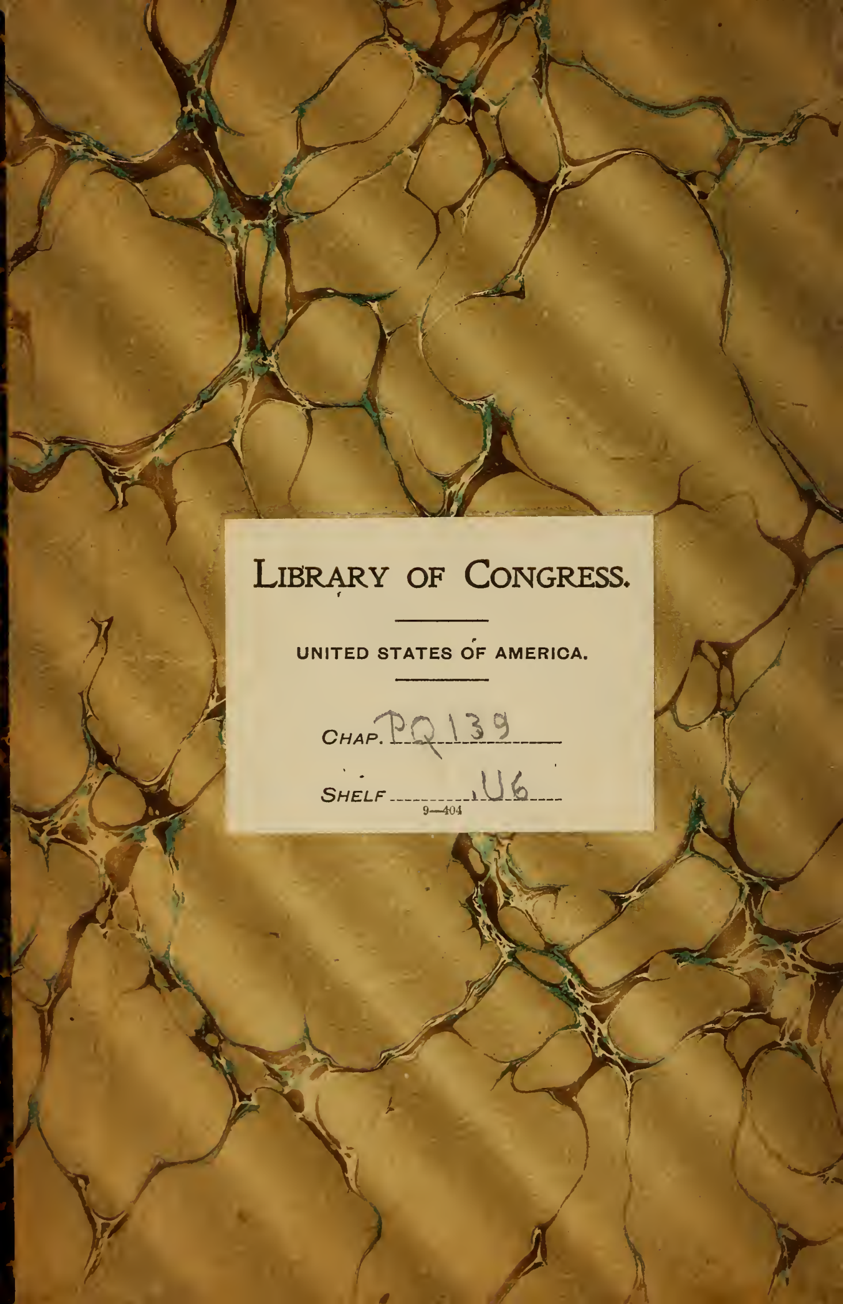






ÉCRIVAINS

ET

HOMMES DE LETTRES

PAR

LOUIS ULBACH

DEUXIÈME ÉDITION

VOLTAIRE ET M. NICOLARDOT
MONTAIGNE ET M. ÉTIENNE CATALAN
STENDHAL
M. HIPP. CASTILLE — M. FLOURENS — M. LANFREY
L'ACADÉMIE ET LES ACADÉMICIENS
M. E. PELLETAN — M. GUSTAVE PLANCHE
GÉRARD DE NERVAL
LE PARTI CATHOLIQUE : MM. DE MONTALEMBERT, DE FALLOUX
VEUILLOT — FLÉCHIER — PAUL DELAROCHE
M. E. QUINET

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS A BRUXELLES
MÊME MAISON A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1863

ÉCRIVAINS

ET

HOMMES DE LETTRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

ÉCRIVAINS

ET

HOMMES DE LETTRES

PAR

LOUIS ULBACH

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS A BRUXELLES
MÊME MAISON A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1863

J.
23 n'00

38
.10 95
.15 36

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

En relisant, après six années, les divers chapitres de ce volume, je n'éprouve le besoin d'aucun changement, d'aucune rectification. Ma foi est la même. Mes espérances ont vieilli sans se lasser.

J'aurais eu du plaisir pourtant, sans rien corriger d'essentiel, à adoucir l'expression de certains jugements, de certaines critiques. L'indulgence n'est pas seulement une des formes du mépris; elle est aussi une des joies de la vérité : joies mélancoliques après tout, qui viennent tard, et que la jeunesse implacable ne veut pas connaître. Mais un adoucissement des termes, plus conforme à mes inspirations actuelles, enlèverait à ce volume des illusions, en même temps que de la colère. Je le maintiens dans son intégrité, comme un souvenir des luttes passées, de la grosse chaleur du combat.

Je combattais alors, de tout cœur, dans ce bataillon de la *Revue de Paris,* qu'une force indiscutable a dispersé sans le vaincre, et surtout sans le convaincre.

On se souvient qu'après l'attentat du 14 janvier 1858, M. Billault, ministre de l'intérieur, sollicita un décret de suppression contre le journal l'*Assemblée nationale* et contre la *Revue de Paris*. Deux propriétés furent anéanties; il le fallait sans doute. Je ne me permets aucune plainte inutile : je ne vengerai pas des morts sur une tombe. Je veux seulement rappeler dans quels termes cette mesure rigoureuse fut demandée, et je ne doute pas que le grand orateur, dont l'empire porte encore le deuil, n'eût regretté ses anathèmes, en retrouvant devant lui, à la chambre, parmi les élus du suffrage universel, quelques-uns des membres importants de l'*Assemblée nationale* et de la *Revue de Paris*, qu'on n'a pas supprimés.

C'était d'eux qu'il disait :

« Il est une mesure que nos lois permettent aujour-
« d'hui : c'est de ne plus tolérer que certains journaux
« soient entre les mains de quelques meneurs peu nom-
« breux, mais infatigables, les instruments quotidiens du
« travail démagogique, les organes presque officiels de
« toutes leurs excitations directes ou indirectes. Il ne faut
« pas non plus que, d'un autre côté, attaquant sans relâ-
« che, sous des formes habilement déguisées, la nouvelle
« dynastie et la constitution que s'est donnée le pays, on
« s'obstine à montrer en espérance, comme des réalités
« encore possibles et prochaines, des prétentions tombées
« désormais sans retour dans le néant du passé.

. . . .

« Tant que la libre Angleterre a eu à redouter pour

« la famille qui règne aujourd'hui sur elle les attaques ou « les intrigues des amis d'un prétendant, cette liberté dont « elle est si fière s'est effacée derrière des rigueurs éner- « giques.....

« Le gouvernement d'une grande nation ne doit pas « plus se laisser miner sourdement par les habiletés de la « plume qu'attaquer violemment par les brutalités sauvages « des conspirations.

« Le décret que je vous propose ne fera que justice à « l'égard de ceux qu'il atteint; il sera de plus un avertis- « sement pour d'autres..... »

L'avertissement avait-il été réellement compris, ou bien la justice, comme je le crois, s'était-elle adoucie? Mais il est certain que la *Revue de Paris* et l'*Assemblée nationale* suffirent à désarmer la prudence si terriblement armée de M. le Ministre. Je dois cet hommage à sa mémoire, comme je dois cet honneur aux deux recueils frappés.

Cette réimpression me permet aussi, après avoir attesté ma foi, de confirmer dans tous ses termes la dédicace à l'ami le meilleur, dont l'affection avait précédé de longtemps l'alliance de la bataille, et a survécu plus forte et plus étroite aux déceptions apparentes de la lutte.

Louis ULBACH.

Paris, 15 novembre 1863.

DÉDICACE

A L. LAURENT-PICHAT.

Mon cher ami,

La plus sûre épreuve de l'amitié, ce n'est pas le temps ; c'est la rivalité littéraire et la politique.

Puisque nos deux esprits ont résisté à cette épreuve ; puisque nous avons les mêmes opinions littéraires, la même foi politique ; puisque nous avons lutté, chacun selon nos forces, pour le même drapeau ; puisque nous gardons la même espérance ; puisque nous n'avons pas été un seul jour, depuis le collége, sans nous confier nos rêves, nos réalités, nos enthousiasmes, nos colères ; puisque, avec des aptitudes diverses, nous suivons, côte à côte, la même route, applaudissant à nos succès sans nous les envier, nous consolant mutuellement de nos mécomptes,

1

sans en jouir ; puisque, enfin, nous nous aimons virilement et cordialement, et que je suis bien certain de n'être jamais tenté d'effacer ton nom de cette première page, permets-moi de te dédier, ou plutôt de te dévouer ce livre.

J'atteste des principes qui nous sont communs ; je combats encore pour des idées qui nous sont chères ; ce que j'ai oublié ici, tu l'as dit ailleurs ; nos efforts ne se font pas concurrence ; ils se répondent et se complètent. Nous sommes un dialogue fraternel, et nous invoquons la Justice et la Liberté.

Ces deux muses sont rangées parmi les faux dieux. Beaucoup de gens bien pensants, parmi ceux qui ne pensent pas, mettent une sorte de point d'honneur orthodoxe à les nier ou à les bafouer. Nous nous glorifions, nous, de notre idolâtrie, et nous acceptons fièrement les anathèmes qu'elle nous attire.

J'ignore l'accueil qui sera fait à ce livre. Mais, comme le blâme s'y rencontre plus fréquemment que l'éloge, je suis heureux que ton nom me cautionne et m'aide à repousser le reproche de dénigrement systématique. Ton amitié répondra de mon cœur, ton estime de ma loyauté.

Je ne me sens vulnérable que sur un point. Quel malheur que la bonne volonté ne puisse pas suppléer au talent, ou que je ne puisse pas te faire écrire ces pages que j'ai méditées avec toi !

LOUIS ULBACH

Paris, avril 1857.

PRÉFACE

Si nous avons besoin de quelques lignes de préface, ce n'est pas pour expliquer le but et les intentions des articles réunis dans ce volume. Nous nous sommes toujours efforcé, au défaut d'autre mérite, d'assurer à nos opinions l'avantage de la sincérité et de la précision. Mais, tout ce que nous n'avons pas dit, tout ce que nous n'avons pas pu dire, voilà ce qu'il est rigoureux de faire entendre.

La critique est le devoir le plus impérieux de ce temps-ci; c'est pour cela sans doute qu'elle est si rare; la critique de toute chose, de toutes les idées, de tous les hommes! Les arts sont abaissés, les âmes sont engourdies. Rien, dans les obstacles que la libre pensée peut trouver autour d'elle, n'est assez puissant pour justifier cette torpeur. Ce qui manque, ce n'est pas tant la liberté que la volonté d'avoir le cœur et l'esprit libres. Sans se heurter follement à des faits, il y a des idées dangereuses, des inepties triomphantes, des turpitudes glorifiées, des préjugés stupides qui trônent dans les livres, sur les théâtres, dans la rue, et que l'on devrait discuter sans relâche, combattre sans merci. En purifiant l'art, la littérature, la pensée publique; en faisant de l'honnêteté la seule atmosphère respirable, on rendrait tout progrès facile. Car l'humanité ne peut pas se tenir toujours hors de la vie et s'étouffer, pour ne pas prendre d'air pur. C'est donc

moins dans des réformes sociales qu'il faut commencer par chercher le salut que dans la conscience.

J'en atteste l'absence d'élan, la résignation avec laquelle on subit l'infatuation de la *médiocratie* qui tient le haut du pavé artistique et littéraire, et l'éclipse de plus en plus profonde du bon sens spirituel. Dieu merci, la création du vaudeville ne peut pas se renouveler tous les jours pour prouver notre malice; je crains même que la multiplication désordonnée de ce genre de plaisir ne prouve le contraire. Mais, abusant de sa vieille réputation, ce pays-ci devient *bête*. Le mot est brutal. Je voudrais qu'il fût cruel, et je le souhaiterais également trop injuste ou trop vrai. Si, une bonne fois, on avait honte, on serait sauvé. Quand la France se regimbe, c'est pour longtemps.

En attendant, elle subit, avec une placidité injurieuse pour les grands génies qui l'ont illustrée, le despotisme intellectuel de la routine et de l'insuffisance. Où est l'enseignement de la jeunesse? Entendez-vous quelque chose de ce qui se débite au collége de France, ou à la Sorbonne? Va-t-on même encore s'asseoir sur ces bancs? Il n'y a de tumulte à la porte que pour siffler; et, tout en blâmant énergiquement ces émeutes, qui mêlent des questions de sergents de ville à des questions littéraires, je ne puis méconnaître que cette critique violente est l'exagération, le sursaut du goût public qui se révolte par accès, ne sachant pas protester avec continuité. Mais enfin, M. Sainte-Beuve réduit au silence, et les auditeurs de M. Nisard invités à se taire, que reste-t-il à écouter? Que tombe-t-il de ces chaires d'où s'élançaient autrefois tant de paroles éloquentes? Qui donc a remplacé MM. Michelet et Edgar Quinet? Se peut-il qu'à cette heure il n'y ait pas, à Paris, un professeur écouté, ou qui mérite de l'être? S'il en est un seul, qu'on le nomme!

La jeunesse, qui n'a plus d'enseignement à recevoir, a-t-elle au moins des livres nouveaux à applaudir? Peut-elle se passionner pour des œuvres? A part deux ou trois tentatives, auxquelles nous rendrons hommage, la stérilité est complète. Quant aux romans, ils restent au-dessous de l'analyse. Les mieux réussis

sont souvent des plagiats ou des imitations ; et M. Champfleury a beau faire du tapage avec ses petits sabots, qu'il prend pour les souliers de Balzac, on ne l'écoute que pour se moquer. Les feuilletons, qu'on réunit en volumes, ne remplacent pas le talent par la chaleur, la passion ou l'honnêteté. L'histoire même sert à corrompre. Publie-t-on, à grands fracas, les Mémoires d'un vieux soldat, qu'on s'aperçoit bientôt des calomnies odieuses, des révélations attristantes qui sont le sel de cette publication. Jamais on ne porta à la haine et au mépris de l'épaulette avec plus de vivacité et de force que ne le fait Raguse, ce traître qui trahit maintenant son métier. Si, de cette boue, on essaye de remonter à la poésie, on ne sent pas de dilatation. Les mièvreries qu'on nous donne, sous le prétexte de quintessence, ne méritent pour la plupart ni un dédain ni un applaudissement. Victor Hugo exilé, Lamartine insulté, sont encore et seront toujours les deux grandes voix du siècle; mais les oreilles n'entendent plus ou entendent mal.

Une seule chose prospère, le petit journalisme, le pamphlet, la biographie, c'est-à-dire le cancan, la diffamation. On gagne sa vie à pilorier les honnêtes gens. Cette société, qui n'a plus l'énergie des passions, se complaît dans les vilenies haineuses ; elle veut savoir les détails de la fortune, de la misère, des amours de messieurs tels et tels ; elle applaudit au scandale ; elle rit de voir battre le ruisseau; tout est bien, pourvu que tout soit mauvais. Et l'on n'a plus besoin de talent ni de style, pourvu qu'on sache injurier à tant la ligne, à tant le soufflet, à tant le coup de bâton. Le domicile est violé par ces profanateurs cyniques, par ces biographes *au bon jour*, qui risquent volontiers la prison, pourvu qu'ils ne risquent plus l'hôpital.

A tous les vices, cette époque-ci joint l'hypocrisie. On joue à la Bourse tout bas, on injurie la Bourse tout haut. Tel fait un drame pour accabler l'argent, qui porte un toast à la toute-puissance de l'or. On se moque de Turcaret, mais on le flatte. Que des gens habiles, estimant les hommes pour ce qu'ils sont et le temps pour ce qu'il vaut, amassent par leur industrie, par la

combinaison de leur sagacité et de la sottise des autres, une énorme fortune ; on n'a pas assez de raillerie contre ces financiers de la veille; et chacun voudrait être celui du lendemain. Il y a des établissements de crédit inventés tout exprès pour faciliter l'agio sous l'anonyme.

Quant au théâtre, a-t-il du moins hérité du public qui manque à de plus dignes travaux? Oui, mais à la condition de n'être plus qu'une parade sur les tréteaux comiques, qu'une sorte de mauvais lieu décent sur les planches plus relevées. Le succès de M. Alexandre Dumas fils est le signe le plus éclatant de l'abaissement théâtral. On a songé à décerner un prix de morale à l'auteur du *Demi-Monde*. C'était logique. Ce Philinte, qui n'écrit pas comme Molière, qui, indulgent pour une société corrompue, nous en explique les accommodements et les raccommodements; qui, n'étant pas moral, se garde bien d'être passionné; ce fils dégénéré d'*Antony* qui chatouille le cœur à tous les endroits véreux, sans nous étourdir et sans nous purifier; ce dramaturge de bon ton et de mauvais aloi vaut pourtant encore mieux que bien d'autres qui gagnent de grosses rentes à faire main basse, pour les travestir, sur les idées et les pièces des autres. Le théâtre n'est plus qu'une exhibition de modes; et le goût doit s'estimer heureux quand ces dames ne montrent que leur toilette.

Parlerons-nous des littérateurs émérites, de l'Académie en un mot? Saurons-nous gré à ces invalides de tous les régimes, à ces éclopés de toutes les palinodies, des velléités de roideur qui semblent une protestation contre ce temps-ci, et qui ne sont que des petits actes d'opposition puérile, sans portée et sans résultats?

La critique aurait donc fort à faire; et la critique ne fait rien. Elle ne lit pas les livres; elle ne se donne pas la peine de discuter les pièces. Le feuilleton théâtral de tel journal serait tout aussi bien à sa place dans tel autre journal, tant il est vrai qu'il n'y a plus de convictions! Et pourtant peut-on nier que les opinions philosophiques et que les opinions politiques elles-mêmes n'aient des raisons particulières et essentielles de sympathie

ou de réprobation? Ainsi tous les théâtres s'occupent de l'argent, et en même temps les juges de la police correctionnelle disent leur opinion sur des faits scandaleux de spéculation, sans que la critique rapproche ces deux événements pour y voir plus qu'une coïncidence.

De quelque côté donc qu'on se tourne, ni enseignement, ni littérature, ni théâtre, ni critique; mais du bruit, des vanités, des coteries, des complaisances! Ce qui n'empêche pas Paris de s'embellir, les palais de s'achever, les chemins de fer de s'étendre. Preuve bien éclatante qu'il n'y a pas toujours correspondance entre les pierres et les idées, et qu'on peut bâtir sans se moraliser!

La cause de tout ce mal, nous l'avons déjà dit, elle n'est pas en dehors de nous, elle est en nous. Ayons l'instinct de ce qui est honnête, la volonté de ce qui est bien, et il faudra que l'honnêteté soit satisfaite, que le bien s'accomplisse.

Les pensées que nous exprimons ici, et à la hâte, ont été l'inspiration constante des divers articles réunis aujourd'hui en volume. Mais nous n'avons pu, par la nature de nos études, par la délimitation de nos devoirs personnels dans l'œuvre collective des journaux et des revues où ces articles se sont produits, qu'embrasser certains points de vue spéciaux. Combien d'autres qui manquent et que nous regrettons! Que de choses surtout n'aurions-nous pas eu à écrire sur le théâtre si impuni! Mais le peu qu'il nous a été donné de dire, nous l'avons proclamé franchement, sans réticence et sans animosité personnelle. Il se peut que nous ayons excité quelques inimitiés; nous n'en ressentons pour personne. L'ardeur que nous mettons à signaler des apostasies, à dénoncer des trahisons, à constater des faiblesses littéraires ou politiques s'arrête toujours au seuil de la vie privée, et ne persiste jamais devant une protestation loyale. Nous tenons peu au succès pour nos épigrammes; nous tenons surtout à l'estime pour notre sincérité. C'est par cette raison qu'on trouvera dans ce volume certains adoucissements apportés avec réflexion à des articles précédemment plus âpres, sans être moins sincères. Nous avions

touché avec une familiarité un peu cavalière à M. Guizot. Sans être plus respectueux, nous sommes devenu moins familier. Nous avions reproché, dans la *Revue de Paris*, à M. Legouvé des complaisances exagérées pour l'Académie. M. Legouvé nous a écrit pour s'expliquer, et il y aurait eu du mauvais goût de notre part à reproduire dans tous ses termes une accusation qui avait encore quelques prétextes, mais qui avait perdu sa plus grande opportunité. Notre querelle avec l'auteur de *Tolla* serait aussi un incident hors de propos dans ce volume. Nous la laissons à sa place et dans le milieu qui l'a inspirée. En reconnaissant dans une note[1] que notre attaque avait été loyale, l'écrivain de talent, qui se croit obligé d'être notre ennemi depuis ce jour-là, nous a donné le facile avantage de mettre de la bonne grâce dans notre conduite; et nous le jugerons désormais seulement sur ses œuvres nouvelles. D'ailleurs, ce n'est pas à la jeunesse, aux débuts, même imprudents, que nous en voulons. C'est aux maîtres qui nous abandonnent, aux pédants qui nous ont trompés, aux corrupteurs qui nous ont légué les hontes et les embarras de la littérature actuelle.

Nous avons loué le plus souvent et le mieux que nous avons pu, et la louange a été aussi cordiale que la critique. Mais il s'agit moins pour nous de faire ratifier tous nos jugements que de faire approuver le motif et le but de notre œuvre. Si nous nous sommes trompé dans les détails, qu'un autre se mette à la tâche et rectifie. Nous ne reconnaissons pas d'infaillibilité. Mais ce que nous défendons, ce que nous plaçons au-dessus de toute attaque, de tout reproche, c'est notre conscience. Ce livre est peu de chose; mais il est loyal. Qu'on lui fasse concurrence sur ce terrain-là.

Il fallait un titre à ces études; nous en avons choisi un qui précise les différences établies entre ceux qui sont pour nous des penseurs dignes d'être écoutés, et ceux qui ne sont que des *industriels* de lettres.

[1] Voir la livraison de la *Revue de Paris* du 1er mars 1856.

Quelques amis pourront se plaindre d'être oubliés. Si nous avons omis dans ce volume les articles qui leur étaient consacrés ailleurs, c'est que ces articles nous ont semblé inférieurs à leur mérite, et que, ne voulant pas trop corriger un livre de cette nature, nous avons mieux aimé ne pas parler d'eux que d'en parler d'une manière imparfaite et insuffisante.

Toutes nos précautions sont-elles bien prises envers le public? Nous le pensons. Pour le reste, nous nous abandonnons à la critique, qui, en nous frappant fort, nous donnera raison, puisqu'elle attestera son existence, que nous trouvons logique, et dont nous invoquons les excès, afin d'en établir au moins l'usage.

LOUIS ULBACH

Avril 1857.

ÉCRIVAINS

ET

HOMMES DE LETTRES

LA LIQUIDATION LITTÉRAIRE

I

Depuis quelques années, nous sommes dans une débâcle d'idées. Je n'entends pas seulement parler des idées politiques; de ces belles théories, si amoureusement engendrées, caressées et élevées, et qui, au moment de leur adolescence, se retournent ironiquement vers leur père, lui font un geste insultant, et prennent leur volée à travers champs; enfants prodigues pour lesquels, quand ils s'avisent de revenir, on n'a plus que des veaux maigres à tuer! Mais j'entends parler des idées dans leur acception la plus générale, des idées artistiques, des idées philosophiques. C'est de celles-là que nous avons souci par-dessus tout, parce qu'elles sont les avant-gardes des autres.

Nous disons que l'époque voit une débâcle d'idées; mais ce n'est pas, malgré certaines apparences, une débâcle de Moscou, une retraite désastreuse à travers les neiges et les morts. Le courant qui charrie les restes du demi-siècle littéraire a son lit naturel. Et cette débâcle se fait sans trouble, sans désordre; quand elle aura cessé, on verra qu'elle laisse, comme le Nil, sur le sol qu'elle parcourt, un détritus essentiel pour féconder les moissons à venir.

En un mot, le siècle littéraire fait sa liquidation. Il ne liquide pas comme un banqueroutier qui a menti à ses promesses et qui vend ses marchandises à l'encan, mais comme un spéculateur loyal, qui emporte l'estime et les regrets, avec une fortune honnêtement acquise. Oui, cette splendide génération de lyriques qui a chanté pendant le demi-siècle se tait, se retire, et laisse la place à la méditation plus douce, plus humble, plus pratique.

A tous les étages de la Babel, le repos monte et s'assied; les chants des poëtes, comme les chants des Templiers de M. Raynouard, *ont cessé*. Le silence refroidit toutes ces œuvres chaudes des trente dernières années. L'heure est venue, non plus de l'imagination au grand vol, ardente, aventureuse; mais de la réflexion intime, de l'imagination recueillie. Voici venir la critique, non pas cette critique jalouse, hargneuse, mesquine, des impuissants; mais cette critique large, profonde, souveraine, de tous les esprits agités de la volonté du bien et de la vision du beau.

Un nom qui a jeté un grand éclat dans ces années d'enthousiasme et de foi idéale semble prendre son parti de cette transformation, et, par le caractère particulier de ses œuvres, marche en avant des analystes; c'est George Sand. Elle survit seule, avec un mort immortel, Balzac, à cette débâcle de la pléiade romantique.

Je dis que Balzac mort survit à ses contemporains; et, en effet, ce merveilleux artiste, que l'on commence à peine à apprécier, sera dans dix ans l'écrivain le plus admiré, le plus

imité, non pas peut-être le plus adoré; car, on lui en veut des vérités qu'il jette à pleines mains à travers les déchirures du cœur. Ses livres sont émouvants comme une dissection. On les ouvre avec cette âcre curiosité que donne l'appétit des mystères de la mort et de la honte humaine; et, si l'étude y trouve son compte, si la raison est horriblement satisfaite, l'imagination souffre, l'illusion saigne.

Balzac, auquel on faisait à peine une place, il y a quelque quinze ans, et dont la *Peau de chagrin* (un de ses romans médiocres) trouvait grâce devant les fantaisistes, par l'absence des qualités d'observation réelle qui consacrent l'auteur de la *Comédie humaine*, Balzac grandit tous les jours; il est le seul homme qui vieillisse avec son lecteur. A l'encontre des autres, il nous plaît davantage à chaque illusion nouvelle qui nous quitte; et il aura, je le répète, dans quelques années, la renommée la plus incontestable, la plus éclatante. Il a dit dans la *Recherche de l'absolu: « La gloire est le soleil des morts! »* A ce compte-là, sa vie fut un crépuscule, et il repose sous un ciel splendide.

Pour tout observateur de bonne foi, il est bien évident que nous ne cédons pas au besoin d'expliquer par un système la réforme littéraire à laquelle nous assistons.

Le lyrisme convenait aux invocations du siècle adolescent, à ses défis, à ses luttes; aujourd'hui, le recueillement convient mieux aux routes accidentées qu'il parcourt, aux désillusions qui le vieillissent. Je ne crois pas qu'on puisse trouver une meilleure raison à la faveur dont jouissent tous les travaux d'observation, d'analyse. Jamais on n'eut plus de vocation pour écrire l'histoire, cette longue tragédie humaine, et jamais on n'apporta à cette difficile entreprise des cœurs mieux préparés, des esprits plus ingénieux à tout saisir, à tout scruter. Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Vaulabelle, Thiers, Mignet..., bien d'autres que nous oublions, sont des historiens sérieux, dont on peut contester les principes, dont on ne contestera pas la compétence et le succès, et qui tous écri-

vent l'histoire avec cette inquiétude, avec cette préoccupation de l'inconnu, impuissante peut-être à prémunir contre l'erreur, mais suffisante pour amnistier. Remarquons même que la plupart de ces historiens appartiennent à la catégorie des penseurs que le grand problème social trouble et agite plus spécialement. M. Thiers est le seul qui, par une contradiction monstrueuse, soit à la fois le vulgarisateur le plus populaire des légendes de la gloire et de la liberté, et le défenseur le plus entêté du vieil égoïsme social.

Les artistes, en voyant leur feu pâlir, ont souvent accusé le positivisme de l'époque. C'est là une excuse facile, mais insuffisante. Ce temps-ci n'est ni vulgaire ni plus positif que celui que nous venons de traverser. A quelque point de vue qu'on juge les événements contemporains, il y a d'assez brusques, d'assez grands déplacements de fortune et de puissance, pour que le cœur s'en émeuve profondément. Dans cette majorité qui a confié ses destinées à la poésie du souvenir le plus épique des temps modernes, d'où vient qu'il ne se trouve pas un poëte lyrique pour chanter cet événement? Soyons justes. Ce n'est pas qu'une émotion quelconque ne puisse se dégager du triomphe; ce n'est pas que ces manifestations *spectaculeuses*, pour nous servir du mot de Joseph II, ne puissent, aussi bien que d'autres incidents, glorifiés jadis par les poëtes, susciter l'imagination! Mais c'est que le pindarisme devient chaque jour de plus en plus impossible; c'est, encore une fois, qu'il n'est plus l'heure de chanter.

De ce bruit sublime qui jetait à toutes les brises du monde tant d'élégies, tant de soupirs d'amour, tant d'élans vers la liberté, vers la nature et vers Dieu, il reste à peine un murmure. Les derniers recueils de vers qui prennent leur vol n'osent tenter l'ode et la strophe, et s'en tiennent pour la plupart au sonnet, cette quintessence, cette synthèse qui ne convient pas aux grands débordements de l'âme. Nous ne voulons pas dire qu'il y ait quelque part une tombe assez profonde, une pierre assez solide pour enterrer la poésie. Elle

est éternelle comme la douleur, comme la joie, comme le doute et comme la foi; mais elle se transforme. Après avoir douté, chanté, prié, elle travaille et cherche. Ce lyrisme infatigable qui, par Lamartine, Victor Hugo, George Sand, allumait tant d'étincelles dans les poitrines, est remonté au ciel dans ce tourbillon de poussière qui s'élève des révolutions; mais il a laissé à sa place un sentiment moins grandiose et plus délicat, moins fier et plus humain, moins élevé et plus vaste, moins personnel, c'est-à-dire moins égoïste et plus dévoué.

Les esprits qui, au lieu d'accepter cette nouvelle mission de l'art, tentent la lutte des instincts plus réels de notre temps contre cet ange soulevé de terre arrivent à constater magnifiquement leur impuissance. Ils élèvent, comme M. de Laprade, par exemple, des statues blanches, correctes, divines d'aspect, mais froides et muettes. On peut toujours faire des Galathées; mais il faut les baisers de Pygmalion pour les animer. Eh bien, le temps n'est plus à ces ardeurs *pygmalioniques*.

Si Balzac, d'un côté, semble le précurseur de cette voie d'analyse dans laquelle nous entrons, niera-t-on que ce caractère essentiel de la nouvelle phase littéraire se retrouve avec une effroyable énergie dans les régions politiques? M. Proudhon, ce fils incontestable de Voltaire, n'est-il pas, avec toute la violence de ses études, avec toute la fureur de ses négations, le Caliban de la critique, esprit de tempête qui rit aux démolitions, et qui briserait le monde pour mieux l'analyser!

Nous ne devons en aucune façon conclure de ce qui précède le doute, le découragement. Ce qui se passe ne doit ni attrister ni effrayer. Les horizons qui disparaissent avaient leur grandeur, ceux qui s'élèvent ont leur lumière plus calme, plus paisible. Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, étaient les indispensables coryphées de cette génération dolente qui sortait des catacombes de la Révolution. Ils ont ramené l'es-

pérance dans les cœurs troublés. Pendant la moitié du siècle, après les orgies, les impiétés et surtout les tyrannies qui avaient scandalisé le monde, ils ont, à chaque heure du jour, dans leurs hymnes, loué Dieu, chanté l'amour, et invoqué la liberté! Quand ces trois phares éternels eurent été rallumés, il ne s'agissait plus seulement de chanter; il fallait expliquer la foi nouvelle si éloquemment prêchée.

Voilà pourquoi Chateaubriand est mort, en se sentant consumer dans son armure féodale, par les feux d'une charité humanitaire qui l'emportait loin de l'écusson de saint Louis; voilà pourquoi le champion de la légitimité s'est endormi, avec des pleurs dans les yeux, en songeant à son roi exilé, et avec le sourire sur les lèvres, quand il pensait à l'avénement du peuple, cet éternel exilé des rois : contradiction logique, surtout visible dans les *Mémoires d'outre-tombe* du poëte gentilhomme. Voilà pourquoi aussi les deux plus grands poëtes lyriques de la France se sont rencontrés dans l'arène politique, après la Révolution de février. Alors l'un a pu dire à l'autre, comme au temps des luttes littéraires :

> Nous tiendrons pour lutter, dans l'arène lyrique,
> Toi la lance, moi les coursiers !

Qu'on ne veuille pas expliquer par des ambitions vulgaires la présence des deux poëtes dans la mêlée. Ils cédaient à une impulsion naturelle. Nous dirons plus loin par quelle pente ils sont descendus des élévations infinies aux fièvres de la tribune. Nous tenons seulement à signaler, dès maintenant, cette idée : à savoir, que le romantisme était la Révolution de 1789 se faisant dans les arts, restés en arrière. C'était, comme l'a dit un chef, le *libéralisme en littérature.*

Mais de ce que le libéralisme, pour une cause ou pour une autre, ne saurait convenir aux nécessités présentes, il ne faut ni renier le passé ni blasphémer l'heure qui sonne.

Faisons notre tâche, chacun selon nos forces, et, pour le

reste, laissons faire le soleil, qui ne manque jamais aux moissons!

Les lettres, comme toutes les choses de ce monde, ont leur époque de chrysalide. Nous entrons dans cette époque-là. Chacun file son cocon. Est-ce à dire que ce travail intime soit sans profit?

L'immortel Jean-Paul Richter, que nous aimons à citer, a écrit :

« L'esprit universel se repose ou dort, dit l'homme nain, dès que son œil de vermisseau ne peut plus en suivre la marche. C'est ainsi qu'ils ont cru que le soleil dormait dans l'Océan, tandis qu'il éclairait dans sa course rapide d'autres mondes et d'autres océans! »

Nous n'assistons, Dieu merci, ni à une chute du soleil ni à une éclipse. Si l'astre paraît se voiler, c'est pour nous éblouir dans une nouvelle aurore.

Pendant les trépignements de la grande lutte romantique, on criait : « Voici les barbares! la langue de Racine, de Bossuet, de Pascal se meurt! » Il s'est trouvé que ce prétendu pillage était, au contraire, un enrichissement. De nos jours, on s'effraye du calme : « Voici la mort, la décadence! » chuchote-t-on. Crainte chimérique! En littérature, les ruines se couvrent promptement de fleurs et sont toujours nécessaires à l'harmonie du tableau.

Citons encore Jean-Paul, qui dit ailleurs :

« Le génie de l'univers s'avance au-dessus de nous avec l'impétuosité de l'ouragan. Nous n'entendons que ses murmures, nous ne voyons que ses ravages; mais nous ne voyons pas combien il crée, combien il purifie; nous ne le remarquons qu'après qu'il s'est éloigné. Le destin, comme Leibnitz, nous présente le calcul de l'infini; mais, comme lui aussi, il nous en cache la preuve. »

Nous ne prétendons pas plus qu'un autre à cette preuve; mais nous voulons, en examinant les résultats du mouvement littéraire qui a commencé avec le siècle, et qui s'achève au-

jourd'hui, trouver le mot de ralliement de ceux qui se mettent en route. Jamais situation ne fut plus favorable pour juger des contemporains illustres. Ils sont tous, pour la plupart, reculés au fond du théâtre. On les voit à distance, comme les verra la postérité.

Si nous voulions faire tenir dans cette revue tous ceux qui ont éveillé la sympathie et les applaudissements, nous écririons un volume. Jamais génération ne fut plus féconde. Mais, dans toutes les foules, il y a des types qui les résument. Nous nous en tiendrons à ces quelques unités glorieuses.

Beaucoup de gens, d'ailleurs, béatifiés et sanctifiés en littérature, n'ont eu d'autre mérite que d'avoir, comme sainte Véronique, essuyé la tête d'un Christ et d'en avoir gardé l'empreinte. S'il nous est permis de continuer cette comparaison, nous dirons que nous irons droit aux faces couronnées et vivantes, et non aux effigies calquées à l'heure d'inspiration divine.

Recommencer des études sur Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo et quelques autres, c'est ouvrir un champ bien des fois labouré ; c'est faire une besogne qui n'est plus à faire. Aussi discuterons-nous ces noms-là moins en eux-mêmes que par rapport à leur descendance. Il ne s'agit plus de les juger, de les critiquer ; il faut les prendre avec les jugements contemporains, et les mettre en regard des destinées pressenties de la littérature qu'ils ont illustrée.

Cette tâche a sa grandeur et sa nouveauté. Je ne me suis pas inquiété de savoir si elle était au-dessus de mes forces. Elle m'a tenté, et je l'ai entreprise. Si j'échoue, qu'un autre recommence ! Mais il me semble qu'il y a, avant tout, dans ce moment, un mot à dire, une parole d'espoir, d'encouragement, un *sursum corda* à jeter aux penseurs que l'ombre du chemin et l'étroitesse de l'avenue inquiètent. Ce mot, je le cherche, je le sens ; si je le balbutie, qu'un autre me le prenne et le jette aux cœurs troublés, aux esprits défaillants !

II

L'épopée littéraire qui a commencé avec le siècle, et qui se termine aujourd'hui, est une des séries les plus éblouissantes dont l'histoire du génie humain puisse garder le souvenir. C'est peut-être moins encore par la valeur des individualités qui se détachent de la foule que par cette cohue ardente et nombreuse, qu'elle frappe l'imagination. Quel chœur de voix éclatantes ! Quelle mêlée de héros ! Jamais fièvre pareille n'agita toute une génération ; jamais trépignements plus sonores n'ébranlèrent le sol ! Il y avait quelque chose de ce défilé haletant des volontaires de la République, quand le drapeau annonçait la patrie en danger.

De tous côtés surgissaient les poëtes. Il semblait que le siècle fût en retard sur l'humanité, tant chacun avait hâte d'accélérer sa marche. Il se trouvait, à coup sûr, beaucoup de mouches du coche parmi ces ailes qui emplissaient la nue ; mais qu'importait ! Comme don Carlos, de Schiller, le siècle, jeune, hardi, présomptueux, frappait la terre du pied et s'écriait : « Vingt-trois ans, et je n'ai rien fait encore pour l'immortalité ! »

Quels rêves pour les écoliers de ce temps ! A travers les barreaux du collége, les bruits du dehors réveillaient les imaginations alourdies de grec, affadies de latin. Que de livres dévorés dans les promenades, en cachette ! Que de vers ébauchés sur les cahiers ! On faisait de médiocres bacheliers, mais on était de grands poëtes ! Enthousiasmes naïfs, dont le souvenir fait battre le cœur !

Nous rions aujourd'hui de ces fièvres. Pour moi, je les envie. Sous ces questions d'art et d'école, il y avait une question de salut, un besoin inquiet de régénération sociale. Je n'exagère pas. La littérature classique était l'art froid et égoïste,

s'agitant dans un milieu conventionnel, modulant des sanglots pour les malheurs mythologiques, mais indifférent pour les douleurs contemporaines.

Le jour où la voix de René se fit entendre, trahissant les angoisses, les espérances désolées de la génération actuelle, une explosion unanime répondit à cet appel. On trouvait donc enfin un interprète pour toutes ces souffrances contenues ; l'art s'humanisait donc et prenait une mission ! Les enchantements de la vie réapparaissaient aux regards attristés par tant de ruines. On se croyait guéri, puisqu'on était deviné, et l'on se croyait consolé, puisque le génie formulait les plaintes de tous.

Ce sera là la gloire éternelle de Chateaubriand. Il fut l'initiateur du siècle. A cette foule qui attendait au milieu des décombres, il montra dans le lointain la lumière et une patrie nouvelle. Le *Génie du christianisme* est la délivrance de l'âme. Ce prétendu apostolat pour le triomphe de la foi catholique était véritablement, au fond, l'élan du génie humain vers la nature et vers l'amour. La question dogmatique est faiblement traitée. Ce n'est pas la plume de saint Augustin ni celle de Bossuet ; mais c'est un stylet brûlant qui fond la cire, dans laquelle il trace d'admirables formules d'adoration pour toutes les splendeurs visibles de la terre et pour les joies immatérielles. C'est une élévation perpétuelle du cœur vers l'infini, à travers les tourmentes d'ici-bas.

Dans ces dernières années, notamment après la publication des *Mémoires d'outre-tombe*, on a voulu revenir sur les louanges accordées par toute une génération au poëte de Combourg. Comme toutes les réactions, celle-là a été injuste. Pourtant, je suis volontiers de l'avis de ceux qui estiment un peu surfaite la gloire olympienne de Chateaubriand. Je reconnais que toutes ses œuvres sont loin d'avoir, à un même degré, cette empreinte merveilleuse qui fait de *René* un livre inimitable. Il y a longtemps déjà qu'un critique, dont je suis peu disposé à accepter toutes les excommunications, mais qui, en tou-

chant fort, n'en touchait pas moins avec justesse cette fois : il y a longtemps que M. Gustave Planche écrivait : « Critique de second ordre dans le *Génie du christianisme*, voyageur inexact et verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais inutile de Virgile et d'Homère dans les *Martyrs* et dans les *Natchez*, Chateaubriand occupe encore aujourd'hui une des cimes les plus élevées de la poésie, qu'il a vu grandir sous ses yeux. » Eh bien, je suis assez de l'avis, pour cette fois, de l'impitoyable critique ; et le titre le plus incontestable de Chateaubriand à l'admiration, celui qui le place dans la région sereine et lumineuse, c'est *René*. Je donnerais toutes ses œuvres pour ces quelques pages. C'est qu'en effet, partout, nous trouverons bien cette forme pompeuse, lyrique, cette mélodie sonore ; mais nulle part, plus que là, nous ne trouverons ce cri humain, ce jet de lumière qui nous éclaire encore.

René est plus qu'un poëme : c'est une révolution et une révélation. Tous les poëtes sont plus ou moins fils de *René*. *Claude Frollo* pétrissant la pierre de Notre-Dame sous sa main brûlante, *Chatterton* souriant à *Ketty Bell*, *Jocelyn* dans ses hymnes, *Rolla*, *Franck*, et jusqu'à ce misérable *Antony*, tous ces hommes, tourmentés de l'inconnu, et tendant désespérément les bras à un amour immense, sont des parents de *René*.

A Dieu ne plaise qu'en établissant cette consanguinité je prétende amoindrir, au profit du chantre de *Velléda*, la gloire de sa lignée ! Mais ce qu'il est essentiel d'établir, c'est qu'il poussa le premier ce sanglot déchirant qui monte jusqu'au ciel !

Je l'ai dit, et j'insiste sur ce point ; cette réhabilitation toute spéciale du christianisme fut peu de chose au point de vue exclusivement dogmatique ; et de Maistre, Lamennais, Mme de Staël, Benjamin Constant, de Bonald, Ballanche, ont parlé avec une autorité plus sérieuse, avec une conviction plus solide et plus réfléchie. Mais, à travers les arceaux des vieilles cathédrales, sous ces nefs mystérieuses, l'âme brûlante du

siècle venait chercher la paix et les rêves. Sous le prétexte de foi catholique, le poëte adorait la nature et l'amour, et, en essayant de retrouver le *Credo*, il découvrait les accents d'un cantique de délivrance pour la passion, pour l'idéal. *René* n'est autre chose que le réveil tumultueux de la génération. J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, avaient décoré le théâtre, étalé sur le premier plan l'ombre des grands arbres, arrangé le tableau. Ils avaient, si j'ose me servir de cette comparaison, joué l'ouverture, exécuté la symphonie qui prépare aux émotious du drame; Chateaubiand posa le pied sur la scène, et emplit le cadre d'une individualité qui ne devait plus en sortir. *René* n'est pas seulement le génie oisif, inquiet, sans but; c'est l'homme, d'abord égoïste dans ses peines, puis s'échauffant au tableau de ses souffrances, et prenant en pitié, avec son propre cœur, le cœur de tous ses frères.

Je sais bien qu'en parlant ainsi de *René*, je ne fais que répéter ce que d'autres ont dit avant moi et mieux que moi; mais il y a des noms qui nous enivrent et qu'on ne peut prononcer froidement. *René* est du petit nombre de ces livres immortels qui sont la formule d'une époque. Il ouvre cette série de confidences, d'études, d'épanchements, qui devait aboutir à une analyse, à une enquête sévère des destinées humaines.

Ce qui constitue le progrès, et ce qui fait la gloire de la période qui vient de s'écouler, c'est le sentiment invincible d'une pitié profonde pour les souffrances matérielles ou morales, et le rêve toujours poursuivi de la liberté. Tous ceux qui, méconnaissant ce but sublime, se sont arrêtés à la fantaisie exclusive, au caprice, ont été frappés d'impuissance. L'amour, dans son sens le plus générique, est l'inspiration et le dernier terme du génie. On commence par les entretiens égoïstes de Roméo et de Juliette, par la sérénade aux étoiles, pour s'élever graduellement à cette passion vaste, qui est plutôt l'ardeur du *beau* que l'ardeur de la *beauté*. On part de l'homme pour arriver à l'humanité. Cet amour débordant, qui se trouve

à l'étroit sous les bosquets mythologiques et dans les allées de boulingrins de la littérature classique, est le triomphe de l'école libérale, appelée école romantique.

Sans doute, il y eut des désertions, des félonies, et plus d'un *romantique* s'est trouvé plus tard infidèle à l'amour et à la liberté ; mais comparez les œuvres dernières de ces renégats à leurs œuvres de début, et vous verrez si l'apostasie ne les a pas stérilisés. Quant aux chefs, quant à ceux qui représentent, à tous les sommets, l'art dans ses manifestations les plus souveraines, ils n'ont pas failli à leur mission. Le génie, d'ailleurs, est forcément libéral, et les chefs-d'œuvre (l'histoire de la littérature en France le prouve) sont toujours des actes d'opposition. De chacun d'eux date la conquête d'une idée sociale, d'une vérité.

René fut le premier chant, le premier élan de cette grande tendresse. Dans les désespoirs, les tristesses, les découragements de cette âme isolée, on entrevoit confusément les bras qui s'ouvriront plus tard pour envelopper de leur étreinte palpitante tous les cœurs refroidis.

Il serait trop long de suivre, dans Chateaubriand, le développement de cette passion humanitaire qui fit au vieux poëte royaliste un oreiller de mort si différent de celui qu'il trouva dans son berceau. Bornons-nous à citer quelques lignes, des dernières qu'il a écrites.

Voici comment René formule sa foi nouvelle, quarante ans après son premier cri, qui n'était qu'un cri de doute, et non pas un cri de désespoir.

« Une société où des individus ont deux millions de revenus, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers, vers qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles, elles-mêmes autochthones du fumier ; une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondements, au milieu du progrès des idées ?...

« Dans cent ans... la société telle qu'elle est aujourd'hui

n'existera pas. A mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde, plaie qui est la cause de tous les malaises, de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée, d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité; mais, aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté...

« Quand les barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers États, comme elles le sont déjà entre les provinces d'un même État ; quand le salaire, qui n'est que l'esclavage prolongé, se sera émancipé, à l'aide de l'égalité établie entre le producteur et le consommateur; quand les divers pays, prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de suprématie et de conquête, tendront à l'unité des peuples, par quels moyens ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés?... »

N'y a-t-il pas un abîme, entre ces lignes toutes chaudes de la fièvre des derniers temps, et les exclamations douloureuses de René? N'y a-t-il pas là de nobles et généreuses aspirations? Le poëte n'est-il pas parti du sentiment égoïste, pour arriver à ces espérances qui embrassent l'humanité?

Cette substitution du sentiment d'étude, d'analyse, de contemplation recueillie, à l'enthousiasme lyrique et personnel, ne la retrouvons-nous pas, à un égal degré, dans Lamartine, dans Victor Hugo, dans tous les poëtes illustres? Le lyrisme, qui caractérise notre époque, s'élance par une plaie béante de la poitrine de chaque homme. D'abord, il exhale l'hymne individuel, *Harmonies*, *Meditations*, *Voix intérieures;* puis le chant, arrivé à une certaine hauteur, plane sur toutes les âmes contristées et confond dans un même regard toutes les douleurs semblables aux siennes; et, quand il redescend ensuite, c'est avec une intention bien arrêtée de sonder les blessures entrevues de là-haut et de les guérir.

Voilà l'explication de tous les efforts de la littérature contemporaine, efforts qui, pour être logiques et pratiques, devaient infailliblement aboutir à l'époque d'analyse que nous allons traverser.

Lamartine est l'expression la plus franche, la plus complète, la plus imperturbable du lyrisme. Victor Hugo prend terre quelquefois, Lamartine jamais. Nature essentiellement extatique, il ne sait qu'habiter ces hauteurs où l'inspiration participe de la transfiguration. Quand il veut descendre de son Sinaï (et rendons-lui cette justice, qu'il fait souvent dans ce but d'héroïques efforts), le poëte rapporte dans nos vallées des nuages qui embarrassent sa marche et dont il ne peut se dégager. Il veut quelquefois se faire simple, familier, dans *Geneviève*, dans le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, par exemple ; mais les ailes s'agitent toujours, comprimées, sous les vêtements de ses héros, et il suffit d'un moment d'inadvertance, d'oubli, pour que les créatures séraphiques reprennent leur vol. Il veut lier, avec les cordes de sa lyre, les pipeaux rustiques ; mais, en dépit de lui, la mélodie du *Lac* se mêle toujours à ses refrains.

Benvenuto Cellini affirme gravement, dans ses Mémoires, qu'il portait au front une auréole parfaitement visible dans l'ombre. Nous imaginons que M. de Lamartine pourrait, sans trop d'invraisemblance, partager la présomptueuse erreur de Benvenuto. Il a un rayonnement perpétuel autour de la tête.

C'est vraiment un admirable spectacle que cette persistance poétique ! Les plus rudes étreintes de la réalité ne sauraient l'arracher à ce sublime auquel il est condamné. A la tribune, sur les marches de l'Hôtel de Ville, devant les oppositions de la sottise infatuée, ou devant les fusils de l'émeute, Lamartine, toujours calme, toujours inspiré, fait ruisseler ce flot de perles et de diamants qu'une fée enchanteresse a mis sur ses lèvres.

D'où vient donc que ce poëte, si constamment lyrique, si inaccessible aux trivialités, aux vulgarités de la vie, a été, à

un moment donné, le chef, le pasteur de tout un peuple? Comment se fait-il que le penseur le plus idéal se soit trouvé, pendant un instant, l'homme politique le plus populaire? Il y a deux raisons à ce phénomène, qui ne s'explique pas suffisamment par la réputation de probité et de courage du chantre d'*Elvire*. C'est que la France, ce pays de l'amour et de la liberté, est poétique dans ses croyances et dans ses passions; c'est qu'elle a un sens infaillible pour le sublime; et puis, c'est que dans ses ravissements les plus célestes, dans ses élans les plus séraphiques, Lamartine n'a jamais fait que revêtir d'une formule éthérée les idées les plus simples, les plus ordinaires, les plus usuelles. Dans toutes ses élégies, dans tous ses poëmes, dans tous ses volumes en prose, on ne trouverait pas, à proprement parler, une seule idée nouvelle, originale. Je disais de M. Thiers que c'était un *vulgarisateur;* M. de Lamartine, au contraire, est un *idéalisateur*. Il ramasse les cailloux du chemin pour en faire des diamants; il cueille à toutes les branches, et les pommes deviennent des fruits d'or. Qu'il chante Dieu, l'amour, la nature, la liberté, il mettra un air angélique sur des refrains connus; il élèvera jusqu'à des hauteurs inaccessibles des sentiments familiers à tous. Au premier vers de Lamartine, un écho s'ouvre dans le cœur; et sa poésie charme l'âme, plutôt comme une réminiscence d'extases antérieures que comme une nouveauté.

C'est là le caractère particulier de son génie, c'est là aussi sa gloire; car le génie est le don d'émouvoir plus encore que celui d'étonner. Ne cherchons pas ailleurs le secret de sa popularité et de son ambition. Depuis ses premières *Méditations*, le chantre d'Elvire n'a cessé de traduire dans sa langue immortelle la foi, les espérances de tous. Il a bercé sur les vagues infinies de ses lacs les illusions de son temps. Quand le siècle, après avoir suffisamment chanté, prié, a voulu sonder d'un œil plus sévère les ténèbres de l'avenir, le poëte, sans descendre, sans quitter la lyre, a pris le pas devant les pionniers et a marché à la découverte.

Dans les *Méditations*, comme dans *René*, le chant était personnel, égoïste; dans les *Harmonies*, la voix se fait plus grave, plus recueillie; la note est moins perçante, moins isolée; dans *Jocelyn*, le poëte social se révèle. Il ne chante plus seulement, il répand les bonnes œuvres avec les hymnes. Il prend part aux travaux de tous, aux espérances de tous. Sans que l'élan poétique ait rien perdu, le sentiment se fait plus humain; puis enfin, quand il a pris au sérieux son rôle, le poëte dédouble sa vie, devient le tribun, le défenseur des droits de l'humanité, et continue à consoler par ses chants, par ses récits, les générations qu'il entreprend de sauver. Pour moi, l'*Histoire des Girondins* et le rôle de M. de Lamartine dans la Révolution de février sont la conséquence logique, inéluctable, de cette ardeur qui s'élançait des entretiens d'Elvire pour s'élever, à force de rêves, d'émotions, jusqu'à la tendresse sociale.

Mais, à mesure que le poëte se transforme, son lyrisme change. Il a toujours la même envergure, mais il couvre les routes humaines. Il ne vole plus droit au soleil, il en suit la réverbération sur la terre. Il se recueille davantage; et, n'ayant plus besoin de pousser de cris d'alarme, il s'applique à l'étude, à l'analyse. L'auteur des *Méditations*, écrivant l'histoire et rédigeant le *Civilisateur*, me paraît symboliser parfaitement le travail naturel des idées de son temps. Il chante, quand le siècle est à l'âge des rêves, et il le suit partout, jusqu'au bout, dans sa gloire et dans ses épreuves.

M. de Lamartine a joui du plus grand honneur qui puisse échoir à une âme tendre et fière. Le pays tout entier l'a spontanément entouré de ses acclamations et de son enthousiasme, sans qu'il ait voulu faire autre chose pour mériter cette manifestation, unique dans l'histoire, que risquer sa popularité pour son devoir, que présenter sa poitrine à l'émeute. Il a posé pendant quelques mois, sur le front d'une révolution inouïe, la plus pure des auréoles; il a tenu tête à toutes les passions, à toutes les folies; et, quand il a senti venir le vent

glacial de l'ingratitude, résigné dans sa douleur, calme dans sa désillusion, il est descendu, au milieu des respects, d'un pouvoir qu'il avait accepté par dévouement, et qu'il n'avait jamais voulu retenir, emportant dans sa retraite une estime, plus précieuse que celle de ses admirateurs, celle de lui-même.

« Heureuse, dit Pascal, une vie qui commence par l'*amour* et qui finit par l'*ambition!* » Heureux, dirons-nous, celui qui a su si bien agrandir l'ambition et l'amour, qu'il les a réunis, confondus dans leurs rayonnements, et qui n'a pris la puissance que pour prouver un amour plus profond et plus héroïque de l'humanité.

J'ai déjà cité Jean-Paul; qu'on me pardonne de lui emprunter encore une pensée qui peut s'appliquer à M. de Lamartine.

« Les génies poétiques, dit-il, sont d'une nature compatissante. Comme la justice, ils soldent un chirurgien dans le lieu des tortures, pour remettre de suite les membres brisés, et même pour désigner d'avance la place des fractures. »

L'auteur des *Girondins* s'est imposé à lui-même, pendant ces derniers temps, cette compatissante mission. Après avoir jeté au vent ses illusions, *alea jacta est*, il a pris à tâche de rassurer, de réconforter les esprits blessés par l'imprévu et déroutés par la brutalité des faits. Dans ce pieux devoir, M. de Lamartine apporte, sinon les mêmes espérances, du moins la même sérénité, la même foi dans l'immortalité des idées. Son rôle lyrique a fini avec celui de la littérature dont il a été l'expression la plus inspirée; mais le rôle de la démocratie, dont il est le rayonnement le plus pur, doit continuer, sous un régime qui se proclame lui-même l'avénement du peuple et le soulagement des misères sociales.

Ce que nous avons dit de Chateaubriand et de Lamartine peut s'appliquer à Victor Hugo, aux nuances près qu'apporte la différence des genres. Victor Hugo, plus heureux à son début, ne part pas de la douleur pour arriver à l'amour. Il est

initié tout d'abord aux tendres épanchements, et il chante la famille, avant de chanter l'humanité. Il ne prend pas la route de René et de Jocelyn, et se rencontre pourtant plus tard avec eux. Égoïste dans ses premières expansions, il s'épanouit pour lui seul, et plante sur la brèche cet étendard fameux, à la devise paradoxale : *L'art pour l'art!*

Mais Victor Hugo, comme l'auteur du *Génie du christianisme*, et comme l'auteur de *Jocelyn*, avait trop d'amour dans le cœur, trop de feu dans la tête, pour dépenser tout en ce culte personnel et intérieur. Le souffle du monde se glisse par une ouverture, avive la flamme sur le trépied, et voici bientôt que la même passion l'agite. Il défend la liberté de pensée. Il écrit le *Dernier jour d'un condamné*, pour protester en faveur de l'inviolabilité humaine; dans *Claude Gueux*, il demande qu'on moralise le peuple avant de le punir; et l'homme qui traçait, avec le doigt de Claude Frollo, le mot fatalité sur les pierres du temple chrétien, met le crucifix sur les lèvres de la Tisbe, dans *Angelo*, comme une espérance, comme une promesse du divin amour.

Dans une de ses dernières préfaces, M. Victor Hugo disait : « L'auteur pense que tout poëte véritable, indépendamment des pensées qui lui viennent de son organisation propre, et des pensées qui lui viennent de la vérité éternelle, doit contenir la somme des idées de son temps. »

Cette déclaration, renouvelée souvent, nous met bien loin de la devise : *L'art pour l'art!* et nous touchons, par cette profession de foi, aux luttes de la tribune, à ces débats passionnés que nous n'avons pas à apprécier ici, mais qui, en faisant de M. Victor Hugo un homme politique, prouvent surabondamment qu'un poëte, bien loin de s'abstraire de son époque, est le point d'intersection de tous les courants qui agitent cette époque.

Ce que nous pouvons dire, c'est qu'avec tous les grands champions de la cause romantique Victor Hugo a aimé la nature, a défendu l'humanité, a loué Dieu. Il débute, comme

René, comme Jocelyn, par le cri, par l'ode, par l'expansion enthousiaste; puis il se calme, et, à travers le drame, le roman, la poésie intime, il arrive à ces espérances raisonnées, à ces aspirations humanitaires dont la Révolution de février n'est pas plus le dénoûment qu'elle n'en était le but.

Victor Hugo participe à la fois de la nature de Chateaubriand par un côté terrestre, sensuel, par le culte de l'image; et aussi par ces accès de sombre mélancolie, par cette galanterie pour la mort, qu'on rencontre à chaque pas dans l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* et dans l'auteur de *Lucrèce Borgia*. Il participe de Lamartine par l'harmonie, par le souffle puissant, par cette fleur idéale! Comme ces deux poëtes, dont il partage fraternellement la gloire, il contribue à faire de son temps l'époque la plus lyrique qui ait jamais brillé en littérature. Comme eux, il change peu à peu de sommet, et, après avoir trahi les souffrances d'Olympio, il a voulu soulager les souffrances de tous. Pas plus qu'eux, il n'a été infidèle à sa mission, et il ne dépend pas plus de lui que de Lamartine de retenir le lyrisme qui disparaît, et de retarder la transformation qui s'apprête.

Nous avons dit que l'heure de l'analyse était venue; mais n'est-il pas plus juste de convenir qu'elle n'a jamais cessé d'exister! Qu'est-ce donc que *René*? qu'*Atala*? que *Jocelyn*? que *Notre-Dame de Paris*? sinon des analyses. Ce qui caractérise ce temps-ci, c'est qu'on n'a plus besoin de faire ces études avec les doutes, avec les émotions de terreur et de foi qui transportaient jadis ces opérateurs sublimes. Le scalpel ne tremble plus dans la main; la main n'hésite plus. On sait bien aujourd'hui que ce n'est pas un secret de mort, mais, au contraire, un secret de vie qu'on trouve dans ces entrailles palpitantes. On a assez longtemps crié victoire, Il faut prouver qu'on a réellement gagné la bataille. Il n'y a plus d'escalade à tenter, de révolution à faire; il faut coloniser les terres conquises. C'est là désormais la tâche littéraire. Qui oserait dire qu'elle sera moins grande, moins utile que celle qui s'achève!

Nous n'avons voulu nous arrêter qu'aux trois grands noms qui représentent le lyrisme dans sa forme la plus achevée. A travers cette foule, nous allons aux héros; mais combien de soldats valeureux et superbes nous aurions encore à citer! Notre silence ne saurait être une injure ni un oubli. Sans doute Lamennais et George Sand ont été aussi vivement tourmentés du feu lyrique et des souffrances élégiaques que Lamartine et que Chateaubriand. Les *Paroles d'un croyant, Indiana* et *Lélia* sont de la famille de René. Mais, encore une fois, si nous voulions suivre cette aurore de la tendresse sociale dans toutes les œuvres importantes du siècle, nous dépasserions les bornes que ce chapitre nous impose. Il s'agit, pour nous, bien moins d'énumérer nos richesses intellectuelles que d'en déterminer la signification. C'est ainsi qu'on nous pardonnera de ne pas parler de Béranger! Béranger! le seul poëte de l'amour et de la liberté envers lequel la génération sera forcément ingrate.

Nous avons voulu démontrer rapidement, par quelques exemples compris de tous, que l'art ne déchoit pas, qu'il se transforme; que le lyrisme abdique volontairement, non pas par impuissance; non pas que les ailes manquent à l'épaule, et qu'il faille dégringoler de la nue; mais par raison. Nous avons tenu surtout à constater que l'école romantique continuait, dans l'art, cette régénération que le tocsin de 89 avait sonnée. Seulement, il arrive qu'après avoir rattrapé la politique l'art a fini par la devancer. Est-ce une raison pour se repentir, pour retourner en arrière? en aucune façon. Il suffit, en gardant son rang, de marquer le pas et de permettre aux retardataires de doubler une étape. C'est ce piétinement sur place qui est devenu nécessaire.

La liberté et l'amour ont été les deux guides de nos phalanges inspirées. Je n'entends pas seulement par la liberté cette ardeur révolutionnaire qui fait culbuter un trône en trois jours, et qui, le lendemain de la bataille, ne songe qu'aux lampions, aux cocardes, aux drapeaux et aux restau-

rations. Je n'entends pas cette femme *aux puissantes mamelles, qui fut vivandière d'un capitaine de vingt ans*, sorte de Jeanne d'Arc, aimant le *rogomme*, à laquelle Béranger fit les yeux doux, et qui regarde les frontières du Rhin comme les limites du paradis ; mais j'entends cette vierge immortelle et insaisissable, fuyant toujours à l'Orient, qui voit naître toutes les révolutions, et qui les abandonne en les maudissant, dès qu'elles refusent de lui donner l'abolition de la misère, le désarmement du monde, l'inviolabilité de la vie humaine. Cette liberté ne tient pas aux formules. Elle est républicaine avec Lamartine, royaliste avec Chateaubriand: elle est la conscience de l'avenir. On l'a appelée d'un nom qui faisait peur et qui l'a compromise. Je crois, pour ma part, qu'elle n'a qu'un nom, que la philosophie lui a trouvé depuis longtemps, la *Raison !*

Quant à l'amour, à aucune époque, il ne fut mieux chanté, mieux compris, mieux honoré, selon son principe qui est Dieu, selon son but qui est l'infini, selon son moyen d'action qui est l'homme. Il est bien aisé de sourire quand on voit ce mot dans un article de critique littéraire; mais il est plus difficile de le passer sous silence quand on veut justifier les manifestations lyriques et expliquer les révélations du génie. L'amour, comme nous l'avons défini, c'est l'harmonie des peuples montant à Dieu à travers les harmonies de la nature. Cet amour-là ne trahit jamais; ses infidélités apparentes ne sont que les défaillances de l'esprit qui croit le posséder. Il a été le rêve de tous les génies littéraires de ce temps-ci; il sera l'espérance de l'avenir et la consolation du présent !

III

A côté de Lamartine et de Victor Hugo, non pas sur le même rang ni à la même hauteur, mais à une distance qu'exige

plutôt encore la différence essentielle du génie que l infériorité du talent. se place le poëte de la jeunesse, le chantre de Rolla, M. Alfred de Musset.

Nous voulons être sévère envers ce charmant esprit, qui a tenté des imitateurs désastreux; mais, en vérité, comment ne pas craindre de blasphémer, en s'attaquant à cette verve éblouissante, à cette poésie énergique, à ce peintre merveilleux, qui a parfumé nos mémoires des deux cents plus beaux vers, peut-être, de la littérature contemporaine?

Les hémistiches de M. Alfred de Musset sont engageants, comme une coupe ciselée et étincelante dans laquelle luit une goutte de liqueur vermeille. On aspire, on hume ce rayon liquide, croyant le tarir d'un souffle; mais le cristal ne désemplit pas, la goutte se renouvelle, le cerveau s'enflamme, et l'ivresse vient.

Il y a dans ce vers libre, sec, qui marche, en faisant sonner les éperons sur les dalles, quelque chose de fou et pourtant de mélancolique qui fait sourire et qui émeut. Personne, depuis Voltaire, n'eut plus d'esprit en poésie; et je crois n'offenser aucune gloire contemporaine en disant que M. Alfred de Musset est le seul poëte spirituel de ce temps-ci. Mais le fils de Voltaire a lu *René*; il a voisiné avec Byron; et, dans une nuit d'insomnie et d'amour, ce page folâtre a écrit, au revers de sa guitare, une douce élégie à Lamartine.

On a prétendu nier l'originalité de son génie. Quand la preuve de cette assertion me serait faite, qu'en voudrait-on conclure? Lamartine, non plus, n'est pas un génie original, dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot, et pourtant quel flot intarissable et toujours admiré! Il se peut que M. Alfred de Musset ait imité Chénier, Shakspeare, Byron, Casimir Delavigne lui-même: peu m'importe! Il a su donner à ces réminiscences un tour, une allure, une inspiration qui les rajeunit et les renouvelle.

Henri Heine disait de ce poëte: *Un jeune homme d'un si beau passé!* et ce mot indique en effet le point précis où peut

pénétrer la critique, le talon d'Achille vulnérable. M. Alfred de Musset est parti avec éclat. Tous les yeux ont été éblouis, tous les cœurs ont battu. Le cheval de Mazeppa soulevait en passant le sable plein d'étincelles ; on répétait : *Away ! away !* mais, au détour du chemin, la monture s'est mise au trot, et l'hetman superbe n'est pas encore arrivé ; il n'arrivera pas.

Ce lyrique de tant d'imagination n'a jamais bu à cette source immortelle que nous reconnaissions plus haut, l'Amour et la Liberté. Oh ! sans doute, jamais poëte ne parla plus vivement ni plus galamment de ces passions italiennes ou espagnoles qui mordent dans les baisers et poignardent dans les alcôves. Mais le poëte ne va pas au delà de l'Andalouse à l'œil mutin ou du baiser de Rolla. Sa formule, il l'a inscrite au deuxième chant de *Namouna ;* c'est la définition de Champfort : « L'amour est l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. » Son idéal, c'est don Juan, qu'il a si magnifiquement chanté.

J'ai peur de paraître barbare aux dilettanti que cette ravissante musique de M. Alfred de Musset plonge dans des ivresses folles. On m'accusera de méconnaître ce qu'il y a de puissant en lui.

Mais qu'on veuille bien se rappeler le point de vue auquel nous nous sommes mis. Il ne s'agit pas d'apprécier M. Alfred de Musset en lui-même. Mais, en dressant le bilan philosophique de la littérature, en liquidant cette magnifique époque du lyrisme, qui s'achève aujourd'hui, je rencontre M. Alfred de Musset comme concitoyen poétique de Victor Hugo et de Lamartine ; et j'ai le droit de dire qu'au point de vue social le poëte n'a pas compris ces espérances généreuses, ces effusions libérales qui agrandissent la mission de l'artiste ; et qu'au point de vue artistique il a créé une école déplorable qui atrophie la pensée et stérilise le cœur.

— Eh ! mon Dieu ! s'écrieront quelques-uns, à quoi bon

montrer des exigences pareilles? Le poëte ne prétend à rien, qu'à chanter, qu'à fredonner sous les sombres balcons. Pourquoi le faire comparaître devant un tribunal qu'il récuse, et lui imposer charge d'âmes? Vous dites qu'il est chef d'École? il ne s'en soucie guère, et son école aimée est, avant tout, l'école buissonnière !

Soit ! mais, en dépit du poëte, le génie consacre et donne une mission. Cette influence, il l'a exercée malgré lui. Rien n'est moins pédant que cet insoucieux ami de *Mimi Pinson* ; je le veux bien. Mais toujours est-il que M. Alfred de Musset a été le chantre de l'amour égoïste ; et que ce caractère, qui ne tirerait pas à conséquence, s'il se bornait à une individualité, devient grave et dangereux quand il a des imitateurs enthousiastes.

Laissons donc, une fois pour toutes, l'intention du chef, en dehors de son action, et jugeons-le, en toute liberté, sous cette réserve expresse.

M. Alfred de Musset est resté au doute de René, au scepticisme de Byron. En vain les poëtes se sont attendris, animés ; en vain René, lui-même, a quitté ses sombres attitudes pour se pencher sur le fumier de Job ; en vain le chantre d'Elvire a mêlé le cantique de l'humanité au chant de sa douleur ; en vain le poëte de la couleur, de l'excentricité, par excellence, Victor Hugo, s'est courbé aussi sur le sillon humain ; M. Alfred de Musset, toujours persiflant et fredonnant, a continué ses ébats et ses mutineries d'enfant gâté.

Toutefois, à mesure que le chœur des grandes voix montait à côté de lui, une sorte de pudeur l'embarrassait. Quand l'époque n'a plus été aux confidences folles, aux élégies de Portia, M. Alfred de Musset s'est senti atteint de stérilité. Il n'a pas voulu voir, ou plutôt il n'a pas vu les horizons nouveaux ouverts à la méditation.

Ce n'est pas la mélancolie, la pitié qui lui manquent ; c'est ce sens supérieur qui révèle aux hommes de génie l'âme du monde à travers les inspirations de leur cœur. En politique, il ne

devinait rien au delà de Louis-Philippe. Il lui criait, en tremblant :

Mais sois prudent, Philippe, et songe à la patrie.
Ta pensée est son bien, ton corps son bouclier.
Sur toi, comme sur elle, il est temps de veiller.

Ferme un immense abîme, et conserve ta vie.
Défendons-nous ensemble, et laissons-nous le temps
De vieillir, toi pour nous, et nous pour tes enfants.

En philosophie, comme en religion, M. Alfred de Musset n'était pas fort exigeant :

Je n'ai jamais chanté ni la paix, ni la guerre.
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère.
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort.

Les dieux Lath, Nésu, Tartak, Pimpocau, Parabavastu, Bidi, Khoda, Kichatan, Michapous, lui étaient tous aussi chers que le Christ, et cette indifférence absolue, égoïste, n'était pas un paradoxe, une vanterie. C'était bien le cri du poëte. On le retrouve à chaque page.

Avait-il, par hasard, à parler de l'utopie, il l'appelait :

. . . . Honteuses rêveries
D'assassins en délire ou d'enfants insensés !

Puis, de cette plume charmante qui avait dit : *A quoi rêvent les jeunes filles*, il écrivait le dialogue de *Dupont* et *Durand*, au fond duquel, à travers de spirituelles parodies, on démêle je ne sais quel petit levain de colère contre les esprits agités de la solution de l'avenir.

Encore une fois, ces boutades n'auraient pas d'importance sans la valeur réelle de l'auteur et sans son école qui nous a fatigués de ces fantaisies, de ces sérénades, de ces ironies, de ces petits chefs-d'œuvre impuissants, bimbeloterie, littérature d'étagère, qui rapetisse l'art et gâte le goût !

Il faut prendre les poëtes comme Dieu les fait. Nous accepterions donc M. Alfred de Musset comme un très-grand poëte, sans conséquence, s'il n'avait pas eu son école. Or, nous le répétons, c'est à cette école surtout que nous nous attaquons dans son chef innocent.

Il est, à coup sûr, bien permis de railler les systèmes, les réformes qui semblent contraires à la logique du progrès, mais à la condition que ces railleries ne prétendront pas à la condamnation absolue de tous les efforts des hommes généreux. Insulter! se moquer! qu'est-ce que cela prouve? C'est la dernière ressource des préjugés vaincus; et nous aimerions à trouver tous les poëtes du côté de la victoire. En France, on commence d'ordinaire par bafouer, par tourner en ridicule ce qu'on finit par adorer. Les exemples et les noms ne sont pas loin.

En songeant à ce dialogue de *Dupont* et *Durand* qui trahit une si joyeuse indifférence du malaise de la société, et dans lequel rien ne rachète, en faveur des intentions loyales, la crudité de l'épigramme; en songeant à ce dialogue, nous nous disions qu'il est des utopistes, que nous ne voulons pas juger ici, mais que la caricature a poursuivis à outrance, par le dessin, par le théâtre, par la prose, par les vers; ce sont les saint-simoniens. Si le ridicule, comme on le dit avec trop de fatuité, devait tuer en France (moi je crois qu'il fait vivre), ces hommes-là seraient morts depuis bien longtemps; et pourtant, à quelque sommet qu'on regarde; dans l'industrie, dans les lettres, dans les sciences, dans les arts, dans toutes les avenues lumineuses, parmi les chefs, parmi les triomphateurs, il est rare, j'ose dire même il est impossible qu'on ne rencontre pas un saint-simonien. Ces hommes, si violemment chansonnés, tympanisés, et par surcroît dévalisés, étaient tous, presque sans une exception, des hommes de talent. Ménilmontant avait de quoi peupler toutes les académies.

Il est donc souvent maladroit de traiter avec ce dédain des réformateurs, qui se trompent sur un point spécial, mais qui

offrent en général à l'estime et à l'admiration des compensations sérieuses et profondes. D'ailleurs, l'utopie et la poésie sont sœurs et se doivent plus d'égards. Ne sont-elles pas toutes deux les visions de l'amour?

Béranger, qui aura beaucoup à se faire pardonner, a dignement compris du moins les consolations que le poëte doit au philosophe, et il a écrit un jour cette chanson des *Fous* qui plaidera pour lui.

M. Alfred de Musset répugnait à cette fièvre, à cette passion sociale dont étaient tourmentés ses contemporains; mais aussi, quand l'espérance ranimait les autres poëtes, il se sentait amoindri, appauvri, stérilisé. Il a balbutié, murmuré, et puis il a fini par se taire. Il est évident que l'impuissance est le châtiment de cette indifférence. Aussi voyez ce que cette littérature pittoresque a produit au théâtre, où l'esprit l'a maintenue quelque temps? Elle a voulu rajeunir Marivaux, installer les proverbes. Sans but, sans portée, sans action sur les cœurs, elle a distrait un instant; puis le succès a abandonné ces miévreries qui emploient beaucoup de talent, à coup sûr, mais qui rappellent les incroyables efforts des Chinois et des Japonais pour ciseler des boîtes d'ivoire: c'est joli, mignon, élégant; mais c'est inutile, et l'on ne saurait y mettre quelque chose.

Qu'on ne s'y trompe pas, la poésie de M. Alfred de Musset comporte facilement l'imitation. On ne copie ni Victor Hugo ni Lamartine; Alfred de Musset a des copistes excellents qui, à quelques notes près, chantent très-bien ses petites chansons et font aussi leurs poëmes de Mardoche et de Namouna. Tout le monde, assurément, n'écrirait pas les strophes de *Don Juan*, *Rolla*, le *Spectacle dans un fauteuil;* mais c'est là le dernier sanctuaire du poëte; le reste appartient à ses parasites.

C'est qu'aussi cette muse, je le sais bien, éminemment française par la forme, a eu des séductions invincibles: toute une génération de jeunes poëtes s'est enivrée de ces vers capiteux. Malheureusement l'ivresse a amené l'orgie, et alors le quartier

latin a regorgé de Rollas, en chair et en os, et la bohème fut engendrée.

Pauvre école! n'en parlons pas; elle s'en va, elle meurt, elle liquide; elle aussi, elle suit le courant et laisse emporter ses petits poëmes, ses petits romans, ses petites fantaisies! Après avoir buissonné dans les taillis du romantisme et avoir sillonné le crépuscule, comme ces feux follets que la terre échauffée promène à sa surface, maintenant que l'heure est devenue solennelle, que la méditation pèse, elle n'a plus rien à dire; elle se tait, elle se range : Mardoche écrit des vaudevilles, et Rolla les applaudit!

M. Alfred de Musset trahissait, du moins, par une certaine joie amère, un des côtés douloureux et intéressants de la pensée contemporaine. Blasphémer la vérité, c'est l'affirmer ; et dans ces railleries éclatantes, dans ces colères joyeuses, on sentait le débat du doute obstiné contre l'espérance qui s'offrait à lui. Mais les imitateurs répétaient le chant, sans avoir eu l'inspiration, et, dès lors, ne voulaient rien, ne prouvaient rien; ils s'évertuaient à ces papillotages de couleurs qui peuvent amuser les yeux, mais qui ne vont pas au delà de ce plaisir.

M. Alfred de Musset est poëte, comme M. Diaz est peintre. Charmants tous deux, attirés tous deux par cette blonde fée qu'on nomme le caprice, ils doivent rester dans l'histoire comme deux artistes gracieux dans leur audace, et réellement inspirés dans les hasards de leur verve ; toutefois les admirateurs les plus sincères de ce genre exceptionnel conviendront avec nous qu'il y aurait danger à systématiser ce dévergondage de la couleur et de la poésie. Nous sommes, au surplus, sans inquiétude; l'école de M. Alfred de Musset se disperse ou abdique. Quant au poëte, hélas! il a renoncé à la muse, à ses pompes et à ses œuvres. L'Académie, ce tombeau qui ne rend pas ses morts, surtout quand ils sont encore vivants, a reçu son abjuration.

Les livres comme *René*, comme *Rolla*, et, dans un autre genre, comme *Indiana* et *Lélia*, sont devenus impossibles au-

jourd'hui. C'est dans une étude plus calme, dans un entretien sans colère, sans fiel, que l'époque cherche un aliment à sa foi et à ses espérances. George Sand a compris avec succès la nécessité nouvelle. Dans ses dernières œuvres, elle s'est faite le conteur des drames paisibles de la vie des champs; elle tente de faire entrer dans le cœur du peuple ces brises parfumées de l'odeur des foins qui sont les meilleures et les plus fortifiantes consolations.

Mais il y a déjà plusieurs années que l'auteur de la *Comédie humaine* avait deviné et commencé cette réforme. Balzac, avec un accent plus énergique, avec une intrépidité plus infaillible, avait entrepris des études psychologiques, dont le premier aspect émeut et attriste, mais au fond desquelles on trouve pourtant une espérance. L'auteur des *Parents pauvres* est brutal comme un chirurgien, mais patient et dévoué comme un prêtre. Il détaille toutes les infamies, tous les vices, toutes les corruptions de nos sociétés modernes; mais, à travers les cercles de son enfer, ce Dante de la bourgeoisie nous montre, toujours à côté de lui, l'ombre fidèle de l'idéal, qui vacille à son souffle, mais ne le quitte pas. Dans tous ses romans, il y a toujours une blanche vision d'amour pur qui rayonne au milieu des hontes; et, si sa démonstration nous affecte péniblement, il faut convenir toutefois qu'on sent bien que ce n'est pas le procès de l'humanité, mais seulement celui de la société moderne que l'auteur a entrepris, ce qui est bien différent, et ce qui laisse entrevoir quelque raison de se consoler. Balzac est donc un romancier *humain*, social.

En effet, pour exercer l'action que les réformateurs envient, il n'est pas nécessaire d'avoir une utopie nettement formulée, un monde nouveau à substituer à l'ancien; il suffit de savoir où est le mal, de l'indiquer, de le nommer, et d'en appeler à l'amour qui inspire et qui répare.

C'est donc dans cette avenue, largement ouverte par Balzac, que le mouvement littéraire, drame, roman, poésie, va s'exercer. On prévoit le caractère de ce mouvement: l'analyse,

l'étude, l'amour de l'amour. Il serait difficile d'assigner des règles ; mais, si nous avions la voix assez haute pour qu'elle fût entendue, nous dirions qu'il faut se garer de la doctrine. Il ne faut pas que la philosophie sociale soit dogmatiquement formulée dans une œuvre d'imagination ; son influence doit être harmonieuse et diffuse comme celle de la lumière, il faut qu'on l'éprouve sans la voir. C'est surtout à ce sentiment qu'on peut appliquer le vers de Gresset :

Celui qu'on veut avoir gâte celui qu'on a !

Sans vouloir entamer cette question, qui nous entraînerait trop loin, disons, en passant, que, pour écrire des romans qui plaisent au peuple et le moralisent, il n'est pas nécessaire que l'auteur choisisse ses types, ses événements dans la région qu'il veut agiter.

M. de Lamartine est un exemple. Conseillé par une illusion généreuse, il a écrit *Geneviève* et le *Tailleur de pierres de Saint-Point* avec une préoccupation loyale et sévère qui cependant l'a éloigné du but. Je ne doute pas que les *Confidences*, dans lesquelles le poëte a cru s'adresser à un public d'élite, ne soient plus volontiers goûtées des lecteurs de l'atelier que ses récits villageois.

Le peuple choisit ses lectures, selon qu'elles lui fournissent les émotions dont il a besoin, la terreur, la pitié, le sentiment de la nature et de la gloire. Mais il n'est pas nécessaire, pour lui plaire et pour l'intéresser, que ses héros soient vêtus de la blouse comme lui. Il a un instinct puissant d'analyse et de synthèse qui lui fait trouver dans ce qu'il lit la formule de ses passions. Il suffira donc qu'une œuvre soit écrite avec vérité, avec chaleur ; il suffira qu'elle contienne la double préoccupation de l'idéal dans la nature physique et dans la nature morale, pour qu'elle puisse intéresser le peuple et lui profiter. En général, ce lecteur jaloux aime à connaître les douleurs, les tortures d'un monde dans lequel il n'est pas

admis. Il sait par cœur ses propres souffrances; il veut savoir si, plus haut que lui, on souffre de même; et il est bon de satisfaire sa curiosité sur ce point. Son courage en augmente, et son cœur arrive à une résignation sympathique, à une pitié fraternelle qui agrandit le cercle de ses vœux. Presque toujours, le peuple se défie des livres qu'on lui réserve tout spécialement. Il aime à goûter aux plats qu'on ne lui a point servis. Ne nous rappelons-nous pas l'horreur que nous avions, étant enfants, pour les livres écrits par les bienfaiteurs de l'enfance, et ne savions-nous pas bien que nous allions trouver là, sous une fable transparente, les leçons qu'on nous débitait tous les jours dans les classes? Le peuple est un enfant éternel qui veut choisir ses moralités, mais qui n'aime pas à les recevoir trop directement.

On peut généraliser cette remarque, faite à propos de romans, et l'appliquer à toutes les manifestations de l'esprit. Le but est le même pour toutes les œuvres intellectuelles : toucher, moraliser, dégager le conseil à travers l'émotion; la prière à travers l'extase; l'amour à travers la douleur; le sentiment de la rédemption morale, de la liberté, à travers la peinture de l'asservissement des vices et des préjugés. On n'a d'action réelle et durable qu'à la condition de ne point abaisser l'art au niveau de son public, mais, au contraire, d'élever le public vers ces sommets où l'art sert de trait d'union entre l'inspiration humaine et l'infini. Plus la voix part de haut, plus elle va loin. Je n'entends pas, par cette recherche des sommets, la tension perpétuelle de l'esprit vers le sublime. Non; la simplicité, la naïveté, sont des sommets aussi.

Ne croyons donc pas que les conditions nouvelles imposées à la littérature par la lassitude des esprits marquent une décadence. C'est une transition : voilà tout. Nous n'aurons plus les grands vols lyriques. Peut-être bien aussi l'époque aura-t-elle moins d'invidualités rayonnantes à consacrer; et le talent plus répandu sur la foule fera-t-il concourir au mouvement moins de héros et plus de combattants! Nous ne

croyons pas non plus que ce soit encore là une raison de s'alarmer.

Acceptons donc, virilement et avec confiance, la part qui nous est faite. Disons adieu, sans désespoirs et sans regrets puérils, à cette magnifique période qui s'en va. Elle a été le cri, le sursaut de l'âme enfouie. Gloire éternelle à ces grands poëtes, à ces infatigables lyriques qui ont mis tant d'illusions généreuses dans nos âmes, tant d'horizons splendides devant nos yeux ! Mais ne restons pas plus longtemps absorbés dans la contemplation des dernières lueurs de ce grand soleil couché. Ne chuchotons pas, ne nous resserrons pas dans la défiance et dans la peur du crépuscule qui vient. Les ténèbres sont propices ; elles aident à la rêverie, aux consolations, aux espérances dont nous avons besoin. Ne disons pas que l'art est impossible, parce qu'il a ses difficultés. Les consciences loyales n'abdiquent jamais et ne se découragent pas. Il y a toujours assez de ciel au-dessus de nos têtes, pour que la pensée s'y plonge, en fuyant les infimités de la terre.

Un de ces réformateurs dont je parlais plus haut, auxquels le martyre du ridicule a été si impitoyablement infligé, mais qui n'a gardé de ces humiliations ni ressentiment ni colère, disait, dans un écrit *sur la Concordance des révolutions intellectuelles et des révolutions politiques :*

« En ce moment, l'intelligence humaine *rêve* aux moyens de pourvoir aux intérêts *matériels et moraux* de l'humanité. Les savants qui sont dans cette voie, quels que soient les écarts de leur pensée, sont évidemment dans la route de l'avenir, quand bien même ils seraient traités, par les grands génies de nos jours, comme ont été traités Chateaubriand, Mme de Staël et tous les *idéologues*, pères de l'Académie actuelle des sciences morales et politiques, par le plus puissant des génies modernes, par Napoléon. »

Que ces paroles, dites après une défaite, soient pour nous un enseignement ! Que les vaincus des dernières luttes prennent cette devise, et la fassent aimer des vainqueurs ! L'heure

des utopies, des essais est ajournée. Mais, plus que jamais, l'heure du travail, de l'incubation philosophique est venue. Les embarras, apparents ou réels, de la route ne doivent ni arrêter ni lasser notre marche. Le but est plus loin qu'une satisfaction actuelle ou passagère de la vanité artistique. L'art doit dire, comme le marquis de Posa, dans Schiller : « Je suis un citoyen des siècles à venir ! »

Quant à la poésie, répétons, en finissant, qu'elle ne saurait mourir. Elle a eu son rôle ; elle l'aura encore. Comme ces belles nymphes de l'Arioste, qui, couronnées de fleurs, vêtues de blanc et portant des flambeaux, introduisent les voyageurs dans les palais enchantés, la poésie marche devant les événements, qu'elle éclaire et conduit. Nous sommes aujourd'hui dans les avenues mystérieuses. Les blanches conductrices se sont retirées, en nous laissant les flambeaux. Soyons certains qu'elles viendront reprendre, pour les introduire dans les retraites magiques, ceux qui n'auront ni dormi ni tremblé au milieu de la solitude.

Mars 1853.

VOLTAIRE ET M. NICOLARDOT[1]

I

Nous avons hésité longtemps avant de consacrer au livre de M. Nicolardot l'attention et la place qui ne sont dues qu'aux œuvres sérieuses. La tentation du mépris était bien grande. Il nous semblait que nous arrêter à ces incroyables réquisitoires de Basile Brid'oison, c'était donner confiance à la spéculation du scandale; c'était insulter à la mémoire de Voltaire, qui ne fut pas le plus spirituel génie de la France, pour qu'on accorde après sa mort quelque valeur aux vengeances idiotes des *Nonottes* et des *Patouillets*.

Mais le goupillon de M. Nicolardot sert à battre les grosses caisses des Bilboquets de la morale. Ces commérages ont remis en verve les ennemis essoufflés de la raison. M. Louis Veuillot a solennellement baisé au front M. Louis Nicolardot, comme l'élu de la sainte cause. M. Granier de Cassagnac, qui a déja dit son fait à la Révolution, et qui a démontré que le mouvement de 1789 n'avait jamais eu lieu, vient de démolir les Philistins de la philosophie et Voltaire à leur tête, comme

[1] *Ménage et finances de Voltaire*, avec une introduction sur les mœurs des cours et des salons au dix-huitième siècle, par Louis Nicolardot. 1 vol. Paris, Dentu, libraire-éditeur.

Samson, à grands coups de Nicolardot. Quelques autres écrivains de bonne foi, car il en reste encore dans ce parti, et MM. Veuillot et Cassagnac n'ont jamais prétendu au monopole de cette vertu ; quelques écrivains de trop de bonne foi se sont fait un évangile de ce factum qu'ils n'ont pas lu, et, sur le témoignage de l'auteur, fort incompétent en pareille matière, ont quasi conclu que Voltaire était un sot. Tous les réactionnaires de l'intelligence, enfin, ont trouvé l'occasion d'une sorte de manifeste dans ce volumineux recueil d'ana.

Nous avons donc pensé qu'il y avait lieu, quelle que fût d'ailleurs la valeur du prétexte, de démontrer une fois de plus à ces courtisans de la médiocrité l'impuissance de leurs efforts. Ce sera une réfutation charitable. Voltaire n'a pas à déchoir. Toutes les calomnies, toutes les haines, toutes les réactions, il les a traversées; il n'y a plus à surfaire ni à rabaisser sa gloire. On sait au juste ce qui lui est dû de reconnaissance; et il ne dépendra pas d'un rhétoricien de séminaire de faire oublier que, si Voltaire n'a pas détruit tout ce qu'il attaquait, il a du moins rendu indestructible tout ce qu'il a bâti.

Un autre motif encore a triomphé de notre répugnance. N'y a-t-il pas lieu d'examiner aujourd'hui ce que la génération à laquelle nous appartenons accepte de Voltaire? N'est-il pas à propos, dans ces heures de doute et de confusion, d'interroger ce grand douteur que nous n'adoptons pas aux mêmes conditions que nos pères?

Nos ennemis croient avoir tout dit quand ils nous ont appelés *voltairiens*. Tout homme qui rit au nez des saints de l'*Univers religieux*, et qui n'a pas, dans les mérites des fils de Loyola, toute la confiance nécessaire à la prospérité de l'institution, est un *voltairien*. Or le *voltairien* est dans l'ordre moral ce que le décoré de Juillet, par exemple, était autrefois dans l'ordre politique, un suspect, un homme compromis ou bon à compromettre. Il semble que ce mot soit une formule magique, brevetée et garantie par le ciel, et qui ait la

puissance de précipiter aux enfers les malheureux qu'elle atteint. Or nous tous qui prétendons à l'héritage des grands générateurs d'idées du dix-huitième siècle, nous qui honorons par-dessus tout la littérature, parce qu'elle est et qu'elle doit toujours être l'instrument merveilleux et pacifique du progrès, nous avons à dire pourquoi nous ne nous sentons pas foudroyés par la formidable épithète, et dans quelle limite nous sommes et nous nous proclamons *voltairiens*.

Il n'y a pas que l'auteur de la *Pucelle* et de quelques plaisanteries scandaleuses dans ce vieux railleur, si impitoyable et si bon. Voltaire avait au fond de l'âme des sources de tendresse qui jaillissaient le jour de la défense de Calas, de Sirven et du chevalier de la Barre. L'homme qui possédait à un si haut degré le sentiment de la justice, l'apôtre infatigable de la liberté de conscience et du droit d'examen, était digne d'une époque sérieuse. Mais, au milieu de cette corruption, de ce blasphème universel, de cette dégradation qui allait du trône à l'autel, la métaphysique était un remède impuissant, la discussion une arme émoussée. Il ne s'agissait pas de guérir, d'opérer ce vieux corps qui tombait en pourriture; il fallait creuser sa tombe, hâter sa décomposition; c'est ce que comprit Voltaire. Après le régent, après Dubois, sous Louis XV et madame de Pompadour, il n'y avait plus au monde une majesté respectable; la société était sur des tréteaux; l'homme de bon sens n'avait qu'à rire, qu'à se moquer, qu'à faire siffler les bateleurs par la populace. C'est ce que fit Voltaire, et jamais génie ne fut plus fidèle à sa mission. Voltaire conservateur eût été un niais; démolisseur infatigable, il eut la prescience et le secret providentiel. Que dans ses éclats il ait été trop loin; que l'ivresse de l'indignation l'ait conduit au sacrilége, j'y consens; mais l'excès de mépris était moins coupable que ne l'eût été l'indulgence. S'il vivait de nos jours en réalité, comme il vit en esprit, Voltaire n'aurait plus cette âpreté, cette affectation cynique, qui était la réponse aux défis de ses adversaires fanatiques. Il resterait toujours railleur; mais sa raison mieux comprise

n'aurait plus besoin de se révolter si souvent contre l'entêtement de la superstition. Il faut donc faire deux parts dans l'œuvre de cet homme prodigieux.

Le Voltaire impie, matérialiste, obscène, est l'homme du dix-huitième siècle, bien mort, bien enseveli avec l'époque honteuse qu'il résumait en la châtiant. Mais le Voltaire de l'avenir, ardent à poursuivre l'erreur, à flageller le fanatisme, à revendiquer les droits imprescriptibles de l'humanité, ce Voltaire-là est vivant; il soulève de sa poitrine les dalles de Sainte-Geneviève; il fait passer son souffle à travers les grilles; c'est de ce Voltaire-là que les Nicolardots ont peur comme d'un revenant; c'est celui qui ne mourra jamais; c'est celui que nous aimons, que nous proclamons pour aïeul. Quant à l'auteur de certains contes, de certains vers, de certains poëmes, de certaines lettres, nous nous bornons à admirer son merveilleux esprit que tous les Nicolardots de la terre ne détruiront pas plus qu'ils ne l'égaleront. Mais nous ne songeons point à invoquer, dans les préoccupations profondes du moment, ces facéties, souvent sacriléges et toujours effrontées, qui ne deviennent des arguments que devant l'infatuation de la sottise et la morgue du pédantisme. Si jamais on relit la *Pucelle*, la faute en sera aux moralistes de sacristie.

Nous n'avons pas dit tous les motifs qui ont plaidé en faveur du livre de M. Nicolardot contre l'interdit du silence. La plus forte raison, après tout, tient à la gaieté de cette œuvre. Voltaire peut se passer de plaidoyer. Mais il est bon de ne point se passer d'un moment de plaisir, et je ne connais pas de comique de la force de M. Louis Nicolardot. Ce style saintement ordurier a des secrets désopilants. Il a une bonne volonté de calomnie si grotesquement féroce, que l'indignation ne peut pas tenir, et qu'on est désarmé avant la moitié du volume. Il vient même un moment où l'on se demande si l'on n'est pas dupe; si M. Nicolardot ne cache pas, comme Peau-d'Ane, sous une enveloppe ridicule, une merveille d'esprit, et s'il n'est pas au fond un voltairien qui veut prouver

jusqu'à l'inutile la puérilité des attaques de ses ennemis. Mais non. Ce livre est trop absurde pour n'être pas une œuvre de bonne foi. Un scélérat d'homme d'esprit n'aurait jamais la force de si parfaitement dissimuler, et il n'y a que la candeur du fanatisme pour arriver à ce paroxysme de déraison béate et souriante, à ce raffinement comique de pruderie. Oh! monsieur Nicolardot, ce n'est pas moi qui insulterai à vos vertus! Elles éclatent à chaque ligne. Pudibond vengeur de la Pucelle, vous avez tous les priviléges des rosières, jusqu'à ce droit de gaillardise dans les propos qui ne tire pas à conséquence. L'innocence en vous est si manifeste, qu'on est émerveillé, sans être jamais scandalisé, de vous voir aborder les idées les plus croustilleuses, les joyeusetés les plus rabelaisiennes. Vous avez une façon si galante de toucher le fichu d'Elmire, de tendre le mouchoir à Dorine, vous dites si simplement le fameux vers,

> Par de pareils objets les âmes sont blessées,

qu'il ne doit pas venir à l'esprit de vous accuser de convoitise et qu'on se dit seulement : Hélas! comme ce saint homme connaît bien les tentations! Vous examinez la vie de Voltaire avec l'audace pénétrante d'un casuiste; vous en venez à discuter le prix qu'un homme comme il faut doit mettre à ses amours; vous faites avec votre plume d'ignorantin le budget de Vénus, et, quand l'occasion d'une histoire scandaleuse se présente, vous abordez doucereusement le récit équivoque, mais sans sourciller, comme il convient à une âme sûre d'elle-même!

Nous avons entendu soutenir qu'il fallait se défier d'une si féroce vertu, et quelques personnes ont prétendu semer des doutes sur la bonne foi de M. Nicolardot. Parce qu'il calomnie pendant plus de quatre cents pages, on a dit tout crûment que c'était un calomniateur. C'est là ne juger que sur l'apparence, et c'est ne point apporter de délicatesse dans la criti-

que d'un livre qui relève d'une école fort subtile, et connue pour ne pas laisser voir toujours sa pensée. On a été jusqu'à dire que M. Louis Nicolardot avait été le collaborateur de M. Sainte-Beuve, et que ce dernier s'était ouvert les veines pour que le jeune champion pût y tremper ses flèches et rendre leurs blessures mortelles. Nous jurons que c'est là une double calomnie. Tout le monde sait que M. Sainte-Beuve n'a pas assez de sang dans les veines pour qu'une saignée lui soit indifférente. D'un autre côté, M. Nicolardot n'a pas empoisonné ses flèches, et c'est heureux pour lui; si elles lui reviennent en pleine poitrine, il n'en mourra pas. Nous protestons contre l'exagération donnée à cette entreprise candide.

L'auteur de ce gros livre n'est pas au fond si malin qu'il en a l'air. Élevé dans la haine de Voltaire, de l'esprit et du style, il a grandi avec ce triple préjugé, et son livre est le produit logique de cette éducation. Il a lu dans des histoires pleines de pieuses intentions que Voltaire était le coryphée de l'impiété; qu'à l'heure de sa mort il avait été pris d'un accès de rage, et que dans son dernier soupir on avait vu un grand diable orné d'une queue flamboyante lui sortir en ricanant par la bouche; et, dans sa candeur, M. Nicolardot a accueilli comme des vérités ces détails horrifiques. M. Louis Veuillot, se rangeant humblement ce jour-là parmi les imbéciles, a écrit que tous les grands hommes étaient des scélérats, que peu de réformateurs, jugés au point de vue du Code pénal, en seraient quittes pour cinq ans de galères, et que beaucoup de moralistes n'échapperaient pas à la perpétuité. M. Louis Nicolardot a pris ingénument cet aphorisme pour point de départ et s'est appliqué à prouver que Voltaire était un coquin, un fripon. La tâche est peut-être ingrate, mais elle est consciencieuse, et je me plais à proclamer que, si tous les hommes d'esprit sont des misérables, M. Louis Nicolardot est un parfait honnête homme.

J'espère bien qu'il ne m'accusera pas d'aigreur, de parti

pris; je m'en rapporte à ses définitions, et je puis en toute sûreté, ne me sentant ni haine ni colère, aborder l'examen rapide de son livre qui comptera parmi les entreprises joviales de cette époque trop sérieuse. M. Nicolardot a sans doute entendu reprocher souvent aux œuvres de ses amis leur effet soporifique. Il a voulu être amusant, et, je l'affirme, il l'est beaucoup.

En somme, qu'est-ce que ce livre? de quoi est-il fait? que veut-il prouver? Sous le titre de *Ménage et Finances de Voltaire*, M. Nicolardot a recueilli, comme dans une hotte, toutes les diatribes, toutes les calomnies, tous les commérages publiés pendant la vie et après la mort de l'auteur de la *Henriade*. Avec une patience de bénédictin ou de chiffonnier il a remué tous les tas, et, pour l'honneur de la sainte cause, il n'a pas craint de toucher aux débris les plus infects. Il n'y a que la haine pour donner tant d'amour du chiffon. Au premier aspect cet amoncellement nauséabond écœure et fait reculer; puis on se prend d'une commisération étrange pour le collectionneur infatigable de toutes ces loques; l'exagération et l'inutilité de ses efforts désarment; on rouvre le livre, et on s'intéresse à ce maniaque qui veut vivre de la mort de Voltaire; on est tenté de l'encourager dans une illusion qui lui procure par avance des joies pieuses, et, n'était la crainte de mériter sa reconnaissance, on lui suggérerait l'idée de poursuivre et d'appliquer son procédé à d'autres grands génies.

Voltaire a fait la *Pucelle;* mais il y a aussi de par le monde un scélérat du nom de Molière qui a écrit *Tartuffe*, ce qui est bien plus grave pour vous. Eh bien, en conscience, ne pourrait-on pas aisément démontrer que Molière est un gredin quelque peu digne de la corde? Ne savez-vous pas, monsieur Nicolardot, qu'on l'a accusé d'inceste; et, du moment qu'une calomnie n'est pas prouvée, n'a-t-elle pas cette qualité précieuse d'ampleur et d'élasticité que vous aimez par-dessus tout? De Molière on peut passer à d'autres. Rousseau n'offre qu'une bouchée à un ogre d'un appétit pareil. Du dix-sep-

tième et du dix-huitième siècle, descendez bravement dans le dix-neuvième. Là, la calomnie est facile. Vous avez des yeux pour voir; vous ne devez pas manquer d'oreilles; écoutez et regardez! Il y a dans les rues des biographes qui vous renseigneront. En attendant que M. Nicolardot se risque, sous la triple responsabilité de ses yeux, de ses oreilles et de ses joues, dans des diffamations contemporaines, jugeons-le comme critique du dix-huitième siècle. Hélas! le pauvre homme! il s'est trompé lui-même! Parce qu'il a trouvé la matière de quatre cents pages dans les pamphlets du temps, il a pris la quantité pour la qualité; il a battu des mains devant ces monceaux d'infamies, et, parce qu'il lui suffisait de les citer sans les inventer, il a cru sa conscience à l'aise. Le procédé est connu. Il se trouve toujours des contemporains pour recueillir et imprimer les contes les plus absurdes. Si la victime, trop fière ou trop insoucieuse, dédaigne une réfutation, ces sottises, colportées, acceptées du vivant de leur victime, sont augmentées et acquièrent une consécration après la mort; puis, un jour, un Nicolardot quelconque les élève à la hauteur de preuves historiques, et s'écrie : « Cet homme était un misérable, un voleur; on le lui a dit de son vivant, et il n'a rien répondu! » Étrange privilége de la calomnie! Basile a raison!

A côté de ces diatribles empruntées, M. Nicolardot, par une ruse qui peut piper les ignorants, aligne des lambeaux de l'infinie correspondance de Voltaire. Il exploite les mots, les plaisanteries, les boutades, en ayant bien soin de les isoler. Il ne change rien, il est vrai, au texte; mais il l'abrége, et, en supprimant deux phrases, l'une au début, l'autre à la fin, il estropie très-doucement, très-pieusement le sens de la citation. C'est là encore un procédé très-connu, et, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer pour les avocats. Mais, après tout, M. Nicolardot trouve-t-il, dans les paroles mêmes de Voltaire, l'ombre d'un argument, d'une preuve? Nous avons vérifié dans la correspondance ces passages extraits, et chaque fois nous

avons ri de l'illusion de ce pauvre réquisitoire qui reste une spirituelle apologie. Je croyais très-sincèrement que Voltaire était un homme corrompu comme son siècle. M. Nicolardot m'a prouvé que Voltaire valait beaucoup mieux; en le calomniant mal, il le réhabilite. Après tout, que m'importerait la vérité de vos assertions! Voltaire eût-il été un ladre, un coquin, il n'en aurait pas un grain d'esprit de moins, et il ne s'est jamais agi de le faire passer pour un petit saint. Quand vous auriez prouvé qu'il prêtait à usure, qu'est-ce que cela ferait à sa prose et à ses vers? Nous ne prétendons pas à sa canonisation; nous l'acceptons avec ses vices comme avec ses vertus. Voltaire est un trop grand génie pour ne pas déborder partout; c'est une nature trop complète pour n'avoir pas de grands et terribles défauts. Il n'y a que les sots qui puissent donner à leur vie l'unité, la conformité, la régularité, la sobriété qu'on ne trouve pas dans Voltaire. On fait volontiers une rigole d'un pauvre petit ruisseau; mais essayez de comprimer un grand fleuve! Voltaire avait les soubresauts, les incartades, les fureurs du génie. Il avait, sous l'aiguillon de la controverse, des accès de contradiction apparente. Mais au fond, quand l'orage s'apaisait, on retrouvait le même homme, inébranlable dans ses idées. Heureux peut-être, monsieur Nicolardot, ceux qui ne commettent jamais de ces excès : le royaume céleste leur est promis! Mais reconnaissez donc alors que Voltaire a des titres incontestables pour dominer le royaume terrestre. Et puis je voudrais bien qu'on examinât toutes les existences sur ce tamis étroit dont on se sert pour Voltaire. Non-seulement on commente ses livres; non-seulement on juge, on épluche, on fouille, on dissèque ses œuvres publiques, officielles; mais on réunit, on collectionne, on entasse toutes les lettres familières, jusqu'aux moindres billets, et on le poursuit jusque dans le repli le plus obscur de sa conscience.. Que trouve-t-on en somme? un homme vif, plein d'esprit et de malice, débonnaire à ses heures, implacable dans d'autres moments, raillant, riant, s'émouvant, cynique,

obscène, pudibond ou religieux, selon son caprice ou le sujet de sa lettre; mais n'est-ce pas là le reflet multiple et varié de la conscience humaine? Heureux ceux qui résisteraient à une pareille analyse! Je voudrais bien qu'on soumît tous les génies, même les plus fiers et les plus saints, à cet espionnage! N'est-il jamais arrivé à M. Nicolardot lui-même d'avoir de ces petites ébriétés épistolaires dans lesquelles, bien sûr de parler à un ami, à un compagnon, on lâche le mot cru? Hélas! je scandalise sans doute le naïf auteur du livre en question, et il est prêt à me répondre, j'en suis certain, qu'on ne trouverait jamais rien dans sa correspondance d'analogue à l'esprit et au style de Voltaire; je le crois, et me tiens pour confondu d'avoir songé à ce rapprochement. Que la conscience est une belle chose! comme elle fait illusion à ceux qui n'ont absolument qu'elle, et vers combien de procédés déshonnêtes elle conduit les honnêtes gens qui ont peur de lui donner la raison pour guide et pour contrôle!

Ainsi j'aime à m'imaginer que M. Nicolardot a très-consciencieusement entrepris de prouver les coquineries de Voltaire. C'est très-consciencieusement qu'il a demandé des arguments à des plaisanteries et à des calomnies, et c'est très-consciencieusement qu'il dit : « *Il faut y regarder à deux fois quand il s'agit de perdre un tel homme!* » O trop consciencieux diffamateur! Vous avez cru que voir double c'était regarder deux fois, et, parce que vous voulez le perdre, vous le croyez perdu. Mais il ne suffit pas de mordre par une température caniculaire pour tuer les gens; encore faut-il avoir la dent mortelle, et vous mâchonnez sans atteindre profondément.

Non, monsieur, Voltaire n'est pas perdu. Quittez ce souci. Bien plutôt pour ceux qui n'y pensaient plus est-il retrouvé. On l'a remis en lumière, et, pour ma part, je vous aurai dû l'occasion de le relire. C'est ainsi que, par son insuffisance, votre gros livre fait le bien qu'il voulait empêcher.

II

Le livre de M. Louis Nicolardot débute solennellement par un coup d'œil sur la société au dix-huitième siècle. L'auteur nous montre sur tous les trônes de l'Europe la souillure, la débauche, le despotisme le plus idiot. Certes, l'indignation est de mise, et ce n'est pas nous qui nous plaindrons de cette peinture. Mais vous ne comprenez donc pas que c'est précisément à cause de cette effrontée corruption que le rire de Voltaire est un jugement, et que la Révolution de 89 est une sentence? Quoi! vous descendez dans ces hontes, dans ces infamies, et vous vous étonnez qu'un jour Dieu ait fait passer un vent de colère et les ait dispersées! Un seul homme trouve grâce, et la réserve est plaisante : c'est le cardinal Dubois. M. Nicolardot a quelque tendresse pour ce cuistre; il le proclame habile, adroit, et, en définitive, assez bien en cardinal. Nous savons par l'histoire qu'on peut administrer l'État sans être précisément délicat sur les moyens. Dubois a donc pu mériter de figurer parmi les intrigants habiles; mais que le martinet de M. Nicolardot se change en goupillon pour asperger le front de cet abbé, c'est là une fantaisie gaillarde que la trop grande bonne foi de l'auteur peut seule excuser. Pour lui l'habit fait le moine. Tout prélat est un saint, et Dubois, malgré sa femme, malgré ses aventures, malgré sa mort, malgré ses vices, est un saint prélat. Les preuves sont amusantes. « *Archevêque de Cambrai*, dit-il, *il ne donna point de scandale à ses fidèles, puisqu'il ne les visita jamais. Il leur adressa des mandements qui n'étaient pas sans mérite.* » Voyez-vous bien cet archevêque d'autant plus respectable, qu'il n'exerce pas! Mais M. Nicolardot ne s'arrête pas en si beau chemin. « *Je ne sais s'il officia à Paris. Il est certain qu'il allait tous les dimanches à la messe du roi; puisqu'il avait une chapelle superbe :* J'EN CONCLUS QU'IL Y DISAIT LA MESSE. » Voyez-vous la

pesanteur de cette preuve! Quel logicien que ce M. Nicolardot! Le ministre suivait le roi à la messe; mais pouvait-il faire autrement? La chapelle n'est pas plus une preuve que l'habit et le chapeau : l'une n'oblige pas plus que l'autre. Quand Dubois aurait dit la messe, en aurait-il moins été passer ses soirées autre part qu'à l'église? M. Nicolardot ne bronche pas dans son paradoxe : « A la vérité, dit-il, on reproche à Dubois d'avoir, jusqu'à son dernier soupir, fait un usage immodéré des S..., des B..., des F... Ces expressions étaient malheureusement déjà devenues et *restèrent l'argot du grand monde.* » Dans quel grand monde M. Nicolardot a-t-il jamais été introduit, si ce n'est dans celui de l'*Univers religieux*, qui a la tradition des propos grossiers? Si Dubois, comme le disait son valet au laquais de l'archevêque de Reims, *sacrait tous les jours le bon Dieu, ce qui était bien plus glorieux que de sacrer les rois*, il n'y a pas à chercher des excuses à cette vivacité de langage autre part que dans les joyeuses habitudes du prélat.

Bossuet et Massillon (ce pauvre Massillon que M. Nicolardot trouve trop galant!) fréquentaient un grand monde au moins égal à celui de Dubois, et, pour parler l'argot de ce monde, ils n'eurent pas besoin de ces tropes énergiques. Remarquons en passant que, par un scrupule assez rare dans son livre, M. Nicolardot n'indique que par des initiales, dans la citation faite plus haut, les jurons familiers à Son Éminence. Ordinairement le pieux auteur n'y regarde pas de si près. Sa plume n'hésite jamais, et les termes les plus vifs, les plus cardinalesques, s'étalent sur le papier. S'agit-il des mauvais vers du roi de Prusse, M. Nicolardot les appelle *des chancres et des pustules.* « Son cœur (celui de Frédéric) *cessa de battre quand il eut vomi tous les excréments que peut contenir le cœur d'un roi philosophe.* » Une dénomination qui fit grand scandale dans la littérature débraillée, quand M. de Musset l'employa deux ou trois fois, revient trop souvent dans le livre peu expurgé de M. Nicolardot. Le mot de

catin est une des fleurs les plus ordinaires de la rhétorique de cet historien. Quand il s'agit de la princesse palatine, il se croit obligé d'ajouter l'épithète de *vidangeur*. Nous en demandons pardon à nos lecteurs, qui ne sont pas habitués à ce langage, et qui, probablement, ne fréquentent pas le même grand monde que celui dans lequel M. Nicolardot s'est initié à ce puissant argot ; mais nous ne disons pas tout, et notre plume a des scrupules que n'a pas celle de l'auteur en question.

Il paraît que M. Nicolardot est avant tout l'homme du devoir, et nous l'en félicitons ; toute fonction acceptée doit être, selon lui, régulièrement remplie ; aussi en veut-il beaucoup à Mme de Pompadour de n'avoir pas été une maîtresse aussi infatigable qu'elle avait sans doute promis de l'être. « Cette fille d'une catin et d'un banqueroutier, dit le sévère historien, *n'était pas même propre à servir de concubine*, bien qu'elle se bourrât de *restaurants*. » Que ce *pas même* a de délicatesse ! comme il trahit bien les scrupules d'une conscience inflexible ! Ah ! vous croyez, belles dames, que vous pourrez avoir les honneurs d'un emploi, sans en acquitter strictement les charges? Point ! M. Nicolardot exige qu'on fasse conscencieusement ce qu'on a accepté de faire. Vous êtes concubine, soyez-le ponctuellement, avec zèle, sans manquer d'une heure, d'une minute. C'est là l'honnêteté et la morale. O monsieur Nicolardot, que vous êtes subtil, que vous me semblez beau ! Vous êtes un digne continuateur des plus fameux casuistes. Emmanuel Sa, l'un d'eux, a écrit : « Toute femme et tout homme qui font un usage honteux de leur corps peuvent s'en faire payer ; et celui qui les emploie doit leur donner le prix convenu. » M Nicolardot, en reprochant, à la fin de son livre, à Voltaire d'avoir eu des maîtresses gratis, s'est évidemment inspiré de ces principes, et nous aurons occasion de revenir sur ce sujet. Mais constatons, au point de départ, la robuste morale de notre auteur. Si toute fonction mérite salaire, tout salaire oblige ; il ne sort pas de là ; et, s'il lui était donné de découvrir dans quelque mémoire de cette époque honteuse

que Mme de Pompadour avait en elle plus de ressources et recourait moins souvent à l'artifice, au *restaurant*, il lui rendrait un peu de son estime.

Indulgent pour Dubois, sévère, sous la condition que je viens de dire, pour Mme de Pompadour, M. Nicolardot est impitoyable pour Marie-Antoinette. Parlant de la vivacité des adorateurs qui l'entouraient, il s'écrie : « La Pompadour les eût emprisonnés, la du Barry les eût souffletés ; Marie-Antoinette leur pardonna leur insolence. » Quant à Louis XVI, il fut bien coupable : « Comme chrétien, dit M. Nicolardot, on attendait beaucoup de sa piété et de son zèle. » Mais, en permettant, en suscitant la déplorable affaire du collier, il contribua à déconsidérer l'Église de France et les cardinaux. A quoi bon chercher la vérité? « Un chrétien doit éviter de donner du scandale. » La grande rigueur de M. Nicolardot tient surtout à la tiédeur de Louis XVI pour les jésuites. En laissant dans la misère et l'inaction ces habiles éducateurs de la jeunesse, « *celui-ci prouva qu'il n'avait pas saisi l'esprit du christianisme.* » La question des jésuites tient surtout au cœur de M. Nicolardot. Leur suppression fut une monstruosité politique. « Aucun acte ne dévoile mieux la dégradation de la royauté, la scélératesse de la Pompadour » (hors de la question du concubinage, celle-ci plaît moins à M. Nicolardot), « la corruption de la magistrature, la bassesse des philosophes, la noirceur de Choiseul. » Sur le terrain des jésuites, M. Nicolardot dégaine. Il ne souffre pas que l'ombre d'un soupçon les effleure ; les attaquer, c'est commettre un sacrilége. « *Aucune vue humaine ne tentait les jeunes gens qui entraient dans leur compagnie.* » Dans tout le dix-huitième siècle on ne surprit QU'UN jésuite en faiblesse. Les renvoyer, c'était retirer au trône et à l'autel leurs soutiens les plus solides. La destruction des jésuites est l'origine de la Révolution française. Louis XVI fut donc un grand coupable de ne pas s'appuyer sur ces honnêtes gens. Pour les avoir méconnus, il mérita la mort, au dire de M. Nicolardot. « *Ce ne fut ni un*

saint ni un martyr, comme on n'a cessé de le répéter. La postérité le jugera sévèrement, parce qu'il avait reçu du ciel tout ce qu'il fallait pour réussir. »

M. Nicolardot, écrivain pittoresque, historien judicieux, est aussi un politique consommé. Il défend les jésuites avec une tendresse trop filiale pour que ceux-ci ne lui aient pas confié le grandsecret. Aussi avec quelle assurance modeste il montre les fautes de Louis XVI ! Qu'un bon petit Père dans le conseil eût changé tout cela ! La révolution? c'était une bulle de savon; le serment du Jeu de Paume? une niaiserie. Comme il eût triomphé, lui, Louis Nicolardot, Ier du nom, si le ciel, au lieu de le faire naître vengeur, l'eût institué défenseur du trône et de l'autel ! « Louis XVI avait des lettres de cachet pour se débarrasser des impertinents; il avait la Bastille pour châtier les séditieux. » Ah ! la Bastille, quelle belle institution et qui vaut bien les jésuites ! Quel dommage qu'elle soit démolie ! et comme on y mettrait les ennemis de l'*Univers religieux!* Si Louis XVI avait enfermé dans la Bastille tous ceux qui devaient l'attaquer, probablement qu'elle n'aurait pas été détruite ! Voilà l'opinion naïve et osée de M. Nicolardot : « Louis XVI avait le glaive pour punir et le sceptre pour gouverner, dit-il ; mais il trahit son devoir, et c'est lui qui est la cause de tout. »

Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que l'*Encyclopédie*, que les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Raynal, soient pour quelque chose dans ce grand soulèvement de la raison ! M. Nicolardot vient détruire ce préjugé trop longtemps entretenu. Les œuvres de Voltaire n'eurent qu'un médiocre succès. Ce pauvre Voltaire, comme il fait pitié à M. Nicolardot ! Il s'imaginait, ce présomptueux écrivassier, que quelque chose de lui resterait après sa mort. Mais non, il est aussi fini qu'il a été impuissant, et, si M. Nicolardot s'en occupe, pour achever de l'enterrer, c'est par charité pure, c'est par commisération, c'est peut-être aussi pour lui faire une réclame ! Un seul homme a tout fait, encore une fois, c'est Louis XVI. Son aïeul

très-chrétien, Louis XV, avait en somme laissé les choses en assez bon état. S'il avait accordé de son vivant des pensions, ainsi que le remarque très-judicieusement M. Nicolardot, il ne les avait pas payées. Il était quelque peu débraillé; mais les amis de la bonne cause n'y regardent pas de si près. Il était resté roi absolu, roi selon les nécessités de l'emploi; et, avec un peu de jésuites, il laissait une besogne facile. Louis XVI, en méconnaissant les mérites des fils de Loyola, a seul fait chavirer la barque. « Il n'eut pas confiance en Dieu, Dieu l'abandonna. »

On le voit, M. Nicolardot n'y va pas de main morte, et nos lecteurs sont initiés à son procédé. Mettre à gauche ce qui est à droite, béatifier Dubois, railler Louis XVI, mépriser, insulter cette misérable Révolution qui émancipa la canaille et n'a pas rétabli les jésuites, c'est là la recette; elle a été inventée par d'autres Nicolardots dont M. Granier de Cassagnac fut un des plus brillants; mais nul ne l'avait encore perfectionnée à ce point, et le père Loriquet doit en être jaloux dans le ciel des jésuites du haut duquel il contemple les historiens de l'*Univers religieux!*

Louis XVI pourtant avait toutes les qualités requises. Le malheureux! comme il a manqué à sa mission! Écoutons M. Nicolardot : « Il était jeune, *bien frais*, *bien gras*, *bien portant*, très-instruit, doué d'une mémoire prodigieuse et d'un jugement très-sûr; sérieux, apte à toute espèce d'études, et, par un *miracle de la Providence*, *cette passion qui nuit à tant de réformateurs, et qui est comme une seconde nature chez les Bourbons, il n'en fut ni troublé ni tourmenté.* Rien ne s'opposait donc à ce qu'il jouât le plus beau rôle qui ait été réservé à un roi de France... » Ainsi, selon M. Nicolardot, il n'était pas besoin d'un aigle pour empêcher la Révolution, mais d'un chapon. On comprendrait qu'un roi maigre eût manqué de courage; mais un roi *bien frais*, *bien gras*; quelle honte! c'est à ne plus adorer l'embonpoint, c'est à blasphémer pour jamais les panses! Quoi! le ciel prend

plaisir à former un Bourbon tout exprès, qui ne soit pas un vert-galant comme Henri IV, qui se soucie médiocrement des femmes, un roi de séminaire, la lèvre rose, le teint fleuri, les passions éteintes sans nénufar; et ce roi si bien constitué perd tout! Fiez-vous désormais à de pareilles garanties morales! un si grand mangeur, méconnaître les jésuites! quelle monstruosité!

C'est ainsi que M. Nicolardot entend et écrit l'histoire. Nous devrions peut-être nous arrêter là. Ces prémices font juger les conséquences du livre; mais on nous pardonnera de persister. Quand l'odieux devient à ce point burlesque, il est bon de faire provision de gaieté. Ces messieurs nous mettent assez souvent dans la nécessité de bâiller sur leurs œuvres, pour qu'une fois, par hasard, nous nous dédommagions par le rire. On a fait quelque bruit autour de ce réquisitoire qui serait infâme s'il n'était comique; servons-nous-en pour connaître une fois de plus ces éternels ennemis du sens commun qui calomnient, ne pouvant plus brûler. Ce n'est point à M. Nicolardot que nous en voulons, sa candeur le protége; mais il livre trop complaisamment tout l'arsenal des arguments de l'école à laquelle il appartient, pour que nous lâchions prise.

M. Nicolardot, après avoir houspillé les rois dans son examen du dix-huitième siècle, se trouve en belle humeur, bat un entrechat, et s'écrie gaiement : *Place à la chaîne des dames!* et, raclant une autre musique, il met en danse toutes ces charmantes héroïnes que nous avions la sottise d'aimer dans ces tableaux au doux pastel que nous ont légués Rousseau, Voltaire et tant d'autres. Mais, hélas! que notre erreur était grossière, et combien nous devons rendre grâce à ce charitable ennemi des femmes! Madame de Warens, cette douce *maman*, qui n'eut que le tort d'aimer un cuistre, et qui, à ce titre, devrait être un peu ménagée par certains historiens, madame de Warens est une friponne. Mademoiselle de Lespinasse, dont les admirables lettres méritent une place à côté de celles d'Héloïse, n'est qu'une folle,

une intrigante, et M. Nicolardot, faisant fi des délicatesses de sentiment, trouve absurde le testament touchant de cette aimable femme qui léguait à d'Alembert le soin de payer ses dettes. Toutes celles qui donnèrent l'hospitalité aux philosophes ne furent que les *patronesses de la goinfrerie*. Ah! monsieur, que vous ont fait les dames pour leur garder pareille rancune? Que vous soyez implacablement jaloux des gens d'esprit, je le conçois; mais elles, la grâce, la beauté, l'élégance, la distinction, que peuvent-elles avoir que vous compreniez et qui vous rende envieux? On a expliqué le dépit de Boileau par un accident; mais vous, qui voyez dans l'absence d'amour un miracle de la Providence, qui vous a rendu à ce point intraitable? Pourquoi toucher avec des mains si peu gantées et si peu parfumées à ces bustes délicats? Pourquoi cette humeur d'Alceste? Vous brutalisez Célimène, comme si vous vous vengiez!

Tous les philosophes, tous les savants, tous ceux qui ont allumé ces grandes lumières dont les yeux des Nicolardots sont offusqués, sont accouplés par l'infatigable justicier du saint-office, comme des forçats; pas un n'échappe; ni Euler, ni Condorcet. Ce dernier ne voulait s'immiscer aux affaires politiques *que pour avoir l'occasion de piller les caisses de l'État!* Ingénieux historien, que vous seriez digne de raconter l'histoire de ces temps passés! Cette banale et commode accusation d'improbité, elle a été l'arme bénie de la réaction en 1848. Et peut-être bien que vous êtes de ceux qui ont cru que M. de Lamartine avait crevé ses poches sous le poids de l'or en quittant le pouvoir! Faites-nous cette joie, monsieur, de continuer l'application de votre système aux contemporains. Qui pense à Voltaire? qui songe à Rousseau? Mais Lamartine, mais Victor Hugo, mais Arago, mais Lamennais, mais toutes nos gloires, tous nos maîtres, ceux qui meurent, ceux qui vivent, voilà l'ennemi; attaquez, calomniez! Vous calomniez si bien!

III

Mais tout ce préambule sur le dix-huitième siècle en général n'est que la bagatelle de la porte. Ces effigies grotesques et monstrueuses, appendues aux tréteaux, ne sont que pour allécher et préparer à la vue du monstre par excellence qu'on peut voir à l'intérieur de la baraque pour la faible somme de cinq francs par personne, c'est-à-dire par exemplaire. Avant de toucher à Voltaire, M. Nicolardot avait besoin de s'encanailler un peu, et, une fois façonné aux injures et aux mots plus que grossiers, il aborde le patriarche en disant emphatiquement : « C'est au nom de la raison, c'est au nom de la science, que je me suis mis en demeure de prouver que Voltaire était avare et fripon. » Prouvez donc; mais ne parlez pas de la science et de la raison. L'entassement ridicule de contes pris dans tous les pamphlets n'est pas plus la science que la prétention de lutter contre ce chef-d'œuvre d'esprit qu'on nommait Voltaire n'est la raison. Laissez là ces grands mots, et avouez humblement, comme il convient à une nature candide, que c'est surtout au génie, à la liberté, à la Révolution, à tout ce qui a fait la gloire, l'honneur, l'avenir de la France, que vous en voulez! Agitez la vase comme font les reptiles ; mais ne dites pas que vous êtes un aigle, car il suffira de dix lignes pour vous convaincre d'erreur et d'illusion.

Donc Voltaire est un fripon, et M. Nicolardot va le démontrer. Dans le premier chapitre, qui a trait spécialement *à quelques lésineries*, nous trouvons l'anecdote suivante, citée d'après madame de Graffigny.

« Il y a huit jours qu'une servante de cuisine cassa un pot de terre sur la tête d'un laquais de Voltaire; il en a été au lit jusqu'à hier; on a chassé la servante, et on lui a retenu un gros écu que l'on a donné au laquais. Hier, le valet de chambre dit que le laquais avait rendu l'écu à la servante.

— Qu'on le fasse venir, dit Voltaire. Pourquoi as-tu rendu cet écu?

— Eh! eh! monsieur (car c'est un nigaud), c'est que je suis quasi guéri, et que cette fille a été fâchée de m'avoir battu.

— Céran (c'est le nom du valet de chambre), qu'on donne un écu à ce drôle-là pour celui qu'il a rendu, et qu'on lui en donne un autre pour lui apprendre ce que méritent les bonnes actions. Va, va, mon ami, tu es bien heureux de savoir bien faire, fais toujours bien. Cela n'est-il pas joli? »

Oui, certes, cela est joli, monsieur Nicolardot, mais où trouvez-vous donc trace de lésinerie et de friponnerie? Voltaire commence par un acte de justice, il termine par une leçon. C'est lui, dites-vous, qui recevait la leçon. Eh bien, j'y consens. Tous les jours, la bienfaisance ingénue du peuple n'est-elle pas un enseignement, même pour le plus libéral? Et, parce que Voltaire n'avait pas prévu cette délicatesse du laquais, a-t-il manqué à quelque devoir essentiel? Passons à d'autres preuves; celle-là ne vaut rien pour vous. Elle rappelle l'anecdote de Molière et le mot : Où la vertu va-t-elle se nicher? — Mais, parce que le mendiant rapportait à Molière un louis que celui-ci avait donné par mégarde, Molière était-il un ladre de n'avoir voulu donner qu'un sou? En vérité, je persiste à croire que M. Nicolardot est un voltairien qui dissimule.

Voltaire avait acquis une grande fortune; ce n'est pas un crime; et l'on voudra bien reconnaître que, si le détachement des biens de la terre est une vertu, un mérite, l'accumulation des richesses est une mortification dont certaines confréries ont donné trop souvent l'exemple pour qu'on ne soit pas excusable de succomber à la tentation. M. Nicolardot fait un reproche à son illustre supplicié du soin, de l'exactitude parfaite, de l'ordre en un mot avec lequel il administrait et faisait valoir ses fonds. Mais la dissipation, l'indolence, l'incurie des intérêts, ne seraient-elles pas plus coupables? Vol-

taire pensait à coup sûr comme Rousseau : « L'argent que l'on pourchasse est celui de la servitude, celui que l'on possède est celui de la liberté. » Voltaire voulait être libre; nous le voulons tous aussi, et j'imagine qu'en faisant payer cinq francs les quatre cents pages de compilations qu'il nous donne comme un livre M. Nicolardot songe à tirer quelque bénéfice de sa publication. Voltaire avait confié le soin de ses affaires à un très-honnête prêtre, M. l'abbé Moussinot, trésorier du chapitre de Saint-Merri, à Paris. Il le laissait parfaitement maître de disposer de son argent, et rien de plus simple, de plus honnête, de plus ouvert, de plus loyal que cette partie de la correspondance : « Mon cher abbé, écrit-il le 21 mars 1756, j'aime mieux votre coffre-fort que celui d'un notaire. Il n'y a personne à qui je me fiasse dans le monde autant qu'à vous. Vous êtes aussi intelligent que vertueux... Voyez donc si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire, par amitié pour cet indévot, ce que vous faites pour votre chapitre. Vous pourrez, dans l'occasion, en faire de bons marchés de tableaux; vous m'emprunterez de l'argent dans votre coffre. » Il le charge de toucher ses rentes, de suivre le remboursement de ses créances, et il lui dit : « Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. » Voltaire ne voulait pas que le public se mêlât de ses affaires; est-ce un tort? Il paraît qu'il connaissait des Nicolardots et qu'il désirait que Nonotte et Patouillet ne vinssent pas s'inquiéter de ce qui ne les regardait pas. A chaque page de sa correspondance il renouvelle à l'abbé Moussinot ses témoignages d'estime, de confiance, et s'en rapporte à lui. Il faut la haine candide de M. Nicolardot pour voir là un intérêt honteux.

Dans le chapitre intitulé : *Rapports de Voltaire avec ses débiteurs*, l'historien ingénu proclame que Voltaire ne songeait « *qu'à doubler, tripler, quadrupler, quintupler, sextupler, septupler, octupler, nonupler, décupler, centupler ses capitaux dans le commerce.* » La grande plaisanterie de M. Nico-

lardot consiste dans cette accumulation; et quelle preuve donne-t-il de cet acharnement? Aucune. Mais, encore une fois, Voltaire faisait bien de ne pas laisser dormir son argent. A quel taux prêtait-il donc? *A cinq pour cent!* Je voudrais pouvoir citer toutes ces lettres si claires, si simples, dans lesquelles il explique ses intentions à son fondé de pouvoir. On sent la raison d'un homme qui veut obliger, mais qui ne consent pas à être dupé. « Fût-on son bienfaiteur, son protecteur, son commensal, son secrétaire, son ami, il n'exceptait personne d'un billet! » Eh bien, il avait raison. Exiger un reçu! ne voilà-t-il pas un grand crime? M. Nicolardot connaît-il beaucoup de capitalistes, même des plus obligeants, qui refusent un reçu ou qui oublient de le demander? Nous avons honte de discuter ces niaiseries. Il nous semblait que nous devions nous indigner, réfuter, défendre; mais un scrupule nous saisit. A quoi bon! tout ce fatras est si pauvre, si vide, si nul, si impuissant, que nous y arrêter serait amener l'ennui. Non, Voltaire ne fut ni avare, ni ladre, ni usurier. Il fut bon administrateur, ne négligeant rien, mais n'exagérant rien. Facile aux honnêtes, dur aux fripons, il en voulait aux nobles qui ne le remboursaient pas; mais je défie qu'on surprenne un mot, un sentiment qui ne fasse pas honneur à la sagacité, à la rectitude de son jugement.

Nous avons cru un moment que M. Nicolardot reprochait à Voltaire sa propreté; il met une certaine ironie à raconter que celui-ci se lavait souvent. Ah! monsieur, grâce au moins sur ce point! Ne nous forcez pas à réfuter la théorie des mains sales. C'est bien assez des éclaboussures de votre style; ne suscitez pas d'autre dégoût. Mais non, nous nous trompions; ce petit détail fortifie le système général du réquisitoire. Il s'agit de prouver que Voltaire se portait bien, se soignait bien, et qu'en plaçant quelques capitaux à rentes viagères il ne faisait pas la fortune des acquéreurs. Ne vouliez-vous pas qu'il mît fin à ses jours par tendresse pour la spéculation? Par ce côté, nous rentrons dans la donnée comique du

volume. Voltaire faisait jouer la comédie et la jouait lui-même. Donc il se fit histrion ! Comme ce mot dut sortir en grinçant de la plume indignée de M. Nicolardot : *histrion!* Prenez garde, monsieur; cette colère superbe ne vous appartient pas; vous l'empruntez à M. Prudhomme.

Non-seulement Voltaire fut avare, ladre, fripon, au dire de M. Nicolardot, mais encore il fut ignorant. Pourquoi ne pas dire sot? Ah! monsieur, de quoi vous mêlez-vous? Pour le coup, ceci ne vous regarde point. Parce que Voltaire n'avait pas une bibliothèque nombreuse, il ne savait rien. Trépignant d'aise à cette découverte, M. Nicolardot appelle en témoignage le bilieux auteur des *Soirées de Pétersbourg*, et répète avec lui : *Qu'il faut en finir avec cet homme!* J'accorde que Voltaire n'avait pas plus de sept mille volumes; je consens à reconnaître pour médiocres la plupart de ses livres; cela prouve-t-il que sa mémoire n'avait pas, elle, son répertoire, sa bibliothèque remplie et lumineuse? Voltaire croyait sans doute qu'il n'est pas indispensable d'avoir beaucoup d'œuvres spirituelles et savantes bien reliées dans une armoire, pour prouver beaucoup d'esprit et de science. Parce que l'on trouverait sur les planches de quelques critiques le livre de M. Nicolardot, faudrait-il rigoureusement conclure que tous les possesseurs de ce livre n'aiment que les choses futiles et niaises? Laissons là la garde-robe, les livres, les plumes, le papier, l'estomac, la digestion, l'hygiène de Voltaire! Que m'importent les mémoires de son apothicaire, son mobilier, le catalogue de ses bouquins! Faut-il, oui ou non, le lire encore? Est-il un grand et merveilleux esprit? M. Nicolardot et M. de Maistre ont-ils plus de style et l'ont-ils démoli? Toute la question est là, et non ailleurs. A chaque instant, notre historien oublie trop qu'il a la prétention de ne pas écrire seulement pour des sacristains et des portiers.

C'est surtout à l'article des bienfaits de Voltaire, de ses protégés, des hommes de lettres qu'il a nourris, aidés, en-

couragés de sa parole et de son argent, que M. Nicolardot redouble... de calomnies, dira-t-on, de candeur, dirons-nous. Si Voltaire prit en main la défense des Calas, des Sirven, des la Barre, des Martin, des Montbailly, des Lally, c'est qu'il tirait parti de ces plaidoyers pour sa gloire! Eh bien, où serait le mal? Nous ne prétendons pas que Voltaire ait été un saint, et nous admettons volontiers qu'en faisant triompher la cause de la justice, de l'honnêteté, il n'était pas indifférent à la louange légitime qui s'attache aux œuvres méritoires. Mais combien de gens, monsieur, auraient trouvé un profit plus facile dans la défense de l'injuste et du déshonnête! Voltaire était un vaniteux! Tant mieux pour l'humanité! Que je préfère cette ambition qui coûte des veilles, des haines, des calomnies, à cette activité haineuse qui s'attache à déprécier le bien accompli! Soit, Voltaire a tout fait par orgueil; mais tenons-nous-en au fait, et laissez les malheureux qu'il a vengés le bénir et le remercier. Ayez de ces ambitions-là, monsieur, et votre part sera belle. Tout ce chapitre, dans lequel l'auteur, ne pouvant nier les bienfaits, les commente au point de vue de l'intention et de la charité évangélique, atteint aux plus hauts effets du comique. « Si Voltaire eût été réellement dévoré du zèle de la justice, dit triomphalement M. Nicolardot, comment expliquer le silence qu'il garda lors de la destruction des jésuites? » Il y a peut-être une réponse facile; c'est que la cause des jésuites n'a pas semblé à Voltaire, plus qu'à Louis XVI, la cause de la justice.

La race des littérateurs millionnaires n'est pas éteinte. Que M. Nicolardot veuille bien m'en citer qui aient fait autant de bien, répandu autant de services que Voltaire, par vanité, par gloriole, et j'irai m'incliner devant eux. Vous reprochez à cet homme, si plein des passions et des vertus humaines, de n'avoir pas été un béat ascétique faisant toutes ses bonnes œuvres pour la plus grande gloire du ciel. C'est là une chicane de confesseur. Le bien est toujours difficile à faire, et, si l'on a inventé des récompenses, des distinctions pour susciter

l'émulation humaine, c'est qu'apparemment on a pensé que les incitations du ciel ne suffisaient pas à notre pauvre humanité. Voltaire est un homme; il agit humainement. Lui ferez-vous un reproche de n'être pas un ange, ô séraphique insulteur? L'histoire de mademoiselle Corneille est surtout l'occasion d'une sortie bouffonne. Voltaire apprend qu'une nièce de l'auteur du *Cid* est dans la misère, il répond : « Il convient qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général, » et aussitôt il recueille, il instruit, il marie, il dote cette jeune fille. Ce fut encore un accès de vanité, dites-vous. Eh parbleu ! encouragez de ces vanités-là, et on dressera moins de lits dans les hôpitaux pour les poëtes. Prouvez-moi que vos chefs, vos maîtres en ont fait davantage avec des intentions plus pures; et, sans être ingrat envers Voltaire, je donnerai la palme à vos Vincents de Paul !

La nièce de Corneille avait mis en appétit tous les parents du grand poëte. M. Nicolardot reproche au seigneur de Ferney de s'être refusé à l'exploitation de tous ces affamés qui accouraient de partout pour se faire nourrir et doter. Mais Voltaire devait-il donc être la dupe de son bon cœur? « On nous menace, écrit-il, d'une douzaine d'autres petits cornillons, cousins germains de *Pertharite*, qui viendront, l'un après l'autre, demander la becquée. » Il leur ferme sa porte, et il a raison. Vous oubliez que Voltaire est trop fin pour être niais. Le père de cette demoiselle Corneille était une espèce d'ivrogne entêté, dont le consentement était nécessaire pour le mariage de sa fille. Voltaire, craignant que ce père ne s'avisât d'être absurde, et ne compromît l'avenir de son enfant, lui fit demander son consentement par écrit, et déclara que, s'il hésitait, il lui retirerait la pension qu'il lui faisait tenir. Voltaire fit preuve, en agissant ainsi, de bon sens, de fermeté; et vous auriez dû vous épargner ces tirades sur l'outrage fait à la majesté d'un père. Les pères méchants ou inintelligents (M. Nicolardot prétend-il qu'il n'y en a pas?) ont besoin d'être contraints à respecter le bonheur de leurs enfants. Voltaire eût man-

qué à sa tâche en ne prenant pas cette salutaire précaution.

Après avoir essayé de démontrer que Voltaire n'a pas plus d'esprit qu'un rédacteur de l'*Univers religieux;* qu'il est avare, fripon, ignorant, qu'il ne sait ni la grammaire ni la prosodie (car l'ivresse de M. Nicolardot va jusque-là); l'historien somnambule termine par un effroyable tableau des grimaces que l'agonie arracha au philosophe. Hélas! la mort même n'est pas sacrée pour vous. Vous lui en voulez de sa douleur, de son délire, *contestable et contesté!* Est-ce sa faute si le mal fut plus fort? Est-il donné à tout le monde de mourir de cette mort calme, sereine, auguste, sans convulsions et sans blasphème, qui a terminé par exemple la vie de Lamennais? Respectez au moins son agonie; et ne faites pas intervenir la vengeance cruelle et absurde d'un Dieu que vous rapetissez et que vous empoisonnez de vos haines et de votre fiel! Je ne sais ce que Voltaire a pesé dans la balance éternelle; mais puissiez-vous, au jour de votre béatification, mon très-cher frère, être plus léger que votre prose et votre esprit ne l'auront été de votre vivant! Puissiez-vous n'avoir, à l'heure sombre des derniers adieux, ni coliques ni contorsions! Jusque-là, pardonnez, au nom du Christ lui-même qui a crié sur son Calvaire, à ceux que la douleur physique abat, et cessez la comédie de vos indignations devant ce suaire terrible dont vous calomniez, mais dont vous ne connaissez pas plus que nous l'envers!

Le livre n'est pas fini à la mort de Voltaire. Il y a un post-scriptum à l'*usage des curieux*. Affriandé par les gaillardises que sa belle humeur a pu lui suggérer pendant cette longue insulte, M. Nicolardot réserve un chapitre tout spécial pour les amateurs, un chapitre interdit aux enfants et aux séminaristes, et dans lequel il va révéler ses plus grosses horreurs. Comme dans les exhibitions de figures de cire, il y a sous un rideau la petite image obscène qu'on ne montre qu'aux protégés, aux clients des premières places, c'est dans ces dernières pages que la finesse et la malice de l'historien

abondent, échauffées par une sorte de concentration sensuelle qui a pour but d'émoustiller le lecteur. Au début nous avions la *chaîne des dames;* il s'agit de terminer par quelque chose de plus galant encore. Que va-t-on nous dire, grand Dieu? Faut-il rougir d'avance? Voltaire, l'avare, le fripon, le coquin, le sot, *eut toute sa vie des maîtresses qui ne lui coûtaient rien!* Voilà le grand reproche, la formidable accusation qui doit l'achever. Entendez-vous, mesdames? ce polisson ne payait pas, ne payait jamais. Hélas! monsieur, je ne vous adresserai sur ce point aucune question indiscrète. Je ne sais quelle opinion vous vous faites de l'amour, et si vous ne séparez pas l'idée de gain de l'idée de tendresse; mais enfin vous avouerez qu'il existe par le monde des gens, à coup sûr fort respectables dans leurs illusions, qui rêvent des maîtresses sans rêver en même temps du prix qu'ils peuvent y mettre. Voltaire fut aimé pour lui-même! tant mieux. Vous citez des noms charmants, vous faites une adorable petite liste, et vous dites avec un délicieux sourire de dédain : « Que lui ont coûté ces liaisons? des vers, mais pas un sou de dépense. » Où vouliez-vous donc qu'il prît ses amours? Quoi! il est aimé parce qu'il est jeune, glorieux, spirituel, parce qu'il sait dire dans une langue immortelle le secret de son cœur; et vous lui en voulez! et vous trouveriez chaque chose mieux à sa place s'il avait donné tant à mademoiselle Dunoyer, tant à Laura Harley, tant à Duclos, à Corsembleu, à Lecouvreur! Vous êtes bien difficile, car je n'ose dire bien blasé! Est-ce dans ce fameux grand monde où l'on parle l'argot que vous avez entendu célébrer l'amour payé? Une de vos connaissances, Tartuffe, courtisait Elmire, mais n'offrait pas d'argent. Il est vrai qu'il se faisait constituer des rentes par l'époux. Ce que c'est pourtant que de faire tout avec méthode et d'apporter dans l'analyse des passions humaines un esprit profondément mathématique! Vous en vouliez à madame de Pompadour de ce qu'elle trompait sur la quantité et la qualité de la marchandise vendue; il est juste, en effet, que vous blâmiez Voltaire

d'avoir accepté comme un don ce qui pour vous mérite salaire. Rien de gratis sous le ciel, c'est l'esprit de certaines églises, c'est l'esprit de votre parti.

Un casuiste distingué, Jacques Gordon, a formulé avant vous cette nécessité d'un contrat : « Une fille de joie, dit-il, peut légitimement se faire payer, pourvu qu'elle ne se mette pas à un prix trop haut; mais une femme mariée n'a pas tant le droit de se faire payer, parce que les profits de la prostitution ne sont pas stipulés dans son contrat de mariage. »

Un autre expert en cas de conscience, Thomas Tamburini, a écrit : « Combien une femme peut-elle vendre le plaisir qu'elle procure? Il faut, pour estimer cela au juste, avoir égard à la noblesse, à la beauté et à l'honnêteté de la femme. Une femme honnête vaut davantage que celle qui ouvre sa porte au premier-venu. » J'avoue que devant ces autorités je m'incline. Mais Voltaire était un indévot et un ignorant, qui s'imaginait peut-être qu'on ne doit pas plus payer l'amour que les indulgences, et, comme il n'achetait pas de celles-ci, il ne songeait pas à marchander celui-là. Il avait tort; vous le lui avez démontré de façon magistrale.

Au surplus, cette attaque bizarre contre Voltaire cache un piége énorme. Vous ne lâchez pas votre fagot, trop certain d'allumer le bûcher. *Il est digne de remarque*, dites-vous, *que Voltaire ne cessa d'avoir des maîtresses que du jour où il vécut avec sa nièce, madame Denis*. Cette observation doucereuse se glisse en sifflotant, puis, tout à coup, dresse la tête et mord, en bavant le mot *inceste*. Si Voltaire devint tranquille et résigné sur ses vieux jours, c'est qu'il se donnait les joies épouvantables de l'inceste. Un voltairien accusant un de vos amis d'un fait pareil tiendrait stupidement à honneur de fournir les preuves; mais que vous agissez différemment et bien plus habilement! La vérité pour vous est une affaire de révélation. Vous avez deviné qu'il devait y avoir là-dessous un inceste, et dès lors aucun doute n'a prise sur le roc de votre conviction; vous ne citez ni un mot ni un fait; mais c'est là que

brillent la nouveauté et la force de votre système. Voici dans toute sa candeur l'invincible argument qui doit terrasser le monstre de Ferney : « Les principes et les passions de Voltaire et de madame Denis une fois connus, on est à se demander pourquoi Voltaire, qui avait eu des maîtresses de toutes conditions, qui avait demeuré chez des dames fort galantes, qui avait vécu en concubinage chez une marquise pendant treize ans, n'a commencé à être irréprochable dans ses mœurs que depuis le jour où il cohabita avec sa nièce; et pourquoi madame Denis, qui avait été adonnée au plaisir avant de se mettre sous la tutelle de Voltaire, qui s'est hâtée de se remarier après la mort de Voltaire, s'est gênée dans tous ses goûts tout le temps qu'elle a passé avec son oncle. Il n'est pas facile d'expliquer la continence de l'oncle et la contrainte de la nièce, *si l'on ne suppose pas que l'oncle et la nièce ont eu ensemble des rapports incestueux.* » Que répondre à cette conclusion? Si Voltaire se conduit bien, c'est qu'il se conduit mal; si la nièce est sage, c'est qu'elle est dévergondée. Vous connaissez à fond l'hypocrisie humaine, vous en savez tous les détours, trop pudique monsieur Nicolardot! et pour vous une action pieuse et méritante peut bien être un masque qui cache de vilaines passions. En vérité, si on appliquait ce système à votre école, les suppositions seraient abondantes; mais non, cet instrument délicat de la conjecture n'a de valeur que dans vos mains, vous seul savez le manier avec précision et adresse. En effet, il nous faudrait, à nous autres benêts, un fait au moins pour accuser. Cette absence de preuves est pour vous la preuve la plus convaincante. « On dirait, reprenez-vous, que Voltaire a prévu qu'il serait un jour accusé d'avoir eu des rapports incestueux avec sa nièce, *tant il a pris de précaution pour prévenir jusqu'au soupçon*. Il a eu l'occasion d'écrire beaucoup de lettres à la veuve Denis, dont il connaissait la légèreté et la dissipation; il affiche de l'appeler *sa chère enfant*, il ne lui donne *que ce nom*, sauf deux ou trois fois qu'il la qualifie de chère plénipotentiaire; il est constamment ré-

servé, décent, discret; *c'est un oncle qui cause avec sa nièce...* »

Si Voltaire avait été libre et cynique dans ses propos, que ne diriez-vous pas? Il est convenable et paternel, vous trouvez précisément dans cette convenance, dans cette attitude, l'occasion de le condamner. Dites-nous donc sur quelle corde il faut passer l'abîme que vous creusez! Voici encore un triomphant argument, et c'est là le bout de l'oreille : « Voltaire n'aurait pas été un philosophe complet s'il n'avait pas servi d'amant secret à la veuve Denis; il y aurait une lacune dans sa biographie si l'inceste n'y occupait pas une place et ne venait pas clore la série de ses vices. *Il n'a pas été pris sur le fait, à la vérité, cela n'est pas nécessaire devant le tribunal de l'histoire pour cette matière, autrement la biographie devrait renoncer à aborder toutes les questions relatives aux mœurs.* »

Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Cette révélation de ses procédés historiques peint M. Nicolardot d'une façon plus plaisante et plus complète que nous ne saurions le faire. Ajouter un mot serait affaiblir la portée de cet aveu dépouillé d'artifice. On avait besoin de déshonorer un philosophe, on l'a déshonoré par supposition; ce n'est pas plus difficile que cela. Aussi avec quelle fierté, suçant sa plume, au risque de s'empoisonner, se frottant les mains, en oubliant de les laver comme Pilate, M. Nicolardot entonne à la dernière page le chant de mort et de triomphe! Il en a fini avec Voltaire. C'est bien lui, le David des saines doctrines, qui a terrassé le Goliath de l'impiété! « En vérité, s'écrie-t-il, parmi les individus qui, au dix-huitième siècle, ont été attachés au pilori, fleurdelisés ou roués en Grève, ou qui ont fini leurs jours dans les bagnes, y en eut-il beaucoup de plus coupables que Voltaire? Si par ses talents (vous êtes trop bon!) et son immense influence il a mérité d'être regardé comme l'empereur des philosophes, dont la plupart n'eussent pas été déplacés aux galères, ne doit-il pas, à cause des bassesses de sa vie privée, rester à la tête de cette chaîne de fripons? »

Ainsi soit-il! et l'on referme le livre sur cette dernière sentence qui assimile Voltaire aux Mingrat, aux Lacollonge, aux Léotade, à toutes ces victimes de la philosophie et de la justice, qui avaient (pour appliquer en sens inverse le système de M. Nicolardot) trop de crimes apparents pour n'être pas au fond des innocents et des petits saints, dont Dubois mérite d'être le patron! C'est aux personnes qui font usage de leur raison que ce livre est dédié. M. Nicolardot a donc voulu écrire pour d'autres que pour lui-même et pour ses amis. Eh bien, nous croyons avoir suffisamment édifié sur la portée et le but de cette œuvre; et, si un remords nous prend, ce n'est point celui d'avoir oublié quelque chose; c'est le regret, au contraire, d'en avoir trop dit.

Style, logique, sens commun, vérité, tout ce qui peut recommander un livre et lui donner des lecteurs a été si soigneusement évité, qu'on se prend à admirer ce néant parfait et absolu. On voit bien que tout cet innocent poison a été distillé à froid; et nous persistons à croire qu'en dépit de ses actes et de ses procédés M. Nicolardot est un honnête calomniateur, qui laisse voir trop souvent le défaut de l'armure pour n'être pas un séide innocent. Pourtant, ne nous y trompons pas; dans ce livre si nul et si ridicule, il y a toutes les théories de l'école, tous les arguments entassés. C'est là l'arsenal. M. Nicolardot n'a pas inventé la poudre dont il se sert; il a fait des cartouches avec tous les libelles, tous les pamphlets de ses maîtres, et, si sa pétarade ne tue personne, la faute n'en est pas seulement à lui. L'empressement avec lequel ce gros livre a été adopté, prôné, défendu par certains hommes, lui donne les allures d'un manifeste. C'est pourquoi nous avons cru qu'il y avait lieu de lui faire les honneurs d'une discuscussion à part, comme si c'était une œuvre loyale et sérieuse. Ce n'est pas seulement M. Nicolardot qui parle. c'est M. Veuillot; c'est toute cette cohue obscure, à bout de haine et de calomnie, qui casse ses dents à toutes les limes, et qui mourra quelque jour, tuée par la résorption de son venin inutile.

IV

Quant à Voltaire, il vivra aussi longtemps que la sottise, que le fanatisme, que l'hypocrisie. C'est une arme qui ne sera délaissée que quand il n'y aura plus à combattre au nom de la raison, de la justice, de la liberté de conscience. Nous avons dit notre pensée au début de cet article, complétons-la, puisque l'occasion nous est offerte.

Voltaire a fait son œuvre, et nous sert à la continuer; mais il niait, et nous avons besoin d'affirmer. Son rire lumineux a tempéré fort à propos les mélancolies trop vagues et trop nombreuses du romantisme. Nos maîtres, au début du siècle, ont commencé par Rousseau. Il fallait réagir contre l'insensibilité d'une littérature de convention; aussi René, Obermann, Jocelyn, les *Feuilles d'automne*, George Sand, s'abreuvaient-ils à ces sources couronnées de pervenches que le pauvre Jean-Jacques avait découvertes. Voltaire était trop bruyant, trop ricaneur; il épouvantait. Victor Hugo l'appelait *un singe de génie*. Alfred de Musset murmurait :

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encore sur tes os décharnés?

On était alors dans l'orgie des rosées célestes, des clairs de lune, des ombres gothiques. Ce fut un beau temps que nous ne raillons pas, et qui permit des méditations sublimes. Mais peu à peu le brouillard s'est dissipé, la mélancolie a fait place à l'action. On a vu le piége des vieux arceaux du moyen âge. On a senti que le génie de l'avenir n'habitait plus ces ruines On a redemandé la lumière pour le front, et le rire français pour l'esprit. Nous sommes dans cette seconde phase. La litté-

rature se dégage de Rousseau, ou plutôt sait le tempérer par un peu de Voltaire.

Est-ce à dire que nous songions à nous servir de toutes les flèches de ce grand railleur, et que nous voulions nous mettre servilement à sa suite? Non. Voltaire, comme écrivain, restera le modèle éternel; comme philosophe, il a été dépassé. Ses épines sont toujours vives; mais il ne s'agit plus de piquer, après les effroyables hécatombes de la Révolution : il faut guérir, pacifier et conduire. Quand on nous lâchera dans les jambes des aboiements comme le livre de M. Nicolardot, on prendra encore les lanières de Voltaire; mais pour fonder, pour faire notre tâche, nous saurons, tout en l'honorant, chercher ailleurs que dans ses livres l'inspiration qui nous sauve, l'idée qui nous éclaire. Son génie fut une torche; il faut aujourd'hui un flambeau. C'est donc nous, mais nous seuls, entendez-vous bien, qui en finirons avec Voltaire, non pas en l'insultant, en le calomniant, en le jetant aux gémonies; mais en le laissant paisiblement dormir dans ce lointain glorieux, dans cette auréole que lui ont faite ses contemporains. Ballanche a dit : « L'initié tue l'initiateur. » C'est donc à nous que Voltaire a initiés aux joies de l'esprit, à la libre possession de la raison, qu'il appartient de l'ensevelir, de le sceller dans le cénotaphe glorieux, de ne plus le considérer que comme un souvenir, comme une tradition. Trêve donc à ces violations sacriléges de tombeaux qui galvanisent le mort immortel! Si vous voulez que Voltaire ne pèse plus sur vous, n'entravez pas notre marche : ne contrariez pas cette élaboration des idées que le dix-huitième siècle a jetées par poignées dans les vents de l'avenir et qui doivent germer un jour. Ces idées-là feront la paix du monde bien plus sûrement que les subtilités de scolastique auxquelles vous essayez vainement d'intéresser les peuples. Il dépend de vous seul que Voltaire revive avec toutes ses colères, ses malices, ses rancunes; pour cela il suffit de lui susciter de nouveaux Nonottes et de nouveaux Patouillets!

A ce propos, et en terminant, qu'il nous soit permis de remarquer les bizarreries des destinées littéraires. Les ennemis du vieil Arouet sont toujours si fatalement condamnés au ridicule, que leur nom même établit une présomption contre eux. Nous venons d'en nommer deux. Mais que dire de M. Nicolardot? Ne semble-t-il pas que ce soit là encore un nom ensorcelé? S'il se fût nommé Nicolas tout court, il n'aurait peut-être pas écrit *Ménage et finances*. Mais Louis Nicolardot devait être entraîné dans le tourbillon de Nonotte. Puisse cette pensée, légèrement superstitieuse, être accueillie comme un baume consolateur par M. Nicolardot pour le jour où, désabusé des voluptés de l'injure, il s'apercevra qu'il n'a rien gagné à ce jeu ; à moins qu'il ne mette au compte de sa vanité l'amitié de M. Veuillot et un jour de renommée ridicule!

Octobre 1854.

MONTAIGNE ET M. ÉTIENNE CATALAN[1]

I

Il est une spéculation heureuse et qui a fait plus d'académiciens que bien des œuvres d'invention et de génie : c'est celle qui consiste à s'attacher, nous allions dire à s'attaquer à un grand homme, à le prendre à partie, à lui infliger, bon gré, mal gré, une préface, des notes, des commentaires, à s'approprier ses chefs-d'œuvre en les éditant, à se parer de son nom et à se faire une petite auréole avec les rayons dérobés au front consacré. Demandez à M. Sainte-Beuve ce que vaut ce commerce des reliques. Mais ce manége, assez lucratif jusqu'à ce jour, commence à perdre de son intérêt. Tous nos maîtres sont édités; et il n'y a plus de bribes du vêtement des morts à partager.

Toutefois, pour être devenue plus difficile et plus rare,

[1] Le *Manuel des honnêtes gens, philosophie pratique de Montaigne*, par Étienne Catalan, 1 vol.; Paris, Renouard, rue de Tournon, et Douniol, même rue. — *Fables et fabliaux*, par le même. 1 vol.

l'honnête spéculation n'en demeure pas moins un objet d'envie et de regrets, et dans le langage de la librairie, ceux qui l'ont tentée jadis restent en possession des œuvres glorieuses, comme s'ils étaient pour quelque chose dans leur sublime enfantement. Montaigne, Corneille, Racine, Voltaire, Rousseau, etc., appartiennent à MM. tels et tels, aussi étroitement que si ces noms n'étaient que des titres d'ouvrages. On dit le Montaigne de M. X, le Corneille de M. Z, le Molière de M. ***. Il résulte de cet ingénieux rapprochement d'un nom illustre et d'un nom médiocre, une collaboration apparente; et la coalition des débitants de préfaces ne permet jamais qu'on touche à quelques-uns des bustes vénérables enluminés par elle sans qu'elle pousse des cris féroces et sans qu'elle accuse les téméraires de sacrilége et de plagiat.

M. Étienne Catalan est un écrivain loyal dans ses œuvres, sincère dans son but, qui n'a pas songé un seul instant à greffer son nom sur la tige robuste de Montaigne. Aussi nous pensons qu'il a dû rencontrer peu de sympathie parmi les austères industriels dont nous parlons. Qu'est-ce, en effet, pour ces appariteurs qu'un homme de science et de conscience qui s'imprègne pendant de longues années de la philosophie, du génie, des idées, du style de l'auteur des *Essais*, et qui, un beau jour, se met à écrire, non pas quelques pages sur Montaigne, mais tout un livre d'analyse et de synthèse, et qui présente modestement ce petit travail gigantesque, sans réclamer d'autre gloire que celle d'être un homme de bien et d'avoir fait un livre à l'usage des honnêtes gens?

Il s'agit bien dans ce siècle de hâblerie littéraire d'œuvres pareilles! quand il est si facile pour quelques notes, pour quelques fadaises académiques, de se faire une réputation d'érudit; quand on n'a qu'à commenter quelques vers, qu'à proposer le déplacement de quelques virgules, pour se faire délivrer des lettres patentes de savantissime et d'illustrissime critique!

Hélas! M. Étienne Catalan croit encore au culte des grandes

idées; il a des dévotions littéraires que rien n'obscurcit. Il préfère l'estime qui vient lentement, mais qui reste, au bruit de la réclame. Il écrit, comme on prie et comme on aime, pour obéir à la voix secrète du cœur. Que ce système soit une illusion, comme le prétendent les sceptiques qui, ne s'estimant pas eux-mêmes, ne sauraient estimer le public; cette illusion n'en constitue pas moins une originalité précieuse, et elle nous console et nous repose du charlatanisme.

II

Nous avons souvent pensé que Montaigne, accaparé jusqu'ici par les érudits, était, comme Molière, un génie familier du peuple, que celui-ci serait aise d'applaudir et d'adopter. Sa causerie savante, son indifférence ironique qui révèle la fibre gasconne et la fibre française seraient admirablement comprises, si son style n'offrait pas ces difficultés de linguistique que des connaissances spéciales peuvent seules surmonter.

Le livre des *Essais* est un de ces ouvrages gigantesques où l'on trouve tout, une véritable encyclopédie, une source à laquelle on peut puiser toujours sans la tarir jamais; c'est une forêt vierge d'une richesse inépuisable; c'est la Bible de la raison humaine, c'en est aussi l'Odyssée!

Or comment s'y prendre pour abréger ce livre sans en rien retrancher? pour le rendre accessible à tous et portatif? pour en faire le *vade-mecum* de la jeunesse, de ceux qui ont tout à apprendre et l'ami fidèle de ceux qui n'ont plus qu'à se souvenir? comment analyser ces rêveries où l'on s'égare à chaque pas dans un labyrinthe? où toutes les pensées sont comme des étincelles qui petillent d'un centre commun et se perdent en divergeant dans les cieux? comment aussi en faire la synthèse? comment réunir ces comètes errantes qu'on n'au-

rait pu suivre? comment lier en gerbe ces épis indociles courbés en sens inverse par le souffle de la fantaisie?

C'était là une œuvre difficile, que quelques-uns regardaient comme impossible; il ne s'agissait pas, on le comprend, de soumettre aux lois d'une anatomie régulière ce livre étrange, aux proportions indéfinies, ce Protée insaisissable : l'esprit le plus méthodique y eût échoué. On ne devait pas songer à faire des extraits; il eût été périlleux de choisir, ce qu'on eût négligé ayant la valeur de ce qu'on eût choisi ; mais ce qu'il fallait faire, c'est ce que M. Étienne Catalan a eu le courage d'entreprendre avec autant de tact que de bonheur.

Vivre pendant vingt ans de la vie de Montaigne, le feuilleter, le lire, l'étudier, se l'assimiler, se rendre familière la langue de ce merveilleux écrivain, s'initier lentement et sûrement à tous les secrets de sa métaphysique naïve autant que sublime; suivre avec piété ce rêveur inimitable dans toutes ses rêveries; ne se rebuter d'aucune lenteur, surmonter toute fatigue; se résigner parfois à faire longtemps antichambre avant que de pénétrer dans le profond de son âme; puis enfin, quand tout a été bien vu, bien lu, bien compris, bien jugé, bien dévoré, se recueillir, sentir dans sa tête fourmiller toute cette prose vive, franche, pleine de fierté, de malice, de candeur, mais toujours savante et profonde; non pas seulement posséder l'esprit de Montaigne, mais soi-même, pour ainsi dire, en être possédé; prendre la plume, et avec prudence, retracer sur le papier le chemin droit et inflexible qu'on a su démêler à travers les errements du grand penseur; ressaisir le fil du labyrinthe, y entrer en s'éclairant de sa mémoire et de sa probité : voilà le labeur qu'il fallait concevoir, et auquel M. Étienne Catalan s'est le premier héroïquement dévoué.

Ce *Manuel des honnêtes gens* forme donc un livre utile et respectable à tous égards. Ce n'est ni une profanation ni un hommage imprudent; on n'a pas touché à l'arche sainte, on n'a fait qu'en expliquer le Dieu; ce n'est ni un commentaire,

ni un abrégé, c'est tout simplement, mais tout glorieusement l'analyse, la formule, en quelque sorte, de la philosophie de Montaigne.

Montaigne a-t-il donc une philosophie? Certes, qui oserait le nier ? Cet esprit fin, délié, mais souverainement juste, qui étudie tout, traverse tout, et a le courage de ne pas conclure, ne voulant s'embarrasser d'aucun parti pris, et demeurant dans ce juste-milieu paisible qui laisse la conscience également à l'aise avec Dieu et avec l'humanité; cet esprit indulgent qu'on a accusé de scepticisme, parce qu'il n'avait ni foi présomptueuse, ni système intolérant, et dont le doute n'était que l'impartialité de la raison, Montaigne est incontestablement un philosophe dans la grande acception du mot.

On ne peut parler de Montaigne sans être involontairement amené à parler de Jean-Jacques Rousseau. Quand ce dernier écrivait : « *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple; je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi,* » il oubliait (volontairement peut-être) cet autre livre immortel qui fut l'ancêtre du sien, et qu'il a trop feuilleté, trop imité, pour ne pas lui devoir au moins un souvenir.

Les *Essais* de Michel Montaigne sont de véritables confessions, studieuses et naïves, pleines de science et pleines de franchise, savantes sans pédantisme et franches sans brutalité.

Je sais bien que Montaigne cause et que Rousseau raconte; mais sous la bonhomie malicieuse du premier, comme sous l'humilité quelque peu orgueilleuse du second, je retrouve dans l'un et dans l'autre l'homme le penseur qui veut se connaître lui-même, le physiologiste qui se tâte et s'analyse, *intus et in cute*. Seulement, il suffit à Montaigne de poser la main sur sa poitrine, tandis que Rousseau a besoin de plonger et de retourner le scalpel dans la sienne : le premier se laisse voir et le second se montre.

Montaigne est du nombre de ces moralistes qui ne heur-

tent rien et ne touchent à rien en passant, qui vont droit devant eux, génies indépendants dont rien n'altère la sérénité, qui sourient à toute chose, mais n'en rient jamais, et qui traversent gravement les époques tumultueuses, en laissant tomber à chaque pas, de leurs deux mains pendantes, des semences fécondes que la terre reçoit en dépôt pour les générations futures.

Il n'y a pas d'homme qui ait plus ensemencé l'avenir que Montaigne, et il n'y en a pas qui ait fait dans son temps et autour de lui moins de bruit et jeté moins d'éclat. A côté des gesticulations et des incartades de Rabelais, Montaigne, ce rêveur de *bonne foi*, qui goûte peu les dangereux plaisirs de la satire, oublie doucement les orages de son époque dans ses errements pleins de charme, dans ses promenades à travers sa pensée, quittant parfois la plume pour prendre la bêche, voulant *que la mort le trouve plantant des choux, nonchalant d'elle, et encore plus de son jardin imparfait.*

L'esprit de Montaigne, c'est, pour ainsi dire, le regard net, profond et calme de Molière, passant à travers l'œil distrait et insoucieux de la Fontaine.

Rousseau, le fils le plus digne d'être légitimé par l'auteur des *Essais*, Rousseau, ce génie étrange à la fierté bilieuse, cet homme plein de contrastes; tour à tour, ainsi qu'il le déclare, généreux et méprisable, sublime et vil; ce républicain superbe qui retombe parfois dans l'humilité du laquais; ce tendre ami de madame d'Houdetot, qui eut la faiblesse d'immortaliser sa servante par son union avec elle; ce grand homme inégal, duquel on pourrait dire qu'il avait trop d'âme et pas assez de cœur, Rousseau ne sut jamais garder, en face des rivalités et des haines de son temps, cette impassibilité magistrale, ce silence des demi-dieux qui fait l'atmosphère limpide autour des grands fronts. Comme un clavier vibrant toujours, il offrait des sens irrités à toutes ses perceptions. Exagéré jusque dans la moindre de ses peines, paradoxal jusque dans sa sensibilité, il se crut un jour au ban de l'u-

nivers, et il écrivit ses *Confessions* avec cette âpre vivacité qui se heurte parfois au cynisme. La mélancolie du pauvre Jean-Jacques s'aigrissait facilement; aussi, dans ses aveux, ouvre-t-il moins son cœur qu'il ne le déchire, et toutes les fois que ses pages ne sont pas des idylles, elles tournent visiblement au pamphlet. Voltaire, en parlant de son existence tourmentée, disait : *Ma vie est un combat!* Rousseau fit de la sienne une longue plaidoirie. Il n'avait pas, en coudoyant la foule, ce nonchaloir, cette allure indifférente et quelque peu dédaigneuse du gentilhomme périgourdin; mais il avait comme lui, et ce serait là au besoin son excuse, ce sens intime, cette double vue, ce diagnostic auquel on a recours dans les crises de la vie morale.

Il y aurait une étude curieuse à faire : ce serait d'extraire de Rousseau tout ce qui vient de Montaigne, de restituer à l'auteur des *Essais* tout ce que l'auteur d'*Émile* lui a emprunté; mais ce n'est ni le lieu ni le moment de nous livrer à cette analyse. Il nous aura suffi de rappeler que l'élève de madame de Warens appartient à cette famille des contemplateurs de l'âme, des écouteurs aux portes du cœur humain, des paraphraseurs de la conscience, dont Montaigne est l'illustre aïeul. Seulement, Jean-Jacques n'eut pas, parmi tous ses courages, celui de se reconnaître envers Montaigne débiteur de l'érudition qu'il lui avait empruntée, ne tenant pas compte en cela de la *bonne foi* de son maître, qui avouait sans façon les écornifIures faites par lui et qui disait : *Je veulx qu'on donne une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'on s'échaulde à injurier Senèque en moi!*

Rousseau se garde bien de faire de même et de *musser sa faiblesse sous les grands crédits* de Montaigne. Pour toutes les questions où il met le pied dans le pas de son devancier, il efface la première empreinte sous la sienne, et marche intrépidement, mais toujours ingrat envers le père de ses pensées; après tout, cette ingratitude est peut-être dans les lois du génie, qui donne mais ne rend pas!

J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années, a dit Montaigne. Prédiction mensongère; tout le monde peut se regarder dans les *Essais*, et s'y reconnaître, et le temps n'entamera pas sitôt cette glace solide! *Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis*, ajoute-t-il encore, *à ce que, m'ayant perdu, ils puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs, et par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la cognoissance qu'ils ont eue de moi.*

Rousseau, qui n'a pas imité Montaigne dans cette modestie réelle ou feinte, semble y avoir perdu; il ne songe guère à ses amis, et en aucune façon à ses parents. Il n'a pas rassemblé les souvenirs de sa triste vie pour en faire un pieux hommage à Thérèse Levasseur. *S'il dévoile ainsi les misères et les indignités, s'il convoque en même temps l'innombrable foule de ses semblables au trône de l'Éternel*, c'est pour jeter ce défi : *Que chacun découvre à son tour son cœur avec la même sincérité, et qu'un seul dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là!*

Montaigne est aussi franc que Rousseau, sans être aussi vain. *Mes défauts*, dit-il, *s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve. Que si j'eusse été parmi ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure (lecteur), que je m'y fusse très-volontiers peint tout entier et tout nu.*

Il y a là un mot qui est tout Montaigne. Il se fût *volontiers* dévoilé, comme il eût fait *volontiers* autre chose. Esprit calme et facile, il touchait volontiers à tous les systèmes et n'en adoptait exclusivement aucun. Sans entêtement et sans orgueil, il avait une courtoisie charmante qui maniait avec précaution les opinions sans les heurter. L'épiderme du gentilhomme recouvrait en lui les pulpes, si facilement irritables, de l'écrivain.

Le citoyen de Genève, au contraire, a une franchise bourrue qui s'accommode mal de ces complaisances; il rudoie et

est souvent rudoyé. Or, malgré l'opiniâtre sincérité avec laquelle Rousseau s'expose aux regards, on peut à peine, après l'avoir cependant médité, se faire une opinion nette et précise de ce caractère bizarre et multiple, tandis que Montaigne n'a pas besoin de se laisser voir longtemps.

Toutefois les *Essais* nous révèlent à nous-mêmes, aux uns et aux autres, notre propre conscience, plus encore qu'ils ne révèlent Montaigne. C'est le livre d'un homme auquel rien d'humain n'a été étranger. Rousseau s'est peint, nous venons de dire jusqu'à quel degré; mais il n'a pas peint ses semblables; et quand, sur la foi de ses prétentions, nous nous cherchons dans ses pages éloquentes, nous ne nous trouvons pas et nous ne rencontrons jamais que lui.

On a comparé Montaigne à Voltaire, et la comparaison était juste en plus d'un point C'était de part et d'autre la même imagination, la même multiplicité de souvenirs, le même enthousiasme pour l'humanité, mais la même raillerie pour les hommes. Seulement le rire de Voltaire est impitoyable, et celui de Montaigne s'adoucit aisément. On pourrait également, et c'est là un des caractères frappants de ces génies primordiaux, comparer l'auteur des *Essais* à Molière, dont il a le coup d'œil profond et incisif; à la Bruyère,qui a imité son style; à la Fontaine, dont la bonhomie narquoise est à la hauteur de sa naïveté; à Pascal, enfin, son irréconciliable ennemi, cet austère illuminé qui le foudroyait, sans dédaigner de le copier. Certes, à côté de tous ces grands noms, Montaigne est à l'aise; il a avec chacun d'eux en particulier des affinités incontestables, et il les résume tous. Privilége qui n'offense en rien leur gloire et dont il ne jouit peut-être que parce qu'il les a précédés. C'est au sommet de la liste que Montaigne rayonne de la gloire la plus pure et la plus durable. Son style nerveux et charmant a vieilli; bien des gens ont besoin de commentaires pour le lire; mais, tandis qu'on s'attaque à ses phrases et qu'on les étudie, le sens perce tout à coup avec la soudaineté de la raison la plus vraie, et pénètre l'âme en l'en-

ivrant, comme un parfum qui s'échapperait d'une urne sur laquelle on chercherait à déchiffrer des hiéroglyphes.

III

Après les études qui ont été faites sur l'auteur des *Essais*, M. Étienne Catalan serait entré dans un sentier battu en se bornant à un panégyrique; mais il reste sans rival dans la tâche difficile qu'il a entreprise et menée à bonne fin. N'est-il pas inouï de rencontrer, en effet, dans ce siècle d'improvisation, un penseur méditatif qui s'enferme, qui s'absorbe dans l'étude d'un de nos plus grands génies, qui suit ligne par ligne, mot par mot, ce capricieux esprit, et qui, mettant de la lumière et de la vie dans cette admirable et opulente épaisseur de forêt, nous présente dans un court résumé toute l'essence d'une philosophie éparse dans des pages obstruées?

Sans doute la lecture de Montaigne conservera toujours une saveur inimitable, et M. Étienne Catalan n'a pas la prétention de détourner de cette source enchanteresse; il n'a pas eu l'orgueil de se substituer à son maître; il a voulu seulement condenser tout ce qu'il y a de systématique dans les *Essais* pour aider au travail d'analyse et de récapitulation que tout lecteur intelligent doit faire. C'est un fil dans le labyrinthe. D'ailleurs, n'y a-t-il pas un public semi-lettré pour lequel la lecture de Montaigne est difficile, sinon impossible? Le livre de M. Catalan sera pour ces personnes un initiateur fidèle. Aux uns il rappellera, aux autres il apprendra. Et puis enfin, n'est-il pas bon, à tous les points de vue, de voir l'hygiène morale s'enrichir d'un livre de plus? Au milieu de cette dépravation universelle, dans cet abaissement des intelligences et des caractères, n'est-il pas souverainement louable de rencontrer un homme qui songe à donner une bonne pa-

role, un bon conseil, un bon exemple? Mais M. Catalan ne s'est pas cru l'autorité suffisante pour parler haut, pour enseigner; il ne lui a pas suffi de sa conscience et de son expérience pour formuler des lois; il a été demander des arrêts à un maître, et il a voulu ajouter l'autorité du génie à l'autorité de la raison. Il a fait un *Manuel des honnêtes gens*, avec la plus pure substance d'un chef-d'œuvre. Travailleur loyal et béni de Dieu, il a pris pour lui la tâche et laisse la gloire à Montaigne. Pendant de longues années, il a recueilli le suc qui découlait de l'arbre séculaire; et, quand la coupe a été suffisamment remplie, il l'a approchée des lèvres en disant : « Prenez, ceci est la liqueur des forts et des honnêtes. »

Mais, tout en faisant de cette étude une œuvre profondément originale, M. Catalan ne demande rien pour lui. C'est précisément même cette modestie dévouée qui impose un grand devoir à la critique. Quand elle se sent envahie et assiégée par tant de médiocrités jalouses du bruit et de la renommée, elle a l'obligation de se consacrer à cet écrivain patient et modeste qui dévoue son œuvre aux érudits de bonne foi, c'est-à-dire au petit nombre, et qui attribue la meilleure inspiration à son maître.

Nous protestons contre ce renoncement. Le *Manuel des honnêtes gens* n'est pas une compilation; c'est une assimilation, c'est un livre de philosophie simple et pratique que Montaigne a dicté, mais qui a demandé à l'écrivain assez de travail, de recherches, d'études, pour qu'il soit aussi son œuvre. Ainsi M. Catalan est arrivé sans le vouloir, sans y prétendre, sans en tirer vanité, à cette collaboration glorieuse à laquelle les industriels de l'Académie ont vainement prétendu.

Le procédé employé est simple. Montaigne a écrit sur tout, à propos de tout, et à travers tout. « Mais, disait-il, je m'en vais écorniflant par ci, par là, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ai pas de *gardoire*. » M. Catalan a voulu précisément trouver ce *gardoire;* il a lu, relu, appris

Montaigne, et rangeant, d'après un ordre logique, les notions disséminées dans les *Essais*, il est arrivé à composer ainsi son *Manuel*.

La première partie traite de Dieu et des diverses fonctions de l'âme, depuis la prière et le devoir jusqu'aux passions, aux jouissances, aux erreurs, aux préjugés. Puis, du moi intime l'auteur passe au moi extérieur, et, dans la seconde partie, il range tout ce qui concerne l'éducation, la science, le travail de l'esprit au dehors.

Dans la troisième, l'homme est en communication avec les autres hommes, Ce n'est plus le recueillement ni l'épanouissement dans la famille, c'est le mélange avec la société. Les coutumes, les lois, la politique, les usages, sont définis, commentés et jugés.

Enfin, dans une quatrième et dernière partie, comme une conclusion majestueuse, comme un appel aux idées éternelles, M. Catalan finit par les réflexions de Montaigne sur la vie, la jeunesse ou la vieillesse, la solitude et la mort.

On le voit, ce *Manuel des honnêtes gens* embrasse la vie entière, depuis la première sensation jusqu'aux mâles et nobles conseils de Montaigne sur l'art difficile de bien mourir. Nous n'insisterons pas sur l'intérêt qui s'attache à ces études, ni sur la valeur intrinsèque d'un livre inspiré de Montaigne et fait par un homme qu'un long commerce intime avec l'auteur des *Essais* a rendu merveilleusement propre à cette analyse.

A qui s'adressera ce *Manuel?* Aux honnêtes gens, dit l'auteur; c'est être modeste et se contenter de la minorité. Nous croyons, nous, qu'il s'adresse aux mauvais comme aux bons, à l'ignorant comme au savant, à la jeunesse comme à l'âge mûr. Il a sa place dans les bibliothèques de village, dans celles du soldat, dans celles de l'écolier. Au lieu de ces chefs-d'œuvre sottement mutilés et incomplets qu'on donne pour récompense à la génération des colléges, pourquoi ne distribuerait-on pas de ces études savantes qui ont le double avantage de laisser

intacte l'œuvre du maître et de la faire aimer et comprendre sans profanation?

Ce livre serait inutile au point de vue pratique, que nous le recommanderions encore comme un bel exemple, comme un digne et pieux hommage rendu à Montaigne. C'est à ce titre que les savants qui lisent fréquemment Montaigne doivent l'acquérir. Quant à l'auteur, il a ouvert une voie difficile et glorieuse; qui le suivra?

Le public, qui sait souvent se garer de la réclame et aller aux livres sérieux, a rendu nécessaire une seconde édition. Le *Manuel des honnêtes gens* n'en restera pas là.

M. Catalan a publié aussi sous le titre de *Fables et Fabliaux* un charmant petit volume de cette philosophie souriante et railleuse dont la Fontaine est le modèle. Mais, tout en ne prétendant qu'à glaner dans le champ immortel de maître Jean, M. Catalan, nourri de Montaigne, a su donner à ses apologues une allure et un sens qui les élèvent au-dessus de tous les petits recueils de fables qui ont inondé l'Académie, depuis quelque temps. Il n'a pas imité servilement le maître en faisant parler les bêtes : sous ce rapport, il a trouvé qu'autant valait laisser parler les hommes. Ses fables et ses fabliaux sont de petits poëmes dont la moralité ingénieuse s'adresse à tous; ce ne sont pas des épigrammes mesquines contre les partis, ce sont de bonnes et solides leçons données à l'humanité. Joignez à ce mérite une forme irréprochable, toute gauloise, et l'on comprendra que les amateurs mettent ce volume au-dessus des pénibles élucubrations de MM. Viennet et consorts. Nous regrettons que la place nous manque pour prouver par des citations la vérité de notre témoignage; mais que les incrédules s'adressent au volume lui-même; ils n'auront point de désappointement.

Novembre 1853.

STENDHAL

A PROPOS D'UNE ÉDITION D'ARMANCE.

La popularité est une fée enchanteresse; elle fait étinceler comme le diamant le plus pur le strass le plus équivoque. Stendhal vivant était aimé de quelques-uns, discuté par plusieurs, ignoré du plus grand nombre; depuis sa mort il est en passe de devenir une des illustrations du siècle. On le réimprime, on le réédite. M. Mérimée, qui ne fait pas seulement des réclames pour lui-même, et qui consent parfois à en faire aussi pour ses amis, s'institue le prôneur de cette célébrité posthume: une revue qui a le privilége de faciliter les débuts des morts, ouvre ses pages à ce contemporain qui n'est plus dangereux, et enfin la *Revue de Paris*, sans céder à cet entraînement, a publié sur Stendhal des souvenirs anecdotiques qui avaient, indépendamment de leur valeur, le mérite précieux de l'actualité.

Il en est de cette réaction comme de toutes les autres; elle est l'abus d'un sentiment de justice poussé jusqu'au paradoxe. Stendhal méritait plus d'estime littéraire de son vivant, et moins d'holocaustes après sa mort. Dans le grand mouvement

analytique qui a succédé à la première ardeur du romantisme, et dont Balzac restera comme l'expression la plus vivante et la plus élevée, Stendhal a fait sa tâche avec talent. Ce n'était pas un écrivain, un artiste regardant le monde à travers le trou des serrures, et révélant le fruit de ses observations; c'était un homme du monde, venant redire sur le seuil aux lettrés qui faisaient antichambre les confidences, les aveux, les secrets reçus, découverts, surpris dans les salons. Mais avec quel mépris du style et de la langue cet homme de police faisait ses rapports! Tout l'intérêt est dans le récit, dans le drame, dans les faits; il se croirait compromis si l'on pouvait l'accuser d'être un écrivain. Il avait des prétentions à la critique, mais jugeait seulement les autres, et s'estimait au-dessus des règles.

La lecture de Stendhal est fatigante; elle n'a qu'un attrait de démonstration. L'esprit, tenu en éveil par les confidences de cet espion du grand monde, attend la péripétie, comme on attend un scandale en cour d'assises; mais aucun souffle ne rafraîchit ni ne soulève l'âme. Cet homme n'a pas d'idéal. Il aime à trahir, à conspuer la société; mais il n'ouvre aucun horizon au-dessus de ces misères et de ces hontes. Balzac est bien supérieur et a bien mieux compris les conditions de l'analyse. Dans les autopsies les plus vives on voit comme une lueur au bout de son scalpel, et il fait pénétrer un rayon d'or au fond des entrailles qu'il met à nu. Stendhal a quelque chose de l'auteur des *Liaisons dangereuses;* il pourrait prendre pour épigraphe : « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai écrit ce livre. » Mais il ne suffit pas de médire pour être un grand écrivain; et sans élan, sans idéalité, sans style, on reste une individualité curieuse, étrange, mais suspecte; on se fait feuilleter une fois, mais on ne se fait pas relire, et surtout on ne se fait pas aimer.

Stendhal est donc un homme de talent, un esprit brutal et sournois; mais l'engouement dont il est l'objet passera vite; il restera connu des hommes de lettres; mais il n'ira jamais

jusqu'au vrai public, qui demande en échange de sa sympathie plus d'élan et de cordialité.

Le livre auquel M. Monselet a ajouté une préface est une des premières compositions romanesques de Stendhal. *Armance* parut pour la première fois en 1827.

Il n'y a qu'une histoire d'amour au monde sur laquelle on brode des variations à l'infini, c'est le *Dépit amoureux*. Toute la nuance consiste dans la façon dont on rompt la paille. *Armance* rentre donc directement dans cette série, qui pourrait avoir pour second titre : *Faute de s'entendre*. Une heure d'entretien à cœur ouvert entre les héros rendrait bien des romans impossibles ; mais c'est précisément cet entretien décisif qui est la difficulté : tant la franchise est peu compatible avec la nature humaine.

Armance eut un médiocre succès, et l'indifférence avec laquelle cette œuvre, remarquable sous plus d'un rapport, fut accueillie, ne sera pas rachetée. Le caractère du héros, Octave de Malivert, le fait cousin de René, de Werther, d'Adolphe, d'Obermann : c'est toujours cette nature mal à l'aise qui finit par le suicide. Quelques scènes assez habiles, des révélations vraies sur le monde de la restauration, une certaine aigreur sarcastique font tout le mérite de ce roman ; mais ce qui rend cette publication intéressante pour la critique, c'est le système d'après lequel M. Charles Monselet a conçu la préface. Il y a là une tendance, une innovation, qu'il est bon d'examiner et de juger.

Il est de tradition qu'un éditeur doit respecter assez le public pour ne lui offrir que des œuvres dont il puisse répondre sur sa conscience ; et cette mode, exagérée quelquefois, donne lieu à des préfaces qui sont pour la plupart des panégyriques. M. Monselet, chargé du préambule, du boniment, si j'ose ainsi dire, s'est acquitté de sa tâche avec une liberté d'allure à laquelle nous ne sommes pas habitués. La préface est une critique vive et peut-être bien fort méritée de Stendhal en général et d'*Armance* en particulier. Il ne dore pas la pilule, il

commence par déclarer au public que ce livre est médiocre, puis arrivant au portrait de l'auteur, il le trace de cette façon :

« Esprit taquin, gentilhomme sans blason, renégat de sa famille et de sa patrie jusqu'à prendre tous les noms et à vouloir se faire passer pour Italien sur la pierre sacrée du tombeau, dilettante par volonté, diplomate avec un visage de droguiste, écrivain de corruption hésitante et de demi-courage, bienveillant chaque fois que la bienveillance donne raison à la vanité, toujours hors de sa place parce qu'il ne veut pas de place, amant sournois de la renommée qu'il attend au coin d'une rue, Stendhal, puisqu'il veut qu'on le nomme ainsi, demeurera en effet un homme de mérite et de beaucoup de mérite; mais je doute qu'il rencontre la sympathie, que d'ailleurs il s'est orgueilleusement appliqué à ne jamais solliciter. »

Le portrait est ressemblant. Mais, s'il entrait dans l'esprit de M. Monselet de le faire de cette façon, était-ce bien à l'éditeur de Stendhal de le publier et de le mettre en tête d'un de ses livres? Il y a là, ce nous semble, une question de convenance qui a été méconnue. Que M. Monselet, encore une fois, consulté sur la valeur de l'écrivain, ait cru de sa conscience de répondre ainsi, rien de mieux à coup sûr, et ce n'est pas nous qui le blâmerons de sa franchise. Mais comment le libraire n'a-t-il pas vu qu'il était inouï de venir ainsi maltraiter un mort, chez lui, dans sa maison usurpée? Les revues, les journaux, sont faits pour ces appréciations; mais n'y a-t-il pas du cynisme à venir dire au public, en lui présentant un livre : « Cette œuvre est médiocre; moi l'éditeur, je le dis, je le garantis, et cependant je la vends et je la fais acheter, tant je suis certain que le lecteur imbécile s'éprend des choses mauvaises; je spécule sur le mauvais goût, et j'ai le courage de l'avouer. » Car c'est par ces paroles qu'il faut traduire cet acte inouï en littérature Il y a dans un pareil fait un dédain, un mépris des lecteurs qui passe évidemment les bornes.

Nous croyons qu'il est bon de protester contre un pareil mode de procéder; il tend à introduire dans la librairie, qui n'a pas besoin de cet élément de corruption, un système de spéculation immorale. On en viendrait à stimuler la curiosité du lecteur en lui dépravant le goût, et l'on trouverait piquant de lui faire acheter un livre par cela seul qu'on l'aurait prévenu que ce livre est mauvais. Nous croyons que l'ancienne coutume, en ménageant la pudeur publique, valait beaucoup mieux. Sans doute il y avait souvent des préfaces sottement louangeuses, mais il vaut mieux affecter la politesse que le sans-gêne, et laisser croire au public qu'on l'estime et qu'on le respecte, que de lui rire ainsi au nez en lui gâtant par avance le plaisir de sa lecture.

Cela soit dit sans infirmer en rien le jugement de M. Charles Monselet, dont la critique reste entière, et qui a fait un excellent article, dont l'éditeur a eu la malencontreuse idée de faire une préface.

15 novembre 1853.

M. HIPPOLYTE CASTILLE

HISTOIRE DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

C'est une tâche périlleuse que celle d'écrire l'histoire de son temps. Mais l'écueil, selon nous, est encore moins dans la partialité que dans une certaine façon de fausser les points de vue et de dénaturer les faits, en cherchant à se mettre successivement, pour raconter, dans la situation des divers partis. J'aime bien mieux sentir dans l'historien l'homme de son temps, avec ses passions, ses colères, ses fièvres, ses préjugés, ses rancunes, que d'avoir à lire les pages d'un greffier soi-disant impartial qui évite toute couleur, tout relief, et qui, de peur de se trahir, éteint si bien lueurs et éclairs, qu'on se trouve dans un crépuscule insupportable, dont on sort troublé, inquiet, sans émotion franche, sans idée certaine. L'écrivain qui raconterait l'histoire de ces dernières années sans parti pris et sans passion n'aurait pas mérité le spectacle des grands combats d'idées qu'il a vus, et serait indigne des grandes choses qui se préparent. Dans un siècle où l'individualisme se mêle avec tant de violence aux grands courants populaires, on aime à sentir palpiter quelque chose dans le

cœur de celui qui raconte, et on lui en veut de son impartialité, qui n'est que de l'impassibilité. MM. Louis Blanc et Lamartine ont écrit des pages animées et vibrantes, le premier sur les dix premières années du règne de Louis-Philippe, le second sur les événements auxquels il a participé; et, en n'abdiquant dans leur récit aucun des principes qui ont présidé à leur vie publique, ces historiens ont fait une œuvre vivante et vraie. Les concessions que leur bonne foi accorde à des adversaires sont des clartés soudaines qui aident à mieux dégager le sens providentiel des faits; et ils n'auraient écrit qu'une légende suspecte, s'ils avaient eu à cœur de s'effacer complétement et de substituer un point de vue conventionnel aux passions sincères qui les ont inspirés. L'ouvrier qui remue les pierres et le plâtre pour construire un édifice ne peut à la fois monter à l'échelle et se mettre à distance pour jouir des effets de perspective. Il maudit la chaleur du jour, la poussière, la fatigue, la dureté des compagnons, et il travaille. Mais un soir, quand tout sera fini, quand le soleil couchant embrassera le monument entier, le passant qui jouira de l'aspect imposant de l'œuvre construite se rappellera les peines, les cris, les pleurs, les malédictions et les enthousiasmes des artisans maintenant endormis, et saura dégager par la comparaison la vérité inaccessible aux vivants.

Nous ne ferions donc pas un reproche à M. Castille des colères et des rancunes de son histoire, si nous ne trouvions que, dans son ardeur à juger les contemporains, il va au delà des bornes de son ressentiment et donne à l'idéal et à la conscience humaine le soufflet de Némésis qu'il destine aux hommes de ce temps-ci. Nous comprenons toutes les colères, toutes les désillusions; mais nous voulons que le vaincu, même en maudissant le drapeau qui l'a trompé, que la bataille a brisé dans ses mains, ne blasphème pas contre son propre héroïsme et ne désespère pas de la justice, parce qu'il désespère de sa cause. Pour écrire utilement l'histoire, on n'a pas besoin d'avoir une cocarde; mais il faut croire au moins

à quelque chose de plus fort que l'ambition et la cupidité. Pour avoir le droit de médire de l'humanité, il faut montrer qu'on l'aime.

M. Castille s'attache ou plutôt s'attaque trop aux personnes. Le coudoiement des célébrités avortées de 1848 lui cause une irritabilité nerveuse qui l'empêche d'être juste, et de s'élever à cette résignation contemplative de celui qui ne met jamais sa confiance dans la parole des hommes ni dans les événements politiques.

En ne voyant depuis 1789, dans la société française, que des *naufragés de la Méduse* cherchant à se dévorer; en montrant les combattants de nos dernières luttes comme une meute *qui veut dévorer sa proie à belles dents;* en faisant de Robespierre un homme d'État typique qui écrasait l'anarchie par la terreur et par le comité de salut public; en riant d'un rire si aigu de ce *bon* marquis de Lafayette qui fut, selon lui, le plus *dangereux anarchiste;* en ne voyant dans Mirabeau qu'un *impur* génie *tenté par Satan;* en affirmant que la révolution fut le tour des *cadets*, des *opprimés*, des *orgueilleux*, des *ambitieux*, de *toute la canaille qui suit la robe de Jésus;* en ne voyant dans le 24 février 1848 qu'une émeute d'avocats, M. Castille satisfait trop amplement les rancunes d'un esprit fier, souvent déçu; et en médisant de son époque, il calomnie l'humanité et la conscience.

Ce livre est une négation; cet acharnement contre les illusions est aussi une guerre contre la foi. En voulant arracher les masques, l'auteur déchire les visages; il veut être sévère, il est cruel; il ne se croit d'aucun parti, et il est du plus dangereux de tous, du parti de la colère. Il se prétend équitable envers tout le monde parce qu'il ne ménage personne, et prend son dénigrement universel pour de la justice. C'est là une grave erreur. J'aime mieux la trop grande bienveillance qui console, qui rassure, qui fait espérer; et je crois que, dans ces temps-ci, la génération qui vient a plus besoin d'affirmer que de douter.

Nous n'entrerons pas dans l'examen détaillé de ce livre ; ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre notre pensée, et il y aurait quelque inconvénient à discuter des faits si près de nous. Ce que nous affirmons, c'est qu'écrit avec verve, avec une plume âcre et colorée, ce récit a un aspect de vérité superficielle qui ne rend que plus pénibles les erreurs et les injustices d'analyse. Le portrait de Lafayette est finement et spirituellement fait, quoique sardonique. Mirabeau, Robespierre, sont dessinés avec vigueur; ce livre est plein de coquetterie, et il y a de la grâce jusque dans l'arrangement des couleuvres de Némésis.

L'objection principale que nous avons opposée à l'inspiration de cette histoire pourrait se reproduire à chaque chapitre. C'est ainsi que l'auteur déclare que la question des banquets a été la grande cause de la chute d'une dynastie; et, s'il l'osait, il dirait clairement que la duchesse d'Orléans, pour obtenir la régence, a attisé, sinon complétement suscité l'incendie. La chute de Louis-Philippe a été si peu l'œuvre d'une coterie, que personne, pas même le *National* et la *Réforme*, ne voulait la République, et que c'est le peuple qui, en poussant ses chefs, a posé le grand problème. D'un autre côté, il est puéril d'attribuer la réussite à telle ou telle circonstance, à l'absence de telle ou telle précaution. Si le mouvement de 1848 s'était arrêté aux manifestations du 22; si MM. Odilon Barrot et Thiers avaient pu installer leur ministère, par ce seul fait, la révolution était accomplie; le gouvernement personnel était renversé, et la charte interprétée dans le sens révolutionnaire : l'opinion, c'est-à-dire le peuple, gouvernait.

Nous n'aimons pas les persiflages par lesquels M. Castille poursuit le roi dans sa fuite. Il compare ce vieillard signant son abdication à la caricature d'Henri Monnier, M. Prudhomme. Cela est sans doute ingénieux, mais cela est d'un comique sauvage, qui ne tient pour rien de poignantes angoisses et la seule majesté de l'âge. Il en est de même du mot atroce que M. Castille met sur les lèvres de la reine Marie-Amélie

parlant à la duchesse d'Orléans : « Allez à vos affaires, ma mie! » Nous croyons que ce mot n'a pas été dit. Un reproche digne, maternel, a été tristement formulé; plusieurs témoins l'attestent; mais il était conforme aux habitudes de Marie-Amélie et n'avait rien de cette sécheresse qui rappelle trop le langage de madame Pernelle.

Nous aurions beaucoup à faire si nous voulions opposer notre sentiment à tous les commentaires de la Révolution qui nous paraissent empreints d'exagération et d'aigreur; nous ne pouvons toutefois ne pas défendre M. de Lamartine, dont l'héroïque attitude a sauvé l'ordre, et qui, par la seule puissance de sa parole, a imposé le calme et la soumission aux flots tumultueux. Il est très-commode aujourd'hui de parler de ces heures de lutte et de railler les quelques hommes de bonne volonté qui jouaient alors leur vie pour le pouvoir. Accusez-les d'ambition! soit; mais rappelez-vous que l'ambition pouvait coûter cher, et qu'aucun des membres du gouvernement provisoire ne lui a immolé sa conscience. Quand M. de Lamartine, pâle, exténué, plein de fièvre, venait à chaque heure haranguer le peuple, écartant de la main et du regard les fusils qui menaçaient sa poitrine, il n'était pas *traître*, ainsi que vous le dites; il ne *noyait pas les mouches dans le miel, paralysant la République et gagnant des suffrages;* il était sublime d'inspiration et de courage; il sauvait le peuple de ses propres entraînements, et faisait tout ce qu'une âme généreuse pouvait rêver pour sauver la Révolution.

Que M. de Lamartine ait endormi plusieurs fois le lion populaire, je le veux bien ; mais c'était quand sa veille était dangereuse, et quand son sommeil pouvait suggérer, à l'aide de beaux rêves, de pacifiques inspirations. Méconnaître et railler le rôle constamment dévoué du grand poëte, c'est être bien aveuglé par le dépit ou bien ingrat. Quant à la question du drapeau rouge, M. Castille reproduit presque dans les mêmes termes l'opinion soutenue par M. Proudhon dans la *Solution du problème social* (page 28), c'est-à-dire qu'il regrette la

banderole de pourpre, et que la substitution du drapeau tricolore lui paraît un acte de faiblesse et de réaction du gouvernement provisoire. Dieu merci, tout le monde sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur ce point. Pour notre part, nous aurons toujours une reconnaissance profonde pour M. de Lamartine; et nous croyons, comme il l'a cru alors, que le drapeau rouge était une menace, un anachronisme; nous aimons mieux ce symbole trinitaire qui a fait le tour de l'Europe et qui le ferait encore au besoin, que cet oripeau suspect qui venait comme un défi et non pas comme un gage d'union. M. Castille trouve que ce jour-là M. Blanqui (c'était peut-être le Robespierre attendu) a manqué d'*audace* quand *la Providence se plaisait à lui mettre aux mains la destinée des partis.* Nous ne savons trop ce que l'*audace* de M. Blanqui eût pu produire, et nous ne partageons pas le singulier dépit de M. Castille.

Plus loin, il croit qu'en arrêtant la duchesse d'Orléans et son fils la République eût fait son devoir. Aussi, quand Louis-Philippe a quitté le rivage de la France, s'écrie-t-il, *la Révolution a perdu son gage!* Nous croyons, différemment, qu'il a été fort heureux pour le gouvernement provisoire de n'avoir pas à décider du sort de la famille royale; et il fut fort adroit, fort humain et fort convenable à lui de ne point chercher à se donner les embarras d'une pareille arrestation. *La charité doit applaudir à une pareille conduite*, dit M. Castille, *mais il est douteux que la logique républicaine et la saine politique admettent un système basé sur les sentiments domestiques et la morale relative.*

Pourquoi donc la charité ne serait-elle pas de la logique, de la saine politique? Pourquoi les sentiments humains seraient-ils en désaccord avec l'intérêt des partis? Tant pis pour les partis; mais vive l'humanité! et je ne crois pas, pour ma part, qu'on puisse appeler morale relative celle qui consiste à faire prévaloir les conseils du cœur sur les suggestions de la vanité et de l'ambition.

Nous en avons assez dit sur ce livre ; en finissant, nous répéterons que, si cette histoire nous a attristé parce que nous avons senti partout trop de ressentiment, nous avons aussi constaté à un haut degré une science d'exposition, d'analyse, de portrait, qui en rend la lecture attachante et terrible.

Avril 1854.

M. FLOURENS

DE LA LONGÉVITÉ HUMAINE.

Voici bien autre chose maintenant que l'histoire des peuples, des empires! C'est le livre de vie lui-même que M. Flourens nous tend avec les promesses les plus rassurantes. Il s'agit bien de nous inquiéter des révolutions, des chutes de royautés! C'est le secret de doubler, de tripler l'existence humaine qui nous est offert, qui nous est révélé.

M. Flourens est un grand savant, assure-t-on. C'est à ce titre qu'il fait partie de l'Académie française, et il nous souvient des clameurs qui ont accueilli autrefois son élection, laquelle avait, aux yeux des malicieux immortels, le mérite de retarder l'entrée de M. Victor Hugo. Depuis ce temps, nous en avons vu bien d'autres; et, si M. Flourens, physiologiste éminent, n'est qu'un médiocre écrivain, du moins a-t-il l'avantage de faire quelquefois des livres; tous les académiciens n'en sont pas là. D'ailleurs, depuis sa nomination, le savant fait de son mieux; et nous avons remarqué qu'il saupoudre complaisamment de quelques citations littéraires ses disserta-

tions physiologiques. La Fontaine surtout défraye M. Flourens; il l'invoque à propos de tout. Le bon Champenois fait parler les bêtes, M. Flourens les dissèque; le premier leur demandait des conseils, des leçons; le second les interroge sur les lois de la vie. Tous deux se trouvent bien de les fréquenter; et l'on dirait que c'est le fauteuil de la Fontaine que M. Flourens a particulièrement réclamé, au nom des bêtes. Quoi qu'il en soit des motifs de l'ambition littéraire de M. Flourens, il est de l'Académie française, comme il est de l'Académie des sciences, de celle de Londres, d'Édimbourg, de Stockholm, de Munich, de Turin, de Madrid, de Bruxelles, etc., etc.

Est-ce pour remercier tous ces corps illustres, constitués en général par l'élite de la vieillesse savante, que M. Flourens a écrit ce volume consolant sur la longévité humaine? A-t-il voulu rassurer tous ces fronts abrités d'abat-jour en leur déroulant les perspectives d'un avenir de deux cents ans d'existence vraie!

Les immortels, en général, ont assez peur de la mort, et ils savent bien que la plupart d'entre eux ne garderont rien au delà de la vie du petit renom qu'ils se sont fait de leur vivant! Ce serait, il faut en convenir, une aimable attention de la part de M. Flourens. « Rassurez-vous, pourrait-il dire à ses confrères, on prétend que vous êtes morts au monde; moi, je vous fais vivre cent, cent cinquante et deux cents ans! J'ai consulté des lapins infaillibles, et les canards les plus authentiques m'ont donné une certitude! » Le dictionnaire aurait quelque chance alors d'arriver à bonne fin dans un siècle ou deux; et quelle heureuse influence n'auraient pas sur la littérature et sur le progrès ces Nestors bicentenaires, dont le protectorat s'exerce déjà si utilement, pendant leur trop courte carrière actuelle!

Il semble que Victor Hugo ait écrit l'apocalypse de ces jours fabuleux en écrivant les *Burgraves;* c'était la prédiction confuse du poëte avant la découverte mathématique du savant. Si

tout le monde, car M. Flourens ne demande que la sobriété en échange de son secret, si tout le monde arrivait à cette prolongation de la vie, quel débordement de la vieillesse sur les jeunes! Que je les plaindrais ces poëtes de vingt ans, ces Roméos de dix-huit ans dans cette cohue d'aïeux qui n'auraient pas sans doute de raison pour préférer la foi nouvelle, l'art nouveau, l'amour souriant à leurs souvenirs fanés, à leurs impressions confites par cent ans de rabâchages!

Ah! ne demandons pas à vivre plus longtemps; mais demandons à vivre mieux et plus utilement! Qu'importent cent ans de plus, si le terme est le même et si vous n'avez fait qu'en assombrir les avenues! La vie suffit au peu de bien que nous pouvons tenter. Pourquoi tenir à garder obstinément la place que les jeunes fécondent mieux? Quand la tâche est finie, il faut en espérer une autre qui récompense ou qui punisse, mais qui complète au delà de la vie la tâche d'ici-bas.

« Je veux, disait Montaigne, que la mort me trouve plantant mes choux. » C'est là la sagesse. Plantons nos choux! et laissons-les récolter par d'autres. A quoi bon disputer un siècle à celui qui nous réserve l'infini!

Peut-être nous laissons-nous aller, à propos du livre de M. Flourens, à trop de raillerie et à trop d'emphase. Oublions nos vieilles rancunes contre le triomphant compétiteur de M. Victor Hugo qui l'a rejoint, et ne pensons pas à l'Académie, pour parler sans amertume de l'œuvre d'un académicien.

M. Flourens s'occupe, dans le volume que nous avons sous les yeux, *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe*; en d'autres termes, il recherche si l'homme qui a une époque précise d'accroissement n'aurait pas une époque régulière, une limite extrême de vie; et, affirmant avec un peu trop d'autorité peut-être, le physiologiste conclut que le chiffre de cent ans n'est pas trop exagéré pour l'ambition humaine, et qu'avec des soins il est même très-possible de dépasser de beaucoup ce terme si avantageux. Quant à la vie répandue sur le globe, elle est toujours la même en quantité.

Elle ne recommence pas à chaque nouvel *individu ;* elle n'a commencé qu'une fois pour chaque *espèce.* A compter du premier couple créé de chaque *espèce,* la vie ne recommence plus, elle se continue.

Telles sont les deux importantes questions soulevées et un peu trop cavalièrement résolues dans ce livre. Pour la première surtout, il nous semble que M. Flourens procède beaucoup plus par affirmations que par démonstrations, et, en dépit de toute la confiance que l'auteur peut m'inspirer comme savant, j'aimerais à avoir les preuves de ses preuves.

La vieillesse est un préjugé, a dit Buffon. Ce mot est en quelque sorte l'épigraphe du livre, et M. Flourens établit tout d'abord que les *esprits se perfectionnent à mesure que les corps vieillissent;* c'était aussi l'avis de *Louis Cornaro,* qui vécut cent ans, fit l'éloge de la sobriété et mourut sans avoir porté de lunettes. Mais est-il bien certain que les esprits vont toujours en augmentant de finesse, de hauteur et de vigueur à mesure que le corps s'affaisse et se détruit? Un centenaire sourd et cacochyme est-il donc l'idéal de la pensée épanouie et triomphante? et, s'il est juste d'admettre quelques œuvres conçues ou achevées par des cerveaux séniles, il nous paraît juste aussi de traiter ces réussites comme des exceptions.

Quoi qu'il en soit, M. Flourens partage ainsi la vie humaine : de la naissance à dix ans, première enfance; de dix à vingt, seconde enfance ou adolescence ; de vingt à trente, première jeunesse; de trente à quarante, seconde jeunesse; de quarante à cinquante-cinq, premier âge viril ; à soixante-dix ans commence la première vieillesse, qui s'étend jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, et à quatre-vingt-cinq ans commence la seconde et dernière vieillesse.

Il est impossible, on le voit, d'y mettre plus de bonne volonté; et si messieurs les académiciens ne sont pas contents, ils seront bien difficiles. L'auteur conclut et base ses divisions sur ce raisonnement : A dix ans se termine la seconde dentition, d'où la première phase de l'enfance ; à vingt ans, les os

sont réunis à leurs *épiphyses*, et le corps ne grandit plus; c'est la fin de la seconde enfance. Jusqu'à quarante ans, le corps se développe et s'accroît; mais à quarante ans il reste stationnaire (l'obésité, la graisse ne sont que des superfluités qui s'ajoutent au corps et ne le constituent pas). La première jeunesse finit donc à quarante ans; de quarante à cinquante-cinq, le corps s'affermit, se perfectionne; c'est l'*invigoration* des tissus, c'est la virilité; ce n'est pas encore la vieillesse, qui ne commence qu'à soixante-cinq ou soixante-dix avec la dégénérescence.

Quant aux calculs sur la longévité humaine, M. Flourens les appuie sur les faits historiques et sur l'observation physiologique. Cette dernière seule peut constituer un argument nouveau et véritablement sérieux; Buffon avait dit que la durée totale de la vie pouvait se mesurer par celle du temps de l'accroissement; M. Flourens a repris cette idée, et, trouvant le terme de l'accroissement humain à vingt ans par la réunion des os à leurs *épiphyses*, il conclut que l'homme doit vivre cinq fois vingt ans, c'est-à-dire cent ans. De même que le chameau vit quarante ans, puisqu'il est formé à huit ans; que le cheval vit vingt-cinq ans, parce qu'il a ses os réunis à cinq ans, etc. Mais ce n'est pas tout : si nous sommes en droit de réclamer maintenant jusqu'à cent ans de vie réelle, M. Flourens veut que les sobres et les habiles puissent rêver quelque chose de mieux encore. « Il est de fait, il est de loi, c'est-à-dire d'expérience générale dans cette classe (celle des mammifères), que la vie *extraordinaire* peut s'y *prolonger au double* de la vie *ordinaire*. De même que la durée de l'accroissement multiplié un certain nombre de fois, multiplié cinq fois, donne la durée ordinaire de la vie, de même cette durée ordinaire multipliée deux fois donne la durée extrême. Un premier siècle de *vie ordinaire*, et presque un second siècle, un demi-siècle au moins de *vie extraordinaire*, telle est donc la perspective que la science offre à l'homme. »

Nous voici donc tous et bien dûment avertis. Ne parlons

plus de la brièveté de nos jours. En évitant avec soin catarrhes, fièvres, peste, rhumes, et le reste, nous pouvons vivre centenaires! Quel malheur que M. Flourens soit si jeune, qu'il n'ait pas encore expérimenté, et que nous soyons obligés d'attendre un siècle ou deux avant de savoir si nous pouvons vivre cent cinquante ans!

La seconde partie de ce volume, qui traite de la vie, de son apparition, de sa quantité, contient, sur les diverses révolutions du globe, sur les animaux antédiluviens, sur tous les mystères de l'enfantement successif du monde, des détails curieux, des recherches ingénieuses, nous n'osons dire des découvertes, car il faudrait, pour contrôler les assertions de M. Flourens, une autorité que nous n'avons pas. Il nous a suffi de le lire au point de vue philosophique et au point de vue littéraire. Comme philosophe, M. Flourens ne nous paraît pas de la *nonchalance* de Montaigne à l'endroit de la mort. Il tient beaucoup à la vie et veut qu'on l'aime; ce n'est pas un mal. Mais nous préférons en général des préoccupations plus détachées de l'intérêt contemporain. A quoi bon être savant, fouiller la nature, ensanglanter ses poings dans toutes les entrailles, pour chicaner la mort sur quelques misérables années! Je ne crois pas que nous ayons, au point de vue moral, rien à gagner à l'accroissement de la longévité. Le grand problème, ce n'est pas de s'installer plus ou moins dans le fini et le périssable; c'est de se préparer à l'infini et de comprendre l'éternel. Montaigne, que j'ai déjà cité, dit encore : « Il est incertain où la mort nous attende; attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté... Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, aussi fera la mort de toutes choses nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie; ainsi pleurasmes-nous, ainsi nous cousta-il d'entrer en cette cy, ainsi nous dépouillasmes-nous de nostre ancien voile en y entrant »

J'en demande pardon à M. Flourens, mais je suis de l'avis de Montaigne, et je le trouve, comme philosophe et comme moraliste, d'un souffle plus puissant, d'une raison plus haute. Au point de vue littéraire, le livre dont nous venons de parler, écrit par phrases brèves, n'aurait aucune prétention, sans les velléités de citations, sans les vers de la Fontaine qui s'entremêlent à la prose. C'est en somme un ouvrage curieux, amusant, mais sans profondeur et sans élévation; l'esprit s'y trouve, mais ménagé. C'est une agréable dissertation; mais celui qui doute des faits avancés par l'éminent physiologiste ne garde rien de cette lecture.

Février 1855.

M. LANFREY

L'ÉGLISE ET LES PHILOSOPHES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Nous nous félicitons d'arriver un peu tard pour juger à notre tour le livre de M. Lanfrey, l'*Église et les philosophes au dix-huitième siècle;* car de cette manière nous avons toutes les pièces du procès que la réaction et le juste-milieu philosophiques ont voulu lui intenter, et en constatant les mérites d'une œuvre que nous revendiquons, avec quelques réserves, toutefois, nous pourrons nettement établir la place que nous voulons prendre dans la grande bataille d'idées qui se prépare.

Il est inutile de le dissimuler, autant qu'il est insensé de ne pas le voir, les mensonges ont fait leur temps; les transactions de conscience sont devenues d'inutiles lâchetés; le sphinx a rétréci le défilé sur le seuil duquel il se tient avec menace : il faut répondre ou périr. Quand, dernièrement, certains dévots, à propos de la proclamation d'un nouveau dogme, affirmaient que la paix du monde allait en dépendre, ces bonnes gens mettaient en circulation une idée vraie, dont on a eu tort de se moquer. Oui, ce que le monde attend pour

rentrer dans son repos, ce n'est pas une formule politique, ce n'est pas un remaniement des empires : c'est un *Credo*.

Nous n'avons pas à examiner ici de quels éléments probables se composera cette charte de l'âme, et s'il suffira de quelques réformes dans les dogmes établis pour que la longue inimitié qui persiste entre la raison et la foi soit apaisée. Ce qu'il nous suffira de préciser, c'est que nous allons aux grandes assises de la conscience, et qu'avant peu il faudra interrompre toute besogne guerrière, tout débat diplomatique, pour ouvrir le concile de l'avenir. Nous n'en sommes pas encore à ce jour de mêlée générale ; ce n'est pas encore la révolution, ce n'est que l'émeute ; mais voici d'inquiétantes barricades, et déjà les hommes prudents cachent leurs anciennes cocardes, tandis que les ambitieux ou les vainqueurs surannés des précédents combats viennent nous tendre leurs oripeaux passés de mode.

On se plaint de la littérature proprement dite ; elle n'a plus ni invention ni verdeur. Il arrive pourtant que les forces vives qui devaient la féconder avec la génération nouvelle ne s'en servent que comme d'un moyen, et vont tout d'abord aux grandes questions, aux formidables problèmes. Il n'y a plus que des vieux enfants gâtés qui fassent aujourd'hui de l'art pour l'art, ou bien des philosophes sur le retour, qui cherchent à tromper leurs remords et leur impuissance par des fadaises sentimentales. L'éclectisme, honteux de ce qui va se faire sans lui, et par-dessus lui, s'arrête en route, et s'en tient à la reconstruction d'une sorte d'hôtel de Rambouillet. L'homme moderne lui fait peur ; il est trop pâle, trop maigre, trop songeur; mieux vaut déterrer les belles dames du temps passé ! — Pauvres écoliers ! vous souffrez, vous doutez, il vous faut des principes, une croyance. Écoutez-moi ; je vais vous dire les charmes de madame de Longueville ; quant aux opiniâtres, voici un vieil os dont j'ai fait sucer la moelle à toute une génération ; qu'ils essayent de le ronger ! — Et

M. Cousin jette sur nos tables une nouvelle et bien inutile édition de ses *Premiers essais de philosophie.*

Édition inutile! disons-nous; eh bien, non; c'est une loi providentielle qui pousse dans la mêlée ces premiers chefs qu'il est temps de faire entrer aux Invalides. Dans cette Josaphat où gisent déjà leur politique, leur gouvernement, toutes leurs institutions mortes, il est bon que les philosophes de 1830 s'avancent à leur tour. M. Cousin comprend comme nous qu'il est temps d'en finir avec lui; et voilà pourquoi, sans se mêler autrement aux idées qui nous agitent, il nous tend son livre.

Pour nous, qui croyons aux destinées de la littérature purifiée par les grandes préoccupations du moment, nous voyons un heureux symptôme dans des livres comme celui de M. Lanfrey. Nous estimons ces jeunes hommes qui préfèrent l'étude à la fantaisie, et qui font des livres sérieux et convaincus, tandis que leurs maîtres descendent aux futilités biographiques et s'amusent aux vanités littéraires. Lors même que l'ouvrage dont nous allons rendre compte n'aurait pas toutes nos sympathies, nous l'applaudirions encore comme un exemple salutaire, comme un noble conseil. Voilà ce qu'il faut étudier, ce qu'il faut écrire, et M. Lanfrey est logique; comme l'était aussi dans le camp de nos ennemis ce pauvre M. Nicolardot, dont nous avons parlé autrefois.

Nous serons donc parfaitement à l'aise pour dire toute notre pensée sur ce livre, qu'on accuse de trahir les tendances de *l'avenir*, et qui est un travail trop consciencieux pour qu'on ne le discute pas franchement et librement. Le *Journal des débats* s'est ému le premier de cet audacieux défi. Il a senti qu'il y avait là un ennemi, et il a dénoncé aux partisans du far-niente éclectique cette provocation d'un esprit libre. A quoi bon, a-t-il dit, se prononcer entre l'Église et les philosophes? Il est si doux, si commode, de se blottir dans « un *juste-milieu,* » et de ne pas formuler de foi précise! Mais le temps est passé, nous le répétons, de ces accommodements perfides.

Nous savons où conduit votre doctrine, et après les ruines au milieu desquelles vous nous avez abandonnés, il y a de l'imprudence et de l'aveuglement à vouloir nous ramener à cette politique doucereuse qui engourdit l'âme et corrompt la conscience. M. Lanfrey a répondu à cette dénonciation ; il a protesté avec vivacité contre ces réserves des *jésuites de l'incrédulité*. Nous unissons notre voix à la sienne. Il faut choisir ; on ne peut plus, après le trouble de ces dernières années, ne pas se décider pour un drapeau ou pour un autre. Vous devinez le combat qui se prépare, et vous voulez rester à l'écart, juges des coups, et offrant aux vainqueurs et aux vaincus l'intervention d'une diplomatie sans principes. Mais *il est trop tard*. A chaque révolution on vous a jeté ce mot ; il vous condamne et vous désarme. Vous accepteriez volontiers, comme en 1848, une réforme ; mais déjà le mouvement vous emporte. Février vous a punis de votre entêtement par la République ; la révolution philosophique dont nous sentons les premiers ébranlements vous fera entrer dans des régions imprévues, où vos panacées paraîtront aussi arriérées, aussi ridicules, aussi impuissantes que paraissaient l'être, après février 1848, la politique et les moyens d'action de M. Guizot.

Une Revue, avec beaucoup plus d'adresse que le *Journal des Débats*, a aussi attaqué le livre de M. Lanfrey, et, mettant le doigt sur le seul défaut de cet ouvrage, a tiré parti de cette découverte pour rendre toute l'école du mouvement solidaire de l'hérésie d'un de ses soldats.

« Il nous a paru bon, dit la *Revue contemporaine*, de faire voir ce qu'il y a de faiblesse et d'emphase, de prétention bruyante et de stérilité dans cette philosophie de l'avenir qui s'annonce avec tant de fracas dans le monde, et qui commence par proclamer son indifférence absolue, sa neutralité presque ironique dans ces deux questions si chétives, il est vrai, la question de l'âme et celle de Dieu. » Il est facile de triompher, en cherchant dans un livre et en ne trouvant pas ce que l'auteur n'a pas voulu y mettre, et en attribuant d'un

autre côté à tout un parti l'opinion individuelle d'un de ses membres. Comme nous aimons les positions nettes et tranchées, nous allons répondre catégoriquement à ce double reproche et préciser le point qui nous lie à M. Lanfrey et le point qui peut nous en séparer, pour quelque temps peut-être.

Il est vrai que l'auteur, ayant à tracer le tableau de la grande lutte de l'Église et des philosophes au dix-huitième siècle, s'est préoccupé surtout des ruines faites par la raison; il s'est passionné pour Voltaire et nous fait assister avec une émotion chaleureuse à tous les grands coups portés par cet invincible démolisseur. Mais de ce que M. Lanfrey n'a pas cru devoir ajouter des formules personnelles; de ce que le savant et jeune écrivain a eu la modestie de réserver l'aveu de ses opinions; de ce qu'il n'a pas affirmé pour l'avenir, en ayant nié pour le passé, s'ensuit-il qu'il ait en profond dédain *l'âme et Dieu?* Qui vous dit que cette circonspection n'est pas l'hommage d'un esprit sérieux et honnête, rendu à la grandeur du problème à résoudre? M. Lanfrey est jeune; il est à l'âge où il n'est pas superflu d'employer toute sa force, toutes ses ressources, pour se débarrasser des préjugés, des doctrines insinuées par l'éducation. Il a fait table rase, j'en conviens; mais attendons. Il eût été présomptueux de se poser en prophète et de prêcher un dogme. M. Lanfrey ne l'a pas voulu. Peut-être a-t-il poussé jusqu'à l'excès ce silence; mais il ne faut pas voir dans son livre autre chose que ce qu'il a voulu y mettre, c'est-à-dire le tableau des luttes incessantes de la philosophie et de l'Église; et, sous ce rapport, le tableau est exact, fidèle, complet. Mais de quel droit, parce qu'elle applaudit à cette œuvre, vient-on reprocher à l'école du progrès de se soucier peu de l'âme et de Dieu? C'est là une induction grave, et, disons-le tout d'abord, complétement erronée! Qu'est-ce donc que cette réclamation confuse de tous les livres généreux de ces derniers temps? Que veulent donc MM. Quinet, Michelet, Jules Simon, Jean Reynaud et tant d'autres, s'ils ne cherchent pas, en dehors des traditions, les

titres altérés de l'âme individuelle et de la conscience du monde? S'il est un excès qu'on puisse reprocher à l'inquiète légion qui prépare l'avenir; ce n'est pas de dédaigner Dieu, de le laisser à l écart; jamais, au contraire, on ne l'isola moins de l'humanité. Vous ne voyez donc pas qu'on veut l'enlever à ces voûtes sépulcrales où l'Église se fait son geôlier, où les philosophes le laissent dans l'abandon, et qu'on cherche à le mêler aux foules, aux peuples, en le conviant à une incarnation universelle dans l'humanité! C'est la question religieuse qui tranchera la question sociale et la question politique, cela est bien certain; mais nul ne peut dire ce qui adviendra de la lutte qui commence, et c'est un argument perfide de donner comme la profession de foi de tout un parti, qui n'a pas et ne peut avoir encore d'unité, le livre d'un soldat, recrue d'hier, qui n'offre encore que son talent et sa bonne volonté pour garantie.

Le livre de M. Lanfrey n'est pas plus le programme définitif de l'école de l'avenir que celui de M. Jean Reynaud; ces œuvres concourent à la discussion, aident à l'élaboration des idées, mais ne sont pas des évangiles.

Ceci nous amène à spécifier les éloges et les critiques que nous aurons à adresser à l'auteur de l'*Église et les philosophes au dix-huitième siècle*. Dans ce travail, où l'érudition, l'observation, l'intelligence de l'histoire, sont unies à un style vif et souvent coloré, M. Lanfrey nous semble avoir très-habilement mis en lumière les services rendus par la philosophie; il n'affirme pas, ainsi que feignait de le croire le critique des *Débats*, qu'avant le dix-huitième siècle il n'y avait pas de civilisation en France; mais il soutient, et, selon nous, il prouve que la civilisation contemporaine a sa date récente.

Il débute par la révocation de l'édit de Nantes, et il montre, par les emprunts faits aux procès-verbaux des assemblées du clergé, que ce crime de Louis XIV ne doit pas être mesquinement attribué à l'influence d'un confesseur et de madame de Maintenon. Les sollicitations, chaque jour plus pressantes, de

ces réunions ecclésiastiques, mettaient Louis en mesure de se prononcer, et en firent un sectaire. On sait les effroyables résultats de ce fanatisme. « Trois cent mille Français s'acheminant, à travers mille dangers, vers un exil éternel et maudissant la patrie qui refuse de les nourrir ; ceux qui restent, réduits à choisir entre la messe et la prison ; les enfants arrachés à leurs mères ; les ministres pendus ou envoyés aux galères ; les femmes foulées aux pieds des chevaux ; les morts traînés sur la claie ; le royaume entier couvert de sang et de ruines : » voilà le forfait de Louis XIV. M. Lanfrey en a cherché et clairement démontré l'inspiration. Suivant avec une infatigable attention le mouvement ascensionnel de la raison, l'auteur nous la fait voir se dégageant des entraves, s'essayant à parler, élevant la voix, discutant, à mesure que l'Église (cette Église du dix-huitième siècle, qui vit Dubois sacré par Massillon !) s'amoindrit et se corrompt, pour être flétrie, à la dernière heure du règne de Louis XVI, dans la personne du cardinal de Rohan, ce débauché condamné comme escroc. Sans aucun doute, M. Lanfrey n'a eu qu'à coordonner les preuves fournies par l'histoire; mais il a apporté dans ce travail un discernement remarquable, et ce livre est aussi habile que l'était peu le livre contraire de M. Nicolardot.

Voltaire est pour l'auteur le dix-huitième siècle incarné. Il ne peut se lasser d'admirer ce sublime railleur; il se passionne pour toutes ses colères, et résume en lui toute la vigueur, toute l'énergie de cette grande époque philosophique. Nous n'avons aucune objection à faire à ce panégyrique. Nous pensons toutefois qu'il peut y avoir un danger dans cette exclusive admiration, et nous croyons que M. Lanfrey est involontairement injuste envers Rousseau. A coup sûr, il rend hommage au pauvre mélancolique des Charmettes; mais cette justice, un peu écourtée dans son expression, ne nous suffit pas; et à côté de l'explosion, sans cesse renaissante, de sa tendresse pour Voltaire, on trouve la part de Jean Jacques bien maigre; et on comprend mieux le reproche fait par les jour-

naux et les revues dont nous parlions, à M. Lanfrey. Il a craint le sentiment et s'est mis un peu en garde contre la mélancolie de Rousseau. C'est là ce qui fait croire à un dédain de l'âme; et c'est aussi ce qui nous fait faire des réserves dans notre accueil.

Voltaire a l'immortel honneur d'avoir commencé la lutte, d'avoir été infatigable, et son éclat de rire est resté dans les échos de la France de 89. Mais il a démoli surtout; mais il a nié; mais son œuvre eût été stérile, s'il ne s'était trouvé là une imagination tendre et maladive, pour initier à la rêverie féconde, à la consolation, à l'espérance, pour fonder en un mot. Voltaire a fait une œuvre de chirurgien. A ce monde nouveau, qui s'agitait dans les flancs du passé, il a ouvert violemment une issue; mais l'enfant eût grelotté nu sous ce rire éternel et desséchant, si Rousseau ne l'eût accueilli, adopté, vêtu et instruit; Jean-Jacques est le parrain de notre siècle. Ce magnifique mouvement littéraire qui a été complice du mouvement social, et qui a préparé les temps nouveaux, vient directement du père de Saint-Preux. Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Lamennais, George Sand, procédent de Rousseau. Ils ont animé la nature, qu'il avait découverte à travers les afféteries et les rubans de son époque; et sous l'inspiration de cette âme ardente, ils ont tous commencé par la plainte, isolée, individuelle, égoïste, pour arriver à l'intuition des douleurs universelles, à l'effusion collective. Il ne faut pas renouveler aujourd'hui en sens contraire la faute qui fut commise dans les premières années du siècle. A cette époque, tous les filleuls de Rousseau n'avaient pas le sens de la grande mission de Voltaire, et dans la réaction sentimentale qui entraînait sous les abris mystiques tous les cœurs tourmentés, on se croyait obligé à maudire l'esprit et le rire. L'anathème contre le vieil Arouet faisait partie de la profession de foi. La tendance actuelle nous pousse à exalter la raillerie de la raison aux dépens du sentiment. Ne cédons pas à ce caprice injuste. Voltaire et Rousseau forment en quelquesorte un couple

androgyne, dans lequel ce dernier représente par ses délicatesses, par ses effusions, par son ardeur concentrée, l'élément féminin[1]. Il a le don des larmes qui répugnent à Voltaire; il est dans le dix-huitième siècle le représentant de l'amour vrai, de la vertu passionnée. Ne faisons point divorcer ces deux génies qui se complétent par leur union et qui se corrigent l'un par l'autre.

M. Lanfrey ne nous semble pas avoir suffisamment senti la nécessité de ce rapprochement. Son impartialité le contraint à rendre hommage à Rousseau; mais en dépit de lui sa prédilection le ramène toujours à Voltaire. Aussi tout ce livre, écrit avec verve, avec animation, manque-t-il d'effluve; et on n'est point étonné de voir l'auteur, à sa conclusion, se résumer, en offrant à nos sympathies la république des États-Unis, cet idéal des matérialistes, gouvernement fort respectable, fort honorable à coup sûr, mais froid et sec comme un chiffre.

Cette injustice apparente envers Rousseau, commandée peut-être par les attaques violentes dont Voltaire a été dernièrement l'objet, est donc la seule et grave restriction que nous ayons à apporter à notre estime pour le livre de M. Lanfrey. Mais après cette réserve, que nous prions l'auteur d'accepter avec la cordialité sincère qui l'inspire, nous constatons que ce travail est un des plus sérieux et des plus remarquables de ces derniers temps. Seulement, ce n'est pas tout de détruire; quand on a la fermeté, la décision prompte, l'érudition de M. Lanfrey, et qu'on a cette richesse suprême de la jeunesse, il faut, à travers les ruines et la poussière qui s'en dégage, marcher d'un pas rapide à la découverte de la vérité et du temple nouveau. Ce livre est une négation; il faut désormais chercher à affirmer. Sans doute le nuage est obscur, et il faudra bien des veilles, bien des travaux pour dégager la

[1] Ce que nous disons ici de Rousseau n'infirme en rien ce que nous en avons dit à propos des *Essais de Montaigne*.

foi nouvelle; mais Dieu aide les hommes de bonne volonté! En n'oubliant jamais que le cœur est l'ange de l'esprit, et pénètre dans les profondeurs que l'impassible raison ne peut que soupçonner, M. Lanfrey sera un des plus vaillants et un des plus heureux auxiliaires de la grande cause de la liberté de conscience et du progrès. Son début a fait la brèche de Roland dans le granit; espérons qu'une source fécondante va ruisseler de ce roc entamé. Nous attendons; car seulement alors, en justifiant nos espérances, en tenant compte de l'amour aussi bien que de l'esprit, en réduisant au silence ceux qui l'accusent de dédaigner l'âme et Dieu, M. Lanfrey aura fait un livre que le *parti de l'avenir* (selon l'expression du *parti du passé*) pourra adopter comme son manifeste et son mot d'ordre.

Nous aurions voulu ne pas borner à ces pages d'éloge et de chicane notre compte rendu de ce livre ; mais il ne nous reste plus de place pour les citations; contentons-nous de ce portrait de Desfontaines, qui est un des plus mordants et des plus chauds échappés de la verve de M. Lanfrey. Il nous a paru que, par certaines touches magistrales, cette caricature pouvait convenir aux cuistres de toutes les époques, et que nous devions avoir rencontré de nos jours un personnage de cette couleur et de cette allure.

« Son style, sorte de compromis grotesque entre le catéchisme poissard et le catéchisme des sacristies, crie et titube comme un homme pris de vin. Ses philippiques ressemblent à un sermon prononcé dans une orgie. Il ne connaît qu'une figure de rhétorique, l'injure; qu'une forme de raisonnement, l'injure; qu'un genre de polémique, l'injure. Mais dans sa règle de conduite, il admet jusqu'à trois procédés différents : 1° la calomnie; 2° la calomnie; 3° la calomnie. Il s'appelle le le chrétien par excellence; il surveille le dogme et maintient la discipline; c'est sa chose, son patrimoine, son pain quotidien; il en vit comme l'insecte vit de la plante qu'il ronge. Une seule chose égale son effronterie, c'est sa lâcheté. Dans ce

bandit, il y a l'âme d'un cuistre. Il vous a insulté et déshonoré; mais ses principes lui défendent de se battre, — le chrétien ne se bat jamais. En revanche, on le bat quelquefois, car c'est l'écueil du métier. Son échine de cynique appelle les coups de bâton; elle y est vouée par une sorte de prédestination. Qui pourrait compter les soufflets accumulés sur sa face impudente? Lui-même vous dira qu'il n'en tient pas registre. Autant il est prodigue d'insultes et d'outrages envers le faible, autant il est humble, mielleux, souple et rampant avec les puissants. Il a pour la force je ne sais quel culte superstitieux et barbare, parce que la crainte est le seul sentiment qui parle à son cœur. C'est lui qui a dit : « Le glaive est sacré. » Éternel objet d'opprobre et de mépris, indécis entre le monstre et la caricature, ce type ignoble qui se nommait Desfontaines au dernier siècle, et depuis n'a fait que changer de nom en changeant d'époque; ce type ne s'évadera pas des gémonies où l'histoire emprisonne, marquée d'un fer rouge, la sinistre armée du crime et de l'ignominie! »

Ce portrait est ressemblant, car Desfontaines est immortel. Et il n'est pas besoin de parcourir l'univers pour le rencontrer; il doit griffonner bavant et buvant dans quelque coin de Paris. M. Lanfrey a prouvé par cette page, et par quelques autres, qu'aux mâles qualités de l'historien il sait au besoin joindre l'imagination et le coloris du poëte. Raison de plus pour nous d'être sévère dans notre estime. Ce serait méconnaître la portée d'un pareil début que de se borner à l'applaudir.

Avril 1855.

L'ACADÉMIE ET LES ACADÉMICIENS

I

RÉCEPTION DE M. ERNEST LEGOUVÉ. — RÉPONSE DE M. FLOURENS.

Nous sommes dans d'excellentes conditions pour juger la dernière solennité de l'Académie française : nous ne l'avons pas vue. Ni les orateurs, ni le charme d'une diction savante, ni l'ennui d'une psalmodie monotone, ni les assistants, ni M. Sainte-Beuve, ni M. Nisard, aucune influence heureuse, aucun souvenir désagréable ne viendra mettre notre impartialité en péril. Nous examinerons en critique deux œuvres littéraires refroidies et figées côte à côte dans le même journal; et comme nous lirons avec une attention scrupuleuse les deux discours traditionnels, nous ne courrons pas le risque de blâmer ce que nous aurions mal entendu, ni d'applaudir ce que nous n'aurions pas entendu du tout. Il y a donc une intelligence parfaite de ses véritables intérêts et une précaution fort habile dans la parcimonie extraordinaire avec laquelle l'Académie réserve des places aux littérateurs pour ses solennités

littéraires. Évidemment, ceux qui aiment à écouter pour apprendre, à trouver des idées sous les mots, n'ont rien à faire ces jours-là. On agit avec prudence en les tenant éloignés. Il faut à ces représentations, qui n'ont pas de lendemain, le public aimable des premières représentations. Un auditoire indépendant ne pourrait-il pas apporter quelque turbulence dans ce calme sanctuaire, et l'Académie, qui s'est entendu reprocher bien souvent de n'avoir pas assez d'égards pour la littérature, ne prouve-t-elle pas, au contraire, son estime et son respect pour les littérateurs en ne les invitant pas? Les dames, les gens du monde, sont les spectateurs obligés de ces jeux innocents, où l'on s'acquitte d'un discours comme d'une pénitence ou d'une charade; c'est le plus souvent de l'éloquence d'amateurs, servie aux invités comme des friandises de ménage. Chacun, par politesse, se récrie, savoure le bonbon, en redemande encore, se pâme avec complaisance, et oublie en sortant ses émotions d'étiquette et ses applaudissements de bonne compagnie. Encore une fois, les artistes n'ont rien à voir dans ces réunions. Voilà pourquoi on ne leur donne pas de billets, et voilà pourquoi nous rendons compte de la réception de M. Legouvé, après une lecture comparée des deux morceaux exécutés par les deux principaux amphitryons du dernier raout académique.

On a fait bien des épigrammes sur l'Académie. Je crois que le meilleur moyen d'y mettre un terme serait la publicité des séances ordinaires; ce jour-là serait le coup de grâce des mauvais plaisants. Quand on verrait dans quels travaux illusoires, dans quels amusements stériles, se passent les récréations du jeudi, l'esprit le plus épigrammatique serait désarmé, et l'opinion publique avertirait sérieusement alors les hommes de génie et les hommes de talent de ne point aller se fourvoyer dans une compagnie qui ne fait rien, qui n'enseigne rien, qui ne conserve rien, et qui exige des sacrifices, des pactisations souvent excessives de la part de ceux qu'elle admet à l'honneur de son insignifiance. Est-ce la pureté de la langue,

son génie, son esprit que l'illustre corps a la mission de sauvegarder? Mais par quels travaux, par quelles œuvres éclatantes, cette réunion d'hommes supérieurs manifeste-t-elle cette mission? Un dictionnaire, toujours commencé, jamais fini, qui proscrit des mots dont sa préface même offre de nombreux échantillons, voilà l'œuvre unique. Mais après? Quelles publications, quelles recherches, quelles découvertes sont entreprises? Quelle parole de reconfort, quelle leçon entend-on descendre de cet Olympe, aux heures de doute artistique et de défaillance morale? Cette forme prétentieuse qu'on appelait la forme académique, ce tour convenu et gourmé, imposé aux idées et aux choses, n'existe même plus. L'Académie a perdu son style; perte médiocre après tout; il n'est point offert de récompense à qui le rapportera.

Mais, dit-on quelquefois, l'Académie est un salon où l'on sait causer avec grâce, avec courtoisie; on y entretient le charme des procédés délicats; l'urbanité française, effarouchée par les révolutions, s'est réfugiée dans ce colombier. C'est là qu'on voit encore de véritables grands seigneurs et de beaux diseurs. On explique même par cette raison l'affluence toute particulière des dames aux jours solennels. Eh bien, nous croyons que sur ce point encore il faut se garder de concevoir trop d'illusions. Si l'Académie est un salon, c'est un peu à la façon du salon de Curtius, avec des têtes de cire qui ne disent rien et des habits brodés. Mais, quand le phénomène de la parole est permis à ces représentants de l'urbanité française, presque toujours ils en abusent pour se faire en fort mauvais style de fort mauvais compliments. Je n'en veux pour preuve que le discours de M. Flourens, qui a dit à M. Legouvé : « Nous ne vous avons nommé que par égard pour M. votre père; vous n'avez fait que des petites choses; votre pièce la plus spirituelle est de M. Scribe; quant à votre livre sur les femmes, c'est de la galanterie sans portée et sans utilité. » Si c'est ainsi que l'urbanité s'exprime, l'Académie fera bien de donner une nouvelle définition de ce mot

dans son dictionnaire. Mais, objectera-t-on, M. Flourens n'est pas un grand seigneur! Puisqu'il n'est pas non plus un écrivain, qu'est-ce qu'il fait donc à l'Académie? Hélas! il n'y fait rien, comme les autres; on peut donc l'y laisser sans inconvénient.

Chose étrange! et qui prouve l'irrésistible violence des dépravations de goût et des préjugés: tout le monde avoue plus ou moins explicitement ce que nous venons de dire; tout le monde se moque de l'Académie, et tout le monde veut en être, même des vrais littérateurs, même des hommes de génie. Après avoir conquis la gloire, plus d'un veut momifier sa renommée et sollicite cette consécration, comme si elle prouvait plus qu'un bon livre ou qu'un bon drame. Je ne puis attribuer cette ambition, trop universelle pour être contestée, qu'à une revanche de l'imperfection humaine sur l'émancipation acquise par le travail et le talent. Il y a quelque chose en nous d'ironique et de méchant qui nous pousse à nous amoindrir, à gâter nos meilleures facultés, et les gens qui ont une auréole naturelle autour du front ont parfois la détestable manie de se découper une couronne de clinquant. Pour les uns, pour les plus grands, c'est une sorte de suicide, et chacun sait que le suicide a sa contagion; pour les médiocres, c'est-à-dire pour les plus nombreux, l'Académie est un terrain niveleur où les intelligences deviennent confraternelles; où, en se traitant de collègues, on peut se croire égaux; où l'homme sans talent, portant le même habit que l'homme inspiré, semble le valoir. Dans un recueil de contes d'Andersen, qui vient de paraître ces jours-ci, j'ai lu l'histoire de deux coquins exploitant la vanité humaine, et se disant inventeurs d'une étoffe merveilleuse dont on faisait des vêtements splendides, mais rigoureusement invisibles pour les imbéciles. Le prince, les ministres, le peuple, tout le monde alors, ne voulant pas convenir de sa sottise, se tord d'admiration devant ces prétendues étoffes qui n'existent pas. Le prince a l'air de s'habiller et les ministres en vont faire

autant, quand un enfant, qui n'a pas de raison pour n'être point sincère, s'écrie que tous ces gens-là sont nus. La voix de l'innocence sert de prétexte au sens commun, qui reprend son empire. Eh bien, l'habit à palmes vertes ressemble beaucoup à ces étoffes invisibles. On croit s'habiller en le mettant; on se déshabille. On a peur de passer pour une nullité si l'on n'endosse pas un uniforme que M. Nisard a endossé, et l'homme de valeur sérieuse, contraint par le respect humain, court le risque d'un ridicule. Une fois qu'on a franchi le seuil de l'Académie, l'esprit de corps, la discipline, l'indolence paralysent les volontés, et par le seul fait de son entrée à ces Invalides, le génie le plus alerte ressent les premières atteintes d'une paralysie dont il ne guérit plus. Je compare l'Académie aux Invalides; c'est là en effet le rapprochement le plus naturel, et dans bien des cas, la seule excuse de certaines candidatures. On va se reposer là des grandes batailles, des victoires ou des horions subis. Le jour d'une grande fête, on a aussi son inoffensive artillerie; on fait du bruit, les passants battent des mains; cela ne tue personne; cela amuse un peu, et le lendemain on rentre dans le silence. Quelquefois, les malins mettent du gros sel au lieu de mitraille dans leurs bouches à feu; cela blesse d'une façon comique, et cela fait croire qu'on est dangereux.

Nous avons à rendre compte des deux coups de canon échangés ces jours-ci entre M. Legouvé et M. Flourens. M. Legouvé avait mis une poignée de sel dans sa pièce; M. Flourens avait cru en mettre dans la sienne.

M. Legouvé est un littérateur estimable, un causeur spirituel, un homme du monde, et du meilleur monde, qui s'est tiré habilement de l'éloge de M. Ancelot, et qui se tirera toujours avec bonheur des situations périlleuses. Héritier d'une renommée paisible et charmante, il a accepté avec une tendresse de bon goût la succession paternelle, qui n'a pas dépéri entre ses mains. Son père avait chanté les sœurs, les épouses, les mères; M. Ernest Legouvé a compris que par ce

temps de problèmes et d'agitations sociales les madrigaux auraient tort, et il a écrit avec une plume parfois éloquente, toujours ferme et ingénieuse, un excellent livre de morale, qui était son meilleur titre à l'Académie, et que par conséquent M. Flourens s'est appliqué à rabaisser. Poëte dramatique, M. Legouvé a eu des succès dont tout le mérite ne doit pas être attribué à M. Scribe, ainsi que l'a dit encore avec exagération M. Flourens. Il a fait une tragédie, *Médée*, qu'il a eu la chance de ne pas voir jouée par mademoiselle Rachel, et qui a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour madame Ristori, la seule actrice que nous ayons en France... pendant deux mois! Tout sourit donc à M. Ernest Legouvé; l'Académie faisait un peu partie de l'héritage paternel; le fils y a prétendu, par piété filiale, et, ainsi qu'il l'a dit lui-même en commençant son discours, il a cru n'acquitter sa dette envers son père que lorsqu'il est monté au fauteuil.

Que dire maintenant des deux discours? Ils ont été ce qu'ils devaient être, ce qu'ils pouvaient être. Celui de M. Legouvé, fin jusqu'à la ténuité, spirituel, plein de ménagements, bien écrit, sans haute portée, sans mouvement oratoire, mais d'une lecture facile, un bon article de journal; celui de M. Flourens, gourmé, pédant, haché, ingénieux par intervalles, toujours mal écrit, a voulu être épigrammatique et n'a été que brutal. Du reste, de part et d'autre, aucune tentative d'idée élevée, aucun souffle, aucune allusion aux ténèbres qui sont descendues dans le monde moral. Ce sont deux morceaux de littérature; le premier n'a sur l'autre que la supériorité des agréments de style; mais le second est bien plus académique par l'allure et par l'ennui.

M. Legouvé a parlé en forts bons termes de son prédécesseur, M. Ancelot. Il n'en a pas fait un homme de génie, ce qui eût été abuser du droit d'éloge; il l'a mis à sa place, parmi ces écrivains aimables du trône et de l'autel que la révolution de 1830 a donnés au vaudeville; mais l'occasion de faire l'éloge de la tragédie était trop tentante en présence d'un audi-

toire qui compte l'auteur d'*Arbogaste*, et à propos de l'auteur de *Louis IX*, pour n'y pas céder. Par suite de ce penchant à être agréable à ses hôtes, M. Legouvé ne s'est pas aperçu que M. Victor Hugo était bien loin de là, et il a raillé les romantiques, par simple politesse et avec un entrain charmant.

Il n'est pas besoin de réfuter cette théorie de la prééminence de la tragédie. « La tragédie, a dit M. Legouvé, a un mérite assez rare : c'est qu'elle a été condamnée à mort deux ou trois fois, et qu'elle vit toujours. » Nous voudrions savoir dans quel coin, sur quel théâtre, on ressuscite et on fait vivre des tragédies ! Mademoiselle Rachel, qui ne savait jouer que de cet instrument solennel, l'a mis à la mode pour elle-même. Racine et Corneille, dont le génie robuste survit au culte de leur muse, lui ont fourni l'occasion de belles déclamations. Mais est-il vrai que la tragédie ait prouvé par ce succès tout individuel, tout isolé, qu'elle était encore dans nos mœurs, dans nos passions ? Est-ce que le génie contemporain a relevé l'autel de Melpomène et dérouillé les poignards classiques ? Non. L'ivresse des premiers temps romantiques s'est apaisée, voilà tout. On admire, on vénère toujours les grands poëtes pour lesquels la tragédie a été le prétexte de beaux vers et de beaux mouvements, mais comme on admire les monuments d'un autre âge, en les laissant dans le milieu qui les a inspirés. Quant à cette prétention de l'orateur que la tragédie représente l'idéal, l'héroïsme, nous aurions beaucoup de choses à dire. Est-ce que l'honnêteté, la vertu bourgeoise, le devoir en frac et en blouse, n'a pas aussi son idéal ? Faut-il donc toujours prendre des rois et des reines pour enseigner ? Cette distinction que cherchait à établir M. Legouvé entre l'homme et le héros me semble dangereuse, et, si j'osais, je dirais immorale. La vie vulgaire et prosaïque pour laquelle nous sommes tous faits a besoin que nous éclairions notre conscience, que nous la remplissions de tous les bons sentiments humains, courage, patience, travail, honneur, probité, fidé-

lité à la foi jurée, etc... Mais il nous suffit d'être *hommes* ou de chercher à le devenir, sans prétendre être des *héros!* Je me défie de l'héroïsme qui a toujours l'air d'un tour de force de la vertu.

Qu'on écrive pour nos théâtres des drames en beaux vers ou en belle prose dans lesquels on mettra en jeu les bonnes et les mauvaises passions; qui montreront le père, l'époux, le citoyen, la mère, l'amante, dans les conditions réelles, actuelles, agissant et accomplissant leur devoir, et je crois que les spectateurs gagneront plus à ces tableaux qu'aux impossibles récits de Théramène. On n'a pas besoin tous les jours d'être grand comme le Cid, d'être stoïque comme le vieil Horace, d'être martyr comme Polyeucte, d'être prophète comme Joad; mais tous les jours on a besoin d'avoir de l'amour pour les siens, de la probité, de la charité pour les autres, de la vaillance contre les obscures mais sérieuses attaques de la vie. Est-ce à dire qu'il faille se refuser la joie de contempler par intervalles quelque colosse humain de courage et de génie? Non. Mais les colosses sont des exceptions qui, par leur dimension même, découragent l'émulation humaine, au lieu de l'exciter; je ne crois pas qu'on gagne beaucoup à les contempler. La société de Louis XIV, qui a vu défiler de si majestueux héros, en est-elle moins tombée en pourriture sous Louis XV? Qu'était-il resté du Cid, d'Horace, de Polyeucte et de Joad sous la régence?

Ce que les moralistes (et les poëtes dignes de ce nom sont des moralistes) doivent surtout rechercher, c'est la consolation des misères morales, c'est le baume pour les blessures quotidiennes, c'est l'espérance pour toutes les intelligences. On n'a pas tous les jours son pays à sauver, mais on a tous les jours à le servir; les vertus pratiques du citoyen ont donc besoin d'être enseignées plutôt que les prouesses grandioses. On n'a pas tous les jours à venger son père d'un soufflet, mais on a tous les jours à l'aimer et à continuer son œuvre. Toutes les femmes ne sont pas Chimène, mais toutes ont droit à l'es-

time, au respect. Encore une fois, j'admire les héros, mais je crois que leur culte exclusif a des périls. Quand quelques hommes sont acclamés comme des quintescences d'honneur, de génie, de talent, les autres se croient dispensés d'avoir leur part de ces vertus. Il se fait une absorption exagérée de la vie sociale par un seul ou par quelqnes-uns, au détriment des autres; le siècle des grands hommes amène presque toujours le siècle des petits hommes. C'est dans ce sens que je trouvais immoral et dangereux ce culte de l'héroïsme, qui est le premier prétexte de toutes les idolâtries et l'excuse de tous les fétichismes.

Rousseau a dit, et ses paroles résument parfaitement notre opinion sur ce point : « La continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demande pas moins de force que les actions héroïques; on en tire meilleur parti pour l'honneur et pour le bonheur, et il vaut infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes que quelquefois leur admiration. » Eh bien, ces règles de la vie ordinaire doivent servir de guide aux poëtes dramatiques. Le théâtre n'est point une foire où l'on montre des hommes de six pieds, mais un miroir pour des hommes de notre taille. Quant à l'idéal, il se trouve partout, sous la plume d'un homme de talent, dans l'histoire de César Birotteau, aussi bien que dans l'histoire d'Agamemnon.

M. Legouvé a comparé la tragédie à un ballon; je n'aurais pas trouvé une meilleure épigramme. Vide, gonflée, et toujours exposée aux coups d'épingle de la réalité, la tragédie s'envole, mais comme la fumée et comme les nuages, dans le vague, et sans pouvoir nous guider par quoi que ce soit. J'aime mieux, pour continuer la métaphore, le drame, cette locomotive ardente qui rugit, mais qui court sur le sol, traînant après elle tout un peuple qu'elle porte vers un but déterminé. Mais, après tout, M. Legouvé tient-il à sa définition de la tragédie? N'est-ce pas là une flatterie de bon ton et une excuse de *Médée?*

A propos de *Médée*, et pour prouver à M. Legouvé combien

il est dangereux de poser en matière d'art des règles trop absolues et trop restrictives, je lui rappellerai que dans son *Histoire morale des femmes*, au chapitre de la mère, il a prétendu que « la fiction théâtrale elle-même n'avait jamais osé porter atteinte à ce personnage de la mère. Le théâtre, continue-t-il, a représenté des épouses adultères, des frères ennemis, des fils qui tuaient leur mère; mais une mère qui tue ses enfants, il n'en existe qu'une dans l'histoire poétique, c'est Cléopâtre. »

Ne trouvez-vous pas piquant que ce soit l'auteur de l'*Histoire morale des femmes* lui-même qui donne l'exemple de cette infraction à la loi de convenance imposée par lui au théâtre, et que ce soit le type de Médée qu'il ait précisément choisi? Les subtilités débitées par l'héroïne de M. Legouvé à Jason, en lui reprochant d'être l'instigateur du meurtre, n'empêcheront jamais que Médée n'ait tué elle-même ses enfants. Qu'on lui donne les circonstances atténuantes, mais qu'elle soit déclarée coupable! Il est donc bien inutile de prononcer des exclusions. Si la tragédie de *Médée* est une belle chose, M. Legouvé aura raison contre lui-même. Mais, en attendant, avons-nous tort d'être un peu en défiance de ses assertions académiques, et ne nous a-t-il pas donné le droit de constater la fragilité de ses théories?

Quant au passage du discours relatif aux collaborations, il nous paraît préparer la candidature de MM. Leuven et Brunswick; c'est tout ce qu'on peut en dire. Se mettre deux pour avoir le talent d'un seul ne sera jamais qu'un expédient; et, bien que je n'aime pas le discours de M. Flourens, je dois avouer cependant que celui-ci a été dans son droit en répondant qu'on ne fait pas des pièces comme le *Misanthrope* en collaboration. Les collaborateurs sont comme des béquilles; on s'en passe quand on sait marcher seul; il vaut mieux s'en servir que de ne pas marcher du tout; mais ils rendent des services et ne constituent pas un principe. Le travail solitaire, acharné, même impuissant, rapporte moins, mais vaut plus

pour la conscience. On doit s'aider les uns les autres dans la tâche quotidienne, mais non pas s'absorber. Il n'y a pas de nation sans individualités ; il n'y aurait plus de littérature s'il n'y avait que des collaborations. M. Legouvé veut des héros dans les tragédies, mais des anonymes dans les tragiques ; c'est trop et trop peu de prétentions.

Nous n'avons qu'à applaudir à la fin du discours. Cet éloge éloquent de la famille moderne n'était peut-être pas amené bien directement par le sujet ; mais il n'est pas permis à un Legouvé de manquer l'occasion de rendre aux femmes un hommage qui peut faire sourire, et qui, au fond, est une preuve d'intelligence sérieuse et de conscience. En somme, à part quelques restrictions, nous trouvons que la séance académique a été l'occasion d'un légitime et beau succès pour M. Ernest Legouvé ; mais nous ne savons pas si, parmi ceux qui l'ont si bruyamment applaudi, il s'en trouvait beaucoup dont la sympathie fût aussi sincère que celle que nous avons toujours eue pour ce talent facile et gracieux, pour cet homme de bonne volonté qui avait parfaitement compris les tendances de la révolution de février, en faisant à la jeunesse un cours sérieux et libre sur le rôle de la femme dans la société de l'avenir.

M. Flourens, ainsi que nous le disions en commençant, n'a pas ménagé le récipiendaire ; il l'a aussi maltraité que le style. Son discours, plein de lieux communs, fleuri des métaphores de la rhétorique, n'est pas seulement de la mauvaise prose et de la mauvaise critique, mais aussi du mauvais ton. Je ne sais pourquoi l'Académie prend la mode de tancer vertement, et souvent avec injustice, ceux qu'elle a admis à l'honneur de ses fauteuils. Il semble qu'à chaque entrée nouvelle, on veuille se défendre d'avoir nommé le nouvel élu ; il n'y a même plus, au fond de ces mercuriales, le complément obligatoire et banal dont on entortillait jadis les épigrammes. On jette crûment les reproches en face ; on tient à prouver au public que tous les choix de l'Académie sont plus que contes-

tables. Ce n'était pourtant pas ce qu'il y avait lieu de démontrer dans le cas présent.

M. Flourens n'est pas un grand seigneur, mais il passe pour un savant à l'Académie française. Il y représente la physiologie et l'élixir de longue vie. Nommé autrefois aux dépens de Victor Hugo, pour montrer à ce dernier qu'on s'y connaissait en antithèse violente et sarcastique, M. Flourens n'a pas pardonné aux romantiques sa victoire sur eux ; il ne se lasse pas de triompher, et la dernière séance lui a permis de déployer une fois de plus, sur ce sujet, ses grâces naturelles et extranaturelles.

Répondant à M. Legouvé, il est entré brusquement en matière, et lui a parlé aussitôt de la *lyre* du *Mérite des femmes*, du sanctuaire dela famille *empreint d'inspirations*, de l'*ombre* de la reconnaissance qui a abrité les premiers essais du nouvel académicien, et des *échos protecteurs* qui ont reçu ses vers. Un terme affectionné par M. Flourens et qui revient plusieurs fois n'est autre que celui-ci : la *touche* du poëte. « Bientôt, dit-il, *reprenant* la *touche* du poëte. » « Les études qui ont donné à votre *touche* le *ton* grave qui est le *ton* vrai de la tragédie. »

M. Flourens n'est pas tout à fait du même avis que M. Legouvé sur la question de la tragédie. « L'art, dit-il, en se perfectionnant, s'est imposé le devoir de *borner* le domaine de l'*idéal.* » Je trouve à ce compte-là que le discours de l'illustre physiologiste est trop perfectionné. Mais en vérité est-il sérieux, après vingt ans de luttes et de conquêtes, de venir nous parler des bornes de l'idéal ?

Ces chicanes, au surplus, de M. Flourens ne sont que les bagatelles de la porte. Ce qu'il reproche surtout à M. Legouvé, c'est d'avoir, « *par une vibration du cœur paternel,* » écrit l'histoire morale des femmes. M. Flourens défend la plus laide moitié du genre humain. Il trouve que « les femmes doivent *s'abriter à l'ombre des vertus suaves,* » que ce parasol leur suffit, et « *que ces êtres délicats rétablissent par les joies se-*

crètes de la conscience un équilibre qui, pour être voilé, n'en est que plus doux. » Se roulant alors, avec l'aimable abandon d'un troubadour de l'Institut dans les périphrases les plus galantes, et voulant rendre M. Cousin jaloux de ses hommages rétrospectifs, M. Flourens s'agenouille devant l'hôtel de Rambouillet. « C'est là que Malherbe, Racan, Vaugelas, Balzac, Voiture, apportaient leur encens à des femmes spirituelles, *qui*, quoique égarées par leurs prétentions, furent utiles, car elles donnèrent le signal des luttes animées de l'esprit entre les deux sexes, et leur préciosité même, *qui* opposait une digue à la crudité d'un langage *qui* alors n'était pas plus châtié *que* ne l'était le goût, devint une cause d'efforts et par là de progrès. »

Cette tirade a pour but sans doute de prouver que M. Legouvé a tort de réclamer pour les femmes plus de droits civils, une autorité plus réelle, plus d'égalité dans la famille et dans la société. Car, au fond, c'est de cette question qu'il s'agit. Je crois très-sincèrement que M. Flourens n'a pas lu, n'a pas même feuilleté le livre de M. Legouvé. Il n'y voit que des flatteries aimables, que des hommages poétiques. C'est une erreur! Demander, à l'aide d'arguments sérieux, de preuves historiques, pour les jeunes filles : une réforme de l'éducation, une loi sur la séduction, l'intervention réelle des fiancées dans la rédaction de leur contrat, etc.; pour les épouses : une majorité, l'administration de leurs biens particuliers, le droit de paraître en justice sans le consentement de leur mari, la limitation du pouvoir du mari sur la personne de la femme, etc.; pour les mères : droit de direction, droit d'éducation, droit de consentement au mariage de leurs enfants, etc.; pour les femmes : admission à la tutelle et au conseil de famille, admission aux professions privées, admission dans les limites de leurs qualités et de leurs devoirs aux professions publiques et sociales; demander tout cela, c'est mettre le doigt sur un des points saignants de la société actuelle; c'est faire plus qu'un livre de sympathie banale et tou-

chante; c'est s'aventurer dans une voie laborieuse et difficile, mais sévère et élevée. Traitez M. Legouvé de socialiste, soit; mais ne confondez pas l'effort d'un homme attristé du dix-neuvième siècle avec la guirlande poétique cueillie par la muse légère d'un autre âge. Les railleries prétentieuses de M. Flourens, ses conseils à un provincial, son éloge de la conversation des salons, tout cela est inutile et n'est qu'un prétexte à expansion du *fluide* poétique, comme il appelle lui-même la poésie. Si l'on voulait faire l'Académie et les femmes présentes juges d'une controverse, il fallait prendre la question de plus haut; mais il fallait lire, étudier; et l'Académie a horreur des problèmes sérieux. Le monde va comme il peut; elle ne s'en occupe guère. Les petites questions, les petites critiques, la petite littérature : voilà ce qui la met en verve. Je disais que ces invalides aimaient à tirer le canon, à faire du bruit; ils aiment aussi à porter des petites lances sans danger, avec des petites banderoles; le vent joue dans ces flammes, les agite; cela réjouit l'œil, et... voilà tout! La séance finie, il ne reste rien de ces solennités, rien que cette triste et double impression :

D'un côté les efforts pénibles d'un homme de valeur pour s'amoindrir, pour dissimuler la franchise de ses pensées, pour ne heurter aucune idée trop sérieuse, et perdant, ou risquant au moins, des amitiés loyales, pour une fraternité mensongère. De l'autre côté, l'esprit de corps le plus étroit, la morgue la plus infatuée, la négation la plus absolue des récentes conquêtes de la littérature; un corps illustre qui s'isole de plus en plus de son siècle et ne veut rien voir, rien entendre de ses douleurs, de ses troubles, de ses doutes, de ses agitations; voilà le spectacle que donne l'Académie à chaque nouvelle réception. Il est vrai que les dames y sont nombreuses, qu'elles ont de fraîches toilettes; qu'elles sont accessibles à l'émotion; que les académiciens ont des palmes à leurs habits qui peuvent passer pour des branches de myrte; que les orateurs lisent bien; que l'auditoire est bienveillant; qu'on applaudit

beaucoup, et que l'Académie enfin n'est qu'un salon, bavard, inutile et vain, comme la plupart des salons d'à présent. En somme, les dames sont devenues le seul agrément de l'Institut. Quel dommage qu'elles n'y fassent qu'écouter!

Mars 1856.

II

RÉCEPTION DE M. DE BROGLIE. — DISCOURS DE M. NISARD.

Parmi les sources de l'ennui *académique*, il en est une féconde que l'on n'a peut-être pas assez observée et qu'il est bon de constater, à la décharge de certains discours : c'est le prétexte même de ces solennités mélancoliques. Les immortels ne se réunissent jamais que pour déplorer le décès de l'un d'entre eux; ils ne donnent signe de vie que pour attester la mort. Chaque réception est un convoi réel. Je ne parle pas au figuré, et je ne fais pas allusion à l'enterrement moral du récipiendaire, qui ne se réveille jamais de la bière où on le cloue ce jour-là : mais dans le sens propre, chaque discours est un catafalque. Il est vrai que, comme dans tous les convois, on parle un peu de choses étrangères au défunt; tout en escortant la dépouille, on se livre à des dissertations éphémères sur le beau temps, sur ceci, sur cela, on fait des épigrammes, je n'ose dire de l'esprit (l'intention dans cette matière n'étant pas réputée pour le fait), mais, en fin de compte, il faut toujours en revenir à l'eau bénite sur le drap; chaque séance est un commentaire du fameux : *Frères, il faut mourir!* et l'on comprend que tous les oripeaux fanés de la rhétorique des pompes funèbres ne soient pas précisément habiles à mettre les orateurs en verve et le public en gaieté.

Encore si ces hommes, consacrés immortels par dérision, puisaient dans le prétexte même de ces séances le motif d'une échappée à travers l'infini ! Si, au lieu des banalités dont la perte d'un confrère est invariablement l'occasion, ils remuaient ou essayaient de remuer les grands problèmes qui nous attendent au seuil de la vie ! Si, en pesant les œuvres d'un académicien remplacé, ils faisaient descendre sur une gloire éteinte quelques rayons des idées éternelles ! Mais non, des épitaphes de cimetière, de la prose de première classe ; voilà tout le résultat. La mort d'un académicien n'est pas plus utile que sa vie ; et si j'osais m'appesantir sur une idée qui répugnera peut-être à la délicatesse de quelques-uns, je dirais que, par la faute des ensevelisseurs, le cadavre moral (j'entends les œuvres littéraires d'un académicien) n'a pas cette utilité pratique qu'on trouve du moins au cadavre réel, de servir d'engrais à la vie ! Depuis quelque temps ces fêtes nécrologiques se renouvellent assez fréquemment ; on nous en promet d'autres. L'Académie est dans sa lune rousse.

La réception de M. le duc de Broglie exhalait tout particulièrement ce parfum sépulcral qui est l'odeur habituelle de l'Académie. La coupole de l'Institut, froide, rigide, avec ses couronnes et ses palmes, ressemble d'ailleurs à un mausolée. On dirait que la littérature, Arthémise inconsolée, a élevé ce monument à l'éloquence enterrée, et les statues de Bossuet et de Fénelon dans des niches tumulaires confirment cette illusion, que M. Nisard n'a pas détruite. Cette séance, qu'on avait annoncée comme un plaisir piquant, presque comme un scandale, s'est traînée péniblement, et M. Flourens a été à même de constater, au profit de la physiologie, tout ce que les os maxillaires du visage humain peuvent supporter de bâillements sans se briser. La cérémonie funèbre a duré deux heures et demie, et le *Requiem* de M. Nisard entre pour les deux tiers à peu près dans ce total.

Chateaubriand parle dans ses Mémoires, à propos d'une levée de boucliers des légitimistes, « du passé qui veut réta-

blir avec *ses mains d'ombre* la famille qu'il n'a pu soutenir de ses vivantes mains. » Cette phrase nous poursuivait, tandis que nous nous appliquions à écouter M. de Broglie et à comprendre M. Nisard. Il nous semblait que nous avions devant nous deux évocations; l'ombre d'hier parlait à l'ombre d'aujourd'hui, et dans ce dialogue des morts, il s'agissait de part et d'autre de soulever des fardeaux impossibles, que ne pouvaient saisir les mains diaphanes. Constatons toutefois, pour être juste, qu'on a applaudi aux efforts de M. de Broglie, et que M. Nisard a eu le seul succès auquel il puisse raisonnablement prétendre, celui d'être écouté jusqu'au bout. La réunion nombreuse et brillante ne diminuait pas la tristesse de ce jour; les éclatantes toilettes des dames se remuaient à travers les habits noirs, comme des bluets et des coquelicots parmi les herbes d'un cimetière; c'était un élément de contraste, voilà tout.

On s'attendait de la part de M. le duc de Broglie, ancien ministre de Louis-Philippe, à quelques vagues ironies, à un peu d'aigreur, à des allusions; la bonne volonté d'une partie de l'auditoire venait même, au début, en aide à l'orateur, et, voulant applaudir avec malice, applaudissait sans discernement. Mais M de Broglie, courtois, poli, d'une affabilité un peu hautaine, a glissé sur tous les points délicats, sans insister. Son libéralisme douillet a bien risqué, dans d'assez bons termes, un éloge légitime de l'éloquence parlementaire; mais en accompagnant cet hommage rétrospectif des vieilles injures à la révolution, M. de Broglie a prouvé une fois de plus qu'il appartenait à cet incorrigible parti pour qui les chutes ne sont que des échecs et ne sont pas des leçons. Il est impossible, après l'écroulement complet des royautés constitutionnelles, de revendiquer avec plus d'aveuglement les mérites infaillibles de ce régime. Parler de la liberté, faire bruire avec une voix insidieuse ce mot magique à des oreilles avides de l'entendre, c'est quelque chose sans doute pour recueillir des applaudissements; mais ce n'est pas assez pour ceux qui ont expérimenté les conditions de cette liberté ré-

glée; et n'avoir rien de plus nouveau à offrir aujourd'hui que ce que l'opinion publique a rejeté déjà plusieurs fois, c'est trahir autant d'entêtement que d'impuissance. Voilà pourquoi nous ne nous sommes associé qu'avec une grande défiance et sous toutes réserves aux sentiments libéraux subtilement exprimés par M. de Broglie.

Quant à M. Nisard, on attendait aussi son discours avec quelque impatience. On parle beaucoup de M. Nisard depuis quelque temps; nous ne savons pas trop pourquoi. Puisqu'on ne lit pas ses livres et qu'on n'aime pas à écouter ses leçons, on devrait le laisser jouir en paix du repos que ses évolutions laborieuses dans divers partis lui ont mérité. Il paraît, à tort sans doute, que M. Nisard passe pour l'inventeur d'une théorie particulière sur la morale, qu'il partagerait en deux nuances : la grande et la petite morale. On pensait que le discours de jeudi serait le prétexte d'explications sur ce sujet; mais l'attente a été trompée : il n'y a pas trace de morale dans tout ce qu'a débité M. Nisard; et son discours, *immortellement* ennuyeux, n'a prouvé que la férocité de vengeance d'un orateur incompris qui tient enfin une bonne fois un auditoire et qui veut en abuser. L'assemblée a été courageuse et impassible; prise au piége, elle s'est résignée. M. Thiers est le seul auquel la patience ait manqué. Dès qu'il a vu M. Nisard prendre la parole, il a pris la fuite, faisant sourire et rendant jaloux ses voisins. Mais l'Académie et le public, mornes et stoïques, ont subi, pendant six quarts d'heure, cette pluie monotone. M. Nisard ne se plaindra pas du bruit; il est impossible d'obtenir un silence plus complet, plus inviolable. Dès qu'un turbulent osait applaudir, ce qui eût fait du désordre, des *chut* énergiques l'avertissaient de l'inconvenance, et l'orateur reprenait ses périodes, en interrogeant avec angoisse son voisin, M. Villemain, qui lui souriait et l'encourageait, avec la finesse d'Ésope et la cruauté de Glocester.

Disons toutefois que, pour un orateur qui a si rarement la

bonne fortune d'un public, M. Nisard n'a pas démesurément abusé de ceux qu'il tenait enfermés. Je sais bien qu'il a parlé pendant six quarts d'heure; mais qui donc l'empêchait de parler pendant douze? Sachons-lui gré de sa générosité. D'ailleurs, la tâche était rude. Si le silence a son mérite, il a aussi son inconvénient. Ce pauvre M. Nisard, essoufflé, haletant, malgré sa façon de hacher son débit, s'essuyait le front, s'arrêtait à chaque tirade, espérant le repos que donnent les bravos; mais cette cuve glaciale, que formaient toutes les têtes amoncelées sous la coupole, repoussait les regards suppliants de l'orateur et lui renvoyait ses paroles sans écho. Pour cette fois, M. Nisard regrettera de n'avoir pas été interrompu, surtout après M. de Broglie, qui l'avait été souvent.

Celui-ci s'est montré, dans son début, d'une modestie un peu fière, mais pleine de grâce; il s'est demandé à quel titre l'Académie l'avait nommé, et appréciant à leur valeur ses divers écrits, il a eu le bon goût, que M. Nisard n'a pas compris, de n'en point parler; il a rapporté l'honneur de son élection à ses travaux parlementaires :

« Je suis, messieurs, a-t-il dit, le dernier produit de ce libre échange entre les lettres et la politique, le dernier en ordre de date comme en ordre de mérite; le dernier vestige de ce qui n'est plus. L'Académie, qui n'oublie rien, en recueillant les moindres débris du passé, s'élève au-dessus de l'instabilité des temps et de la versatilité des esprits. Mon titre, à ses yeux, le voilà; qu'il me suffise et la justifie. »

Ces précautions oratoires ont été du goût du public, qui les a vivement applaudies, nous laissant indécis pourtant sur la question de savoir s'il entendait par là les contredire ou les ratifier. Abordant l'éloge de M. Beaupoil de Sainte-Aulaire, M. de Broglie a raconté l'histoire des premières années de son prédécesseur; ayant à parler de la Terreur, M. le duc n'a pas manqué cette occasion de la flétrir. « Son aïeul, s'est-il écrié, n'avait échappé que par miracle à la *commune destinée* des gens de bien sous la Terreur. » Quand donc l'histoire ces-

sera-t-elle d'être la calomnie réciproque des partis? Voilà un homme politique, très-blasé sur les moyens de gouverner, qui se trouvait dans les conseils de Louis-Philippe, quelques mois avant les massacres de la rue Transnonain, et qui, ayant à dire son opinion sur un fait aussi considérable, sur un système aussi délibéré que la Terreur, conclut tout simplement, sans hésitation, que ce fut la colère des scélérats contre les gens de bien! J'aime les raisons d'humanité, les répugnances glorieuses pour tous les moyens violents. Je hais d'une haine trop profonde les massacres, les mitrailles, les proscriptions, les échafauds politiques, pour faire l'apologie de la Terreur. Mais l'horreur pour le sang n'a pas besoin de s'aider de la calomnie. Que l'on discute l'opportunité, l'efficacité de la Terreur, je le conçois; que l'on revendique, comme ne cesse de le faire M. de Lamartine, l'inviolabilité absolue et quand même de la vie humaine, j'y souscris de grand cœur. Mais changer des acteurs politiques, comme ceux du grand drame de 93, en assassins de grande route, c'est manquer à la gravité de l'histoire, c'est fournir un prétexte trop facile et trop dangereux pour les représailles violentes.

Nous ne comprenons pas davantage la pitié de M. de Broglie pour la nécessité que M. de Sainte-Aulaire eut à subir, en disputant une place d'ingénieur géographe au concours.

« Ces places, dit l'orateur, étaient les seules qui fussent alors réservées, dans l'ordre civil, aux élèves de l'école.

« Elles étaient au nombre de six.

« Les juges du concours étaient Laplace, Monge et Lagrange.

« Ainsi s'écoulèrent laborieusement les premières années de sa jeunesse. *C'est à ces conditions qu'existaient, dans la patrie les enfants de ceux que la persécution forçait à s'expatrier.* »

Ne voilà-t-il pas des conditions bien rigoureuses? et la France ne fut-elle pas une marâtre en exigeant que les fils des émigrés se rendissent utiles et devinssent des savants?

M. Beaupoil de Sainte-Aulaire fut contraint au travail dans sa jeunesse, et quel travail! celui d'ingénieur géographe! quelle honte et quelle humiliation!

M. de Broglie avait à expliquer comment son prédécesseur a servi tous les gouvernements, depuis l'empire jusqu'à la royauté de juillet; et, ne prévoyant pas que M. Nisard, auquel ces sortes de dévouement successifs sont loin de répugner, lui viendrait en aide dans son apologie, le récipiendaire a cru devoir justifier M. de Sainte-Aulaire par une théorie de sa façon; il n'admet pas, dit-il, l'idée qu'il *puisse exister en politique des dogmes, comme en religion*. Le mot est grave; sous une apparence d'éclectisme, il supprime tout principe, toute moralité. S'il n'y a pas de dogme, il n'y a plus d'apostasie, et à quoi bon parler plus loin avec aigreur des conversions ardentes de 1848! S'il n'y a pas de dogme, la fidélité est une duperie, les serments sont un piége; trahir, ce n'est que changer de point de vue. Le drapeau est un haillon blanc, rouge, tricolore, selon le vainqueur du jour et l'intérêt du moment! Avec une pareille théorie, on a plus de deux morales, car on en crée trois, quatre, dix. Plus de dogmes! c'est-à-dire plus de convictions, plus d'apostolat, plus de foi, plus de parti; mais l'indifférence ou le calcul! La politique cesse d'avoir une âme, une philosophie; ce n'est plus qu'une étude d'équilibre ou un travail de joueur d'échecs. Nous connaissions cette théorie, sans en avoir le mot; on peut la nommer maintenant, c'est l'indifférence, c'est l'athéisme en matière politique; c'est ce culte du hasard, du succès, qui fait des historiens comme M. Thiers, des hommes d'État comme M. Guizot, une génération sceptique, railleuse, matérialiste, comme celle qui nous entoure. M. Nisard a été enchanté de cet aveu, et il s'est empressé, dans sa réponse, d'appeler cette théorie le patriotisme. A ce compte-là, M. Nisard, qui n'a pas eu jusqu'ici de dogmes absolus et qui est passé par toutes les nuances des opinions les plus contradictoires, est un grand patriote; c'est peut-être ce qu'il voulait faire dire.

Il est tout simple que, n'admettant pas de principes essentiels, M. de Broglie nous ait donné successivement dans son discours l'éloge du 18 brumaire, de l'empire, des deux restaurations, de la royauté de Louis-Philippe. Mais pourquoi s'arrêter en si beau chemin et ne pas aller jusqu'où va M. Nisard? Pourquoi apporter tant de réticences depuis 1848? En vertu de quoi boudez-vous, puisque votre religion n'a pas de dogmes? Et n'êtes-vous pas un peu suspect, quand vous parlez de liberté de tribune, du culte des idées éternelles, du travail de la pensée, de toutes les nobles et grandes choses qui constituent précisément ce que nous appelons des dogmes fondamentaux? Ce tout petit mot échappé au scepticisme d'un homme d'État en retraite éteint les lueurs qui glissaient le long de son discours, en l'éclairant par intervalles d'une façon saisissante. Je me souviens que l'orateur a signé les lois de septembre; dès lors, ce libéralisme après coup, qui tentait de nous émouvoir au début, paraît froid et sec, comme la bonhomie, comme la politesse de l'égoïsme ; et ces regrets solennels pour les régimes disparus ne sont plus que le dépit de la vanité.

Dans un tableau assez ingénieux de la Fronde, à propros de l'histoire qu'en a écrite M. de Sainte-Aulaire, M. de Broglie essaye de diminuer la spontanéité du mouvement de 1789 et réclame pour le parlement de 1648 l'antériorité des réformes. Il est évident que l'explosion sublime de 89 avait été préparée par une lente et sourde fermentation; que la lave qui s'échappa bouillonnante et invincible s'était échauffée pendant des siècles; mais à quoi bon établir une généalogie pour paraître contester ensuite à la révolution sa légitimité? C'est précisément parce qu'elle eut des aïeux, monsieur le duc, qu'elle n'est pas une aventurière, et qu'elle a droit à des descendants.

En somme, spirituel, courtois, blessant, beaucoup plus par le fonds que par la forme, le discours de M. de Broglie, favorablement écouté, n'a pas la portée d'un manifeste et ne lais-

sera pas trace d'idée pratique dans l'esprit de ses auditeurs; disons surtout qu'il ne méritait pas le châtiment de l'interminable réponse qui lui fut faite.

On a remarqué que le nom de madame de Staël n'avait pas été prononcé une seule fois. De la part de M. de Broglie; c'est presque de l'ingratitude filiale, c'est en tout cas un oubli fort étrange. L'occasion était belle pour tout le monde; pour le récipiendaire en particulier, elle devait avoir des tentations extrêmes. A quel motif attribuer cette réserve? N'est-ce pas parce que madame de Staël fut un de ces penseurs qui, au rebours de M. de Sainte-Aulaire, osèrent braver le prestige impérial et préférer l'exil au patriotisme discutable d'une adhésion? N'est-ce pas parce que l'auteur de l'*Allemagne* croyait précisément à des dogmes, en politique comme en religion, et que ces convictions raisonnées eussent embarrassé l'orateur accommodant, le Philinte constitutionnel?

Quant à M. Nisard, s'il n'a rien dit pendant les six quarts d'heure qu'il a parlé, ce n'est pas qu'il fût embarrassé par aucune considération. On ne saurait imaginer, en effet, un plus imperturbable sang-froid, et le ton sec, tranchant, doctoral, avec lequel il débitait sa harangue, attestait un homme bien convaincu qu'on ne lui cherchera pas querelle pour ses idées, par une excellente raison, analogue à celle qui dispensait certain échevin de tirer le canon.

M. Nisard a fait un grand éloge de la diplomatie dans son discours. Nous en avons conclu que, blasé sur les triomphes oratoires, et indifférent aux bravos de l'Académie, il songeait à utiliser les derniers restes d'une ardeur qui s'éteint, en éclairant les congrès et les cabinets européens; c'est en effet la seule route qui n'ait pas encore été honorée des marches et des contre-marches de l'orateur, et son discours, creux et lourd, nous paraît un titre plus que suffisant pour appuyer sa candidature; sans compter sa grande expérience des hommes et des journaux de tous les partis.

M. Nisard, comme littérateur, a toujours été prédestiné à

l'Académie. Il appartient à cette classe aimable de critiques pour qui l'école romantique est une débauche d'écoliers. M. Sainte-Beuve, qui a plus d'une analogie avec lui et qui, après avoir passé par les mêmes métamorphoses, a roussi ses jolies petites ailes de papillon au même feu de joie de la jeunesse, M. Sainte-Beuve lui reprochait autrefois sa rigueur, tout en lui tendant délicatement la main.

Voici ce que disait l'auteur des *Consolations* :

> Ainsi je vais toujours reprenant au bel art,
> Au rebours, je le crains, de notre bon Nisard,
> Du critique Nisard, honnête et qu'on estime,
> Mais qui trop harcela notre effort légitime.

Être estimé de M. Sainte-Beuve, c'est beaucoup, c'est même tout, s'il faut s'en rapporter aux apparences qui isolent M. Nisard, et cette estime paraît avoir suffi à l'auteur du *Convoi de la Laitière;* car il ne faut pas oublier qu'avant de fourvoyer son imagination dans tous les embranchements de la morale et de la politique M. Nisard s'était égayé dans une pastorale : la France lui doit le *Convoi de la laitière*. Aujourd'hui, il serait peut-être aussi difficile de préciser les opinions littéraires de M. Nisard qu'il serait indiscret d'interroger ses convictions politiques; il passe cependant pour un des prêtres de cette école qui fait du sens commun la seule condition de la poésie. M. Nisard fournit les textes, les arguments, les vivres; en un mot il est le riz-pain-sel de l'école du bon sens.

Le bon sens, c'est ce que M. de Broglie appelle l'absence de *dogmes*, et ce que M. Nisard nomme un peu emphatiquement le patriotisme. Quitter une opinion à propos; aller aux vainqueurs la veille de la victoire; flairer la défaite deux jours avant qu'elle arrive; c'est là le fin de la politique, et c'est ce qui explique les succès de M. Nisard dans cette branche de l'activité humaine. Comme son ami M. Sainte-Beuve, le *bon* M. Nisard traversa toutes les opinions pour les expéri-

menter; lui aussi, il a quelque peu juré la mort des tyrans. Voici sur les variations sentimentales de cet homme habile des renseignements que nous croyons authentiques.

M. Nisard quitta, dit-on, le *Journal des Débats* pour entrer au *National*, et il ne faut pas croire que ce fut seulement afin d'y traiter plus librement les questions littéraires; car, du 15 janvier 1832 au 11 août de la même année, il fournit, dit-on, *soixante-dix-neuf* articles politiques, dont trente-six premiers-Paris. Les questions de politique intérieure ou extérieure, la liberté, la légalité, le budget, voilà les grandes préoccupations de M. Nisard. Il était le collaborateur assidu, sympathique d'Armand Carrel. Quelquefois, ainsi qu'on le suppose d'un article du 2 décembre 1832, sur la séance de la chambre, Carrel finissait les articles commencés par M. Nisard, et il n'y va pas de main morte, ce bon M. Nisard! C'était lui le plus fougueux, le plus compromettant! Comme il juge la loyauté de M. Périer (29 janvier)! Comme il en veut à l'infâme état de siége (articles des 11, 15, 17, 22 juin)! Ce n'est pas lui qui approuve les mesures exceptionnelles, les assommades, les visites domiciliaires!

La police surtout a le don d'exaspérer ce *bon* M. Nisard! Le sergent de ville le rend hydrophobe; son intervention lui est particulièrement odieuse. Jamais émeutier n'eut plus de violence. Le 29 janvier, à propos d'un anniversaire toléré en mémoire de Louis XVI, le futur collègue de M. de Broglie s'écrie « que les amis de la liberté ont le droit de perdre patience, à la vue d'insignes contre-révolutionnaires, et qu'ils peuvent renverser le catafalque et maltraiter l'officiant. »

M. Nisard, devenu si mélancolique, et qui prétend avoir subi des épreuves récentes, était en 1832 d'une gaieté exubérante. Il affectionnait par-dessus tout les charivaris, le tumulte, les sifflets; il se fût indigné contre la main téméraire qui eût flétri le collet d'un citoyen manifestant librement sa désapprobation dans un lieu public. Le 9 avril 1832, à propos d'un charivari donné aux députés, il appelle cela « une bonne

et gaie manière, tout à fait dans le caractère français, d'exprimer sa désapprobation et ses antipathies. » Le 25 avril, à propos d'un orateur anglais, d'un évêque antiréformiste qui s'était permis quelque excentricité, analogue à la théorie des deux morales, il affirme que le peuple anglais est un peuple sage, *très sage, qui siffle, outrage et empêche de prêcher*, etc...

Nous ne saurions dire pourquoi, mais il nous semble que M. Nisard a perdu beaucoup de son indulgence pour les charivaris et de son horreur pour les sergents de ville. Certes, nous ne l'en blâmons pas; il a raison et il use d'un droit souvent utile; l'expérience a modifié ses dispositions premières, et rien ne le désolerait plus sans doute que de passer aujourd'hui pour avoir inventé et propagé la théorie des charivaris. Quant à la police, elle a du bon. Nous ne doutons pas que, revenu de ses préventions fâcheuses, M. Nisard n'en convienne aujourd'hui avec nous.

Mais, nous dira-t-on, ces articles que vous exhumez ne sont pas signés; n'êtes-vous pas un peu trop généreux en les attribuant à qui peut les nier? Il est évident que tout est niable; que la loi Tinguy-Laboulie n'était pas inventée en 1832; que M. Nisard peut croire ses anciens manuscrits perdus, brûlés; qu'il peut supposer les témoins morts ou dispersés, et que rien ne serait commode comme un démenti; mais jusqu'à ce que ce démenti nous arrive, autorisé par des témoignages au moins probables, sinon irrécusables, nous admettrons la paternité de M. Nisard pour ces diverses théories, et pour d'autres encore dont nous parlerons plus tard; sauf, bien entendu, à reconnaître notre erreur, quand M. Nisard nous en signalera une.

Ainsi, en politique, M. Nisard fut un tapageur; puis un beau jour, la raison lui revint. L'incident Pritchard le trouva parmi les complaisants du ministère. Aujourd'hui, selon les heureuses expressions de M. Nisard lui-même, « il reconnaît le bien qui se fait par d'autres que lui, et il honore les honnêtes gens qui, comme M. de Sainte-Aulaire, comme M. Molé,

ont, sous divers gouvernements, servi la France, sans en excepter la personne du prince. » M. Nisard veut évidemment servir, et nous ne doutons pas qu'il ne le puisse, quand il aura prouvé à quoi il est bon.

En morale, il semble plus difficile de saisir l'opinion du *bon* M. Nisard, non pas qu'il y entende rien; mais c'est qu'il s'est exprimé plusieurs fois et de façons différentes sur le même sujet. Dans un compte rendu (bien signé cette fois de l'initiale N.) d'Eugène Aram, de Bulwer, M. Nisard, dans toute la ferveur de sa foi démocratique, établissait péremptoirement : « que la moralité des actions humaines n'appartient pas à celui-ci ou à celui-là, mais à tout le monde; qu'il faut être en paix avec la conscience individuelle et avec la conscience universelle, et qu'il ne dépend pas des mains qui le commettent, ni des intentions qui y poussent, qu'un crime soit ou ne soit plus un crime. » Voilà de nobles et fières paroles, sans obscurité, sans réticence. Quel qu'en soit le but, l'action criminelle est toujours haïssable; ni le prétexte du bien public, ni l'intérêt privé, rien ne doit fléchir la conscience; c'est là la seule, la vraie, l'unique morale, et ce sera la gloire de M. Nisard de l'avoir définie aussi heureusement. D'où vient donc qu'on se permet d'attribuer à ce rigide moraliste des opinions plus confuses et qu'on a répandu dernièrement le bruit étrange qu'il professait le culte des deux morales? Cela tient sans doute à d'imprudentes paroles; ayant à étudier *Martial*, M. Nisard, plein d'indulgence au fond (comme il l'a prouvé dans la question des charivaris) pour tout ce qui est gai et amusant, s'exprimait en ces termes : « Pour mon compte, je ne veux point dire du mal de *Martial;* il m'a fait voir une Rome si vive, si sautillante, si ordurière, si grande au milieu de cette race petite et médiocre, dont les vices ne sont imposants que par la masse; il m'a tant amusé de ses cancans sur les mœurs des chevaliers, des sénateurs et des valets, *que je lui pardonne volontiers d'emphatiques éloges qui lui ont été fort mal payés.* » C'est sans doute

cette indulgence pour les *éloges mal payés* qui a fait penser, bien à tort, que des questions positives intervenaient un peu trop, aux yeux de M. Nisard, dans les questions de morale. D'ailleurs, ne peut-on pas supposer que l'homme d'expérience, qui s'était mis à différents points de vue pour juger les événements contemporains, a entendu seulement dire qu'il y avait autrefois la morale du gouvernement et la morale de l'opposition, la morale du *Journal des Débats* et la morale du *National!* Voilà vraisemblablement les deux morales que reconnaît M. Nisard et qu'il a goûtées tour à tour. Mais on comprend qu'il n'y a rien d'absolu dans une pareille façon de voir, et l'on a tort, grand tort, encore une fois, d'accuser l'auteur du *Convoi de la laitière* d'avoir ébranlé le trône immuable de la conscience; il n'y a pas touché autrement qu'en se jouant un peu, et nous protestons contre les mauvais plaisants qui prennent au sérieux les définitions badines d'un humoriste de la trempe de M. Nisard.

Que dire du long discours par lequel il a fait expier à M. de Broglie et au public leur présence à la dernière réunion de l'Académie? On l'a écouté sans dire mot, c'est là un effort que nous ne demanderons pas à nos lecteurs. Bornons-nous à relever quelques passages intéressants; pour le reste, nous garantissons qu'on ne perdra rien à notre silence. M. de Broglie avait fait bon marché de ses titres littéraires; avec une modestie de grand seigneur, il s'était posé en homme politique et feignait de penser qu'on avait voulu, en le nommant, honorer l'ancien ministre de Louis-Philippe. M. Nisard ne lui a pas laissé longtemps cette illusion. Il ne tiendrait qu'à M. de Broglie de s'avouer un grand écrivain, si, en pareille matière, M. Nisard pouvait être cru sur parole. On dirait que ce dernier a voulu, par suite de la malice qui le distingue, passer pour l'homme politique et travestir M. de Broglie en folliculaire; il n'a pas osé attribuer à celui-ci le *Convoi de la laitière*, mais c'est la seule chose qui manque à la liste des nombreux chefs-d'œuvre qu'il lui reconnaît.

Fléchier dit quelque part que « les louanges sont les doux supplices de la vertu. » A ce compte-là, M. de Broglie n'a pas été sur des roses, et M. Nisard l'a supplicié de compliments : vous êtes un grand métaphysicien, un grand critique, un grand philosophe, lui a-t-il dit sur tous les tons. Jamais panégyrique plus long, plus exorbitant n'a été jeté d'une façon plus brutale au nez des gens. C'était suffoquant de parfums. Au reste, on comprend cette exagération, si, comme M. Nisard l'affirme, les écrits de M. de Broglie ont été *sa douceur, sa force dans des épreuves récentes.* On ne saurait trop remercier l'ami qui nous a soutenu dans les jours difficiles. Quelles sont ces épreuves? M. Nisard ne s'est pas expliqué, et nous sommes réduit à des commentaires que nous ne ferons pas, par discrétion. Il paraît, toujours d'après l'aveu de M. Nisard, que la calomnie a osé s'attaquer à lui. En vérité, on a pu le calomnier? Qui donc a eu cette témérité? Là encore, les renseignements nous manquent; mais il nous paraissait difficile, sinon impossible, qu'un caractère aussi bien connu que celui de M. Nisard fût atteint par la calomnie.

A propos du célèbre travail (que personne ne connaît plus) de M. de Broglie sur l'art dramatique, M. Nisard s'imagine que la querelle des romantiques et des classiques va recommencer; il le craint; certaine rumeur de la jeunesse lui donne ce soupçon. Hâtons-nous de le rassurer. La querelle est bien finie; ce n'est pas pour une question de forme ou d'école que l'on s'agite maintenant dans la jeunesse. La génération qui grandit a assez des luttes littéraires, elle vise plus haut, et, dédaigneuse des mauvais écrivains, elle s'inquiète seulement des théories morales que l'on veut suggérer à sa conscience. Mais cela ne regarde pas M. Nisard, qui a bien tort, évidemment, de craindre quelque chose.

M. Nisard n'aime pas plus aujourd'hui les *factions* qu'il n'aime les charivaris et les sifflets tant aimés autrefois. Il en veut à la Fronde d'avoir été le berceau de ce génie révolutionnaire. Il nous semble pourtant que l'ancien rédacteur du

National appréciait mieux autrefois l'esprit de la liberté. Pour nous en tenir aux articles bien et dûment signés de l'initiale N, voici ce qu'il disait le 22 mars 1833, dans un compte rendu du Salon, à propos d'un portrait de Louis-Philippe, peint par M. Horace Vernet :

« Sa Majesté est en pied, en effet, dans la salle du Trône, revêtue de son costume de chef suprême des armées de terre et de mer. De ses deux mains, l'une s'appuie sur un in-folio intitulé la *Charte de* 1830, l'autre est posée sur la garde d'un grand sabre de cavalerie vulgairement appelé *latte;* ce qui signifie, j'imagine, que le roi Louis-Philippe est disposé à défendre, le sabre à la main, la charte qu'il a jurée. Beaucoup de personnes trouvent cette latte peu convenable, et que c'est mal honorer le roi que de le présenter prêt à dégaîner, comme un sergent de ville, au lieu de le montrer roi paisible et civilisateur, n'ayant de *latte* que contre l'ennemi, au cas où celui-ci attaquerait; non pas la charte de 1830, mais la France. Je sais bien que cette latte ne *menace que ce qu'on appelle les factions ; mais, comme il y a dans toutes les factions des citoyens, et souvent* DES MEILLEURS, il n'est pas de bon goût de donner à un roi de souveraineté élective l'attitude d'un homme déterminé à pourfendre au besoin ceux de ses concitoyens qui *pourraient ne pas se contenter de la Charte de* 1830; ou même qui *penseraient que jurer et tenir sont deux*. Je suis donc tout à fait de l'avis des personnes qui se sont offensées de ce sabre; mais comme je ne sais pas bien sur qui tombe la responsabilité d'un portrait en pied du roi, je ne puis blâmer que M. Horace Vernet, qui a mieux aimé peindre le *roi des journées de juin* que le roi des Français. »

Nous aurons occasion de revenir sur cet article que M. Nisard a eu l'imprudence de signer. Constatons seulement qu'au temps où il aimait les charivaris et les sifflets l'orateur trouvait que les factieux étaient de bons citoyens.

En terminant son appréciation de l'*Histoire de la Fronde*, M. Nisard rend hommage au génie de Louis XIV, qu'il appelle

un grand roi; mais comment fait-il concorder cette opinion nouvelle avec ce qu'il disait, le 21 décembre 1832, dans un article littéraire, et signé, à propos des *Mémoires de la princesse Palatine?* « La société n'était qu'une grande bacchanale dont le roi était le chef de chœurs et le prêtre, le maître des cérémonies... » Et plus loin : « Ce nid d'empoisonneurs, d'adultères, de joueurs, de faux braves, de faux dévots, d'entremetteurs, que l'on appelait la cour de France. »

Indulgent pour les lois de septembre dont il remercie M. de Broglie, M. Nisard nous rappelle que, quand il travaillait aux articles d'Armand Carrel, il ne trouvait pas de plus grand crime politique que celui de M. de Polignac, qui *avait attenté aux lois dont le maintien et la défense lui étaient confiés;* quant à Charles X, il *avait souillé la royauté par le parjure et par le meurtre* (19 janvier 1832).

Nous n'en finirions pas si, suivant ligne par ligne le discours de M. Nisard, nous songions à relever tous les points qui forment un piquant contraste avec ses opinions d'autrefois. Rapprochons cependant, et pour en finir, ce qu'il a dit à M. de Broglie du roi Louis-Philippe de ce qu'il en disait jadis, ainsi qu'on l'a vu plus haut et qu'on va le voir plus bas, dans son jugement sur la peinture d'Horace Vernet : « Je serais bien à plaindre, s'est-il écrié jeudi, si cet éloge (celui du roi de 1830) m'embarrassait! » Nous trouvons en effet que M. Nisard serait fort à plaindre s'il devait s'embarrasser des opinions qui peuvent rappeler les variations des siennes. Mais, Dieu merci, il ne s'embarrasse de rien. « J'ai aimé, a-t-il continué avec une contrition parfaite qui a failli émouvoir M. Guizot lui-même, j'ai servi la monarchie constitutionnelle de 1830. Quoique mon obscurité politique m'ait tenu loin des personnes souveraines, j'en ai été assez près pour m'associer de tout mon cœur à ce que vous dites de la sagesse du dernier roi. Personne n'oserait disputer à sa mémoire honorée la part que vous lui attribuez dans la prospérité de la France sous son gouvernement. L'hommage que vous lui rendez n'a pas seulement l'autorité que

votre caractère donne à tous vos sentiments; il a la valeur d'un jugement historique. »

Le roi Louis-Philippe aimait les plaisants, M. Vatout en est la preuve; pourquoi n'a-t-il pas appelé l'auteur du *Convoi de la laitière* au château? pourquoi ne l'a-t-il pas rapproché de sa *personne souveraine?* Il aurait ri, sans aucun doute, avec lui de la façon dont le spirituel critique du *National* commentait le portrait du monarque constitutionnel dans le passage cité plus haut et dans la suite de cet article que voici :

« M. Horace Vernet est un flatteur. Il a mis sur le visage de Sa Majesté le vermillon à la mode, et lui a ôté plusieurs lustres ; mais il lui a laissé des paupières lourdes et tombantes, ce qui prouve combien les flatteurs sont maladroits. De plus, pour éviter les inconvénients de l'ovale inverse, qu'on dit être le caractère distinctif du visage de Sa Majesté, *ce que je n'ai jamais été à même de vérifier*, il lui a fait un carré long dont les côtés sont égaux et parallèles, et qui n'est vrai d'aucune face, ni royale, ni citoyenne. Pour le reste du corps, M. Vernet a été aussi flatteur et aussi maladroit. Il a donné au roi une pose et des jambes *de modèle d'atelier, et toute l'allure d'un homme de trente ans qui tend des piéges aux dames sur toute sa personne, ce qui est aussi peu convenable que peu conforme aux habitudes domestiques de Sa Majesté*. Enfin, je ne connais qu'un portrait en pied de roi qui soit plus jeune que celui de S. M. Louis-Philippe, c'est celui de Charles X, peint par M. Gérard, que nous avons vu dans un des derniers Salons.

« Le second ouvrage de pacotille de M. Horace Vernet n'est pas meilleur que le premier. Le héros de la scène, le duc d'Orléans, ne ressemble pas au roi Louis-Philippe, quoique ce soit la même personne. Quant au peuple de juillet, il est ignoble, il est aviné, il chancelle sur ses jambes, il fume comme la populace qui revient d'une distribution de comestibles. M. Horace Vernet, qui n'a pas vu le peuple de juillet, s'en serait-il enquis auprès de quelqu'un de ces hommes *du*

9.

lendemain qui l'ont vu à travers leurs peurs, et qui ne s'entendent à le gouverner qu'avec les gros impôts et les lattes de cavalerie, comme celle du portrait en pied ? »

Que tout cela est dit avec grâce et avec bon goût ! Comme il est fâcheux que M. Nisard se soit plus tard rangé parmi les courtisans de ce roi des *journées de juin*, et ait ainsi tari tout à coup et pour jamais sa verve railleuse ! Comme cet éloge récent de la monarchie de juillet acquiert une saveur particulière de repentir, rapproché de cette ironie des belles années de l'opposition ! Comme il est regrettable que M. Nisard n'ait pas écrit son discours académique dans ce style légèrement licencieux ; il n'eût guère perdu en convenance, et il eût gagné en gaieté.

Comme nous ne voulons pas scandaliser M. Sainte-Beuve, qui pourrait retirer son estime nécessaire à M. Nisard, nous n'insisterons plus sur ces rapprochements. Nous passerons sous silence les gaillardises adressées aux tableaux de sainteté, dans ces articles du Salon de 1833, quand il voulait que les vierges fussent plus *jolies* que *divines*. Nous l'abandonnerons à l'émotion qu'il a dû garder de la dernière séance de l'Académie.

En se voyant si sévèrement écouté par ses collègues, si froidement accueilli par le public, malgré ses compliments à tout le monde et à toutes choses, M. Nisard a dû comprendre enfin qu'il a eu raison, malheureusement pour lui, une seule fois en sa vie : c'est quand il a dit, à propos d'*Aram*, ces paroles qu'il fera bien de méditer : « Il faut être en paix avec la conscience individuelle et avec la conscience universelle.... La moralité des actions humaines n'appartient pas à celui-ci ou à celui-là. » Quelle impuissance de l'habileté ! Avoir fait son chemin sous tous les régimes ; avoir obtenu des honneurs, des faveurs de tous les gouvernements ; avoir eu les joies de l'opposition et les bénéfices de la majorité, pour se heurter quand on se croit bien établi dans son triomphe, aux bouderies du public, au silence implacable de ses collègues ! Il ne

restait à M. Nisard, jeudi dernier, que deux partis à prendre : ou bien se jeter à la Seine, son discours au cou, pour aller au fond ; ce qui était une chance équivoque, car il y a des gens qui ont le privilége de surnager toujours, de faire des plongeons sans se noyer jamais ; ou bien se mettre en quête d'une troisième morale, puisque la théorie des deux est bien décidément impuissante et illusoire. Si nous étions des amis de M. Nisard, nous lui donnerions toutefois un autre conseil plus efficace encore ; mais, comme nous nous flattons de n'être pas de ses amis, laissons à l'amitié de M. Sainte-Beuve, très-compétente sur ce sujet, le soin de cette recommandation, aussi nécessaire à l'un qu'à l'autre, et qui pourrait bien être celle-ci : Quand on ne peut plus se faire écouter, il est prudent de se taire.

Avril 1856.

III

RÉCEPTION DE M. PONSARD. — DISCOURS DE M. NISARD.

Nous avons eu tout un jour de violente colère contre M. Ponsard. C'était là une exagération de mécontentement bien inutile. Une lecture froide, attentive des deux discours prononcés à l'Académie nous a calmé et désarmé. Nous comprenons aujourd'hui que nous avions tort de voir tant de choses alarmantes dans cette dissertation de l'auteur de *Lucrèce*. Il était plus juste de n'y rien voir. Ce manifeste contre le romantisme n'est au fond qu'une explication candide des procédés de l'école du bon sens. Nous avions pensé que ces applaudissements donnés par l'Académie française à des épigrammes contre Shakspeare et contre Goethe étaient un outrage à l'idée, au beau éternel. Nous étions ému de cette in-

différence affectée du poëte pour les questions politiques et sociales. Nous étions honteux d'avoir assisté à cette apologie de la tirade et des trois unités. Nous sortions avec des froissements douloureux de cette séance où les conquêtes de vingt années avaient été mises en doute; où l'éloge emphatique de Racine n'avait été qu'une provocation à l'éloge provoquant de Boileau; où M. Ponsard avait détaillé le plan d'une tragédie à faire sur Joseph vendu par ses frères; où M. Nisard avait à son tour indiqué une suite à Turcaret; où l'on avait abusé de la présence de ce qu'on est convenu d'appeler l'élite de la société intelligente pour échanger solennellement la *casse* et le *séné* entre le récipiendaire et le directeur de l'Académie; nous nous demandions qui l'on trompait, et si ces applaudissements n'étaient pas plus injurieux pour les orateurs que des sifflets.

Encore une fois, la lecture nous a rendu à une froide appréciation de ces banalités. Le geste, l'accent, le soulignement, tout est oublié. Nous n'avons plus devant nous que deux chapitres de rhétorique, et les passages qui semblent avoir une signification hostile ont un but si naïf, qu'on sourit, sans en souffrir. Il nous a paru même que la bienveillance était plutôt le caractère du discours de M. Ponsard. Il n'a presque rien attaqué, et il a tout loué. S'il ne nomme pas M. Victor Hugo, auquel il fait allusion, et qui méritait peut-être un hommage expressif en passant, c'est à peine une faute de goût; et c'est un acte de politesse pour M. Nisard; mais en revanche il a très-habilement fait applaudir la fin de son discours en y mettant le nom sympathique de M. de Lamartine. S'il évite avec un soin jaloux de laisser passer un bout de cocarde; s'il traite de *malveillance* la curiosité qui lui demande compte des sympathies d'un parti pour l'auteur de *Charlotte Corday*, en revanche il salue Voltaire, tout en flétrissant, par surcroît de précaution, SES DÉPLORABLES ERREURS; s'il ne parle pas de sa canditature en 1848, il se pose en champion des principes de 1789; s'il attaque le drame, il fait bon marché des confidents de tragédie. Il n'y a donc vraiment pas d'autre parti

pris dans ce discours que celui d'un éclectisme prudent; c'est la bonhomie fine d'un littérateur calme qui hait les enthousiasmes et qui n'a pas d'appétit de martyre; qui veut jouir en paix de sa notoriété; qui n'a pas de foi à proclamer, par la raison qui dispensait quelqu'un de tirer le canon, et qui, s'asseyant dans le fauteuil de M. Baour-Lormian, le trouve à sa taille et veut s'y arranger pour sommeiller à l'aise.

C'est là le fond et la politique du discours de M. Ponsard. Avocat, doué de goûts littéraires, devenu homme de lettres par hasard et par la vocation de son entourage, beaucoup plus que par sa propre vocation; caractère hésitant, sans vigueur et sans audace, n'atteignant pas à l'esprit et redoutant le lyrisme; marchant avec précaution, mais pourtant avec une certaine rondeur de maintien, dans un sentier bordé de parapets; bon bourgeois du Parnasse, qui aune des tragédies bien conditionnées et du meilleur teint; ayant, pour ainsi dire, un petit belvédère qu'il gravit pour regarder l'horizon, et se satisfaisant de la vue du ciel, sans rêver d'y plonger; poëte pratique, accommodant l'idéal aux goûts de la foule; écrivain honnête et modéré, se défiant des passions, possédant une morale officielle, authentique, sans alliage, qui charme les pères de famille; en commerce de galanterie convenable avec une muse décente qui ne lui conseillera jamais des folies; habile à faire applaudir la médiocrité ; parlant incorrectement un langage de bon aloi ; parfumant ses vers avec l'essence distillée de Molière ou de Corneille, comme on met des gouttes d'eau de Cologne sur un mouchoir, M. Ponsard, digne de renommée, très-digne à coup sûr de l'Académie française, où bien des gens ne le valent pas, mais au-dessous de la gloire, est une sorte de contre-maître ; mais il n'est pas et ne sera jamais un maître; il ne prétend point d'ailleurs à ce dernier titre, et sa modestie, qui est la meilleure de ses habiletés, doit diminuer la portée des épigrammes et enlever toute amertume à la critique.

Nous ne chercherons donc pas au delà des sentiments

exprimés, et nous examinerons le discours, simplement pour ce qu'il est, pour ce qu'il veut être, c'est-à-dire l'explication loyale d'un esprit timide.

La réunion était nombreuse; il ne manquait guère que des académiciens; mais plusieurs immortels sont dans leur lit, et d'autres avaient dédaigné cette séance, trop exclusivement littéraire. Quand je dis *littéraire*, j'entends une séance sans caractère politique; mais je ne préjuge en aucune façon la question de forme, de style. Sous ce rapport, les deux discours laissaient à désirer. M. Ponsard a si bien fait, qu'il a ménagé une sorte de succès à M. Nisard, et qu'on a trouvé par comparaison ce dernier spirituel et presque élégant. C'est là une appréciation toute relative, et, au point de vue absolu, l'insignifiance des deux parleurs a été égale. Ils ont fait du bruit avec des écorces d'idées, mais le noyau manquait à ces épluchures; et je défie qu'on ait gardé de cette séance une émotion quelconque, un encouragement, une idée morale.

M. Ponsard a été fort applaudi; mais quand ne l'applaudit-on pas? Le public de l'Académie est des plus indulgents. Composé d'amis, il admet à peine quelques juges. La cause est toujours gagnée d'avance. La politesse d'ailleurs tyranniserait les indifférents. L'auditoire féminin surtout aide aux succès. Les dames venues par circonstance payent en sourires le diplôme qu'elles croient emporter; et les habituées, les lauréats émérites, celles qu'un de nos amis appelle les tricoteuses de l'Académie, celles-là applaudissent par état.

M. Ponsard donc a été applaudi, absolument comme au théâtre. Nous aurions mauvais goût à contester le succès. Nous aimons mieux le prouver et le justifier. Il nous semble en effet que le récipiendaire a tout fait pour recueillir ces bravos; et il n'a eu que ce qu'il méritait.

M. Ponsard avait à faire l'éloge de M. Baour-Lormian. Il a apporté dans cette tâche un zèle, un bon vouloir, une sympathie qui a exagéré parfois la bienveillance, mais qui n'a

rendu que plus solides les titres de l'auteur de *Lucrèce* à remplacer l'auteur d'*Omasis*.

Le nom de M. Baour-Lormian n'a pas retenti dans les mêlées politiques; il est purement littéraire. M. Ponsard s'est hâté de constater ce caractère dès le début de son discours. Il tenait à faire bien comprendre que lui aussi n'est qu'un littérateur, *un barde parmi des tribuns*, et qu'il ne faut, par conséquent lui demander ni profession de foi politique ni fidélité à un drapeau. Nous approuvons cette déclaration, elle est loyale et prudente; elle est peut-être seulement un peu en retard. C'est comme préface de Charlotte Corday que nous aurions voulu la lire; elle eût prévenu alors des illusions dangereuses, des conjectures prématurées, des sympathies imprudentes; mais enfin, il est toujours temps de s'expliquer; et désormais il sera bien entendu que M. Ponsard n'est et ne peut être qu'un écrivain, un dramaturge. Il repousse toute solidarité avec les partis; il reste libre de se laisser applaudir par toutes les opinions; cette déclaration tardive, mais honnête, a son double profit. Elle mettra fin aux exigences de certaines opinions qui se croyaient obligées de trouver du talent à M. Ponsard et de s'alarmer de ses incartades; et elle rassurera celui-ci sur le sort de ses pièces qui n'auront rien à craindre des variations politiques.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que M. Ponsard condamne absolument l'intervention des poëtes dans la vie politique. Devant la place vide de M. Victor Hugo, et avec l'intention de rendre hommage à M. de Lamartine, il fallait bien reconnaître des entraînements possibles. Mais, au fond, M. Ponsard trouve, sans doute, que ces écrivains eussent agi plus avantageusement en s'abstenant de la mêlée, en regardant passer avec indifférence les événements politiques, *en retirant leurs poëmes*, selon son expression, dans un monde imaginaire. Le *bon sens* conseillait cette abstention. Pourquoi les poëtes ont-ils écouté leur cœur?

Nous aurions beaucoup de choses à dire contre cette théorie

de M. Ponsard. Mais, si elle n'est qu'une excuse personnelle, la discussion serait de mauvais goût. Bornons-nous donc à applaudir la sagesse, la modération du nouvel académicien, qui a même poussé la prudence politique jusqu'à passer sous silence un *auguste* témoignage de sympathie que M. Nisard a été obligé de lui rappeler.

M. Ponsard, craignant que ces principes d'égoïsme ne fissent tort au libéralisme égaré dans quelques-unes de ses pièces, a cru convenable de faire, en passant, une politesse à Voltaire et aux principes de 1789. Nous le remercions de cet hommage de bon goût, dont il ne faut pas toutefois s'exagérer l'audace. En effet, bien que personne ne songe à contester la gloire de Voltaire et que cette sorte de revendication, entourée de précautions inutiles, paraisse superflue, elle a toujours le mérite de rassurer ceux qui craindraient de voir la prudence de M. Ponsard aller trop loin. D'autant plus que louer Voltaire en déplorant ses *regrettables erreurs*, c'est diminuer beaucoup l'éloge. Quelles sont ces erreurs? S'agit-il de la *Pucelle*, ou du *Dictionnaire philosophique?* ou des tragédies, ou de *la Henriade?*

Mais, si l'on voulait analyser trop minutieusement ses plaisirs, on les gâterait; disons donc que M. Ponsard a fait l'éloge de Voltaire en six lignes, et passons.

Les principes de 1789 ne sont contestés par personne; ils sont en tête de toutes les constitutions; on les fourre partout depuis la restauration; il était naturel de les trouver dans le discours de M. Ponsard, et c'est encore là un de ces courageux éloges qui n'exposent à aucun péril; mais la note n'est pas désagréable à l'oreille, surtout quand elle accompagne une théorie de l'abstention : on a pu, on a dû l'applaudir.

Si M. Ponsard a tenu à l'honneur du fauteuil académique, c'est, dit-il, pour puiser *le courage d'entreprendre de longs travaux, et la force de braver la malveillance.* Nous nous étonnons que M. Ponsard loué, fêté, congratulé par tout le monde, admis à l'honneur de servir d'antithèse à un homme

de génie, ait besoin d'un nouveau *courage* pour ses travaux et se plaigne de la *malveillance*. Où donc a-t-il rencontré du dénigrement? Il permettra bien à quelques-uns de ne pas le trouver au niveau de Victor Hugo, ni même de Casimir Delavigne qu'il a eu la prudence de passer sous silence; mais, si j'avais un reproche à adresser à la critique, ce serait plutôt celui d'une bienveillance funeste, d'une tolérance dont on commence à sentir l'abus.

L'éloge de Baour-Lormian était un devoir; le récipiendaire s'en est acquitté avec une conscience scrupuleuse. Il en a profité pour faire l'éloge des traducteurs, comme M. Legouvé, à propos de lui-même, avait fait l'éloge des collaborateurs. Voilà, au fond, ce qui se dit de plus important à l'Académie. Traduire, se mettre deux pour valoir un seul, voilà ce que l'on propose, ce que l'on vante!

Avec une légèreté qui écrasait bien un peu les fleurs sur lesquelles il marchait, M. Ponsard s'est égayé des myrtes et des roses de M. Baour. Nous ne protesterons pas contre ce jugement, qui se termine d'ailleurs par une réflexion d'une incontestable vérité. « Tel est le destin des choses littéraires, s'est écrié l'orateur, une génération nouvelle raille le mauvais goût de ses devanciers, sans songer que les mêmes railleries attendent ses propres enthousiasmes. » A part le dernier mot qui serait de trop, cette phrase d'une justice et d'une justesse au-dessus de toute critique, n'est-elle pas l'épigraphe du discours que M. Ponsard ménage à son successeur? Nous croyons toutefois qu'il y a des enthousiasmes que les générations admettent en se bornant à les refroidir un peu. Rousseau ne s'est pas amoindri par la mort. Lamartine, Victor Hugo, tiennent leur renommée de quelque chose de plus solide que l'enthousiasme. Mais nous n'avons rien à objecter à M. Ponsard, faisant le modeste pour lui et pour M. Baour.

Quant à madame de Staël, M. Ponsard la dédaigne un peu trop. Lui reprocher d'avoir vu dans *Ossian la littérature des penseurs*, se moquer de *la poésie méditative qui convenait*

seule, suivant elle, à l'humanité vieillie, c'est ne pas tenir un compte assez grand de ce qu'il y a de profondément humain et vrai dans les douleurs que la littérature romantique a poétisées. Vous vous imaginez que sans M. Baour, sans *Ossian*, Lamartine n'eût pas écrit ses *Méditations*, Chateaubriand n'eût pas fait *René*, ou plutôt vous croyez qu'*Ossian* et M. Baour ont donné le ton, le mode sur lequel ces plaintes se sont exhalées! En vérité, c'est pousser trop loin l'horreur de la sensibilité poétique; c'est s'insurger trop violemment contre le reflet jeté par les ruines de l'époque sur les poëtes; c'est vouloir avec trop d'exigence que le vers soit égoïste; mais c'est aussi manquer à l'histoire. Je sais bien que madame de Staël fut un écrivain enclin à la politique, et même à l'opposition. Ce n'est sans doute pas pour ce motif que M. Ponsard la traite avec peu de courtoisie.

L'éloge de Napoléon, qui *écrivait comme César* et *comme Tacite*, était naturellement amené. Nous n'en avons point été surpris; la parcimonie même de M. Ponsard sur ce sujet nous a plutôt étonné. Il avait autre chose encore à dire, et il a eu tort de penser que ce passage était une excuse. M. Nisard le lui a fait délicatement sentir.

Quant à cette raillerie sur le romantisme, dont M. Baour Lormian serait le *Moïse*, le précurseur, nous la trouvons parfaitement bien placée et très-logique sous la plume de M. Ponsard. S'il avoue que les romantiques ont eu ses premiers enthousiasmes, il indique clairement, et on le voit, qu'il est revenu de ses erreurs. Il est tout simple que, voulant faire de la littérature un art isolé dans les inquiétudes sociales, M. Ponsard ait été porté par la nature paisible et prudente de son tempérament vers des régions mieux abritées, et qu'il se moque de ces *brumes* romantiques. Mais il nous permettra de lui faire observer que le romantisme ne pouvait pas être une imitation factice, une grimace mélancolique, s'il répondait en même temps à un besoin réel de l'âme des contemporains. Or, si nous examinons tous les chefs, tous les maî-

tres de cette école dont Rousseau est l'ancêtre, dont M. Baour ne fut tout au plus que l'écolier, nous les voyons invinciblement entraînés par ces tristesses de *René*, d'*Olympio*, de *Jocelyn*, vers les douleurs humanitaires ; et Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, se rencontrent un jour tous les trois au bord du même abîme social, pleurant sur les mêmes misères. Je sais bien encore une fois que cette sympathie a ses périls et ses dangers, peu faits pour des natures de coin du feu, pour des ambitions bourgeoises ; mais, en les reconnaissant et en les blâmant selon son droit, M. Ponsard devrait leur faire l'honneur de les estimer plus, et de voir autre chose qu'une *éclipse du goût* dans cette littérature qui fait payer si cher ses succès.

Nous l'avons dit souvent en d'autres circonstances, et nous n'avons pas le temps de le prouver ici, il y a toute une question philosophique, humanitaire, dans la lutte des deux écoles. Voyez sur quel terrain sont les classiques ! voyez où sont les romantiques ! et voyez surtout dans quel embarras ténébreux se tiennent les éclectiques, les natures hésitantes ! Il ne s'agit pas seulement des trois unités, ni de ces niaiseries de forme auxquelles M. Nisard a donné dans sa réponse, et par calcul, une grande importance. Il s'agit, selon l'expression heureuse de Daniel Stern, de mettre « *la vie dans l'art et l'art dans la vie !* » et je n'entends pas seulement la vie de l'esprit, de l'imagination, mais la vie de la tête et des entrailles, la vie de tous les besoins, de toutes les misères, de toutes les angoisses, de toutes les religions !

M. Ponsard n'a pas parlé de Casimir Delavigne ; il a eu raison. Car ce poëte qui se rangeait aussi du côté du *bon sens* contre l'élan du cœur, a pourtant écrit les *Messéniennes* et la *Parisienne*, ce qui ne constitue pas une poésie bien inspirée, mais un acte vivant. Je crois pourtant que l'auteur de *Lucrèce* avait des raisons plus directes pour oublier l'auteur des *Enfants d'Édouard*. Il y a dans le souvenir de cet écrivain pur et ingénieux une rivalité permanente et

réelle, et ce n'est pas en vérité Victor Hugo que M. Ponsard est venu démolir, c'est Casimir Delavigne. Nous croyons sincèrement qu'il n'aura même pas ce triomphe!

M. Ponsard nous a raconté comment il comprenait l'histoire de *Joseph vendu par ses frères;* comme Mélingue qui fait sur la scène une statuette pour prouver qu'il joue bien son rôle, M. Ponsard a ébauché une tragédie. Nous souhaitons qu'il l'achève; mais nous lui conseillons de se borner aux sujets de M. Baour, et de ne pas lui prendre son style, car c'est assez comme plaisanterie, comme ironie du goût, de faire applaudir en guise de vers *suaves*, coulants, poétiques, des vers insignifiants comme ceux-ci :

Jacob et ses enfants perdront-ils la lumière
Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
La plaine de Séïr et les champs fortunés
Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés?

et ceux-ci, non moins suaves et plus touchants encore :

J'étais bien jeune alors et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre;
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison;

et cette exclamation si connue :

La tombe de Joseph est-elle en ces climats?

et cette parole de Benjamin à Jacob, qui a retrouvé Joseph :

Tu ne pleureras plus;

et ce cri de Siméon à l'approche de son père :

Quand j'étais innocent j'aimais à le revoir.

« Et bien d'autres vers que j'aurais, dit M. Ponsard, tant de

plaisir à vous rappeler, certain de vous faire partager mon plaisir, si les bornes de ce discours n'arrêtaient mon entraînement. »

Nous touchons au point essentiel du discours de M. Ponsard, à l'éloge de la tragédie. La preuve que la tragédie, selon M. Ponsard, est immortelle, c'est qu'elle répond à un *besoin de l'esprit humain.*

Nous ne discuterons pas ce que nous avons combattu si souvent.

La théorie des personnages *nobles* est une puérilité. Qu'importe le moyen d'émouvoir, de plaire, d'élever l'âme! Est-ce que Roméo et Juliette ont besoin d'être des princes ou des rois pour me toucher; et le cœur a-t-il des aristocraties d'émotion? Vous dites et vous avez tort de dire, car la phrase n'est pas heureuse, « que la délibération de Maxime et de Cinna, ou l'entretien d'Agrippine et de Néron remue *quelque chose d'un ordre plus élevé dans l'âme des spectateurs;* et que les malheurs d'un négociant me toucheraient moins? » Cet argument n'est pas sans malice. Entre la banqueroute de Birotteau et la chute d'une monarchie, il y a, je le reconnais, quelque différence; mais au point de vue humain, pratique, n'ai-je pas à pleurer autant sur la douleur poignante d'un honnête homme que sur les remords d'un scélérat couronné?

Le théâtre n'émeut pas par des questions de chronologie, de géographie, d'histoire. Il se sert de ces moyens comme accessoires pour la mise en scène et le costume; mais il veut avant tout aller à l'âme. Et je ne sais pas pourquoi j'aurais des émotions d'un *ordre plus élevé* en écoutant Néron qu'en écoutant Roméo. Est-ce que les conditions pour l'art changent avec les genres? Et, si l'on ne doit faire que des pièces de rois et de reines, pourquoi écrit-on des romans roturiers? Il faudra que Paul soit prince et Virginie princesse. Sans cette condition, je risquerai d'être ému par des choses d'un *ordre inférieur*. La question du théâtre n'est pas là. Et la preuve qu'elle n'est pas dans cette aristocratie des personnages, c'est

que Victor Hugo, le révolutionnaire, n'a pas été trop humble dans le choix de ses héros. Charles-Quint, François Ier, les Burgraves, Marie Tudor, Lucrèce Borgia, Louis XIII, voilà quelques-uns de ses personnages. Sont-ils d'assez bonne souche pour M. Ponsard et valent-ils en lignée Agnès de Méranie?

Non, la question n'est pas là; elle est toute dans la règle des unités, dans la tirade pompeuse, dans l'exclusion d'un mouvement trop violent, dans la symétrie des effets, dans la bégueulerie des catastrophes, dans le costume de l'expression, dans l'horreur systématique de l'élément comique.

M. Ponsard croit opposer Sophocle aux romantiques; mais il ne voit pas que c'est précisément aux classiques qu'il faut l'opposer; car Sophocle admettait, dans une certaine mesure, ces éléments familiers, cette intervention directe de la nature physique que nous réclamons pour le drame et que la tragédie refuse. D'ailleurs, c'est une erreur de supposer que Racine et Corneille ont obéi à l'impulsion de leur génie en écrivant des tragédies dans la forme que nous avons. Ils ont subi l'atteinte de la règle qui taillait la nature sous Louis XIV. La tragédie a été pour eux, comme le parc de Versailles, comme l'étiquette. La tragédie, c'est la récréation froide et cérémonieuse de la monarchie absolue; c'est un accident dans l'histoire. Ce n'est ni un genre fixe ni un caractère essentiel du peuple français. Je n'en veux pour preuve que l'extension du drame, qui avait précédé Corneille, et qui a repris immédiatement, après le grand règne.

N'attachons donc pas d'importance à ces théories de M. Ponsard, que lui-même s'efforce de ne pas mettre en pratique, et que l'indifférence de plus en plus manifeste du public, pour l'austère Melpomène, rend bien inutiles.

Encore une chicane en passant. Pourquoi n'admettre que Lesage pour héritier de Molière? Et Regnard? et Beaumarchais? Je sais bien que *Figaro*, c'est la comédie à idées, à opinion, à opposition; mais elle n'est pas sans mérite, puisqu'elle n'a pas été sans influence, et peut-être bien M. Ponsard eût-il

été prudent jusqu'au bout, en nommant Beaumarchais, pour empêcher qu'on n'y pensât trop.

Mais, encore une fois, ce discours est avant tout sincère; c'est là son mérite, son honneur. Nous le regrettons presque en songeant que M. Ponsard trouve sincèrement Shakespeare affecté, et croit que Goethe ne vaut pas la peine d'une critique. Il serait superflu d'entamer une discussion. Il n'y a qu'à l'Académie qu'on dise et qu'on contredise de pareilles opinions. Au surplus, M. Ponsard a eu son châtiment; il a fourni à M. Nisard une occasion d'être spirituel et de le rappeler au respect des grands génies.

Par une inspiration, cette fois très-heureuse et très-chaleureusement applaudie, l'auteur de *Lucrèce* a jeté sur la fin de son discours ce rayonnement qui s'échappe toujours du nom de M. de Lamartine; il l'a appelé un *homme d'État courageux*, et il s'est vu interrompre par les bravos furieux qui sont la récompense passionnée des bonnes actions.

Nous remercions M. Ponsard; il ne nous avait pas préparé à cette surprise, et on lui pardonnerait beaucoup pour cet hommage au génie et à la vertu. Il est fâcheux que cette louange de si bon goût ne se soit produite qu'à l'occasion d'un anachronisme injurieux pour l'Assemblée constituante : M. Ponsard reprochait à la république une mesquinerie financière à l'endroit des poëtes, qui devait être imputée à la monarchie de Juillet. Mais, comme il n'y avait pas de mauvaise intention de la part de l'orateur, il y en aurait une à insister.

Disons encore que M. Ponsard sait sans doute très-bien que Virgile est venu un siècle et plus après Ennius, et si, dans une image, il fait protéger la vieillesse d'Ennius par Virgile, ce n'est là qu'un moyen de rhétorique exagéré, comme s'en permettent les classiques, qui n'ont, sur ce point, pas plus que sur d'autres, de reproches à faire à personne.

M. Nisard a répondu avec un certain esprit et une joie pédante au discours simple et honnête de M. Ponsard. Il a vanté la candeur, les allures provinciales de l'auteur de *Lucrèce;*

il lui a décerné le premier prix, à propos de *Charlotte Corday*; mais il lui a infligé pour pensum, à cause de son insubordination, de commenter Boileau. Il lui a donné la férule avec les trois unités, et lui a indiqué, comme devoir prochain, une suite à Turcaret.

M. Ponsard fera bien de ne pas abuser de ces conseils: Il faut se défier des comédies de M. Nisard, et ne pas plus exécuter ses plans que mettre en œuvre *Joseph vendu par ses frères*. M. Ponsard n'a qu'une inspiration à suivre, c'est celle qui, en dépit de ses théories d'isolement et d'abstention, lui souffla un jour au cœur sa meilleure pièce, la seule qui soit digne de sa gloire, *Charlotte Corday*.

15 décembre 1856.

I

RÉCEPTION DE M. BIOT. — DISCOURS DE M. GUIZOT.

A l'Académie, les discours se suivent et se ressemblent. A la différence près de quelques incorrections qui varient selon les préjugés individuels, tous ces représentants de l'esprit et du goût français s'évertuent à désespérer de l'avenir, à calomnier le progrès et à émettre sur l'art contemporain des opinions que M. Prudhomme lui-même dédaignerait de patroner.

La dernière fois M. Guizot, muet depuis si longtemps, a parlé; mais si l'on presse un peu ce discours emphatique, on y trouve des rognures du fameux parallèle entre Charlemagne et Napoléon, un éloge de l'Université et des universitaires qui ne paraissait pas suffisamment désintéressé, un dénigrement systématique de la Révolution qui prouve que M. Guizot ne sait pas plus comprendre les événements que les pressentir,

des paroles touchantes sur la chute des grands hommes d'État culbutés le 24 février, et enfin une péroraison de sermon qui a pour but de nous inviter à élever nos cœurs vers Dieu, fort au-dessus des hommes, de l'Académie et des académiciens. Voilà les nouveautés et les leçons pratiques de ce maître éminent; voilà tout ce que la défaite a appris à ce doctrinaire pétrifié dans l'orgueil, qui s'était fait en politique une sorte de popularité par l'excès même d'impopularité, et qui compromet aujourd'hui l'Académie, comme il a compromis tout ce qu'il a servi.

M. Biot est un savant qui écrit ses rapports dans un style assez correct, et, comme cette faculté est toujours un nouveau sujet d'étonnement pour l'Académie des sciences, on a désigné depuis très-longtemps M. Biot à la faveur de l'Académie française. Nous ne nous permettrons pas de juger les travaux scientifiques de M. Biot; ils sont considérables, assure-t-on, et cette longue existence, consacrée à la recherche des vérités mathématiques, est des plus honorables, des plus dignes de respect; quant au style de M. Biot, sans l'accuser d'insuffisance, nous croyons que, s'il honorait l'Académie des sciences, il n'ajoutera aucun lustre à l'Académie française.

Nous nous en tenons, pour prouver cette défiance de notre part, au discours prononcé par le récipiendaire. Honnête, timide, respectueux, il n'a ni éloquence ni élévation. C'est un remercîment poli, un éloge convenable de M. Lacretelle, avec les tirades obligées contre les horreurs de la Révolution.

Quand donc laissera-t-on tranquille toute cette histoire dont on ne veut jamais se servir que comme d'une arme? Il semble, à l'Académie surtout, qu'il soit d'obligation de glisser dans tous les discours une imprécation contre 93. C'est la tête farouche sur laquelle ces bons vieillards s'essayent le poing; et l'on dirait que pour faire excuser les flammèches libérales que ces rentiers de la politique et de la littérature s'amusent à allumer dans leurs petites réunions, ils ont besoin de protester sans cesse et toujours de leur horreur pour la Conven-

tion et pour les grands esprits de cette formidable époque.

M. Biot a cru sauvegarder son impartialité en disant : « Je n'ai pas à faire ici le procès ou l'apologie de la grande révolution politique dont ces illusions ne furent que de trop imparfaits présages. » Et, après cette précaution, l'orateur fait précisément le procès inutile, parle de la domination sanguinaire de Robespierre et se permet, à propos de ce dernier, une antithèse qui justifie le choix de l'Académie : « C'était, dit-il, un *froid* rhéteur, qui se montrait l'apologiste *ardent* de tous les crimes populaires. » Ce *chaud* et ce *froid* dans la même phrase font un heureux effet, et ont dû plaire à MM. les académiciens, très-familiers avec cette double température. M. Biot avait quinze ans, dit-il avec émotion, quand l'assemblée des États généraux vint tenir, sous le nom de Constituante, ses séances à Paris. Que d'événements se sont déroulés depuis cette époque, et combien l'on porterait envie au spectateur de ces scènes prodigieuses s'il ne prouvait par lui-même que l'enthousiasme s'use, que le scepticisme vient, et qu'au bout de la carrière on est exposé à méconnaître et à mal juger les événements qu'on a traversés avec trop de passion. Voici en quels termes M. Biot parle de l'Assemblée législative chargée de réviser le pacte constitutionnel : « Dès les premières séances, les deux partis qui composaient la faction révolutionnaire et qui devaient bientôt s'entr'égorger, jacobins et girondins, mus séparément au même *forfait*, par l'ambition effrénée de la *domination* ou par le *fanatisme* des *théories démagogiques*, s'accordèrent à conspirer la perte du monarque et celle de la monarchie; et ils marchèrent impitoyablement à ce but, en soulevant, pour l'atteindre, toutes les passions, toutes les fureurs. »

Eh quoi! cette lutte gigantesque, ce grand drame, cette condamnation, ce jugement si solennel, si discuté, tout ce débat passionné, horrible si vous voulez, mais franc et loyal, tout cela n'est qu'un simple *forfait* accompli par des *démagogues*? Et c'est ainsi qu'un vieillard parle devant des histo-

riens? Et ces historiens l'applaudissent? Et l'on bafoue, et l'on traîne dans une boue sanglante les cadavres de ces hommes qui surent mourir! et l'on ne voit pas qu'en voulant sauvegarder la morale on la compromet, en corrompant les éléments de ses appréciations! Il se trouve en France un auditoire sérieux pour entendre dire, et un orateur écouté pour dire que « tout ce qu'il y a d'honorable dans les sociétés humaines était systématiquement voué à la mort! »

C'étaient des bandits, rien que des bandits, les hommes qui ont légué les matériaux du Code civil, qui ont préparé l'organisation de la France moderne! Mais, à ce compte-là, nous vivons, nous nous émancipons, nous nous instruisons avec les produits du brigandage!

M. Biot comprend les sciences avec une passion égoïste : « Celui, dit-il, qui se sera voué à ces études contemplatives, avec une passion sincère et profonde, s'y trouvera aussi complétement dispensé de prendre part aux affaires publiques que s'il vivait dans Saturne ou dans Jupiter. »

« .... Combien, ajoute-t-il plus loin, n'avons-nous pas vu d'hommes de notre temps perdre à ce marché la dignité de leur indépendance, le bonheur intérieur, la paix de l'âme, la faculté du travail, même le génie! et pour quelle gloire? pour que cette multitude que vous méprisez vous distingue et vous nomme pendant la durée de votre faveur, tandis que les hommes que vous êtes forcés d'estimer et qui vous jugent diront seulement de vous : — Ah! quel dommage! »

C'est devant une réunion de savants et de littérateurs qui ont presque tous participé, plus ou moins, aux affaires publiques, que l'orateur a émis cette théorie d'abstention. Avec ses allures de prétendue modestie et de dévouement à la science, elle fait trop bon marché de l'homme, du citoyen; et, si elle devait jamais être écoutée, le pouvoir ne deviendrait plus que l'ambition des oisifs et des ignorants : quand on serait inutile dans les lettres, dans les sciences ou dans les arts, on se livrerait à la politique. Ce regret de M. Biot sur

la destinée des savants qui ne s'isolent pas dans la science est un blasphème qui insulte à la condition des sociétés modernes, à la science elle-même, et qui voudrait retirer de l'activité sociale précisément tous ceux qui peuvent le mieux l'éclairer et la diriger. Ah! si vous entendez qu'un problème de mathématique, qu'un théorème résolu ne donnent pas absolument le droit d'aspirer à tous les honneurs, et d'abandonner les joies de l'étude pour les vanités de la parade: si vous condamnez les ambitieux vulgaires pour qui la science est un moyen; nous sommes d'accord; mais la morale de votre semonce est si évidente, qu'elle devient inutile et tombe dans le lieu commun. Non! ce que vous blâmez, c'est l'émotion de l'homme public dans le cœur du savant, c'est Archimède quittant pour une heure ses études afin d'aller voir aux murailles si la ville assiégée est bientôt prise; celui que vous blâmez, c'est Arago.

Eh bien, ce sera la gloire éternelle de ce savant d'avoir concilié le travail avec ses opinions; de n'avoir jamais sacrifié la science à sa passion politique; mais d'avoir su se rendre doublement utile, en popularisant les découvertes et en payant de sa personne aux heures de péril pour la patrie; ne dites pas qu'il faut s'isoler, en redoutant l'ingratitude de la foule. Il faut se dévouer, sans pensée de récompense; et c'est là précisément un des bénéfices de la démocratie qu'elle exige un service désintéressé, et qu'elle a presque toujours l'exil d'Aristide à donner à ceux qui la servent. Non. L'estime de quelques savants est sans doute fort appréciable, mais pourquoi la préférer si absolument aux faveurs et aux défaveurs du pays? Où en seraient aujourd'hui l'Académie et les académiciens s'il ne s'était pas trouvé, en 1848, un savant comme Arago, un poëte comme Lamartine, d'autres encore qui, sacrifiant leur état, leur chimère à l'intérêt public, ont dirigé et modéré un mouvement qui ne s'est arrêté qu'en les sacrifiant? M. Biot a posé comme récompense, comme palme promise, le titre d'académicien et l'estime de quelques in-

stituts au bout de la carrière scientifique. Nous pensons, nous, que c'est prendre le point de départ pour le but. La récompense ! elle n'est pas dans l'estime de quelques rivaux ; elle est dans la conscience; et celle-ci s'accommode mieux des services qu'elle rend que des politesses qu'elle reçoit.

M. Guizot n'a pas été d'une moralité supérieure dans sa réponse; mais, en revanche, il a été plus prétentieux. Il a débuté par une phrase d'une incorrection singulière et dont les journaux se sont déjà égayés : « Il y a cinquante ans, monsieur, vous entriez dans l'Institut, le plus *jeune alors* et *aujourd'hui* le plus *ancien* de ses membres. » M. Biot entrant le plus jeune et le plus ancien ; c'est là un abus de l'ellipse qui touche au galimatias.

M. Guizot affectionne les épithètes. Amour *sincère* et *pur*, disciple *favori*, *soin charmant*, *vertueux plaisir*, *illustre* maître, etc. : tout cela se trouve accumulé dans vingt lignes; et jamais les procédés de l'auteur n'ont été plus facilement percés à jour. M. Guizot est un passementier littéraire. Il ne s'agit, pour lui, que d'avoir des galons à coudre : quand il n'en a pas, il en fait.

L'éloge de Napoléon ne nous a pas surpris. C'était un moyen; et puis il était bon, voulant prendre pour la circonstance un air libéral, que M. Guizot fît un petit tour en Afrique avec le premier consul pour faire oublier le petit tour qu'il alla faire autrefois à Gand Mais personne ne saurait être dupe de cette admiration, pas plus que de l'amour platonique professé tout à coup pour la liberté. Nous passerons, sans nous y arrêter, sur tous les endroits scabreux du manifeste académique; nous n'avons ni à les discuter pour les contredire, ni à les applaudir, doutant beaucoup de leur sincérité.

Il a bien fallu pourtant qu'on s'occupât un peu de M. Biot, qui servait de prétexte à la réunion. M. Guizot s'est acquitté de ce soin avec une courtoisie excessive. Parlant des voyages entrepris jadis par le vénérable savant et des relations académiques auxquelles ils donnèrent lieu, il a dit avec cette

majesté qui sanctifie la plaisanterie : « Si, comme je l'espère, votre savant rapport a pénétré jusque dans les cabanes des îles *Sethland* ou des *Baléares*, je suis sûr que leurs modestes habitants auront éprouvé, en s'y retrouvant, un vif sentiment de satisfaction reconnaissante. » Il manque une épithète à cabanes. M. Guizot eût dû dire : « les *humbles* cabanes des *modestes* habitants. » Mais combien ce mot oublié est racheté par l'imprévu et le naturel de la flatterie ! Voyez-vous d'ici les modestes habitants des îles Shetland lisant les rapports adressés à l'Académie des sciences ! M. Guizot *espère* que ces rapports leur sont parvenus. Nous croyons, dussions-nous enlever encore une illusion à M. Biot, qui n'en a guère, que cet espoir est trompeur, et que son ingénieux rapport est parfaitement ignoré des insulaires en question. Je connais bon nombre d'habitants du continent qui pourraient, sous ce rapport, être mis au rang des insulaires.

Quand il cesse d'être si violemment ingénieux, M. Guizot tombe dans l'excès contraire et débite des vérités d'une accablante authenticité. « Celui, dit-il, qui ne demande rien aux puissances du monde ne court pas risque de tomber sous leur joug. » Cela est vrai et n'a d'analogue que cet autre axiome : « Quand on ne va pas au bois, on ne craint pas d'être mangé par le loup. » Un enfant comprendrait cette morale. L'Académie l'a applaudie.

La Révolution est pour M. Guizot une *terrible* révolution, source *bouillonnante* de tant d'autres. C'est là le propos d'un homme échaudé. Mais n'abuse-t-il pas un peu du droit qu'il a d'en vouloir aux révolutions, quand il ajoute : « *Je ne prends nul plaisir à rentrer, pour les peindre, dans ces orgies du crime, même quand j'y rencontre les protestations de la vertu ?* »

Parlant de M. Lacretelle, l'auteur de l'*Amour dans le mariage* dit qu'il aimait les lettres « *comme l'on aime les personnes à qui l'on doit son bonheur.* » Voilà encore une incontestable vérité mise à la portée des enfants bien sages. La fin,

la péroraison du sermon de M. Guizot (lequel par parenthèse a un parfum plutôt catholique que protestant) parle des espérances trompées, des défaites des grands guerriers, des échecs des *plus grands politiques*, des *ruines des plus grands établissements*. Tout le monde a pensé que M. Guizot faisait allusion surtout à lui-même, au 24 février ; et cette supposition est vraisemblable. M. Guizot ne doit pas admettre volontiers de plus grands hommes que lui. Il a exhorté l'assistance à penser au ciel trop oublié.

Cette bénédiction de la fin n'a touché personne. S'il y a des ruines, des doutes, des désillusions, des colères, des oublis du ciel, à qui, pour une part, en attribuer la faute? A M. Guizot. Vous parlez de démoralisation! Qui donc a corrompu? Vous dites qu'on a des ambitions effrénées! Rappelez-vous quelles leçons vous avez données, quels exemples vous avez légués, quel soulèvement vous a renversé au 24 février! Il est bien touchant d'entendre la personnification du matérialisme gouvernemental nous parler avec cette componction! Il est bien temps! et ce n'est pas vous qui nous sauverez.

On dirait, en entendant M. Guizot parler avec ce ton tranchant, qu'il a été foudroyé en 1848. Il se livre à des effets de front titanesques. Mais, quand on se rappelle l'éboulement de son système, on voit bien que, s'il sent le roussi, c'est qu'il est tombé de lui-même dans le feu, et toute la fierté de son attitude d'aujourd'hui ne compensera jamais la profondeur de l'humiliation subie alors. Il s'était placé, disait-il, plus haut que tous les dédains ; et il a suffi d'un coup d'épaule dans le perchoir pour accomplir cette chute qui datera dans l'histoire des conquêtes faciles

M. Guizot devrait faire lire ses sentences par d'autres. Il y a du bon dans sa morale débitée. Par malheur, en l'écoutant, on pense à lui, et non à elle, et il se fait un tort qu'il ne peut racheter qu'en se taisant.

1er Mars 1857.

V

RÉCEPTION DE M. DE FALLOUX. — DISCOURS DE M. BRIFAUT.

Le discours de M. de Falloux était attendu par tout le monde avec une vive impatience; non pas qu'on pût raisonnablement se préparer pour des joies littéraires de haut goût. Bien que l'orateur dût prendre la précaution de s'asseoir entre MM. de Montalembert et Berryer, chacun savait que ce voisinage ne tirerait pas à conséquence pour M. de Falloux, et que l'éloquence ne s'attrape pas. Mais on était curieux de connaître l'opinion politique que le nouvel académicien aurait ce jour-là, et le drapeau qu'il jugerait habile de déployer pour la cérémonie. M. de Falloux avait à choisir. Mais, après les réfutations fort énergiques dont sa parole a été l'objet, il ne pouvait guère songer au drapeau tricolore de la fusion. C'est donc la cocarde blanche que l'historien de Louis XVI a arborée.

Il faut que la fusion soit bien malade pour que M. de Falloux l'abandonne; non pas que le parti de la légitimité pure nous semble plus valide; et non pas que demain peut-être M. de Falloux ne se hasarde sur le terrain qu'il a quitté aujourd'hui; mais enfin, pour qu'il soit renié, au moins pendant un jour, il faut que le parti de la fusion n'ait réellement pas d'avantages prochains à offrir à M. de Falloux. Nous nous doutions de cette triste réalité.

D'ailleurs, pour un homme aussi fin qu'il s'efforce de l'être, M. de Falloux a encore eu trop de zèle, surtout à propos de M. Molé. Ayant à louer un homme qui a servi tous les régimes, l'orateur serait resté dans la vérité de son sujet et de sa pensée en ne faisant pas de profession de foi absolue. M. de Falloux devrait pourtant savoir l'inconvénient de trop se pro-

noncer, lui qui a tant acclamé la République en 1848, et qui se voit contraint aujourd'hui d'injurier ce qu'il a honoré.

La mémoire de M. Molé est *chère et précieuse* au récipiendaire. C'est sous *les auspices* de M. le comte Molé que M. de Falloux s'est présenté et a été reçu. Espérons que ce modèle ménagera encore bien des succès, c'est-à-dire bien des variations politiques, à son émule; et il est tout naturel que, se sentant disposé à entendre le patriotisme à la façon de M. Molé, l'orateur n'ait vu que du patriotisme dans l'ambition souple du conseiller successif de tous les gouvernements depuis soixante ans.

Ce que c'est pourtant que l'heureux emploi des mots du dictionnaire! Si on avait à louer un homme de convictions fermes, énergiques, entêtées, brisant son épée le jour de sa défaite, et n'allant pas en redemander une autre au vainqueur; si on avait à mettre en lumière le mâle silence d'un homme politique préférant la solitude, l'oubli, à la faveur d'un pouvoir qui donne tort à ses principes, on n'aurait pas assez de formules d'admiration; on dirait avec raison que cette fidélité est le plus beau, le plus moralisant des spectacles. Eh bien, M. de Falloux s'est servi des mêmes moyens (et il a trouvé des complices) pour vanter l'homme qui, magistrat de l'Empire, est devenu ministre de la Restauration, qui, de Charles X, a été transmis, avec toutes ses théories, toutes ses notes, tout son bagage, à Louis-Philippe, et qui, membre de l'Assemblée constituante sous la République, n'aurait pas refusé ses conseils et ses services si on avait tenu alors à les recevoir. Ainsi garder sa foi ou la trahir, c'est la même chose! ainsi le drapeau n'est rien; le principe n'est rien; l'homme n'est rien. Pourquoi donc alors nous parlez-vous de fusion ou de légitimité? Inclinez-vous devant le fait, courtisans du hasard, et ne parlez pas de vertu, quand il n'y a pas de fidélité; de conviction, quand il n'y a pas de martyre; de triomphe d'opinion, quand vous ne savez pas subir de défaites! Spéculateurs politiques, vous êtes des instruments

d'ambition ; vous n'êtes pas des instruments d'idées ; on ne vous doit que des places et des gages !

M. de Falloux ne s'est nullement trouvé embarrassé pour louer cette souplesse, cette malléabilité qui se sert toujours du prétexte de la patrie. La patrie ! Il faut trembler, quand on l'invoque ; c'est qu'on veut la trahir. C'est un fantôme auquel le factionnaire remet la garde de son fusil, quand il veut déserter son poste. On a des devoirs sociaux, des idées, qu'on chérit et qu'on défend, pour lesquelles on vit et on meurt. Mais cette formule de la patrie est bien souvent un mot commode qui cache l'absence d'idées. La patrie ! c'est surtout le territoire ; on la défend contre l'invasion étrangère ; mais, pour l'honorer, il faut lui donner de grands exemples et le spectacle de mâles vertus.

M. Molé et son filleul M. de Falloux ne voient la patrie qu'à travers des portefeuilles. Un principe ne vaut pas à leurs yeux une influence. Il n'est donc pas étonnant qu'ayant à parler d'un personnage souvent en scène dans l'histoire de ces cinquante années le récipiendaire n'ait pas rencontré à ce propos une pensée féconde à développer, un enseignement à faire ressortir, une vertu à faire admirer. Il a exalté, en termes vides, une existence remplie de faits, vide d'idées ; et, s'il n'avait pas trouvé quelques applaudissements convenus, dans un auditoire, complaisant jusqu'à la gâterie, ce discours nul eût traversé le silence pour tomber dans l'oubli.

L'Académie, qui a peut-être ses jours de pudeur, a protesté du moins par son attitude ; elle s'est sentie humiliée et punie de son choix, et, comme elle n'avait pas la ressource de louer les termes en blâmant les principes, elle a subi ce discours avec une résignation qui s'est trouvée réduite à se dédommager, en applaudissant M. Brifaut. M. de Falloux sait bien qu'il n'est pas un écrivain ni un orateur, mais il croyait peut-être que son opinion n'était pas partagée. Il a plus d'adhérents sur ce point que sur d'autres ; et, quand il a débuté par des formules de modestie, aucun applaudissement

n'a protesté. On lui a laissé dire qu'il a rencontré *toujours plus d'indulgence qu'il n'a rendu de services;* on ne l'a pas contredit quand il a parlé des *phases inattendues* de sa carrière politique. Jamais réalité plus ironique ne fut donnée à une figure oratoire. Nous imiterons l'exemple de l'Académie; nous n'abuserons pas trop des incorrections littéraires et morales du discours de M. de Falloux. Nous nous bornerons à relever rapidement les quelques traits saillants de ce discours, qui restera sur le nouvel élu, avec la pesanteur d'un marbre funéraire et la signification d'une épitaphe.

« Chez M. le comte Molé, a dit M. de Falloux, la première de toutes les distinctions, c'était lui-même. » Nous avouons humblement ne pas comprendre cette ingénieuse flatterie. Ne dirait-on pas que les mérites sont des oripeaux aux yeux de M. de Falloux, et qu'en dehors de ses vertus un homme ait encore des titres à l'admiration! Nous ne nous étonnerons pas non plus d'entendre parler de « la Terreur et de ses meurtriers. » Les *meurtriers de la Terreur* devrait se comprendre logiquement de ceux qui ont tué la Terreur. « M. Molé, dit encore le nouvel élu, marqua ses pas dans le monde d'une gravité qu'on appela dès lors consulaire. » Qu'est-ce qu'un *pas marqué de gravité consulaire?* Pour devenir le collègue de M. Sainte-Beuve, M. de Falloux n'a pas besoin, à la rigueur, de parler si mal. Il paraît que le jeune Louis-Matthieu Molé travailla « sur lui-même avant de travailler pour son pays. » « Courage difficile, » ajoute avec componction le récipiendaire, qui ne se sent pas des aptitudes pareilles, et qui a commencé par travailler *sur* son pays et *pour* lui-même; ce qui, au fond, signifie peut-être la même chose. Mais, non-seulement M. Molé travailla sur lui-même, il travailla aussi sur les arbres du parc de Champlâtreux. « Il étudia, dit l'orateur, l'art des jardins et des parcs, presque autant que les secrets du gouvernement. » Nous ne connaissions pas cette école politique. Parlant des plantations que faisait M. Molé et des allées qu'il dessinait, M. de Falloux ajoute : « Sa main

s'exerçait d'avance à innover et à corriger sans détruire. » Rapprochement ingénieux et champêtre entre les devoirs d'un homme d'État et ceux d'un jardinier! M. Molé plantait des arbres pour apprendre à gouverner; de la même façon que M. de Falloux s'exerçait à la politique et se préparait à l'Académie en élevant des bœufs pour le concours de Poissy. Tout est dans tout. Il n'est besoin que de savoir dégager le sens caché. Il y avait comme des larmes dans la voix de M. de Falloux à la lecture de ce passage plein de senteurs forestières; il est fâcheux qu'il n'ait pas songé à animer ce tableau, en introduisant dans cette verdure quelques-uns de ces magnifiques bestiaux qu'il engraisse si bien.

Mais l'homme politique ne vit pas seulement de feuillage et de bétail. « M. Molé, s'écrie M. de Falloux, ne se contenta plus de lire et de planter : il écrivit. » Un jour l'immortel qui remplacera M. de Falloux, ravi à son immortalité académique, dira de même de lui : « Il ne se contenta plus de nourrir et de concourir pour le bœuf gras, il voulut être de l'Académie, et il en fut. » Il nous semble que nous entendons déjà ces paroles; cela ne veut pas dire que nous aimerions à les entendre bientôt.

M. de Falloux nous a appris que Napoléon n'était pas un homme sans valeur; par goût et par calcul, dit-il, il aimait les hommes distingués; en conséquence, il appela à lui M. Molé. Ou bien, nous n'entendons rien aux allusions, ou cela veut dire, surtout avec les petites malices qui sont à côté, que l'héritier de Napoléon I[er] ferait fort bien d'attirer à lui l'héritier de M. Molé. M. de Falloux est un de ces hommes distingués qu'il faut aimer par calcul quand on n'a pas le courage de les aimer par goût. Mais, si M. Molé consentit aux faveurs dont Napoléon le jugeait digne, ce n'était pas par ambition. Ce serait absolument ainsi que M. de Falloux servirait. « On voit, dit le fier orateur, autour des pouvoirs nouveaux et heureux, deux sortes d'hommes, ceux qui reçoivent et ceux qui apportent. M. Molé fut du nombre de ces der-

niers. » Nous ne demandons pas mieux que de croire M. de Falloux, mais quand il nous aura dit ce que M. Molé a apporté, et quand il nous aura prouvé que M. Molé n'a rien reçu. C'est encore absolument comme si l'on disait : « M. de Falloux, obscur et inconnu en 1847, fut homme d'État, ministre et académicien après 1848; mais il a tout apporté, et il n'a rien reçu. » Ces sortes d'assertions, pour être crues, ont besoin de beaucoup de preuves.

« Quand les soucis et les revers s'appesantirent sur la destinée impériale, continue l'orateur, Napoléon s'attacha de plus en plus à M. Molé. M. Molé ne se détacha pas de l'Empereur. » Nous ne dirons rien de ces soucis qui s'appesantissent sur une destinée; c'est là de l'éloquence académique. Nous ne dirons rien non plus de *l'aigle de la guerre qui replie ses ailes et du génie de la liberté qui déploie les siennes*. Tout ce fatras est le langage convenu à l'Institut. Mais nous ferons remarquer que l'attachement inébranlable de M. Molé à l'Empereur ne survécut pas au lendemain de la chute, et que c'était bien la peine de tant aimer M. Molé pour que celui-ci « applaudit avec patriotisme au retour des Bourbons. » C'est à propos de ces transitions d'un camp dans un autre que M. de Falloux commence à évoquer la patrie. Nous avons exprimé notre opinion sur ce subterfuge commode.

La patrie ne change pas d'habits ni de drapeau du jour au lendemain. M. Molé servit l'Empereur, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe; voilà la vérité. La patrie n'a pas pu se personnifier brusquement dans des individualités si différentes ; et, d'ailleurs, à quel signe M. Molé a-t-il reconnu la patrie dans les avances d'un roi, plutôt que la satisfaction de sa vanité? Supposez qu'au lieu de dévouement quelconque il y ait simplement une ambition effrénée, en quoi l'ambitieux servant tous ces régimes sera-t-il distingué du patriote agissant de même? C'est une vertu dangereuse et fort équivoque que celle qu'on peut confondre avec l'intérêt ; et

chacun avouera qu'en ce qui concerne M. Molé la confusion est possible et permise.

M. de Falloux, qui décidément boudait hier la fusion, s'imagine qu'en 1830 il n'eût pas tenu la conduite des légitimistes, de ses amis, envers la branche cadette; et qu'il eût refusé son concours. M de Falloux se calomnie. Il a plus de patriotisme que cela, et c'est mal à lui de faire à la mémoire de M. Molé l'injure de dire qu'il se refuserait, le cas échéant, à servir tous les régimes. Non, son passé lui donne tort. Il eût voulu, ajoute-t-il, qu'au mois de juillet 1830 on réservât les droits du prince de dix ans, et que l'on consacrât l'inviolabilité royale, en consacrant la responsabilité ministérielle. D'où vient donc M. de Falloux? Depuis quand les révolutions s'amusent-elles à avoir des réticences et broient-elles un trône en ménageant un berceau? Ce qu'elles font de mieux, c'est ce qui s'est vu en 1830 et en 1848, quand, magnanimes et indulgentes, elles laissent fuir les coupables et refusent de frapper. Mais allez donc dire au peuple en armes que la victoire transporte toujours au delà du but qu'il s'était primitivement donné, allez lui dire de retourner un peu en arrière, de discuter avec ses vaincus et de mettre au front des enfants la couronne qu'il prend au front des vieillards! Est-ce que cette pitié humaine serait une pitié possible? Un héritier de dynastie la fait renaître parfois; il n'en prolonge pas la vie qui défaille. En 1830, la victoire qui dépassait la royauté fut empiégée par le duc d'Orléans; c'est tout ce qu'on put obtenir d'elle, et c'est le rêve d'un homme qui a plus fréquenté des éleveurs de moutons que des hommes politiques, de parler ainsi. Voyez donc si, à la chute de l'empire, on s'arrêta devant le fils de Napoléon, et ne combiniez-vous pas hier mille petites intrigues pour créer au comte de Paris des chances qu'il a perdues en 1848?

Suivant M. Molé dans toutes les phases de sa vie politique, M. de Falloux a abordé la révolution de février, et il a eu le courage de l'insulter. Nous l'en remercions; il lui avait fait

autrefois l'injure de la célébrer et de paraître la servir. Il a appelé le 24 février une *catastrophe*. Ce mot, qui est d'ailleurs un plagiat, m'a remis en mémoire l'enthousiasme du nouvel académicien quand à Angers, en mars 1848, il s'écriait que « *la révolution ayant emporté ce qu'on appelait les boulevards de la société, ce qu'il appelait lui ses garde-fous, la société ne pouvait désormais être sauvée que par la liberté.* »

Voilà ce que la *patrie* mettait alors aux lèvres de M. de Falloux; plus tard, la *patrie* lui conseilla de pousser l'assemblée aux mesures violentes contre les ateliers nationaux; et, parce que le sang des journées de juin est effacé, parce que le meurtre du dernier archevêque s'ajoute, dans le martyrologe, au meurtre de M. Affre, M. de Falloux s'est senti le cœur assez ferme pour faire allusion à cette épouvantable guerre civile et *à celui qui l'a désarmée.* Ce n'était pas à vous à évoquer ces souvenirs; et je confesse qu'un tressaillement de colère m'a saisi quand j'ai entendu cette voix lourde, dire, en cherchant à faire vibrer ses cordes : « *Puissent-ils du moins* (les archevêques de Paris) *faire monter jusqu'à Dieu le deuil de la France !* »

Toutefois, il faut être juste, même envers M. de Falloux, il aurait pu laisser croire que la république de 1848 avait pillé, volé, tué, massacré; il a proclamé le contraire; il faut toujours savoir gré à ces messieurs quand ils veulent bien reconnaître l'évidence. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de danger à déposer les masques, M. de Falloux ôte gaiement celui dont il s'affublait sous la république. Écoutez plutôt :

« A l'Assemblée constituante succéda l'Assemblée législative. C'était, en apparence, le jeu naturel de la Constitution républicaine; c'était, en réalité, la royauté qui perçait dans les préoccupations générales. Le pays élut en foule les hommes monarchiques et leur *indiqua clairement* qu'il attendait de leur union *un dénoûment légal et définitif.* »

Quand il nous arrivait jadis d'accuser l'Assemblée légis-

lative de réaction monarchique, quelle fureur ne mettait-elle pas à répondre? Et ce n'était pas alors que M. de Falloux eût posé avec cette naïveté, avec cette audace candide, ses prétentions légitimistes! Eh bien! nous trouvons qu'il est trop tôt encore pour avouer ses supercheries! Comment voulez-vous qu'on vous croie aujourd'hui, vous qui révélez les mensonges d'hier? Comment voulez-vous qu'on vous suive, vous qui avouez une coalition pour nous tromper? Si vous êtes entré à l'Assemblée législative pour amener la monarchie légitime, vous avez trahi votre mandat, vous avez joué le pays; et, en tout cas, permettez-moi d'ajouter que vous êtes de pauvres royalistes et que vous n'avez pas plus que nous à vous glorifier de ce qui est arrivé. Nous aurons donc toujours à nous défier de votre pénétration, et nous savons trop maintenant comment vous voyez clair dans l'avenir!

M. Molé voulait la monarchie dans la *plénitude de son principe*. C'est là le programme actuel, c'était du moins hier celui de M. de Falloux; il n'est plus question du drapeau tricolore, à ce qu'il paraît.

Espérons que M. de Falloux, au défaut de réussite, aura pour lui les consolations intimes qu'il loue dans M. Molé, « *ceux*, dit-il solennellement, comme s'il n'avait jamais été ministre, *qui règlent leur vie sur un devoir peuvent se passer de réussir*. »

Souhaitons que M. de Falloux puisse se passer de réussir, car il perd tous les jours des chances. Est-ce le devoir qui lui ôte de ses avantages? n'obéissait-il donc qu'à son ambition quand il avait plus de succès? Mais, d'ailleurs, maintenant qu'il est de l'Académie, que peut souhaiter encore M. de Falloux? Il ne songe pas à devenir un écrivain : l'impossible ne le tente pas. Ses bestiaux sont couronnés, son discours a été applaudi par tous les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul; il a eu le malicieux bonheur d'avoir M. Brifaut pour interlocuteur; il est reçu, consacré, embaumé, béatifié; il n'a plus rien à faire en ce monde; la patrie ne lui demande

plus rien. Espérons qu'il saura l'imiter, et que lui, de son côté, ne voudra plus rien solliciter d'elle.

M. de Falloux eût manqué à une portion de son auditoire si, après avoir injurié la Révolution, il n'eût pas décoché quelques injures à Voltaire. Il s'est surtout borné à le dédaigner : « *Les continuateurs de Voltaire*, a-t-il dit avec M. Molé, *seraient plus coupables que Voltaire lui-même, car nous avons l'expérience de plus et les abus de moins.* » On ne songe pas à continuer Voltaire, il a fait sa tâche; la nôtre est différente.

Mais pour qui donc M. de Falloux se prend-il quand il assure qu'il n'y a plus d'abus? Et son parti? et lui-même? et M. de Montalembert et la congrégation? et les livres comme la vie de saint Pie V? Seulement il est très-vrai de dire qu'on n'a plus besoin du rire de Voltaire : le rire de tout le monde suffit, et au delà.

Tel est ou plutôt tel fut le discours de M. de Falloux; car demain il ne restera rien de ces phrases alignées, débitées lentement, d'un ton de prédicateur, et qui ne sont pas plus françaises par le sentiment que par le style. Jamais l'impuissance ne se produisit avec plus de majesté, et M. Brifaut lui-même était plus près des applaudissements.

Nous ne dirons rien du discours du vénérable président. Nous appartenons à une génération qui n'a rien lu de M. Brifaut; nous aurions donc mauvaise grâce à en parler. Son petit discours était plein de politesse; il attestait que M. Molé a surtout représenté l'urbanité française. C'est ce qui fut dit hier de plus vrai sur la portée de cet homme d'État.

En somme, la séance n'a eu rien d'attrayant. Il semblait que, dans un coin de mausolée, l'ombre de Ninus II se fût mise en fête pour recevoir l'ombre d'un de ses confidents. Comme, Dieu merci, nous ne croyons pas aux revenants, M. de Falloux nous paraît, pour cette fois, bien enterré.

Mars 1857.

M. EUGÈNE PELLETAN

I

LES HEURES DE TRAVAIL[1].

On l'a dit souvent, et nous-même nous nous efforçons de démontrer cette vérité dans chacune de nos études, la grande fonction de la littérature moderne, ce qui doit lui rendre ces heures d'éclatante victoire, un peu oubliées dans la Capoue sensuelle et romanesque du feuilleton, c'est la critique, c'est l'analyse. Mais il ne s'agit pas de cette critique superficielle qui vanne et épluche des mots au profit de la grammaire. *La Harpe* et *Le Batteux* n'ont plus de disciples. L'analyse doit être émue, inquiète, et l'œuvre qu'elle touche doit palpiter sous ses mains comme les entrailles vivantes qu'on déchirait pour y trouver des augures. Nous avons eu assez de lyrisme, assez d'amour, assez de fantaisie, assez d'hymnes de toutes

[1] *Heures de travail.* 2 vol. Paris, Pagnerre, libraire-éditeur, rue de Seine, 18.

sortes adressées à toutes choses ! nos maîtres ont été les premiers à sentir que la symphonie pour la symphonie était un abus, et que se soustraire à la préoccupation poignante des peuples, c'était sacrifier l'intérêt universel et le devoir absolu de concitoyen au *far niente* égoïste, au devoir étroit et personnel de la vanité littéraire.

Que n'a-t-on pas dit quand *Victor Hugo* attribuait aux poëtes une *charge d'âmes*, une mission sociale ! Et pourtant les railleurs, les pédants académiques, ont béni plus tard cette présomption quand ils ont vu, à l'heure du péril sérieux de la rue, la poitrine du chantre des *Méditations* les cacher et les sauver. Il est vrai que cette théorie a des dangers pour ceux qui l'adoptent sincèrement ; que Lamartine a été déchiré de la plus âpre ingratitude, et que Victor Hugo est exilé ; il est vrai que Chateaubriand, pour avoir entrevu ces destinées nouvelles de la littérature, et pour avoir compris que René ne pouvait garder jusqu'au bout son oisiveté fiévreuse et sa fureur de solitude, il est vrai que ce chevalier de la royauté, pour avoir trahi des préoccupations moins égoïstes que celles du triomphe de son drapeau et de son roi, a été insulté, après sa mort, par M. Sainte-Beuve, qui l'avait flagorné de son vivant, et qu'un champion d'une grande autorité et d'une haute puissance de style et de raison, M. le prince de Broglie, a vengé l'armée gothique des émigrés de cette étrange désertion. Il est vrai que la littérature, entendue à la façon de M. Alfred de Musset ou de M. Mérimée, ne heurte rien, ne blesse personne, sourit à tout le monde, et procure de bien plus solides avantages que l'étude saugrenue des douleurs et des doutes de l'humanité. Mais il n'est pas donné à tout homme qui s'estime, et qui s'honore de tenir la plume, de préférer une fantaisie sans but et sans raison, un réalisme sans élan et sans foi, à ces recherches ardentes de la vérité. Il y a des fous qui ne séparent pas l'idée de travail de l'idée de sacrifice, et qui s'imaginent que, quand on prétend à l'attention de ses contemporains, ce doit être pour leur dire quelque

chose, pour leur donner une espérance ou une leçon. Ces fous-là traduisent le mot *écrire* par le mot se *dévouer*, et ils ne songent point à aller se faire donner des douches à l'Académie.

Si les poëtes, les romanciers, les dramaturges, pour exercer sur la société l'action énergique à laquelle ils aspirent, doivent s'aider surtout de l'analyse, ne comprend-on pas, d'un autre côté, le rôle important réservé à la critique proprement dite, c'est-à-dire à l'examen de toutes les œuvres d'histoire ou d'imagination? Jamais il ne fut plus nécessaire d'étudier les lois du beau, qui sont toujours les lois du bien, et de mettre en lumière dans chaque œuvre contemporaine la vérité pratique, la formule, le conseil que le lecteur peut en dégager. Tout doit enseigner, dans le temps où nous sommes; et l'œuvre inutile est une œuvre nuisible. Il est donc bon que des esprits sérieux et bienveillants se dévouent au rôle de vigie, et signalent, sous la forme dramatique ou romanesque, l'idée positive et féconde; il est bon que la sympathie du public soit éveillée, soit dirigée; et une responsabilité sérieuse et double incombe dès lors à l'écrivain ferme et loyal qui veut servir d'intermédiaire entre le public et les auteurs. L'impartialité et l'étude doivent le préserver des faux jugements, des condamnations superficielles, des dédains présomptueux; l'amour de l'humanité et du progrès doit lui recommander de viser au cœur de chaque livre, et de trouver, même dans l'épopée la plus étrangère en apparence à la réalité, le sens mystérieux, l'esprit de doute ou de foi qui s'y cache toujours. Si les écrivains ont une mission sociale, la critique est la douane sublime qui fouille les passants à la frontière, et qui ne doit laisser introduire aucune idée fausse, aucune sottise en contrebande, délivrant, au contraire, de solennels visas aux ouvrages glorifiés d'avance par l'intention.

On a beaucoup abusé, et l'on s'est beaucoup moqué des mots *apostolat*, *ministère*, *fonction*, à propos des devoirs littéraires; et le caractère personnel, l'inconsistance morale d'un

grand nombre d'hommes de lettres ont mis le public en défiance de ces attributions élevées. Quand on a vu des critiques investis de quelque autorité, comme M. Sainte-Beuve, par exemple, se vanter cyniquement d'une succession d'apostasies qui en promet d'autres, on a pu trouver exorbitante la prétention d'instruire et de moraliser; mais, Dieu merci, toutes les consciences ne sont pas susceptibles des infidélités dont le volage M. Sainte-Beuve se fait gloire; et, s'il est ridicule et superflu de chercher dans ce dernier l'évangélisateur d'une idée quelconque, il est juste d'attribuer courageusement ce titre à ceux de ses confrères en critique qui n'ont jamais varié et qui ont toujours fait servir l'analyse à la découverte d'un sentiment utile, d'un principe moral.

M. Eugène Pelletan, par la persistance inflexible de ses idées, par sa chaleur d'investigation, par l'élévation de son point de vue, par la forme harmonieuse de ses jugements, par ce qui fait l'homme, le style, et par ce qui fait le style, la droiture et l'imagination, mérite à coup sûr un des premiers ce respect pour la fonction que nous revendiquions plus haut au nom de la critique. Esprit grave et profondément religieux, allant de la pitié à l'enthousiasme, sans jamais se départir d'une raison ferme et sereine, demeuré poëte après de longues années d'analyse et de minutieuse critique, complice de tous les héroïsmes de pensée, ennemi chevaleresque de toutes les platitudes de cœur, dévoué à la liberté de conscience et au progrès, M. Eugène Pelletan a droit à une place honorable parmi les plus grands et les plus purs esprits de cette génération. Ce n'est pas lui qui souffletterait ses premiers succès des désaveux qui ont si mal inspiré M. Sainte-Beuve. Depuis son premier article jusqu'au plus récent, il a toujours défendu les mêmes devoirs, revendiqué les mêmes droits, servi la même cause. Il a exercé une action très-sérieuse et très-décisive sur la critique; il l'a transportée, du terrain mouvant des chicanes littéraires, des disputes d'écoles, sur le roc des questions humanitaires; quand on s'amusait aux bagatelles

du langage, aux fioritures de la symphonie, il a distingué, le premier, l'accent humain, le sanglot douloureux ou le cri d'espoir qui se cachait sous les mensonges de la forme. Il n'a pas attendu les dernières révolutions ; et, bien avant que Lamartine et Victor Hugo, par une propension logique, se fussent jetés dans la fournaise, il avait, il y a plus de quinze ans, fait une étude sévère sur les poëtes contemporains au point de vue social. Depuis, il n'a pas interrompu son œuvre, et c'est encore, c'est surtout pour les faire servir à l'émancipation intellectuelle, à l'apaisement des esprits, dans la foi et dans la sympathie, que M. Pelletan lit et discute les livres contemporains.

Pour entreprendre et pour continuer avec succès une semblable analyse, il fallait soi-même croire à quelque chose, et éclairer d'une lumière toujours égale et jamais obscurcie les œuvres qu'on avait à juger. Ce phare intérieur d'une conviction, M. Pelletan le possède. Le doute est impuissant ; la négation est funeste ; M. Pelletan affirme. Dans toutes les pages qu'il a vivifiées de son style, il atteste la raison, le progrès, le spiritualisme, l'amour. Protestant par sa naissance, M. Pelletan s'est développé sous cette influence ; seulement, il est protestant logique, et il ne craint pas de remonter, à l'aide de l'examen, la légende des croyances humaines, bien persuadé que, quoi qu'il détruise, il trouvera toujours Dieu au fond de l'humanité. Le beau livre qu'il a intitulé la *Profession de foi du dix-neuvième siècle* est explicite à cet égard. Nous venons de relire cette œuvre vraiment magistrale qui contient, à travers des descriptions superbes, dignes au moins de Bernardin de Saint-Pierre, une philosophie plus consolante et plus pratique que toutes les élucubrations de MM. Cousin, Jouffroy et consorts ; et nous nous sommes une fois de plus convaincu de cette idée, que M. Pelletan restera, comme écrivain, comme penseur, parmi ceux qui honorent et servent le mieux leur génération.

Répondant à ceux qui l'accusaient de matérialisme, il finit

la préface de la *Profession de foi* en s'écriant, à propos des revers cruels auxquels peuvent se trouver exposées ici-bas la justice et la liberté :

« Où pourrions-nous puiser cette auguste fierté plus nécessaire que jamais, qui nous élève au-dessus des hommes les plus élevés, si ce n'est à la coupe sacrée du spiritualisme? Quand je remue en moi cette idée, j'ai bu l'ambroisie, j'ai revêtu une autre nature, j'ai vécu la vie des meilleurs. Soyons donc spiritualistes, ne fût-ce que par raison d'opportunité, aussi longtemps du moins que le monde aura besoin d'une recrudescence de morale. »

C'est là un noble défi jeté aux convoitises grossières de ce temps-ci; et, pour ma part, j'ai une absolue confiance dans l'écrivain qui ne recherche que le triomphe de l'esprit, éternellement libre par ses élans. Rien n'est perdu, tout est possible, quand on méprise le fait pour embrasser l'idée!

Plus loin, définissant l'étude, M. Pelletan dit encore :

« La connaissance dans l'homme n'est que la conscience extérieure de Dieu, car c'est lui qui sait et qui pense en nous, qui sent et qui aime en nous, et l'affection et l'étude ne sont qu'une sainte hospitalité, une cène intellectuelle qui nous prépare incessamment au Christ éternel, incessamment présent dans l'humanité. »

On comprend qu'un écrivain, pénétré de cette conviction, puisse croire qu'il y ait autre chose à faire, dans l'analyse des livres, que comparer des mots, que frotter des épithètes les unes contre les autres, pour trouver la plus solide, que discuter sur des points d'esthétique banale; et, quand un critique de cette allure nous recommande une œuvre, nous devons estimer que celle-ci nous offrira autre chose que de vaines combinaisons d'événements ou des mélopées stériles.

Après avoir établi la condition de notre perfectionnement, le philosophe humanitaire se demande quelle est la loi du perfectionnement pour la société, la morale collective qui préside à la vie d'une nation? Il répond :

« La même loi, la même morale. Avons-nous à juger un système politique, ou plutôt social, nous n'avons qu'à nous demander : Ce système versera-t-il dans la société une plus grande somme de vie, de science, de sympathie? alors il sera vrai de toute vérité. Toute organisation, au contraire, sociale ou politique, qui condamne une partie de la communauté à la misère, à l'ignorance, à la servitude, et qui mutile et qui restreint des millions d'existences, est immorale comme un mensonge. Elle ment à la civilisation ; elle nie l'histoire, c'est-à-dire la parole même de la Providence. »

Telles sont les idées de M. Pelletan sur la morale individuelle et sur la morale universelle. M. Granier de Cassagnac, ce profond éducateur des peuples et des philosophes, qui a si péremptoirement démontré la niaiserie de la révolution française, et qui traitait ces jours-ci le socialisme de *pourriture*, se moquerait ou s'indignerait de ces théories ; quant à nous, qui trouvons que le vieux monde ne pourrit jamais assez, nous acceptons dans tous leurs termes ces principes, comme un critérium infaillible ; nous pensons fermement, avec M. Pelletan, que le spiritualisme est la consolation et le salut des intelligences blessées, que l'humanité ne peut vivre, ne peut se développer, se perfectionner, qu'en allant incessamment vers Dieu ; et qu'aucune organisation sociale n'est solide si elle n'a pour appui les intelligences et les cœurs. Napoléon disait : « La démocratie a des entrailles, l'aristocratie n'en a pas. » Ce mot, échappé à l'amertume de l'exil, enrégimente l'humanité dans le parti de la révolution; et, s'il était besoin de démonstration et de preuves, chaque page des livres de M. Pelletan servirait de commentaire.

La bienveillance est une vertu aussi essentielle pour la critique moderne que l'impartialité. Les âmes veulent qu'on leur apprenne à aimer ; et, sans se départir des obligations de la justice, l'écrivain qui analyse doit trahir le besoin de sympathie. Je n'entends pas dire qu'il faille être indulgent pour les œuvres médiocres, et qu'il ne faille pas haïr opiniâtrement les

œuvres funestes. Non. La haine pour le mal est la condition de l'amour pour le bien ; et, si j'avais un reproche à adresser à M. Pelletan, ce serait peut-être celui d'une mansuétude trop patiente devant les insolences grossières de quelques-uns de ses adversaires. Je comprends très-bien qu'on méprise; mais il est bon quelquefois de cracher ce mépris aux gens qui le défient. La bienveillance dont je parle et que j'estime dans M. Pelletan, c'est l'enthousiasme, cette qualité précieuse, qui attire comme par un aimant mystérieux tout ce qu'il y a de bon dans le livre le plus défectueux et le met en lumière. Haïr tout, comme M. Planche, cette malveillance incorruptible, qui passe pour de la conscience, parce qu'elle ne faiblit jamais, c'est ne comprendre rien ; ne savoir ni aimer ni haïr, mais s'amuser aux petites chicanes de mise en œuvre, aux petits rapprochements, aux petites critiques de détail, comme ce bon M. Sainte-Beuve, c'est manquer de qualités viriles et c'est s'en tenir au rôle équivoque d'un Narsès quelconque, fier d'être général, sans songer à gagner des batailles, comme ce monstre héros. Il faut, pour avoir le droit d'être aimé, montrer que l'on sait aimer aussi ; et l'étude n'est féconde qu'à la condition de ne pas fuir l'émotion, mais au contraire de la poursuivre partout et à travers tout.

M. Pelletan ouvre un livre comme s'il ouvrait un cœur, et les hiéroglyphes de l'imprimerie s'animent à ses yeux et s'échauffent comme des artères ; il veut sentir palpiter l'âme de son siècle dans les manifestations de la pensée contemporaine, et cette prédisposition ne l'initie que plus facilement et plus promptement aux aspirations, aux désirs, aux rêves qu'il veut juger. En général, à moins d'y être un peu forcément amené, il parle plutôt des livres qui profitent à ses tendances que de ceux qui y sont contraires; il est plus fait pour la propagande que pour la polémique. Ne s'arrêtant à la forme que le temps nécessaire pour prouver qu'il n'est jamais insensible au parfum du style, et qu'il est un écrivain trop sérieux, lui-même, pour ne pas savoir gré à un auteur d'un langage cor-

rect, élevé, harmonieux, coloré, M. Pelletan va droit au fond de l'œuvre. Ne lui demandez pas un compte minutieux des périodes mal sonnantes, des expressions mal avisées; ne le forcez pas non plus à vous expliquer les procédés particuliers de travail de l'auteur qu'il juge. Il laisse la rhétorique aux rhéteurs, et ne discute qu'au point de vue de sa foi. Cette façon peut sans doute causer quelque désappointement aux amateurs d'orfévrerie littéraire, à ceux qui estiment la bimbeloterie du style à l'égal des idées; mais tout homme qui lit pour apprendre, et qui apprend pour devenir meilleur, en aidant au perfectionnement des autres, sera touché comme nous de cette préoccupation et y trouvera le secret de l'originalité précieuse et de l'élévation constante de sentiments qui distinguent M. Pelletan.

Le nouveau livre que nous avons sous les yeux, et qui a pour titre : *Heures de travail*, est la démonstration la plus éloquente de cette méthode. Hâtons-nous d'ajouter que ceux mêmes qui trouvent parfois un peu vagues, un peu inconsistantes dans leur effusion, les critiques que M. Pelletan publie dans les journaux, seraient frappés, en voyant réunies en deux volumes ces Études éparpillées jusque-là en feuilletons, de leur unité de vue, de leur abondance d'idées, de la ligne droite et jamais interrompue qui les traverse. Isolées, ces pages sont des notes sonores; condensées, elles forment un concert, une harmonie, et il est très-facile d'en dégager un sens précis. Comme à M. de Lamartine, son maître, il faut à M. Pelletan de l'espace et du ciel, et le morcellement de sa pensée par articles l'écourte et l'estropie; il n'est à son aise, il n'est définitivement compris qu'en volume. Chacun de ses fragments est comme un morceau de verrière; la couleur en est transparente; on distingue des nuances merveilleuses et un dessin; mais il faut rapprocher et souder ensemble tous les morceaux pour avoir le sujet entier et pour que la lumière du ciel passe librement à travers ce tableau qu'elle anime, qu'elle fait resplendir.

Les *Heures de travail* deviennent ainsi un véritable livre de philosophie. Ce ne sont plus des articles de journaux rassemblés et confondus ; c'est une suite de démonstrations qui s'engendrent, se soutiennent, s'éclairent, se fortifient; on sent un souffle continu qui fait vibrer les pages à l'unisson, et la sensibilité de l'auteur élevée à cette proportion magistrale devient une sympathie toute-puissante qui se transfigure, entre les deux images rayonnantes de Dieu et de l'humanité.

Dans sa préface, M. Pelletan se croit obligé de justifier son titre, en expliquant que pour lui le monde est un immense atelier, et le rapport de l'homme avec l'homme un perpétuel échange de travail.

« La pensée, dit-il, n'est qu'une immense gravitation où nous pesons tous, celui-ci du poids d'un grain de sable, celui-là du poids d'une montagne. Nous avons tous notre part de travail dans cette collaboration universelle de l'esprit. »

C'est donc sa part que l'auteur apporte, et nous croyons qu'elle n'est pas la moins utile ni la moins glorieuse.

On comprend que nous ne puissions entreprendre une analyse minutieuse de ces deux volumes de critiques et d'analyses. Nous nous bornerons à signaler parmi ces différentes études celles qui mettent le plus en saillie les tendances particulières de l'auteur et qui sont le plus particulièrement des professions de foi.

Le premier chapitre est consacré à l'examen du livre de M. de Tocqueville, *la Démocratie en Amérique*. Ce début est logique; il est une sorte de préface en action, et trahit tout d'abord l'édifice dont il est le péristyle obligé. Ce n'est pas que la politique et la philosophie ne laissent point de place à la littérature proprement dite! M. Pelletan est un artiste trop habile pour ne pas rendre souvent justice aux virtuoses du style ; et nous lisons, à propos de M. Jules Janin, une page fort spirituelle que nous recommandons à l'attention sérieuse de l'école prétendue réaliste, de cette petite

église à la façon de celle de l'abbé Châtel, qui adore la Vulgarité sous les deux espèces de la forme et du fond, et qui, visant à la vérité, n'atteint que le plat et le commun. Que tous ces Courbets littéraires, si dédaigneux pour le style et si insolents avec la grammaire, veuillent bien méditer ce passage :

« J'entends dire souvent : cet homme a du style, mais il n'a que cela. Cherchez-lui une idée, bonsoir! Comme si le style n'était pas lui-même une idée! Comme si on pouvait trouver une beauté de style par un autre procédé que par une idée! Mais pour préférer ce mot à un autre mot, malheureux que vous êtes! il a fallu une idée? Allez, mes amis, il y a plus d'idées dans la moindre bluette proprement écrite que dans toute la collection, je suis forcé de le dire, du *Journal des Savants*.

« Sauvons le style des mains des barbares, et jetons-nous au feu, s'il le faut, pour cela, car, le style sauvé, tout est sauvé. On a toujours la pensée, mais on n'a pas toujours le style pour l'exprimer. Or qu'est-ce qu'une œuvre sans style? Une jeune fille sans dot, qui danse tout l'hiver sans trouver un mari. Il y a dans ce monde assez de jeunes filles à marier. Il n'y a que la dot qui a toujours manqué. »

M. Pelletan a raison; mais sa pensée serait mal comprise si l'on s'imaginait, d'après ce passage, qu'il subordonne l'idée au style, et que la forme lui fait toujours trouver le fond suffisant. Il croit, avec tous les grands écrivains de la France, que l'harmonie des mots est une initiation obligatoire aux secrets de l'idée; mais il sait bien aussi que l'éclat de l'expression n'est pas toujours en rapport avec la valeur du sens; et, si on concluait de cette citation une préférence de sa part pour l'école de la couleur avant tout et de la fantaisie, on dénaturerait le principe incontestable posé par lui. Il est d'ailleurs, dans ses écrits, une démonstration de la juste mesure avec laquelle doivent se combiner, pour arriver à un effet de persuasion et d'émotion, le style et l'idée.

A propos du livre de M. de Montalembert, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, M. Pelletan se trouve en face de l'ennemi véritable, de celui qu'il faut plus que jamais combattre, et qui, si on le laissait faire, pousserait à la haine et au mépris du seul sentiment qui puisse nous sauver, le sentiment religieux. Je parle de cette dévotion ascétique jusqu'au blasphème de l'humanité, qui rapetisse Dieu aux proportions de l'impuissance, et qui tend, avec une affectation si ridicule, le mouchoir de Tartufe pour cacher le sein de Dorine, qu'on finira par se demander si le mouchoir n'est pas un indiscret qui veut toucher la chair et qui aime mieux la sentir que la voir. Dans cette légende, M. de Montalembert, pieusement graveleux, raconte avec une complaisance singulière tous les sacrifices des devoirs de famille, accomplis par une épouse et par une mère, pour mieux s'unir à Dieu. Nous comprenons tous les héroïsmes de vocation; mais que sainte Élisabeth consente à multiplier jusqu'à trois fois le nombre de ses enfants pour avoir la joie mystique de les abandonner ensuite et de ne plus vouloir en entendre parler, c'est là, au point de vue du foyer domestique et de la sanctification de la maternité, un exemple scabreux à donner; et nous croyons, comme M. Pelletan, que ce livre est profondément immoral.

Quant à l'opinion de l'auteur sur la religion comprise à la façon de M. de Montalembert, il faudrait n'avoir pas entendu ce bilieux orateur pour ne pas la partager. Si la dévotion est la même chose que la haine, l'injure, la provocation perpétuelle contre la jeunesse, le progrès, la liberté, contre tout ce qui fait aimer la vie et croire au ciel, M. de Montalembert est un grand dévot; mais, si l'homme religieux est bon, sympathique, charitable, indulgent, s'il fuit le scandale, s'il veut convertir par l'entraînement de la mansuétude, s'il a horreur de la calomnie, je cherche vainement un homme religieux parmi les quelques fanatiques qui nous exorcisent, et je ne vois que des convulsionnaires, renégats du Christ, qui ne veut être adoré que par les esprits humbles et doux!

De M. de Montalembert à M. Veuillot, il n'y a que l'épaisseur d'un goupillon. M. Veuillot est une étrange grimace ; il fait rire entre hommes comme une obscénité; il a le propos libre, et se charge volontiers de toutes les impuretés de langage, sachant très-bien qu'il n'a qu'à se confesser souvent pour être souvent en état de grâce. Hardi comme un lépreux qui montre le poing à tout le monde, et qui ne craint le poing de personne, il a au physique et dans la parole une violente analogie avec l'abbé Dubois, ce cardinal qui, au dire de son valet, faisait mieux que sacrer des rois, puisqu'il sacrait tous les jours le bon Dieu.

M. Pelletan consacre donc un chapitre à l'examen du livre des *Libres penseurs*, de M. Veuillot. Ce livre est une négation absolue, formelle, universelle. Selon lui, l'esprit est impie, le génie est un monstre. Molière est un *moineau lascif;* madame de Staël est un *dragon ;* Henri IV un *pourceau ;* le mariage est un *désinfectant ;* s'agit-il d'une femme qui s'est illustrée de nos jours par ses romans : « Plus je lis ses livres, dit avec « un tact parfait et une convenance admirable le chaste « M. Veuillot, plus elle me fait l'effet d'avoir toute sa vie dé- « siré l'amour d'un scélérat et de n'avoir jamais obtenu que « le caprice des drôles. » Lord Byron n'est aimé que des *gredins*, des *niais*, des *filles publiques*. C'est un *bouc*, un *singe*, un *serpent*, un *pourceau ;* quant aux journalistes, ce sont presque des *assassins*.

M. Pelletan juge fort sainement dans ses commentaires cette littérature rabelaisienne, qui prétend défendre l'Église, et qui ne peut que contrister et faire rougir de honte les esprits sincèrement religieux.

Il nous a semblé plus loin que le critique, tout en rendant justice à la puissance d'analyse de Balzac, n'appréciait pas suffisamment ce maître et lui gardait trop rancune de ses opinions. L'homme de génie, et nous appliquons cette épithète sans hésitation au plus grand romancier de ce siècle, l'homme de génie fait son œuvre progressive, en dépit même des pré-

jugés qu'il porte en lui, par la seule force d'impulsion de sa nature, qui doit toujours être essentiellement humaine. C'est ainsi que Balzac, royaliste et catholique, comme Chateaubriand, fait comme lui, en désagrégeant les molécules de cette société qui se décompose, une œuvre démocratique. Il est illogiquement logique. M. Pelletan lui reproche de n'avoir pas ce lyrisme du cœur qui pousse à la croyance, d'avoir manqué d'idéal. Nous ne partageons pas cette opinion. L'homme qui n'a que du talent avec de bonnes intentions invente un type qu'il charge de prêcher sa foi, et qu'il fait passer à travers toutes ses œuvres; il tend à rendre visible et aimable son idéal. L'homme de génie, au contraire, plus universel et plus élevé, équilibre le monde moral dans sa pensée et met dans toutes ses créations son empreinte, son inquiétude, son esprit; il veut, entre ses héros, des luttes à armes égales, et il n'use pas du subterfuge commode de commencer par couper les jarrets du ceux qu'il veut vaincre. Dans Vautrin, comme dans Balthasar Claës, Balzac a étudié un aspect du cœur humain et du cœur social, si j'ose ainsi dire; mais le forçat n'est pas plus son idéal que le chercheur de l'absolu. La *Comédie humaine*, les confessions impartiales de l'humanité, voilà le but, voilà, si vous le voulez, l'idéal. Mais croyez-vous que Balzac eût pu mener à bien cette tâche énorme et ne se fût pas exposé à des partis pris ou à de la monotonie s'il eût tenu à replacer dans chacun de ses romans un type, une pensée chère et préférée? Si vous voulez lui reprocher de n'avoir pas fait triompher assez souvent la vertu, vous ferez le procès du monde, et c'est précisément le but de l'analyse de Balzac. Pour ma part, je ne sais pas de romancier qui ait su trouver tant d'héroïsme, sans exagération, sous le frac moderne; et, si je sens, comme M. Pelletan, quelque tristesse en lisant Balzac, j'éprouve aussi un attendrissement pour ses victimes, qui finit par faire protester l'espérance et le rêve du bien. A part cette chicane, qui nous amènerait à demander où est l'idéal de Molière, l'idéal de Corneille, l'idéal de Shakspeare, nous rati-

fions les remarques pleines de finesse faites sur les procédés d'analyse et de style de Balzac.

Nous feuilletons rapidement les *Heures de travail ;* nous ne disons rien de l'*Ère des Césars de M. Romieu ;* c'est de la fantaisie, brutale comme de la réalité ; rien non plus d'autres livres d'histoire ou de politique ! Citons toutefois ce passage, à l'esprit duquel nous nous associons. M. Pelletan reproche à M. Louis Blanc sa haine trop persistante de la bourgeoisie, et, après avoir démontré que ce sont les hommes de loisir, émancipés du travail manuel qui préparent les idées, il ajoute :

« L'école révolutionnaire met l'empêchement à la liberté du côté de la bourgeoisie ; ne pourrais-je pas le mettre à mon tour de l'autre côté? Est-ce que le peuple, inconstant et aveugle, agit en vertu d'une théorie qu'il a trouvée? il va, comme il est poussé, souvent en sens inverse. La même classe qui faisait la révolution à Paris faisait la contre-révolution en Vendée; et, quand à Naples la bourgeoisie avait fondé la République, n'est-ce pas le peuple, conduit par le cardinal Ruffo, qui l'a ensevelie dans le sang des républicains? Renonçons donc à cet antagonisme de classes qui ne contient, pour l'avenir, que des discordes, qui rebute ceux-ci du bien, qui aigrit ceux-là, et qui les arme les uns contre les autres au détriment de leur véritable progrès. »

Nous avons remarqué des pages touchantes sur le livre *De la Famille* de M. Dargaud, une critique fort élevée de George Sand. Mais il est un chapitre qui nous a surtout intéressé, et dont nous avons besoin de parler un peu. C'est celui qui concerne la brochure anonyme sur Beyle (Stendhal).

Ce petit écrit, qui s'est glissé sournoisement dans le monde, cachait son titre, aussi bien que le nom de l'auteur. M. Pelletan, à l'aide des détails de la notice, a découvert qu'il s'agissait de Beyle ; il lui eût été facile peut-être de trahir aussi le trop modeste écrivain qui n'osait signer ; il s'est borné à des conjectures. Nous respecterons, comme lui, la pudeur de ce païen, que quelques-uns ont cru rencontrer à l'Académie, et

que d'autres affirment avoir vu aussi passer en costume chamarré de broderies, plus brillantes que les palmes vertes.

Il serait plaisant en vérité que l'épicurien, que l'athée qui a pris à tâche de bafouer un ami dans son tombeau, de souffleter Dieu avec la main d'un mort, et de faire imprimer avec luxe ces quelques pages, justiciables tout au moins de la police correctionnelle, fût un de ces honnêtes dispensateurs du prix Montyon, chargés de couronner la vertu, de défendre la morale et la famille, et la religion !

Ce siècle aura vu toutes les ironies ; mais celle-ci ne serait pas la moins curieuse. Nous hésitons à citer. M. Pelletan prévient les dames et les prie de ne pas lire ; nous renouvelons cette recommandation. Insulter la Providence, dire de Dieu *que ce qui l'excuse*, c'est *qu'il n'existe pas !* c'est déjà au point de vue de la morale et de l'Académie une excentricité assez vive ; mais raconter que Beyle *était convaincu de cette idée très-répandue sous l'empire, qu'une femme pouvait toujours.....* (nous passons une expression) *et que c'était un devoir pour un homme d'essayer* ; mais ajouter que lui, le biographe, il a conseillé à son ami le plus brutal attentat contre une femme (crime prévu par le Code pénal, et auquel les travaux forcés ajoutent un attrait pittoresque), mais se vanter avec un pareil cynisme d'un code de morale que le marquis de Sade eût approuvé ; c'est en vérité essayer une trop forte épreuve sur la patience des honnêtes gens ; et, s'il était certain que l'auteur de ces pages, doublement et tristement obscènes, fût de l'Académie, nous ne comprendrions pas que cette assemblée ne mît pas en demeure le membre qui l'insulte et la compromet, ou de signer audacieusement ce livre et de se faire exclure, ou de prouver que cette infamie n'est pas de lui.

Ah ! si un romancier démocrate, si un socialiste, dans l'ébriété de ses vingt ans, laissait échapper ces boutades, quel déchaînement contre lui ! comme l'artillerie de toutes les forteresses de la vertu tonnerait avec la mitraille ! Mais toute la presse, toute la littérature connaît ou soupçonne cette bro-

chure; et on ne la dénonce pas au public! Et parce que son auteur, grave, gourmé, un peu célèbre, peut donner sa voix pour certaines élections, et prêter son influence pour certaines vanités, on feint de ne pas avoir lu, de ne rien savoir; on donne la main à ce personnage qui peut déshonorer, par le seul fait d'un tête-à-tête, si on le croit sur parole, la femme la plus irréprochable. Eh bien! au fond, nous ne nous plaignons pas trop de l'indulgence que ce biographe a rencontrée. Il appartient à une génération que nous dénonçons tous les jours comme étant sans idée, sans foi, sans principe; il aide à notre démonstration, et il accélère l'ensevelissement de tous ces moribonds, commencé par le mépris. Une seule chose nous étonne, c'est qu'ayant glorifié l'impiété et le viol l'ingénieux et modeste écrivain n'ait pas essayé de défendre le vol et les voleurs. Après tout, il a peut-être tenté de le faire.

M. Pelletan flétrit pour sa part, avec toute l'énergie d'une conscience droite, ces *mascarades d'hommes dévots en habits brodés et impies en petite tenue.*

Tous les livres qui ont provoqué un bon mouvement dans ces dernières années, ou tous les défis jetés à l'idée de sympathie, à la liberté de conscience, au progrès, ont été tour à tour examinés, discutés et jugés par M. Pelletan dans ces deux volumes qui sont l'histoire attendrie de la civilisation. M. Thiers, M. Guizot, le P. Ventura, madame Stowe, M. Lamartine, M. de Laforge, M. Girardin, M. Michelet, M. Troplong, M. Victor Hugo, M. Eugène Sue, M. Legouvé, M. Lamennais, M. Reynaud, M. Castille, d'autres encore, tous les défenseurs, tous les détracteurs de l'avenir défilent dans cette galerie, sous un jour limpide et éclatant, qui ne laisse dans l'ombre aucune beauté, aucun défaut, et qui fait germer la rêverie et la mélancolie du bien dans le cœur de l'homme de bonne foi. Nous avons assez cité pour prouver notre estime; nous renvoyons pour une initiation plus complète à la lecture de ces nobles pages. Quelquefois le critique s'interrompt, et soit qu'il raconte les funérailles d'Emilia Manin, la fille de l'exilé, soit

qu'il explique la fondation d'une ville, il prouve une fois de plus toute la vivacité de son imagination, toute la sérénité et la vigueur de son esprit.

Nous l'avons dit en commençant, répétons-le avant de finir: M. Pelletan est un des plus honnêtes et des plus brillants écrivains de ce temps-ci. Poëte et philosophe, il exerce la critique littéraire au point de vue de l'amour et de la foi, et non pas pour satisfaire une esthétique mesquine et triviale. Convaincu, comme nous le sommes nous-même, que l'humanité ne peut grandir que par le sentiment religieux, il cherche Dieu dans les œuvres mortelles, et sa guerre incessante contre les faux miracles et contre les faux dévôts n'a pour but que d'exalter les véritables et éternelles manifestations de la Providence et le respect sérieux du génie infini. Des hommes de cette valeur sont des chefs, ils s'appellent Légion, et la jeunesse les suit sans crainte, persuadée qu'elle ne se heurtera plus, sur leurs pas, aux mécomptes, aux déserts, aux ruines, à l'incertitude, à la confusion, à tous ces abîmes qui ont meurtri les élèves de la première moitié de ce siècle. Quant à nous, il nous semble que jamais nous n'avons rencontré parmi nos contemporains plus de raison et plus d'enthousiasme, plus d'intelligence unie à plus de juste fierté, plus de conscience et de convenance jointes à plus de talent. Il est trop rare de sentir dans la cohue littéraire une probité de cette hauteur d'esprit, une main de cette délicatesse et de cette fermeté, pour qu'on n'abandonne pas avec effusion, à l'homme qui vous fait cette joie, ses deux mains et tout son cœur.

Mai 1855.

II

LE PASTEUR DU DÉSERT[1].

On a beaucoup abusé du titre de *chef-d'œuvre;* c'est la monnaie courante de la camaraderie. Quand l'ami ne tient pas

[1] Le *Pasteur du désert.* 1 vol. Pagnerre, rue de Seine, 18.

absolument au cœur, on met un correctif, et l'on dit un *petit chef-d'œuvre*, ce qui peut aussi bien signifier une inutilité, une niaiserie irréprochable. Eh bien ! nous demandons qu'on ne nous soupçonne d'aucune complaisance, et qu'on veuille restituer à cette épithète ce qu'elle a de solennel et de religieux. Oui, nous le pensons, ce petit livre, ce poëme mélancolique de la conscience, ce récit simple et pourtant chaleureux du martyre obscur d'un pauvre pasteur de bourgade est un chef-d'œuvre ; il en a tous les caractères : forme irréprochable, intérêt, moralité. C'est le bréviaire des âmes qui luttent. Or qui donc, autour de la Babel que les philosophes ont essayé de bâtir, qui donc, s'il n'est pas engourdi par l'ivresse d'une jouissance matérielle et idiote, ne lutte pas et ne souffre pas? Pour les Pangloss en petit nombre qui s'émerveillent toujours du bonheur présent, on annonce avec fracas les épopées grotesques de ces bourgeois enrichis qui veulent couronner toutes les vanités par la vanité littéraire, qui enseignent la morale par le contraire et qui rédigent leurs mémoires sur des cartes de restaurants ; pour ceux qui ne savent pas jouir, quand d'autres souffrent, on écrit dans la retraite, dans la méditation, ces quelques pages graves et tendres qui enseignent le courage, la charité et la patience. Le livre de M. Pelletan ira au plus grand nombre. Que l'on soit catholique ou protestant, peu importe; ce morceau de pur froment est le viatique. Il ne s'agit pas de chercher dans l'histoire du pasteur Jarousseau des émotions étroites de sectaire; il faut comprendre que cet homme de foi, persécuté pour sa foi, est l'humanité qui pense, l'humanité supérieure à la force, qui plaide depuis le commencement du monde le procès contre la brutalité, et qui le gagne, chaque fois qu'elle semble le perdre en succombant.

George Sand, dans un remarquable travail sur Werther, parle de ces petits livres (elle en a fait elle-même quelques-uns) qu'on lit dans une heure et dont on se souvient toute la vie. L'œuvre de M. Pelletan laisse cette empreinte. Pour moi, je

verrai toujours le pasteur Jarousseau avec son feutre éternel, et son cheval symbolique, *Misère*, trottant sur la grève dans la pourpre d'un coucher de soleil ! Où va-t-il, ce médecin des esprits, ce soldat de Dieu sans armes et sans armées ? Il va simplement raconter au roi de France ce qu'on souffre dans les campagnes et demander à Sa Majesté Louis XVI le droit de vivre et de prier le bon Dieu à sa guise. Louis XVI était un habile serrurier que ses juges commirent la faute de traiter en roi. Le pasteur Jarousseau, introduit par Malesherbes dans l'atelier de cet honnête homme, chargé de l'héritage de son aïeul Louis XV, y fait la rencontre de Franklin. Ces deux champions de la liberté s'embrassent et arrachent au roi de France ces concessions timides qui attestaient autant son impuissance que sa bonté. Le soir, un souper réunit à la table d'une nièce de Malesherbes l'homme du nouveau monde et le pasteur du monde à venir. La maîtresse du logis, belle, spirituelle, grisée des parfums de liberté, embrasse sur les deux joues le ministre ébloui ; elle déverse sur cette tête blanchie la bénédiction qu'elle-même a reçue de J. J. Rousseau. Puis, après cette halte de quelques heures à Versailles, le pasteur reprend le chemin de son village, emportant comme un gage ce droit de vivre qu'il a doucement extorqué à Louis XVI. On ne tuera plus les protestants, mais on continuera à les proscrire et à les persécuter.

Ce livre se termine par quelques pages solennelles comme une méditation, et cependant fortifiantes comme un conseil. L'auteur, après le récit des luttes et des martyres, ne profère ni menace ni blasphème ; il recommande le courage, la patience ; et la sérénité touchante qui sert de fond à ce tableau religieux ne se dément pas un seul instant. Nous le répétons, un pareil livre est utile à toutes les consciences, quelle que soit la communion. On devrait le mettre dans les mains de tous les jeunes hommes, dans le panier de travail de toutes les jeunes filles. Ce n'est pas une histoire d'amour, c'est mieux que cela : c'est l'évangile de tous les amants de la justice et de la

vérité. On dit que la génération actuelle, morne et défiante, n'a plus d'enthousiasme, parce qu'elle a trop de raison ; eh bien ! nous lui recommandons cette œuvre, comme le témoignage d'une raison forte, solide, élevée, que l'injustice ne rebute pas, et qui met toujours son but au delà et au-dessus des intérêts vulgaires et passagers.

Décembre 1856.

III

LE MONDE MARCHE[1].

Le monde marche? Oui, certes, personne ne songe à nier cette vérité, pas même M. de Lamartine, auquel M. Pelletan a adressé les lettres éloquentes, réunies aujourd'hui en volume.

Il est très-vrai que l'homme de génie, déçu dans son rêve, a senti un jour un peu d'amertume à ses lèvres, et que, n'osant maudire ses ennemis, il a rejeté la faute de ses mécomptes sur la fragile humanité; il est très-vrai que l'esprit lumineux qui fut l'auréole de la France en 1848, se sentant enveloppé par des vapeurs grossières, a mieux aimé douter du monde que douter de la France, et mettre le progrès en question que le cœur de ses contemporains. Mais la preuve que le monde marche, pour M. de Lamartine comme pour nous, c'est que le poëte le pousse, et s'épuise à multiplier les conseils, les enseignements, les inspirations; c'est qu'il ne considère pas sa tâche comme achevée, et que, sans ambition pour lui-même, rassasié de gloire et de popularité, il est plein d'ambition pour la foule, et demande à la poésie, à la philosophie, à l'histoire et à son âme surtout, des préceptes, des

[1] Un vol. Paris, Pagnerre. 1857.

éléments toujours nouveaux de perfection et d'harmonie sociale.

M. de Lamartine nier le progrès! mais ce serait se nier lui-même, ce serait blasphémer la manifestation la plus visible du génie moderne; ce serait un suicide! Non, le jour où cette parole de doute tomba de ces lèvres qui ont jeté si longtemps les mots de ralliement, M. de Lamartine voulut défier l'activité humaine, un peu engourdie. Il fut sincère; car jamais une ligne ne se produisit sous la plume de ce grand écrivain, sans que l'homme tout entier se portât pour garant; car M. de Lamartine est de ceux qui ne peuvent mentir même volontairement, et qui ont toujours raison par le but, lors même qu'ils se trompent. Mais, j'en atteste tous les livres du grand poëte, j'en atteste le *Civilisateur*, dont le titre ne fut pas une déception; j'en atteste jusqu'à ces *Entretiens familiers de littérature*, qui nous font épeler l'infini et aimer Dieu dans ses chefs-d'œuvre, M. de Lamartine ne peut être l'athée du progrès; quand il le nie, c'est par modestie, c'est pour diminuer ses propres services.

Au fond, il n'y a donc pas contradiction entre M. de Lamartine et M. Pelletan. L'un et l'autre ils font traite sur Dieu au profit de l'homme, seulement M. de Lamartine rapproche davantage, sauf à la renouveler, l'échéance; M. Pelletan en pose tout d'abord le terme dans l'infini.

Quoi qu'il en soit, nous ne regrettons pas ce désaccord apparent, cette divergence d'opinions qui se fondait sur les mots beaucoup plus que sur les idées, puisque ce débat, digne, éloquent des deux côtés, nous a valu des pages sublimes dans les *Entretiens* et un livre qui comptera parmi les meilleurs de cette année.

Tout en prenant, avec une vivacité héroïque, la défense du progrès, dont il se glorifie à bon droit d'avoir donné la formule dans la *Profession de foi du dix-neuvième siècle,* M. Pelletan a su discuter avec M. de Lamartine, dans des termes empreints d'une admiration sincère et d'une sympathie virile

qui enlèvent toute amertume aux répliques, toute ironie aux reproches. Ce colloque de deux esprits, dont l'un essaye de douter en faisant croire, dont l'autre atteste la foi avec une énergie invincible ; cet entretien fraternel de deux penseurs parmi les plus élevés, parmi les plus dignes d'être écoutés ; cette interrogation respectueuse et tendre du disciple au maître est un noble et émouvant spectacle auquel nous avons applaudi, et qui vaut bien les luttes de nos ennemis entre eux. Remarquons la différence, parce qu'elle est tout un symbole. S'agit-il un jour, pour les membres du parti catholique, de discuter entre eux, ils n'ont pas assez d'injures à se jeter à la tête ; ils n'ont pas assez d'accusations perfides, pas assez de boue à remuer. Les principes sont mis hors de cause, parce qu'ils n'ont rien à retirer de la lutte ; mais les personnes, la considération, l'honneur, voilà l'enjeu de ces pugilats, dont MM. Veuillot et de Falloux nous ont donné et nous donneront encore au besoin l'édifiant tableau. On ne sait que se haïr dans ce camp-là ; on ne peut parvenir à s'en vouloir dans le nôtre.

C'est que M. de Lamartine et M. Pelletan s'inspirent à des foyers qui excluent tout dépit, toute haine ; c'est que, quand on travaille pour la lumière, pour la concorde, pour la liberté, on ne peut pas laisser de place dans son cœur aux manœuvres sournoises, aux jalousies mesquines ; c'est que, quand on manie des rayons, il reste des étincelles aux doigts.

Voilà pourquoi, de cette discussion savante, il ne restera aucune amertume, aucun levain mauvais entre les deux antagonistes, et nous recueillons, nous, un beau livre digne de ses aînés, commentaire éclatant, démonstration puissante et décisive des principes philosophiques déjà posés dans la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, dans les *Heures de travail*, dans le *Pasteur du désert*.

Pour M. Pelletan, le progrès est un *accroissement de vie ; de vie physique, par plus de force ; de vie morale, par plus de sentiment ; de vie intellectuelle, par plus de connaissances.*

C'est la preuve de cette définition qu'il s'applique à donner; il saisit les lois du progrès jusque dans l'origine du monde, dans l'organisation successive de cette molécule que nous habitons; puis, après avoir noté toutes les phases de la création, se trouvant en présence de l'homme, M. Pelletan le peint dans sa faiblesse, dans son dénûment, mais destiné au progrès; et le voilà, ce dernier venu, qui chasse, qui conduit les troupeaux, qui se fait agriculteur, citoyen.

Bientôt la cité, insuffisante pour sa propre défense, s'unit à la cité voisine, et la nation se trouve fondée. « L'homme, dit l'auteur, eut dès lors une patrie, c'est-à-dire tout un ordre de nouveaux rapports et de sentiments nouveaux... La patrie aujourd'hui est le dernier relai de la civilisation et le progrès continue encore... Déjà le siècle commence à mettre l'idée d'humanité au-dessus de l'idée de patrie. »

L'homme, disions-nous, se fit chasseur pour se nourrir; il se fit corroyeur pour se vêtir. Il commence par la peau des bêtes, puis il perfectionne ce vêtement et n'emprunte plus que la laine des brebis, le lin, et il crée le drap et la toile. « La femme, dit fort ingénieusement M. Pelletan, date de la robe; auparavant elle était une femelle: mais le jour où, voilée et sacrée par le voile, prêtresse et gardienne de son corps, elle put seule nouer et dénouer le nœud de sa ceinture, alors elle eut la propriété de sa personne, elle connut la pudeur. »

Le même progrès s'accomplit dans la maison. L'homme commence par nicher: le creux d'un rocher, une hutte, une peau tendue sur des piquets, voilà le premier abri de ce roi qui doit créer son royaume. Un jour la maison s'établit; d'abord elle n'a qu'une chambre, puis un vestibule, puis deux pièces; puis elle multiplie les appartements; ne pouvant plus les prendre en largeur, elle les prend en hauteur. Mais se vêtir, se nourrir et avoir un gîte, ce n'est pas tout, si l'on ne peut mesurer la vie, en régler l'emploi. L'homme, esprit infini exilé dans le fini, est jaloux du temps; il veut le préciser; il s'en rend maître en le comptant. Il prend des grains

de sable et les fait filtrer dans deux vases. Voilà le premier élément des heures jusqu'au jour où l'horloge répercute dans ses pulsations bruyantes les muettes pulsations de l'homme. Mais qu'est-ce que la lumière du jour pour une âme affamée de vie? on lutte contre la nuit ; la lampe permet d'étendre la durée du jour, et les longues veilles consacrent le culte de la pensée.

Aprés avoir, dans une centaine de pages que nous n'aurions pu analyser sans les affaiblir, raconté, démontré les premiers progrès de l'homme et discuté, en passant, dans des termes à la fois précis et colorés, les doutes exprimés par M. de Lamartine, M. Pelletan se résume sur ce point :

« Si la nudité est la loi de l'homme, pourquoi a-t-il pris le vêtement? Si le lit de bruyère est le dernier mot de la destinée, pourquoi a-t-il bâti la muraille? Si son corps, tel qu'il est dans la nature telle qu'elle est autour de lui, est son arrêt de vie sans appel, pourquoi a-t-il arraché le feu au ciel, labouré, forgé, accumulé découvertes sur découvertes et fui sans cesse d'un mode à un autre mode d'existence? »

Quels sens, réplique d'un côté M. de Lamartine, ont été ajoutés à l'homme d'aujourd'hui? « Y a-t-il un nerf, une fibre, un ongle, un muscle, une articulation de différence entre l'homme d'hier et l'homme de quatre mille ans en arrière? »

« Non, sans doute, répond M. Pelletan. A chacun selon son œuvre. Est-ce que le progrès a jamais eu la prétention de glisser dans le corps des sens imprévus? Non, mais d'apporter aux sens existants plus de sensations.

« De superposer à la machine des rouages supplémentaires? Non, mais de communiquer aux rouages actuels plus de puissance d'action.

« D'introduire dans l'intelligence des variétés inconnues de facultés? Non, mais d'illuminer les facultés consacrées de plus de connaissances. Poser autrement la question, c'est la déplacer. »

Et, fournissant immédiatement la preuve, M. Pelletan montre l'homme ajoutant à la force de ses mains la hache, la scie, le rabot, la vrille, le marteau, le ciseau. Que sont toutes ces choses, sinon des pièces de rapport du mécanisme humain› des griffes facultatives que l'homme peut prendre ou quitter à sa convenance. L'homme à des pieds trop lents, il les multiplie par ceux du cheval, et le voilà centaure. La mer le provoque et semble lui défendre d'avancer; il se rit d'elle, se recueille et lance sur les vagues sa maison, qu'il porte vers des continents nouveaux.

On ne trouve pas de sens nouveaux, mais des sens perfectionnés. La vue fouille le ciel ave le télescope; l'ouïe se subtilise jusqu'à percevoir une note fausse dans un orchestre de cent exécutants; la voix est d'abord de la parole, puis elle devient la poésie et le chant.

Niera-t-on le progrès dans les sciences, l'industrie, les arts? « Où est le progrès dans les livres? » Mais d'abord dans les livres eux-mêmes. L'imprimerie, en répandant l'instruction sur le monde, tend partout à mettre l'homme de niveau avec une plus haute conception de l'humanité. « Non-seulement, dit Pascal, chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais tous les hommes ensemble font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier; de sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. D'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans les philosophes; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont le plus éloignés? »

L'homme connaît de plus en plus la Divinité; il en a de plus en plus une perception distincte. Toutes les religions ac-

cumulées devant lui servent de jonchée, pour ainsi dire, sous ses pas, le long de la route qu'il parcourt, vers l'inconnu. L'homme physique est découvert, l'antiquité le soupçonnait à peine; elle savait en modeler les surfaces, elle ne comprenait rien à sa structure intime. Quant à l'homme moral, si éloquent qu'il fût, Platon n'a pas dit le dernier mot. Montaigne, Bacon, Descartes, Leibnitz, doivent compter après lui.

L'homme social s'est aussi dégagé du progrès. La caste, l'esclavage, le servage, ont abouti au prolétariat, puis à la bourgeoisie.

L'art est une question complexe dans la théorie du progrès. M. Pelletan aborde avec un grand bonheur de discussion les diverses transformations de l'art plastique. Quant à la poésie, il demande s'il faut chercher en elle un ordre de sentiments, ou simplement la forme destinée à noter en cadence cet ordre de sentiments.

Si c'est le sentiment qu'on glorifie en poésie, l'antiquité a chanté tous les sentiments bas et infâmes. Les héros d'Homère, égorgeurs, rôtisseurs, cuisiniers en plein vent, et amoureux après boire de toute fille enlevée à son père, sont des sacripants, ne vivant que de pillage, de viol, d'invectives, insultant les vaincus; et, comme le chacal, fourbes, gloutons, allant cuver le sang près de la femelle après l'orgie.

La fatalité, voilà le grand ressort de la tragédie antique, c'est-à-dire la négation de toute morale, de toute responsabilité de l'homme dans ses actes ou dans ses pensées.

Avant le christianisme, la poésie lyrique, c'est Anacréon *vinosus senex ;* c'est Horace. Sur dix odes, ce dernier en consacre huit à Neère, à Pyrrha, à Leucorée, à Glycère, à ses amphores, à ses débauches, à toutes les voluptés d'épiderme d'un poëte épicurien qui prend la lie de la vie pour la vie elle-même. Est-il besoin de mettre en regard le lyrisme moderne? Le sentiment de Lamartine est-il un progrès sur celui d'Horace? Le doute n'est pas permis.

« Vous avez cherché le progrès dans les arts, et vous ne

l'avez pas trouvé, dit M. Pelletan à son glorieux antagoniste; vous le cherchez ensuite dans les passions, et là encore vous secouez la tête et vous passez »

Alors, évoquant l'homme ancien pour le comparer à l'homme nouveau, l'auteur montre le droit, la conscience s'éveillant peu à peu et remplaçant le culte de la force. Ulysse, Ajax, Agamemnon, Achille, sont des héros de la brutalité. Bientôt le droit, sauvage, informe, se substitue à cette raison des poignets. Le philosophe arrive et modifie, en la purifiant, la notion première, l'apôtre suit le moraliste; l'Évangile se lève à l'horizon des consciences. Chacun, institué son juge intérieur, est chargé d'accomplir la loi en soi-même, par soi-même, et cette loi tient dans ce mot: charité. La charité, une passion nouvelle dans le monde, plus forte que toutes les forces de la matière, puisqu'elle a brisé les maîtres et vaincu les bourreaux! Le christianisme régénéra l'individu, la philosophie régénéra l'Europe. La charité, dilatée à la mesure de ce développement de l'âme, prit un titre nouveau, celui d'humanité. L'humanité! voilà désormais le mot du progrès.

L'esclave est émancipé, le serf l'est d'hier, le prolétaire le sera quelque jour. « Nous flottons, dit M. de Lamartine, comme l'antiquité, entre cinq ou six formes de gouvernement qui se combattent et se succèdent avec une égale impuissance de durée et de stabilité. L'acharnement même des peuples européens à chercher des formes meilleures de gouvernement ou de société atteste le travail et l'inquiétude d'esprit qui s'agite dans un perpétuel effort. »

M. Pelletan répond et demande depuis quand le travail et l'inquiétude d'esprit sont des symptômes d'impuissance ou d'immobilité? La souffrance de l'homme ne doit pas faire nier le bonheur. Le bonheur humain, c'est l'accomplissement de la destinée, et l'accomplissement de la destinée est l'épanouissement de la nature humaine; c'est l'accroissement de vie matérielle par une plus grande production de bien-être, et une plus juste répartition du bien-être produit; de vie spiri-

tuelle par une plus vaste dilatation du sentiment et une plus large expansion de la connaissance.

« Où est, demande M. de Lamartine, la perfectibilité visible en tribus, en nation, en domination sur ce globe? Quelle est donc la race qui n'ait pas suivi le cours régulier de naissance, de croissance, de décadence et de mort? L'histoire est le registre de naissance et de mort d'une civilisation. »

Oui, répond M. Pelletan, toutes ces civilisations sont mortes, mais la civilisation a survécu parce qu'elle était la raison commune de toutes les métamorphoses de l'histoire. Chaque civilisation, au moment d'abdiquer, verse son contingent d'idées dans la civilisation suivante qui augmente de son travail le patrimoine reçu et le transmet à son tour avec l'accroissement nouveau à une nouvelle héritière, à tel point que la France, aujourd'hui expression suprême, pour sa part, de la civilisation, n'a pas une industrie, pas une science qu'elle n'ait reçue en totalité ou en germe, par une longue circonvolution, de l'Inde ou de l'Égypte, de la Grèce ou de l'Italie.

Ce qui est vrai, c'est qu'en ce moment le ciel est lourd, le temps immobile: mais n'ayons pas peur. Les haltes précèdent de nouvelles étapes. Un monde périssable s'apprête à mourir; quelque chose de grand couve au fond des cœurs. Déjà l'air frémit sous de mystérieux courants de l'esprit. Ouvrons les fenêtres et aspirons à pleins poumons l'air de vie.

La perfectibilité continue et indéfinie est-elle une utopie? Mais, dit M. Pelletan, l'infini, c'est Dieu, et le progrès est indéfini, parce qu'il tend à se rapprocher de Dieu. Seulement, quand on dit progrès continu, on n'entend pas progrès continu d'un jour à l'autre, d'un siècle à l'autre, mais d'une civilisation à l'autre, d'une transfiguration à l'autre de l'humanité. Le progrès compte par civilisation, comme nous comptons par années. Le réduire à notre cadran, c'est le rapetisser à notre nature.

Telles sont, résumées très-imparfaitement, écourtées, refroidies, maltraitées peut-être par la citation, les pensées qui for-

ment le fonds de l'excellent livre que M. Pelletan vient de publier. Est-ce une réfutation en règle de M. de Lamartine? Non; d'ailleurs il y a des hommes qu'on ne réfute pas, avec lesquels on feint, pour ainsi dire, de n'être pas d'accord, pour avoir un prétexte de discussion savante, mais qu'on retrouve toujours dans la route de la vérité, puisqu'on les retrouve dans la route du beau, du grand, du divin. Le génie, même quand il veut se tromper, ne se trompe pas, et surtout ne trompe personne. Voilà pourquoi il faut remercier M. Pelletan d'avoir profité des quelques paroles découragées échappées à M. de Lamartine pour écrire ces lettres qui constituent une remarquable et décisive théorie du progrès; mais sans que le succès du livre puisse être regardé comme un échec pour ces pages lumineuses que M. de Lamartine répand chaque mois parmi la grande famille de ses amis.

Et nous qui nous honorons de défendre toujours, à tout propos, comme si nous défendions la conscience même, l'honneur de ce pays, la grande probité et le grand caractère du poëte des *Méditations*, nous n'éprouvons aucun embarras à applaudir au triomphe de son adversaire loyal et souriant, convaincu par le témoignage du livre même que M. Pelletan se fait gloire comme nous d'honorer et d'estimer dans M. de Lamartine l'intelligence la plus élevée, le cœur le plus infaillible, la volonté la plus droite de ce temps-ci.

1er Mai 1857.

M. GUSTAVE PLANCHE

Il y a bien longtemps que le critique de la *Revue des Deux-Mondes* tient la férule, et on peut se demander, comme nous l'avons fait, en ouvrant ses livres, quel résultat cet infatigable pédant a obtenu, quelles idées il a fait triompher, de quelles erreurs il a tiré le public, quelles renommées usurpées il a démolies? Nous croyons ne rien changer à la plus exacte vérité, à l'évidence la plus mathématique, en affirmant que sur ce premier point l'œuvre de M. Planche a été d'une stérilité parfaite. Acharné contre l'école romantique, exaspéré contre les gloires contemporaines, il a dit un jour « *que les œuvres signées par Victor Hugo disparaîtraient bientôt sous le flot envahissant de l'oubli.* » Et après plus de trente années d'un triomphe laborieux, mais croissant, Victor Hugo, avec ses poëmes, ses romans, son théâtre, est entré dans cette région limpide et sereine qu'habitent les maîtres incontestés. Je n'en veux pour preuve que l'émotion universelle avec laquelle est accueilli le volume des *Contemplations*. M. Gustave Planche n'est donc pas infaillible.

Mais, si la critique est quelquefois impuissante à guérir le public de ses engouements, du moins, et c'est là d'habitude sa

consolation, elle propage des principes, elle met en circulation des idées, elle agite les esprits, elle fait croire à un idéal. M. Gustave Planche n'a jamais rien propagé, rien défendu, rien enseigné. J'affirmais qu'il n'avait jamais blessé personne, j'affirme qu'il n'a jamais convaincu, converti qui que ce soit. C'est qu'en effet, pour faire une propagande d'idées, il faut avoir des idées. Or je demande quelles sont les idées de M. Gustave Planche? Il a attaqué l'école romantique, mais il l'a quelquefois traitée avec faveur; on trouve dans ses études l'éloge du réalisme et l'éloge de l'imagination. Est ce au profit d'une opinion philosophique, sociale ou simplement politique qu'il parle avec cette violence? A-t-il donc, faux paysan du Danube, quelques bonnes sentences de morale universelle à débiter à tous? Point. Indifférent aux agitations, aux doutes, aux tortures des temps modernes, il ne voit dans les premières élégies de ce siècle qu'une fantaisie vaniteuse pour les poëtes de mettre leur personnalité en avant. *René*, *Jocelyn*, *les Méditations*, *les Feuilles d'automne*, toutes ces plaintes, si diverses d'accent, si unanimes d'intention, ne sont pour lui que des accès de fatuité, que des procédés. Il ne voit pas, il ne sent pas l'inquiétude qui suit les révolutions; il juge les passions littéraires au point de vue le plus étroit et le plus mesquin; il fuit l'enthousiasme; il calomnie l'émotion; il s'arrête aux chicanes de détail; mais jamais un souffle ne l'enlève à ce terre-à-terre continu; jamais une échappée dans le domaine de la morale, qui doit être l'Élysée ou l'enfer des bons ou des mauvais écrivains! Dans quel livre, dans quelle page, dans quelle ligne a-t-il laissé tomber une parole d'encouragement, d'enseignement fécond? Sous cette amertume, qui n'est que l'injure et qui n'est pas la satire, sent-on l'indignation d'une âme virile qu'anime la colère du bien et du beau? Lui échappe-t-il, dans ces malédictions perpétuelles, une parole de foi sincère? et, s'il ne croit pas aux artistes, a-t-il au moins pour l'art ce culte fervent qui répare tout, qui agrandit les luttes, qui purifie les colères, et qui guérit en blessant? Critiquer, c'est enseigner.

Quelle est la formule, la doctrine de M. Planche? Est-ce l'art pour l'art? Est-ce l'art humanitaire? Je comprends M. le comte A. de Pontmartin poursuivant, au nom d'opinions politiques et religieuses hautement proclamées, tout écrivain qui lui paraît ennemi. Je comprends M. Cuvillier-Fleury cherchant avec esprit, avec une finesse courtoise à constituer le juste-milieu littéraire, l'éclectisme de Philinte. Je comprends et j'aime M. Eugène Pelletan fouillant tous les livres, tous les cœurs, pour y sentir le progrès, la liberté. Qu'on blâme ou qu'on applaudisse ces divers critiques, on leur reconnaît un but, une croyance, une idée. Mais, encore une fois, quelle est la devise de M. Planche, et depuis plus de vingt années, quelle ombre de doctrine, quelle apparence d'idées a-t-il fait passer dans la conscience publique?

Mais, s'il n'est pas infaillible et s'il est sans idées, M. Planche a-t-il au moins ces mérites de style qui profitent aux artisans littéraires, et peut-on citer de lui quelques pages comme des modèles? Hélas ! non. Brutal jusqu'à la sauvagerie, quand il veut être fort, douceâtre jusqu'à la fadeur, quand il veut être bienveillant, M. Planche exprime en prose épaisse des banalités qu'il assaisonne de figures de rhétorique empruntées à des collégiens. Assez habile dans la recherche des défauts de détail, il perd toute mesure quand il veut utiliser ces petits avantages. Sa raillerie ne s'élève jamais à l'épigramme, et sa colère est bourrue. Comment ! depuis plus de vingt ans M. Planche mord, et il n'a pas fait encore une morsure sérieuse ! Depuis plus de vingt ans, il se moque, et sa moquerie n'a produit encore ni un trait qui puisse être répété, ni un mot qui soit resté attaché à ses victimes ! Depuis plus de vingt ans il a de la haine, et ses ennemis sont debout et le défient ! Mais il faut supposer alors à ce flagellateur impuissant ou trop de bonté ou trop peu de verve. C'est ce dernier reproche qui est le seul juste. Les serpents qu'agite M. Planche sifflent beaucoup, mais ils le sifflent surtout; quant à leurs lèvres, elles tachent, mais ne tuent pas. Ce style à coups de poing déconcerte et

peut blesser le goût; mais, encore une fois, il ne blesse personne.

C'est précisément sa malveillance incorruptible qui est pour M. Planche la raison de son insuccès. Comment croire aux leçons de haine d'un homme qui n'aime rien? Comment se prêter aux sophismes hargneux d'un mécontent qui paraît surtout mécontent de lui? Comment ne pas être amené à croire que cet écrivain, qui n'a jamais fait ni essayé un livre, en veut aux livres des autres par cette seule raison? Sa stérilité prévient contre ses rigueurs, et on est toujours tenté de lui dire : Montrez-nous vos œuvres, vous qui blasphémez les œuvres des autres!

On parle quelquefois, surtout dans les articles de M. Planche, de sa conscience. La violence systématique a de faux semblants de probité, et Zoïle voudrait passer pour un Alceste. Quant à nous, il nous a toujours semblé que la conscience était moins intraitable; et la loyauté, quand elle est l'essence même d'un écrivain, respire dans tous ses actes. Or nous avons trop de preuves de la félonie du critique pour avoir confiance dans ses jugements. Un homme de science et de véritable valeur, dont les travaux d'esthétique sont consultés par tous ceux qui écrivent l'histoire de ce temps-ci, M. A. Michiels, dans un chapitre de deux volumes intitulés l'*Histoire des idées littéraires en France*, a démontré par des faits péremptoires les larcins déguisés, les actes de piraterie commis par l'impitoyable Aristarque. C'est ainsi que, suppléant, par des traductions et des copies, aux lacunes d'une instruction insuffisante, M. Planche s'installait à la *Revue des Deux-Mondes*, à l'aide d'une étude sur Fiedling, prise tout au long dans la biographie des romanciers célèbres de Walter Scott. Par cet attentat contre la double propriété de l'auteur anglais et du traducteur français, M. Defaucompret, M. Planche acclimatait dans le recueil, dont il est aujourd'hui le seul ornement, cette indulgence pour les plagiats dont nous avons pu constater les effets. Une autre fois, c'est à la *Quaterly reviews* qu'il s'adresse; puis enfin, après des extorsions littéraires plus ou

moins graves, il en vient à se venger de M. Michiels en lui empruntant à lui-même le fond et les accessoires d'un travail important sur Rubens et son école. Mais M. Michiels n'est pas d'humeur à se laisser copier, et il a réclamé avec énergie.

A propos de l'Exposition universelle, le consciencieux M. Planche reprochait à la mémoire de M. Froment Meurice un fait d'usurpation dont précisément l'éminent orfévre avait eu le soin particulier de se préserver. M. Gustave Planche affirmait que l'artiste dissimulait les noms de ses collaborateurs; il a suffi à M. Paul Meurice de renvoyer le calomniateur aux œuvres et aux notices du mort si brutalement attaqué, pour convaincre une fois de plus M. Planche d'exagération volontaire. Voilà pour la conscience!

Quant à l'érudition, elle n'est assurément pas indispensable à un savant qui emprunte si facilement la science des autres; mais encore faudrait-il pouvoir contrôler celle-ci au besoin; et ce n'est pas échapper à la leçon de la Fontaine que de prendre le Pirée pour une femme, sachant bien que ce n'est pas un homme. M. Planche fait vivre en 1824, et compte au bilan littéraire de cette année-là le poëte Robert Burns, mort en 1796; il fait du fameux évêque Percy un Écossais et non plus un Anglais, comme la nature l'avait créé. Il prend dans la *Biographie universelle* un article de M. Emeric David sur *Phidias,* un autre de M. Quatremère de Quincy sur Michel-Ange; par malheur, il copie étourdiment, et il fait sculpter par Michel-Ange, au seizième siècle, un tombeau commencé par Nicolo' dall' Arca, mort en 1270, et terminé par Jean de Pise, mort en 1320. M. Michiels a pris soin, en 1842, de relever toutes ces bévues et d'autres encore; mais, comme depuis quatorze ans M. Gustave Planche n'a pas brisé le bâton dégrossi qui lui tient lieu de plume, il est hors de doute que nous pourrions, avec peu d'efforts, allonger considérablement la liste de ces preuves singulières d'infaillibilité scientifique.

Les deux volumes que vient de publier M. Gustave Planche

sur la littérature et sur les arts confirment au delà de toute supposition le jugement très-sincère que nous portons sur sa valeur comme écrivain et comme critique. Jamais l'absence des véritables lois d'esthétique ne fut plus complète. Le caprice d'un esprit chagrin paraît la seule raison des antipathies ou des préférences. On flagorne des poëtes médiocres, on injurie grossièrement des esprit sérieux et militants. Partout, qu'il s'agisse du roman contemporain ou du théâtre, ou de la poésie, la même vulgarité, la même façon mesquine et pédante de juger! partout le même dédain, le même mépris, ou plutôt, la même inintelligence des doutes, des passions, des troubles de l'époque actuelle! A propos de M. Cousin, il dira de ce maître, qui a une si lourde part de responsabilité dans la faillite de la philosophie moderne, que « c'est un homme capable de comprendre les faiblesses du cœur ; » mais de son action, de son devoir, de son rôle, rien ou presque rien. Je me trompe. M. Planche regrette que M. Cousin ait quitté la chaire de si bonne heure, « *il eût retardé*, dit-il, *l'apothéose des intérêts matériels*. » L'art doit-il aider à l'enseignement explicite des vérités morales et religieuses ? M. Cousin ne le pense pas, ni M. Planche non plus. « *Toutes les fois*, ajoute ce dernier, *que l'art, au lieu de se proposer l'interprétation de la réalité, a pris un caractère dogmatique et s'est mis au service de la morale ou de la religion, il a perdu sa puissance.* » Il y a dans cette observation une ineptie et une vérité. Il est hors de doute que l'art n'existe réellement qu'à la condition de développer, jusqu'à une perfection plus ou moins grande d'exécution, les règles essentielles qui servent de base à chacune de ses parties. Avant d'être spiritualistes, socialistes, religieuses, la peinture, la sculpture, la musique, la littérature devront être de la peinture bien faite, de la sculpture correcte, de la musique savante, de la littérature bien écrite ; c'est là une vérité que M. de la Palisse accepterait. Il ne suffit pas qu'un roman ait de bonnes intentions pour que ce soit un bon roman ; et *Candide*, ce chef-d'œuvre qui fait horreur à M. Cou-

sin, s'il n'avait été qu'une diatribe, aurait fort bien pu n'être qu'un livre médiocre. Ce qui fait sa force, ce qui le place dans les hautes régions de l'art, c'est l'alliance harmonieuse de la forme et du fond, c'est la réussite de la mise en œuvre secondant l'intention. Chacun est d'accord sur ce point. Affirmer avec solennité la proposition émise plus haut, c'est ne rien dire de neuf; c'est même ne rien dire du tout. Mais, lorsque, sans tomber dans l'affectation dogmatique, l'art se met au service des idées de morale, de religion, d'humanité, je crois qu'il court plutôt des chances de triomphe que des périls de déchéance. Pour ne citer qu'un exemple tout récent, le livre de madame Beecher-Stowe cesse-t-il d'être une œuvre de premier ordre, parce qu'il est le plaidoyer spécial d'une question de morale humaine? Tout ce qui est dogmatique a un caractère d'enseignement qui exclut l'idée d'universalité. Cela est incontestable et incontesté. Mais ce qui prouve que M. Gustave Planche n'a pas le sentiment des angoisses modernes, c'est qu'il ne voit pas que l'art égoïste dont il se fait aujourd'hui l'apôtre ne peut plus suffire aux besoins d'esprit et de cœur des générations nouvelles. Qu'importe à ces âmes avides de morale, de principes, affamées de vérité, un torse irréprochable, une peinture bien réussie, une phrase savante, une musique habile, si elles ne trouvent pas dans ces œuvres la réponse à leur éternelle demande, la source à laquelle puissent se désaltérer leurs douleurs! Ce qui rend puéril et oiseux le bagage des dissertations de M. Gustave Planche, c'est la fièvre du public, qui veut qu'on l'instruise et qu'on le sauve par tous les moyens, par les yeux, par les oreilles, par le rire, par les larmes, par le cœur enfin.

Vous parlez d'imiter la réalité? Mais qu'est-ce que la réalité, sinon des douleurs précises, des joies vagues, des espérances infinies? L'art sera donc au service de la réalité toutes les fois qu'il satisfera aux besoins d'amour, d'expansion, de prières de l'humanité. A ce compte-là, je trouve que Lamartine est plus réaliste que Paul de Kock; et les *Médi-*

tations sont plus vraies, au point de vue de tout le monde, que les romans calqués sur les mœurs triviales de la société.

Ces deux volumes s'ajoutent donc au précédent bagage de M. Gustave Planche sans faire bénéficier le public d'une idée de plus. On y retrouve la même lourdeur, la même maladresse dans la malice, les mêmes pavés en guise de grains de sable. Cette publication continue le phénomène assez rare, en littérature, de la malveillance passée à l'état chronique. C'est là d'ailleurs une anomalie dont on ne s'étonne plus et qui a fini par produire un effet contraire à son but. Il est notoire pour tout le monde que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un nouveau venu, à un débutant dans la carrière littéraire, c'est de subir ce qu'on appelle l'*éreintement* de M. Gustave Planche. On sollicite sa colère, comme on demande à d'autres leur bonne grâce; il n'est pas de câlinerie dont on n'use pour être malmené par ce singulier critique qui fait vivre et prospérer tous ceux qu'il veut tuer. On sait si bien que le public ne se laisse pas prendre à ces fureurs de maniaque, qu'on se recommande à ses sévérités pour s'attirer des lecteurs et des sympathies. Si M. Planche pouvait jamais se douter de ce succès bizarre, il serait capable de devenir bienveillant à l'excès par dépit et de jouer à tous ceux qu'il déteste le tour perfide d'en dire du bien. Mais ce danger n'est pas à craindre. A ce degré, le vertige du dénigrement ne peut plus cesser.

Nous n'avons pas à déterminer les causes de cette hypocondrie féroce. Le sentiment d'une irremédiable impuissance suffit-il pour l'expliquer? Nous ne le pensons pas. Pour nous, M. Gustave Planche n'est pas un critique, c'est un système. Il représente toute une école, toute une coterie qui le charge de ses exécutions ; et, malgré les coups de tête indépendants par lesquels de temps à autre il fait croire à une sorte de liberté d'allure, au fond, il sert surtout les rancunes d'une Revue qui a su éloigner d'elle tous les grands noms de la littérature contemporaine, Victor Hugo, Balzac, Lamartine,

George Sand, Michelet, Dumas, etc., et qui essaye de calomnier ou de nier le mouvement littéraire, parce qu'elle ne peut plus ni le diriger, ni même le suivre. Sacrificateur d'un autel où la *médiocratie* est adorée, M. Gustave Planche immole les béliers, épargne les moutons, et cherche à organiser une sorte de terreur au profit d'un nivellement sacrilége des intelligences. Tout ce qui vit, tout ce qui cherche, tout ce qui étudie, offusque ces béats qui font mâcher leur prose comme les Anglais font mâcher l'opium aux Indiens. Si, par moments, cette école tressaille au cliquetis d'une armure qui rappelle les luttes passées ; comme elle ne peut entrer en lice elle-même, comme l'obésité rend la cuirasse chimérique et la lance grotesque, elle souffle dans la trompette, elle fait appel aux jeunes paladins et provoque, pour l'illusion de sa vieillesse, un tournoi dont elle s'établit juge. Mais la jeunesse a autre chose à faire ; d'ailleurs M. Véron est un concurrent sérieux, et ce docteur exploite déjà pour le plus grand profit de sa vanité l'idée des concours. Je crois que la *Revue des Deux-Mondes*, qui depuis longtemps n'est plus la revue de ce monde-ci, désespère de tirer jamais la tombola littéraire qu'elle a fait afficher, et que personne ne viendra répondre à la question que ce sphinx cacochyme a posée : Quels sont les moyens de réveiller le mouvement de 1832 ? Question naïve, et qui est l'abdication la plus manifeste ! Comme si l'on suscitait une révolution artistique ! Comme si l'on donnait à volonté la fièvre à un peuple qui dort d'une digestion laborieuse ! Comme si rien de social ne se mêlait en 1832 à ce réveil éclatant du génie lyrique ! On le voit, si donc M. Gustave Planche a peur des idées, c'est qu'il est douanier d'une frontière où les idées sont proscrites. Je mettais en doute sa conscience. J'avais tort ; je reconnais qu'il est impossible de remplir plus consciencieusement son office. Mais cette obéissance suffit-elle pour amnistier les torts d'une critique, violente sans foi, intolérante sans fanatisme ?

1er février 1856.

GÉRARD DE NERVAL

Pauvre Gérard de Nerval ! Que de phrases n'a-t-on pas faites sur cette agonie si bien cachée, sur cette fin mystérieuse et qui ne sera jamais éclaircie ! Nous éviterons ces dithyrambes funéraires ; mais il nous est impossible toutefois de ne pas constater l'émotion poignante qui nous a saisi à la lecture de ce volume (*la Bohème galante*), si souriant et si triste, plein de vagabondage et de douleur tordue dans un sourire. En le suivant, cet Hamlet de la rue de la Lanterne, à travers le dédale des voies tortueuses, des bouges de la Halle, qu'il peint avec le pinceau d'un Flamand et la mélancolie de Sterne, nous voyions toujours trotter devant lui, comme le barbet de Faust, le corbeau sinistre qui s'est perché sur les barreaux où pendait son cadavre. Ce livre, plein de jeunesse et de tristesse, est l'avenue de ce cloaque où son âme a jeté la guenille de son corps.

Gérard de Nerval est le plus sincère, je devrais dire le seul sincère des écrivains qui ont pris à tâche d'initier le public aux mystères de la vie parisienne. Sa flânerie n'est pas une pose, sa fantaisie est bien l'inquiétude d'un cœur qui a perdu sa route et qui ne la retrouvera jamais. La grâce naïve avec

laquelle il raconte ses impressions, la gaieté facile qui se mêle à ses récits, l'absence absolue de tirades humoristiques ou de traits prétentieux, tout révèle la bonne foi d'un touriste qui cherche les égouts pour se rapprocher de la terre, et qui, « sortant au matin de chez Paul Niquet, comme Dante sortait de l'enfer, respire avec bonheur le parfum des fleurs entassées sur le trottoir de la rue aux Fers. »

Ce qui constitue l'originalité sérieuse de cet écrivain charmant, c'est ce goût pour les explorations souterraines associé à une délicatesse de sentiment, à un charme de style qui ne sont jamais en défaut. Il nous souvient que quelques semaines avant sa mort, au milieu des divagations les plus folles, Gérard s'interrompait pour excuser une expression un peu incorrecte échappée à l'entraînement du dialogue. L'artiste veillait toujours en lui; et nous croyons que, jusqu'à l'heure suprême où il a espéré la vue de Dieu, il est resté ce qu'il était, le bohème intelligent et raffiné. Le choix de ce lieu formidable, de cette rue inconnue à tout Paris, de cette fenêtre horrible, de ce corbeau voisin, est peut-être le dernier calcul d'un artiste qui a arrangé le décor de sa mort, comme il avait toujours cherché le décor de sa vie.

Il serait ridicule et odieux de blâmer une pareille existence. On l'observe, on la constate, on la plaint; voilà tout. Gérard est un fils direct de Rousseau; il en avait la mélancolie, la douceur parfois un peu amère, la modestie apparente, l'orgueil caché, la réserve bizarre auprès des femmes, l'ardeur, le besoin des courses solitaires, et puis enfin la folie. Rousseau errait dans la campagne, il découvrait la nature; Gérard, malade au suprême degré de la mélancolie du dix-neuvième siècle, redoutait les champs, et, s'il allait se promener à Ermenonville, c'était pour retrouver le tombeau de son maître; il avait dans la tête une campagne idéale, des cieux-féeries qui l'empêchaient d'herboriser; et dans le ruisseau boueux de la rue Saint-Honoré, que Mme de Staël regrettait, il voyait des fantômes passer aussi purs, aussi frais que s'il se fût penché

sur le cristal d'une fontaine. Je crois que Gérard avait la même façon de travailler que Rousseau, et que ce style facile était le résultat d'efforts laborieux. Quant à sa prétendue modestie, j'estime que les critiques qui l'ont exaltée outre mesure à propos de sa mort, se sont trompés. Je ne lui fais certes pas un reproche d'avoir eu de l'orgueil, mais je pense qu'il était, sur ce point, fier comme Rousseau, c'est-à-dire en dedans, n'osant pas montrer au dehors ce sentiment de lui-même qu'on eût pris pour de la vanité. Les gens humbles et modestes ne se tuent pas. Tout suicide est le défi d'un orgueilleux. Gérard a révélé son secret en se tuant, secret d'ailleurs soupçonné par tous ceux qui ont eu quelques rapports littéraires avec lui. Doux, bienveillant, indocile à la critique, appréciant et faisant apprécier son œuvre, il avait de lui-même, de sa valeur, une conscience inflexible qui ne choquait pas, mais qui pouvait souffrir et saigner secrètement des familiarités tolérées du premier venu. Dans ses accès de folie, il se laissait aller avec abandon à cette estime de lui-même, et les trônes, les couronnes, toutes les gloires, toutes les beautés physiques et morales, devenaient son apanage.

Dans ce volume que nous venons de lire et où son âme respire tout entière, je lis cette excuse à propos de ses confessions incessantes : « Qu'on nous pardonne ces élans de personnalité, à nous qui vivons sous le regard de tous, et qui, glorieux ou perdus, ne pouvons plus atteindre au bénéfice de l'obscurité. » Ce n'est pas là l'excuse d'un homme modeste. Je soupçonne dans cette vie étrange, qui était double, qui participait de la réalité et du rêve, des étoiles et du ruisseau, je soupçonne bien des douleurs qu'on n'a jamais sues, bien des suicides avant le dernier. Un fait étrange, c'est la façon dont Gérard traite l'amour. Il a dit volontiers qu'un chagrin violent, que la perte d'une femme aimée avait été la cause de ses terribles maladies ; mais cette liaison jusqu'à quel point fut-elle poussée? C'est là une question que la mort empêche d'être indiscrète, et à laquelle les amis les plus intimes de

Gérard ne sauraient répondre. Ce cœur expansif n'eut jamais de confidents, et dans ce volume, où il raconte sa jeunesse, où il parle des tentations de son âme, il peint de fraîches et souriantes figures de jeunes filles, qui toutes disparaissent au moment où il tend les bras! Ont-elles en effet disparu? Ne les a-t-il pas retrouvées derrière les saules? C'est là une question qui a son importance quand il s'agit de pénétrer les ressources d'une imagination inquiète.

Quoi qu'il en soit de ce problème et de quelques autres que peut soulever cette personnalité douce et triste, regrettons du fond du cœur ce poëte bienveillant, ce littérateur irréprochable qui a commencé par traduire Faust et qui a fini par vivre des voluptés idéales d'un Valpurgis douloureux. Le livre dont nous parlons aujourd'hui est un de ses meilleurs, un des plus francs; il laisse bien loin toutes les promenades prétentieuses de ceux qui rôdent autour de la bohème sans oser y entrer. Il restera inimité et inimitable, et il fournira à quelque studieux biographe plus d'un renseignement utile sur la maladie dont est mort ce cœur généreux, cette âme honnête, que M. Gustave Planche a épargnée, par dédain sans doute, mais qui a eu, en revanche, la gloire d'être insultée par M. Veuillot.

1er février 1856.

LE PARTI CATHOLIQUE

SES VARIATIONS

MM. DE MONTALEMBERT — DE FALLOUX — VEUILLOT

I

Les partis politiques meurent plus souvent par le suicide que par la défaite. Quand ils sont descendus des hauteurs où leur premier élan les avait transportés ; quand ils mettent leur idéal, non plus dans des conversions à opérer, mais dans des influences à saisir, ils perdent leur unité et leur discipline; une ambition vulgaire les aigrit et les divise. C'est surtout quand un parti a eu la religion pour prétexte, que cette décomposition paraît plus rapide et plus éclatante. Quel ciment serait assez solide pour sceller les uns aux autres des cœurs qui ne s'unissent plus pour la foi ? L'amour qui a disparu des œuvres disparaît d'entre les apôtres. Dès que ceux-ci ne veulent plus agir par la prière et par la sympathie, ils se haïssent. L'intolérance amène les défiances réciproques; l'impuissance

crée les rancunes. Le prétexte divin, en s'effaçant de l'entreprise humaine, ne laisse plus au jour que les passions mauvaises, hargneuses; les antipathies, doucement violentées autrefois par la sainte cause, se redressent et s'écartent à l'heure des rivalités. On se poursuit avec d'autant plus d'ardeur qu'on a, dans le souvenir, plus d'effusions à faire oublier. Par un raffinement odieux de vanité, on veut se consoler de l'échec commun, à l'aide de dénigrements mutuels; on cherche à fixer sur des joues individuelles le soufflet reçu collectivement, et l'on se jette réciproquement à la tête les pierres avec lesquelles on n'a pas su bâtir. Avant de se disperser dans le monde, les ouvriers de Babel ont dû perdre un jour à se lapider entre eux.

Ce spectacle qui moralise par les contraires et qui fait sentir le besoin de la paix par les faiblesses de la discorde, ce spectacle, à la fois triste et consolant, le parti catholique vient de le donner fort à propos pour achever sa propre ruine. M. de Falloux, un des chefs les plus habiles et les plus impuissants de cette armée sans soldats, a lapidé M. Veuillot dans deux livraisons du *Correspondant;* le père Duchêne des sacristies s'est mis à son tour fort en colère; de part et d'autre on s'est cruellement meurtri. Il ne reste pas grand'chose de M. Veuillot; il ne reste presque rien de M. de Falloux. Pour nous, spectateurs de ce pugilat, nous venons ensevelir les combattants morts, les coudre, sans rire, mais sans pleurer, dans les lambeaux de leur drapeau qu'ils ont lavé un peu trop fort en famille, et dégager de cette querelle la seule moralité qu'on puisse y trouver, c'est-à-dire l'immoralité flagrante des coalitions humaines qui essayent de surprendre le profit des intérêts du monde sous le masque des intérêts du ciel.

On se demande tout d'abord quelle nécessité a contraint M. de Falloux à cette séparation publique. Est-ce un scrupule de conscience? Est-ce une tactique? C'est le scrupule qu'on met en avant : « On ne renonce pas aisément dans ce temps-ci aux douceurs de la retraite, dit le nouvel élu de l'Académie,

pour affronter les ardeurs, et, sans aucun doute, les inimitiés d'une polémique envenimée. Mais, grâce à Dieu, on ne se désintéresse pas non plus facilement de ce qui a fait battre le cœur toute la vie, et de ce qui touche aux plus profondes convictions de l'âme. » M. de Falloux a donc des convictions, et c'est pour leur obéir qu'il a pris la plume, je veux dire le goupillon, pour en frapper son frère. Cette fois, c'est la revanche d'Abel qui essaye d'assommer Caïn. Mais Caïn a la peau dure et la riposte brutale. M. de Falloux n'est pas heureux dans son premier guet-apens. Ce n'est pas moins un spectacle exemplaire de le voir s'arracher, dans l'intérêt d'une conscience qu'on ne croyait pas si exigeante, à une retraite qui va si bien à sa renommée, et s'exposer de gaieté de cœur aux traits empoisonnés de ses collègues en religion; car, bien décidément on s'empoisonne, entre anciens amis, dans ce parti-là. M. de Falloux s'attend aux attaques les plus envenimées, et il connaît les procédés. M. Veuillot, à son tour, se plaint dans sa réponse d'être indignement calomnié par ce gentilhomme chrétien. Nous dirons plus tard ce qu'il faut penser de la foi et de la gentilhommerie de M. de Falloux; constatons au début l'opinion réciproque des chefs du parti catholique. Ils se défient les uns des autres, ils se mésestiment tout d'abord, avec une sûreté de conviction qui n'est pas le moindre enseignement de ce duel au venin.

En faisant aux scrupules de M. de Falloux la politesse de les admettre, nous trouvons qu'ils sont bien forts pour l'avoir amené à cette confession publique des misères de son parti, et à cette répudiation violente du seul homme d'esprit dont il puisse se parer. Les alliés de ce caractère sont rares dans le camp de M. de Falloux. On y compte beaucoup de Nicolardots et pas un Voltaire. M. Veuillot était un phénomène curieux. Il avait cette verve, cette vivacité, ce sentiment de la discussion pittoresque qui a toujours fait défaut aux sacristies. Il n'avait ni goût, ni mesure, mais il faisait rire; il mettait la religion en farce et amusait par ses parades; il embarrassait

par le contraste de sa raillerie verte et délurée avec les paradoxes grossiers qu'il se complaisait à défendre. Ce Basile salpêtré de Figaro n'aura pas de successeur. M. de Falloux, tout académicien qu'il est devenu, par droit de conquête beaucoup plus que par droit de vocation, est trop modeste pour aspirer à cette marotte. Il sera parfois aussi ridicule; il ne sera jamais aussi amusant. Peut-être bien aussi M. Veuillot serait-il moins haï de ses amis s'il était moins spirituel. Il est dangereux; il n'a pas le tempérament diplomatique; il manque à la tradition. Ses incartades, ses accès d'indépendance, ses ébriétés d'imagination, déconcertent les réserves, les prudences béates; il ne sait pas toujours garder le secret du parti; il le jette imprudemment à ses adversaires, quand on le provoque. Le royaume des cieux est promis aux *simples :* M. de Falloux prétend déjà au monopole sur la terre et veut exclure M. Veuillot de toute participation.

Il est fort heureux que M. de Falloux ait des scrupules de conscience à invoquer; car les raisons ne manqueraient pas pour attribuer à une tactique d'ambition, à une manœuvre égoïste, cette campagne dont le résultat le plus clair sera de prouver l'impuissance du parti catholique et ses jalousies intérieures.

M. de Falloux (on se demande pourquoi) affecte depuis quelque temps de n'être pas satisfait de l'ordre actuel des choses qu'il a préparé de tout son pouvoir. Attaquer l'*Univers* et son rédacteur en chef, c'est donc faire une opposition commode et sans danger, c'est se livrer à une sorte d'envoûtement, c'est enfoncer des épingles dans un mannequin, quand on ne se sent pas en dispositions héroïques pour des attaques plus directes. Ces manœuvres ont le mérite de donner des gages au petit jeu de la fusion, aux coteries de l'Académie. Il ne serait donc pas téméraire de supposer que M. de Falloux paye ainsi, en exorcisant M. Veuillot, les dettes qu'il a contractées le jour de l'accolade des Quarante. L'article essentiel du programme catholique de M. de Falloux, c'est l'ambition

de M. de Falloux ; et, ne pouvant plus (encore une fois, nous demandons pourquoi) solliciter ou accepter quelque chose du pouvoir, on se donne cette petite popularité des boudeurs, et on devient quelque chose parmi ces ombres du passé qui complotent, derrière un paravent, avec des fantômes. Le silence triste des vaincus déplaît à ces petits parleurs qui chuchotent leur dépit par mille petits becs de plume. N'ayant pas foi dans des idées immortelles, et se sentant dépérir dès qu'ils ne sont pas en pleine lumière, ils s'agitent, ils remuent, ils veulent qu'on pense à eux, qu'on les regrette, qu'on les redoute; ils font d'ailleurs des avances et ils lancent des sourires à tout le monde. M. de Montalembert redemande à grands cris la Pologne; M. de Falloux oublie qu'il a insulté Mirabeau et le glorifie. L'historien de saint Pie V met un abat-jour sur ses bûchers, et le nom de la liberté passe, sans les brûler, sur ces lèvres qui l'invoquent toujours quand elle est partie, qui ne l'appellent jamais quand elle peut venir.

Eh bien, nous le disons sans hésiter, ces hypocrisies libérales ne nous séduisent pas. Mieux valent le silence et la défaite que le bruit et la lutte avec de pareils compagnons. Un parti se compromet davantage par ses alliances que par ses chutes. La démocratie ne gagnerait à applaudir MM. de Montalembert et de Falloux que cette satisfaction stérile des épigrammes; mais elle perdrait sa dignité, sa conscience, sa droiture. Elle livrerait ses affections et ses haines. Il y a un abîme qui ne sera jamais comblé entre ces hommes et nous. Le dépit leur arrache une tolérance qui disparaîtrait bien vite le jour d'un succès, et qui ne peut faire oublier le fanatisme passé. En se séparant avec éclat de l'*Univers*, on caresse une popularité qui ne veut pas sourire; mais on ne perd rien de ses préjugés ni de ses rancunes. Ne laissons pas fléchir non plus nos convictions, et ne donnons pas la main dans la nuit à ceux qui sont nos ennemis en plein jour. Malgré leur attitude, malgré ces bouderies, les chefs catholiques sont encore plus éloignés de nous que du pouvoir. En réalité, la paille n'est

pas, n'est jamais tout à fait rompue, et il n'est pas dans les traditions de ce parti de jouer longtemps au dépit amoureux. Il voudra se réconcilier, comme il s'était lié jadis, en nous faisant payer les frais. Son royaume est essentiellement de ce monde; c'est le nôtre aujourd'hui qui n'en est pas. Ces gens-là ont une ambition pratique qui finit par s'accommoder de tout; nous qui avons un idéal difficile à atteindre, nous tenons à ne nous accommoder de rien. Quel pacte est possible? Ce qui les éloigne, ce n'est pas l'exigeance de leur foi, mais l'exigeance de leur intérêt et de leur vanité. Parce qu'ils ont tout fait pour perdre la république, parce qu'ils l'ont mise à l'encan, ils s'imaginent, naïfs Judas, qu'on aurait dû leur donner les trente deniers, et ils ne se seraient pas pendus. Mais le dédain que l'on fait de leur concours est le seul glaive qui les atteigne au cœur. Leurs larmes éloquentes sur la mort de ceci ou de cela sont des larmes de crocodiles que nous ne devons ni admirer ni essuyer.

Notre devoir à leur égard, c'est de recueillir les témoignages qu'ils produisent les uns contre les autres, c'est d'assister à cette guerre civile; c'est d'analyser le testament que vient de rédiger M. de Falloux et le commentaire que M. Veuillot a ajouté; c'est de démontrer comment, de son aveu même, le parti catholique a agité l'opinion sans résultat, a dépensé en intrigues stériles des forces réelles, et enregistre pour toute victoire, dans ses bulletins, cette loi sur l'enseignement, loi hybride, qui ne satisfit ni le clergé ni les philosophes; et comment aujourd'hui il borne toute son activité à constituer cet impossible parti de la fusion qui n'est qu'un mensonge de plus dans ce temps d'équivoques. Pauvre fusion ! il ne lui manque pour aboutir que le consentement des intéressés. Le comte de Paris la nie, le comte de Chambord ne l'avoue pas. Luther écrivait à Spalatin : « J'apprends que vous avez entrepris une œuvre admirable, mettre d'accord Luther et le pape; mais le pape ne le *veut pas*, et Luther s'y *refuse.* » Ce mot est l'épigraphe et l'épitaphe de la fusion.

M. de Falloux reproche à M. Veuillot d'injurier tout le monde et de quereller au lieu de discuter. L'accusation est fondée; mais, à son tour, M. Veuillot ne peut-il pas demander quel exemple on lui donne? Sans doute les habitudes parlementaires excluent les mots grossiers, les allures brutales; sans doute les écrivains du *Correspondant* ont l'air de se laver un peu plus les doigts que ceux de l'*Univers*. Mais au fond, quel profit la cause retire-t-elle de cette différence? Si l'*Univers*, avec un entêtement orthodoxe, nie toute idée, se refuse à tout progrès, montre le poing et le fagot à tout penseur, MM. de Montalembert et de Falloux veulent-ils bien mettre en parallèle leurs travaux, leurs enseignements? *Élisabeth de Hongrie* et la *Vie de saint Pie V* suffisent-elles pour convertir la génération sceptique? Où sont les sources vivifiantes que vous avez ouvertes? Où sont vos poëtes, vos artistes, vos maîtres, pour nous charmer, nous éclairer, nous convaincre? Entre ce cabaret mystique où l'on vocifère et ces couloirs d'assemblée où vous arrangez des espèces de complots politiques, où sont les nouveaux jardins d'Académus que vous réservez à la génération rongée de doute, enfiévrée du désir d'apprendre? Après tant de désillusions, les esprits jeunes hésitent, s'inquiètent. Que leur offrez-vous? Les lèvres sont altérées : M. Veuillot tend son goupillon imbibé d'eau croupie; vous, vous agitez une guenille. On vous demande une croyance, un idéal, une foi; on crie vers Dieu de tous les points de l'horizon; vous ne savez répondre que par la fusion! Laissez donc enfin tomber le masque. Vous n'êtes que des hommes politiques, ayant des ambitions mondaines à satisfaire, avouez-le, reconnaissez-le. Abandonnez cette prétention sur les âmes que vous n'avez jamais su justifier, et, si vous persistez, sachez bien que vous donnez un prétexte pour frapper sûrement des idées respectables quand elles restent immatérielles, dangereuses quand elles s'incarnent dans des hommes de parti.

Il nous souvient de paroles écrites à une époque peu éloi-

gnée de nous par le temps, mais bien reculée par les événements. Dans un mandement célèbre, un prélat s'écriait en 1851, voulant retirer la religion de la mêlée des partis :

« Nous vous l'affirmons de la part de Dieu, non, l'Église de Jésus-Christ n'a point été établie en faveur de tel ou tel gouvernement. Autrement, qu'on nous le dise, auquel d'entre eux exclusivement a-t-elle été unie et comme inféodée par son divin fondateur? Lorsque, sortant du cœur sacré de Jésus-Christ, cette Église s'épanchait du haut du Calvaire sur le monde entier, avec le sang vivificateur de son céleste époux, devait-elle ne reconnaître d'autres sociétés que celles qui seraient politiquement constituées d'après un système préconçu et unique? Ou plutôt, atteignant d'une extrémité à l'autre du monde moral, avec force et douceur, comme la divine sagesse dont elle est l'image ici-bas, ne devait-elle pas embrasser pour la presser sur son sein maternel l'humanité tout entière? »

Ces paroles, qui nous parurent éloquentes alors, et dont personne ne se souvient, ces paroles étaient-elles sincères? Nous le croyons. Personne ne les a recueillies que nous, pour qui elles devaient être, en 1851, une promesse, et pour qui elles ne furent qu'une menace. On s'en servit, quand on ne les dédaigna pas, pour autoriser les défections envers la république. Nous ne les invoquons pas aujourd'hui pour des représailles, ni pour constater des palinodies; mais elles devraient être un caducée pour ces deux fractions venimeuses du parti catholique occupées à se mordre et à se déchirer.

La mort venait pourtant assez vite sans que ce duel l'accélérât; mais ces divisions, ces reproches sans pudeur, cet acharnement à se diffamer, cette ardeur de M. de Falloux à insinuer que M. Veuillot s'est vendu, cette réplique acerbe de l'*Univers* qui prouve facilement les contradictions et les variations de M. de Falloux, cette émulation toute chrétienne pour s'infliger réciproquement les plus rudes coups de discipline:

tout cela est un aveu suprême d'impuissance et un symptôme d'agonie.

La mort exaspère les ambitieux qui n'ont rien produit et rien obtenu. Il est donc juste que le parti catholique s'éteigne dans les convulsions. La leçon aura été ainsi complète, et il ne manquera rien au scandale. Né en invoquant la liberté et l'enseignement, ce parti aura servi publiquement et en toute circonstance à garrotter la liberté, et n'aura rien fait d'efficace pour l'enseignement. Abrité d'un drapeau qui symbolise l'humilité et la concorde, il aura servi les intérêts de l'orgueil et donné le spectacle des discordes les plus violentes. Sa tâche est finie, il n'a plus rien à faire. Hélas! M. de Falloux se trompe; ce qui pourrait sauver son parti, ce n'est pas la Fusion, mais l'Effusion.

II

Avant d'examiner le manifeste en question, disons un mot des personnages, des trois hommes qui représentent trois phases, trois aspects différents du parti catholique.

M. de Montalembert est le patron temporel et aussi le bedeau de la confrérie. C'est lui qui transporta du premier élan, sur un sommet assez élevé, la hallebarde à laquelle son éloquence semblait coudre une oriflamme. Il représente la propagande, l'enthousiasme, tempéré par la haine.

M. de Falloux entra dans le parti quand l'oriflamme avait des déchirures et quand la hallebarde se rouillait; il est l'homme des transactions; sa foi n'a ni fougue ni élan. Intolérante dans la *Vie de saint Pie V*, elle donne volontiers la main aux philosophes qu'elle rencontre à l'Académie. M. de Falloux n'est pas un apôtre, c'est un agent. Il ne prêche pas, il ménage des compromis, des alliances. C'est un de ces rhé-

teurs des époques de décadence qui rattachent aux intérêts les causes qu'ils ne peuvent plus suspendre aux sentiments.

M. Veuillot, enfin, est le représentant naïf et féroce de la congrégation. Il prouve l'impuissance de la parole de M. de Montalembert, la stérilité de la diplomatie de M. de Falloux; c'est le catholicisme dégagé des finesses, des subtilités, rompant tout pacte avec le siècle, et se posant en travers de la route avec l'intolérance d'une borne. Il a fait de l'oriflamme un *san benito ;* il veut brûler ceux que ses devanciers n'ont pas su convertir ou attirer; c'est l'expression radicale et désespérée du parti. Voilà pourquoi M. de Falloux l'insulte, par vanité de diplomate, et pourquoi M. de Montalembert le laisse insulter, par dépit d'orateur à bout d'arguments et d'éloquence.

M. de Montalembert avait la partie belle quand il débuta. Autour de lui et au-dessus de lui, on sentait dans l'air une sorte de complicité pour les réactions chrétiennes. Le rire de Voltaire fatiguait les lèvres; on marchait à travers tant de ruines, qu'une mélancolie souriante se mêlait à l'enthousiasme de la jeunesse, et qu'on rêvait avec amour sous les arceaux des vieilles cathédrales. C'était l'élan romantique dans toute sa ferveur. M. de Montalembert appelait M. Victor Hugo son cher ami; ils veillaient ensemble sur la conservation des débris féodaux. Tous les poëtes, tous les romanciers, tous les historiens, aidaient à cette tendresse. Les femmes étaient des anges, les hommes étaient des prêtres. La harpe de Lamartine accompagnait ce cantique universel, et dans ce besoin d'émotion religieuse, on allait baiser comme une Bible le *Génie du christianisme,* qui répondait si bien aux passions du moment, qu'on l'acclamait comme un chef-d'œuvre.

Voilà les signes qui présidèrent à la naissance du parti catholique et qui rendent sa chute plus mortifiante encore. M. de Falloux le dépoétise mesquinement quand il affirme que ce parti naquit uniquement du refus de la liberté d'enseignement. Non, dans la patrie de Voltaire, après les refrains peu

mystiques de Béranger, jamais M. de Montalembert n'eût été écouté, si la voix de Chateaubriand n'avait pas imposé silence à la moquerie; si Lamartine, si Victor Hugo, n'avaient pas prédisposé les âmes à la croisade, si les historiens n'avaient pas transfiguré les monuments gothiques, si enfin, parmi tous ces complices, un prêtre de génie qui a bien expié cette alliance de quelques années, si Lamennais n'avait pas donné la main au jeune orateur sur ce Sinaï obscur que chacun gravissait dans un poétique brouillard.

Mais le miel de M. de Montalembert s'aigrit vite et rebuta les lèvres. L'esprit de vie qui animait nos poëtes, nos historiens, s'effraya bientôt de ne chanter que des ruines, de ne flairer que des cadavres sous ces pierres restaurées. Peu à peu on redescendit, on s'éloigna, on s'isola. Victor Hugo écrivit un nom fatal sur les tours de son église; Lamartine n'en mit plus un dans ses hymnes religieux. Chateaubriand, l'homme des entêtements chevaleresques, ne se démentit pas; mais il fut jugé dès lors sans engouement, et le *Génie du christianisme* ne parut plus que comme une description poétique, sans valeur démonstrative. Un seul fragment survécut, *René*. Le livre de foi ne laissa qu'une trace de doute. Quant à Lamennais, qui mieux que tout autre avait senti les mains de la mort froides et rigides dans les siennes, il recula si violemment, qu'il ne s'était pas arrêté à son dernier jour, et que cet homme courageux et loyal protesta jusque sous la terre.

Cette mort si grande et si éclatante dans sa sérénité, à la hauteur de toutes les morts chrétiennes, est un argument resté sans réplique. La calomnie a essayé, mais elle avait contre elle trop de témoignages. Plus tard, on racontera sans doute que le grand esprit de l'auteur de l'*Indifférence en matière de religion* s'est éteint dans les tortures de l'enfer, et quelque homme de bien affirmera sur serment qu'on a vu un grand diable lui sortir des lèvres au moment suprême.

En attendant, on est forcé d'avouer que cette mort fut sans

trouble, sans faiblesse, calme et souriant à l'immortalité[1]. Ce prêtre allant à Dieu sans prêtre et sans passer par l'église; cet homme qui ne fut ni fou ni paralysé à sa dernière heure, est un problème qu'on n'éludera pas, et nous pourrions au besoin, si la vérité ne s'y opposait, abandonner aux fossoyeurs catholiques, qui nous la disputent, l'agonie de M. Augustin Thierry, en nous réservant celle-là qui nous suffit.

M. de Montalembert se trouva donc seul un jour, ayant contre lui tous ses anciens alliés. Il accepta avec audace, et, comme le dit le prudent M. de Falloux, *avec la témérité de l'inexpérience,* cette position qui flattait son orgueil et qui ouvrait le champ à son éloquence. Véhément par réflexion, n'ayant pas le don des apôtres, l'improvisation, Pierre l'Ermite de cabinet, ne se laissant jamais tenter par les surprises du cœur, M. de Montalembert produisit pendant longtemps des discours littérairement réussis, qui agitèrent passagèrement l'attention publique, mais qui n'opérèrent ni une conversion ni un acte décisif. Il créa le parti catholique, mais il ne sut ni l'élever ni le faire prospérer dans le monde. Agitateur stérile, pupille d'O'Connell, comme le dit encore M. de Falloux, qui n'est le pupille de personne, M. de Montalembert aurait bien voulu que la France fût l'Irlande; mais, ne pouvant changer les conditions de son pays, il adopta la Pologne et s'en fit une Irlande commode. Riche et gentilhomme, trouvant dans cette position de chef catholique des joies vaniteuses qui fortifiaient les traditions nobiliaires, M. de Montalembert eut l'habileté de ne pas se laisser séduire par des places, par des honneurs, par des avances qui valussent cette situation. Assez intelligent pour comprendre la puissance de certains mots, il est libéral, jusqu'à la veille de la liberté. Opiniâtre dans ses ressentiments, il a une façon hautaine de se servir de la médisance et de la calomnie, qui dissimule le côté Trissotin

[1] La *Revue de Paris* annonce un travail de M. Montanelli sur les derniers instants de M. Lamennais.

et Basile de son rôle sous le côté grand seigneur. Il sait assez habilement passionner le mépris de ses adversaires pour s'en faire gloire ensuite comme d'une haine. Sans autre but que le bruit, il se déconcerte, quand il n'a plus d'injure à mêler à ses dévotions oratoires. Le jour de sa mort serait celui où il n'aurait plus d'adversaires, comme le jour de sa dernière défaite fut celui où il n'eut plus de tribune.

La tribune, c'est là, au fond, sa grande passion. C'est un acteur parlementaire; il aime la parole pour la parole, et n'est dynastique que par tradition. Nul dans un livre, effacé dans une revue, il a besoin du geste, de la déclamation, du tumulte et des colères d'une assemblée pour donner de l'apparence, de la forme et un semblant de force à ce qu'il dit.

On se souvient du rôle qu'il joua dans nos dernières tempêtes, se souciant beaucoup plus de les diriger que de les apaiser. Le 2 décembre, accueilli d'abord par lui avec enthousiasme, déplut bientôt à cet orateur mis à pied, qui recommence aujourd'hui ses élégies libérales.

Mais, en réalité, soit dépit, soit conviction de son impuissance, M. de Montalembert a paru abdiquer depuis plusieurs années. Il semble que, nouveau Charles-Quint, il se soit fait du corps législatif un couvent de Saint-Just où il s'enferme, renonçant au gouvernement extérieur du monde, et s'occupant à raccommoder, à accorder ensemble toutes sortes d'horloges. Il passe sa vie à remonter les opinions et à les mettre à l'heure. Mais il a beau faire, son régulateur est détraqué, et ses meilleures horloges sonnent à faux ou trop tard.

M. de Falloux, si j'osais, à propos d'un esprit si assoupli par les menées parlementaires, continuer ma comparaison, serait le Philippe II au profit duquel M. de Montalembert aurait abdiqué l'empire. Mais, je me hâte de le déclarer, juste sous le rapport de la prédilection avouée de l'auteur de la *Vie de saint Pie V* pour l'inquisition, la comparaison perd immédiatement sa justesse quand on songe à l'Académie, où le farouche inquisiteur dissimule assez bien ses tisons.

M. de Falloux est catholique, puisqu'il faut l'être pour obtenir un grade dans son parti; mais sa foi, plus accommodante qu'elle n'en a l'air, n'a pas la fierté de celle de M. de Montalembert, les épilepsies de celle de M. Veuillot. En réalité, c'est, plus encore que son patron, un catholique parlementaire qui sait fort à propos faire des concessions. Voilà du moins l'attitude dernière de ce diplomate heureux auquel tout a réussi et qui vient d'entrer à l'Académie, comme il était entré aux assemblées et au ministère, par la toute-puissance d'une médiocrité qui promet appui à tout le monde et qui ne blesse la vanité de personne.

M. de Falloux est noble... depuis 1823. Le roi Louis XVIII a constitué alors, au profit de sa famille, un majorat avec le titre de comte. Cette investiture ne remonte pas, comme on le voit, tout à fait aux croisades; mais avec du zèle on comble les distances, et M. de Falloux a rendu assez de services pour être accepté, au moins, comme un fils *posthume* des croisés. Un historien éloquent et profond de la révolution de 1848[1], aux piquantes révélations duquel nous renvoyons nos lecteurs, raconte les douces influences qui présidèrent à l'éducation catholique, c'est-à-dire politique de M. de Falloux, les fées qui déposèrent un goupillon comme hochet dans le berceau de ce nourrisson de l'Église. Nous n'insisterons pas sur ces détails. Il nous suffira de dire que les débuts littéraires de M. de Falloux attestaient l'inexorable candeur d'une dévotion qui ne comprenait le triomphe de la foi que par le meurtre des hérétiques. Depuis lors, cette sainte anthropophagie s'est calmée.

M. de Falloux eut son dernier accès la veille des journées de juin, et ce fut lui qui, luttant à la tribune contre M. Corbon et les amis du général Cavaignac, et, exploitant les craintes d'une partie de l'Assemblée, poussa à une dissolution

[1] Daniel Stern, *Histoire de la Révolution* de 1848, 3e vol., p. 144 et suiv.

violente des ateliers, sans compensation aucune pour des misères réelles, le jour même où une lutte était imminente dans Paris. Mais, aujourd'hui il n'a plus d'amertume que pour ses anciens amis; il n'en veut plus qu'à ceux qui voudraient mettre en pratique ses anciennes théories; il se mutine, comme un enfant, contre les miroirs qui lui renvoient son image, et depuis qu'il a trouvé un nouveau profit pour son amour-propre dans les cajoleries de l'Académie, il est tout miel, tout sucre, tout amour pour la liberté et les philosophes académiques, et il ne garde plus sa mort-aux-rats que pour M. Veuillot.

Malgré ses parchemins d'hier, M. de Falloux semble beaucoup moins un chevalier qu'un homme d'affaires du parti catholique. Sa dernière brochure a un parfum de consultation d'avoué. L'amour des biais, l'horreur de ce qui est simple, le mépris de la ligne droite, les finesses, tout révèle en lui l'homme convaincu des nécessités triviales d'un parti qui va faire banqueroute. Il ergote sur le bilan; il assure que M. Veuillot a trahi, a manqué aux promesses; à chaque page il plaide pour un concordat; c'est l'homme indispensable dans une liquidation. M. de Montalembert ne sait pas assez et M. Veuillot ne sait pas du tout transiger; mais que deviendrait-on, et à quoi arriverait-on aujourd'hui, si l'on ne savait pas transiger suffisamment et à tout propos? Le parti catholique ne pouvant plus être sauvé comme but, il faut en tirer parti comme moyen; et c'est là la tâche de M. de Falloux, tâche ingénieuse mais ingrate, qui n'aboutira pas à cause de la résistance des choses, mais sans faire absolument tort à l'habileté de son auteur.

Depuis 1846, qui a vu entrer M. de Falloux dans la vie politique, notre inquisiteur s'est exercé aux grandes et aux petites manœuvres qu'il exécute dans ce moment-ci. Hostile à M. Guizot, dédaignant le gouvernement du juste-milieu, comme tout gentilhomme authentique devait le faire, M. de Falloux jura en 1848 que la société ne pouvait plus être

sauvée que par la liberté. On le vit alors, et depuis, avec une légèreté, une souplesse, une vivacité, qui n'avaient plus d'analogie avec son style, caresser M. de Lamartine, cultiver M. Marrast, sourire au général Cavaignac, donner la main à M. Pierre Leroux, et saluer dans M. de Persigny une influence qui valait un portefeuille. Ces essais successifs ont meublé l'imagination de M. de Falloux et donné du ressort et du jarret à son ambition. Mais le haut fait, l'œuvre par excellence, le coup d'éclat de ce diplomate doucereux, ce fut son rapport contre les *ateliers nationaux*.

Deux catholiques jouèrent leur rôle dans les journées de juin, et représentèrent les deux extrémités de la foi, celle qui se traîne dans les boues humaines et celle qui touche au ciel. La première expérience fut faite par cet orateur bilieux et gourmé qui jeta sans pâlir son étincelle sur la poudre ; la seconde, par ce prélat qui s'offrit comme une rançon, et qui monta, un rameau à la main, sur les barricades, pour prêcher la paix, avec autant d'assurance que M. de Falloux en avait montré à la tribune pour provoquer la guerre. L'archevêque fut tué, et M. de Falloux a bientôt un discours à débiter à l'Académie; s'il manque de matière, nous l'engageons à consacrer une page à ce martyr, dont on ignore encore le meurtrier, c'est-à-dire la main qui lâcha la détente du fusil.

En somme, historien sans portée, politique sans idée, diplomate sans grandeur; catholique sans générosité, habile sans esprit de suite, ambitieux sans fierté, M. de Falloux n'occupera dans le souvenir qu'une place obscure parmi ces instruments subalternes qui n'ont eu pour inspiration et pour génie que l'ardeur des parvenus. Introduit de fraîche date, et par une sorte de tolérance, dans la noblesse, dans la politique, dans la littérature, il s'est efforcé de payer partout sa bienvenue par un excès de zèle. Sa campagne contre M. Veuillot en est une nouvelle preuve. Il est arrivé à tout ce que pouvait mesurer son ambition ; il n'a plus qu'à se faire pardonner. Si nous osions nous servir de la langue dont M. Veuillot a le

brevet, nous dirions, en empruntant au journaliste catholique une épithète qu'il affectionne et dont il s'est servi pour nous ne savons plus qui, que M. de Falloux, lui aussi, est un *navet;* mais c'est un navet qu'on croit vénéneux et qui n'est que malsain.

M. de Montalembert a créé inutilement le parti catholique. M. de Falloux essaye vainement de le rattacher aux combinaisons du parlementarisme aux abois. Celui qui aura la gloire et le triste privilége d'en être le dernier représentant et d'en conduire, bon gré, mal gré, le deuil, c'est M. Veuillot.

Ce journaliste paraît un problème; ce n'est qu'un rébus. On ne sait, au premier aspect, comment définir cet esprit réel, mais sans mesure et sans bon sens, qui a le mot pour rire, jamais le mot pour toucher et pour convaincre, qui met le langage des estaminets au service de l'Église et qui transforme l'Évangile en parade de tréteaux. On s'est demandé si ce bouffon était sincère; si sa piété triviale n'était pas une ironie; s'il ne se grimait pas en Triboulet orthodoxe pour faire son chemin par le ridicule ; s'il n'avait pas uniquement l'ambition du grotesque. M. de Falloux, qui, en qualité de chef dans le parti, connaît le fort et le faible de ses anciens amis, et qui sait à quoi s'en tenir sur les intentions, a accusé M. Veuillot de s'être mis à l'encan et de se vendre; il paraît qu'on est sujet à caution dans les rangs de cette armée-là. Pour nous, il nous semble qu'on fait honneur à M. Veuillot de trop d'art et de trop de perfidie. C'est un écrivain brutal, grossier, inconvenant, funeste à la religion, incapable de réserve ; mais il veut être convaincu. Quand, la lèvre écumante et le front blême de fureur, il va s'incliner devant l'autel, il n'a pas conscience de son sacrilége. C'est un tempérament qui se satisfait ; ce n'est pas un hypocrite. Il a la foi capiteuse ; toute polémique le pousse à l'ivresse ; c'est un ivrogne d'eau bénite.

Ces natures ne sont pas de ce siècle ; aussi la grande originalité du rédacteur en chef de l'*Univers* tient-elle à son ana-

chronisme. C'est un moine fanatique du moyen âge, ayant le propos rabelaisien; et, si jamais on le faisait figurer dans une gravure symbolique de cette époque-ci, on devrait mettre sa grimace dans les entortillements de la sculpture libre des porches gothiques, parmi ces personnages pieux et impurs qui gambadent au sommet des piliers de nos cathédrales.

Je ne connais pas, et je ne tiens pas à connaître la jeunesse de M. Veuillot. Mais il paraît qu'elle a eu ses orages, puisqu'elle a amené des repentirs. Puis, un jour, quelque terreur a saisi ce païen ; la grâce, ou peut-être la crainte de l'enfer, l'a pris violemment à la gorge; il a été frappé de conversion, comme on est frappé d'apoplexie ; la bouche ouverte pour une chanson a hurlé un cantique ; mais c'est toujours le même tempérament sans tempérance, la même allure. M. Veuillot est un matérialiste qui repose ses instincts, son amour d'une sécurité sensuelle, dans une formule. Il n'est pas arrivé à la foi, lentement, graduellement, avec effort, par le doute, par la méditation, par l'étude. Son mépris grossier des inquiétudes de l'esprit le démontre suffisamment. L'homme qui a souffert, qui a médité, qui a pleuré, qui a prié, est lent à condamner, ne maudit jamais, touche avec compassion au doute des autres et craint de froisser des plaies qu'il a senties en lui.

Mais M. Veuillot, qui n'a pas eu de mélancolie, ne sent pas le besoin de la charité. Il s'est débarrassé une bonne fois des anxiétés de l'avenir ; il s'est assuré contre les angoisses de la pensée, contre ses chances, en prenant un abonnement de garantie à l'Église ; il ne voit pas plus loin. Que chacun en fasse autant que lui, et vogue la galère ! Voilà sa religion. Il ne veut pas être damné, et il croit se faire un mérite en enfer de damner les autres. C'est là toute sa finesse. Du reste, acceptant, exagérant, outrant les dogmes dont il se repaît, il croit en aveugle et il frappe en sourd.

On ne peut expliquer que par cette foi enragée et de parti pris les incartades perpétuelles de cet homme d'esprit. Il

raille avec verve quelques-uns de ses adversaires, il a des éclairs de polémique qui lui attirent des rieurs; mais, en même temps, il se fait le champion de sottises qui font rougir de honte le clergé. Il croit, par exemple, que les inondations sont le châtiment effroyable réservé à ceux qui méconnaissent l'observation du dimanche. Il a osé dire que les deuils de famille du roi de Piémont étaient les représailles du Ciel contre un prince libéral, et, quelque temps après, lui-même, le catholique imperturbable, il était frappé dans les siens. Que dirait-il, si nous autres, démocrates, libres penseurs, qui croyons aussi à la Providence, nous nous servions des mêmes armes et nous affirmions à notre tour que ces fléaux publics et privés sont des châtiments infligés pour venger la raison outragée, la liberté de conscience méconnue? M. Veuillot croit à la Salette, à cette mystification audacieuse qui est en même temps une bonne spéculation, puisqu'elle rapporte environ deux cent cinquante mille francs par la vente des fioles ; et, si la police correctionnelle, de qui relèvent ces affaires, se mêlait un jour de cette comédie, où l'on fait intervenir la sainte Vierge dans le costume de Suzanne du *Mariage de Figaro*, M. Veuillot jetterait son broc d'eau bénite à la tête des incrédules et n'affirmerait qu'avec plus d'audace.

Ignorant, discutant moins que dénonçant, traitant la théologie comme un tas de pavés où il prend des armes et non des raisonnements, M. Veuillot violente une partie du clergé, qui se moque tout bas de ses hérésies. Au reste, il ne permet pas l'examen de son *Credo*. Lors de la querelle, à propos des classiques, M. Landriot, alors vicaire général à Autun, publia un extrait de cent à cent cinquante propositions tirées textuellement de l'*Univers*, et qui toutes démontraient que cet ami des jésuites n'est au fond qu'un janséniste condamné. M. Veuillot n'a pas répondu. La congrégation de l'Index a reconnu dernièrement que la raison avait le droit et le pouvoir de démontrer l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté de l'homme.

La raison, qui n'avait pas besoin de ce permis, a oublié de remercier.

M. Veuillot ne s'est pas senti atteint. Il continue, en dépit de cet avis significatif, à soutenir que la raison est impuissante à rien démontrer.

Ce qui distingue cet écrivain et ce qui explique la contradiction entre l'esprit de l'homme et la foi du catholique, c'est cette absence perpétuelle de sang-froid, de douceur, de mansuétude. Ce chrétien n'a jamais écrit une page de raisonnement calme, de méditation; il n'a jamais essayé de convaincre, d'émouvoir. Toujours l'injure! toujours les poings fermés, la bouche tordue!

Je lisais ces jours derniers, dans un journal de phrénologie, les observations faites sur le crâne de M. Veuillot. L'observateur assurait que la bosse de la vénération était complétement absente, et que ce dévot ne croyait pas à Dieu, mais seulement au diable. Je ne sais si M. Veuillot a permis qu'on lui palpât les protubérances cérébrales; mais je crois que le phrénologue a raison; la science peut se tromper, le savant dit vrai. M. Veuillot croit au diable cornu, fourchu, du moyen âge, beaucoup plus qu'à Dieu. Voilà pourquoi il brûle, il rôtit, il embroche, il prie comme on blasphème.

Je conçois qu'une religion si matérialiste, si grossière, si malapprise, dérange les diplomaties et heurte les habitudes de M. de Falloux. Je comprends qu'il répugne à ces académiciens, à ces gentilshommes, à ces marguilliers de bonne compagnie, d'être confondus avec ce truand. Mais ils auront beau faire, ce truand est dans la même route qu'eux, il y est plus directement qu'eux; tant pis pour eux, tant pis pour leur parti! Cet insulteur de la raison, cet homme qui nie tout progrès, toute intelligence, qui traite Molière de moineau lascif, Henri IV de pourceau, qui injurie toutes nos gloires littéraires, cet opiniâtre démolisseur, ce malotru, est sincère et suit le programme. Il a seulement la maladresse de ne pas le dissimuler assez, de le laisser trop voir. Sa franchise bourrue

est son plus grand tort. Vous avez raison, esprits raffinés, de vous indigner de ses brutalités ; il a raison de vous mettre au défi de prouver qu'il est traître. « La ligne catholique, dit-il, est avec moi. » Et il le prouve. Dénoncé par tous et partout, il n'est condamné nulle part. A Rome, malgré son cynisme, ses outrages à la raison, au bon goût, aux convenances, à la charité la plus vulgaire, *on* a osé, tout au plus, lui donner des conseils, hasarder de timides réflexions; mais on n'a pas osé, on n'a pas pu le désavouer. Que répondrez-vous à cette preuve?

Acceptez-le donc, en dépit de vous, comme votre allié, comme votre complice, comme votre successeur. Il compromet la ligne catholique, c'est vrai ; mais vous l'aviez déjà compromise! Il rend odieux et ridicule un parti que vous aviez déjà rendu impuissant ; il creuse la tombe des idées que vous aviez déjà à moitié frappées; c'est vrai! Mais il est coupable autrement que vous, sans l'être plus que vous, et votre désaveu augmentera, constatera les misères du parti, sans faire peser sur lui seul la responsabilité, et surtout sans vous innocenter.

Ainsi, c'est là un point essentiel qu'il ne faut pas oublier, la campagne de M. de Falloux contre M. Veuillot et la réplique de celui-ci prouvent tout ce qu'elles avancent comme réquisitoires et ne prouvent rien comme apologies ; et il est impossible, après ces accusations publiques et les aveux de ces nuances diverses et hostiles de la même opinion, de ne pas conclure au dépérissement, à la mort prochaine du parti. C'est par cette constatation que nous poursuivrons, que nous terminerons cette étude. « De pareils débats, a dit M. de Falloux en commençant ses attaques contre l'*Univers*, ne se justifient qu'en s'épuisant. » Nous prenons ces paroles pour nous. La vivacité de nos appréciations, la sévérité de nos portraits, pourraient passer pour du dénigrement, si nous ne prouvions pas jusqu'à l'épuisement, jusqu'à satiété, la thèse que nous soutenons. Nous n'avons de haine contre personne; nous

n'avons jamais été séduit par M. de Montalembert, trompé par M. de Falloux, injurié par M. Veuillot. Nous n'avons donc pas à nous venger de nos propres désillusions ni de procédés mauvais. Encore une fois, il nous a semblé que ce débat avait sa moralité : nous cherchons à la dégager. Est-ce notre faute si la vérité est un pamphlet pour ces messieurs, et si, dans l'irritation de l'impuissance, dans le désappointement de l'insuccès, ils se font réciproquement des reproches qui sont tous acceptés par le public et qui servent à les condamner tous? La forteresse, ou plutôt, puisque M. Veuillot s'y trouve, le corps de garde du parti catholique est devenu une espèce de tour d'Ugolin, où chacun cherche à dévorer son voisin pour se sauver soi-même. M. Veuillot, qui a plus d'ongles et de dents que ses rivaux, survivra le dernier; mais il mourra de cette victoire. Nous avons dit quelles étaient les victimes: voyons maintenant à quelle heure de leur agonie nous les surprenons.

III

Quand nous parlons de la fin probable et prochaine du parti catholique, nous ne songeons qu'à cette coalition des ambitions humaines qui a pris les intérêts religieux pour prétexte. Le dogme en lui-même échappe à cette étude. Nous tenons à faire expressément nos réserves à cet égard, moins par peur de la calomnie que par esprit de méthode et par scrupule de conscience. La question religieuse a besoin d'être abordée avec plus de science et plus d'autorité. Elle n'est pas en dehors des préoccupations les plus ardentes du siècle; elle est simplement en dehors de ce travail tout spécial. Qu'on ne se méprenne donc pas à nos paroles ni à nos intentions. Nous ne disons pas cela pour nos adversaires, qui se méprendront toujours volontairement.

M. de Falloux, chargé *d'en finir* avec M. Veuillot, a rempli

cette tâche périlleuse, avons-nous dit, avec une finesse d'homme d'affaires. Peut-être même l'habileté va-t-elle jusqu'à donner souvent des entorses à la vérité ! Mais, si l'intérêt du ciel n'autorisait pas ces petites perfidies, on n'aurait jamais de prétexte pour les commettre, ce qui serait un embarras sérieux pour l'imperfection et la malignité humaines. M. Veuillot a répondu nettement, et, par exception, avec une mesure qui prouve une émotion profonde. L'homme qu'on cherche à noyer ne fait pas d'épigrammes en se débattant. On pourrait même, à la rigueur, supposer que les rôles sont intervertis, que M. de Falloux est le journaliste et M. Veuillot le gentilhomme. Après tout, ils se valent, ils sont égaux en tactique, et ils l'étaient, avant 1825, en noblesse.

« Les questions religieuses ont une opportunité éternelle, dit M. de Falloux avec cette solennité qu'on a toujours dans un début ; dès qu'on les croit mal servies, dès qu'on les sent compromises, on est tenté de rentrer en lice et de recommencer les grands combats. » Nous trouvons, nous aussi, que ces questions-là ne perdent jamais de leur actualité ; mais nous pensons que, si elles sont mal servies, que si elles sont compromises, le besoin le plus pressant serait de les servir mieux, de les aider par un zèle plus éclairé. Vous pensez que M. Veuillot trahit la cause par son intempérance ? Efforcez-vous de la sauver. Mais installer un conseil de guerre sur le champ de bataille, et juger ses compagnons d'armes quand l'ennemi n'a pas brûlé sa dernière cartouche, bien au contraire, c'est montrer plus de jalousie, plus de rancune que de soins du drapeau.

Pourtant, nous dira-t-on, si M. Veuillot est un allié dangereux, il faut l'éliminer au plus vite. Soit ; à la condition que, cet allié parti, il restera des troupes dans l'armée. Or, nous ne voyons pas trop, si M. Veuillot se taisait, quelle voix pourrait remplacer la sienne. Par une nécessité, par une ironie de son impuissance, M. de Falloux est donc amené à tirer sur ses troupes et à compromettre sa cause, pour dégager son

amour-propre, sa vanité personnelle, qui se sent outragée par une alliance de mauvais goût.

M. Veuillot ne suit pas absolument dans sa réplique l'ordonnance stratégique du plan de M. de Falloux. Il a hâte de renvoyer les injures, et s'entendant reprocher ses maladresses et ses fureurs, il reproche à ses adversaires leurs palinodies, leurs calculs. — J'ai attaqué l'*Encyclopédie*, le dix-huitième siècle et Mirabeau, s'écrie-t-il. Mais avez-vous le droit de m'en faire un crime, vous qui parlez aujourd'hui de 89, après l'avoir maudit, et qui avez tracé dans l'histoire de Louis XVI un portrait odieux du formidable orateur? Vous frappez vos *meâ culpâ* sur ma poitrine! — Et l'*Univers* prouve dans une note les contradictions de ses adversaires. Toute la différence, toute l'inimitié des deux amis est dans cette particularité. Absurde, violent, acharné à tout dénigrer, M. Veuillot ne se repent, ne se dément jamais. Il a l'entêtement d'une haine féroce contre toute idée, contre toute liberté. M. de Falloux accommode ses sentiments aux besoins de son ambition. L'un ne bouge jamais, l'autre varie sans cesse; l'un ne veut pas avancer, l'autre va continuellement de droite à gauche et de gauche à droite; mais aucun d'eux ne suit une route qui conduise à quelque chose, et il est aussi impossible d'être guidé par cette borne que de se régler sur cette girouette. Ainsi, de leur démonstration même il résulte que les uns sont toujours et obstinément en dehors du courant du siècle; les autres s'y plongent par intervalles et par calcul; mais aucun n'y vit et ne tient à y vivre.

Descendant au fond de la querelle, M. Veuillot dénonce les dénonciateurs et affirme que la raison de cette grande colère est le refus de l'*Univers* de s'engager dans la fusion, *parti actuel* de M. de Falloux. Voilà donc la misère de ce débat! L'opportunité éternelle des idées religieuses mise en avant, le ciel, la terre, le monde, la liberté, tout ce qu'on invoque n'est qu'une fantasmagorie pour dissimuler ce grief sérieux : L'*Univers* n'a pas voulu entrer dans la fusion !

La fusion! voilà le salut, l'avenir, le port! C'était bien la peine de constituer avec tant de gestes et d'éloquence le parti catholique, pour le faire aboutir à cette combinaison! Quelle chute! Et parce qu'il s'est refusé à toute transaction, M. Veuillot, que les subtilités ne séduisent pas, est accusé de s'être vendu! Nous croyons sincèrement que le reproche est faux, et M. de Falloux le sait peut-être bien aussi. M. Veuillot n'a pas dû se vendre, parce que nous ne voyons pas quelle nécessité poussait à l'acheter. Il explique ses sympathies par des raisons fort spécieuses, et, sans entrer dans cette question, délicate sur plus d'un point, nous trouvons qu'il n'est pas besoin de supposer de mystérieuses influences pour donner la raison de l'attitude actuelle de l'*Univers*. Qu'est-ce qui peut s'opposer, en bonne logique, à ce que M. Veuillot embrasse M. Granier de Cassagnac sur les deux joues, par exemple, et l'appelle son frère? Ils ont le même tempérament, la même intelligence de l'histoire, ils en dégagent la même morale, et quelquefois le même style; ils sont faits pour s'unir.

La colère rend M. de Falloux injuste. Mais il est bon de constater, en s'y arrêtant, les procédés de polémique de ces chrétiens. La brochure de M. de Falloux veut dire: homme vénal! Celle de M. Veuillot répond : homme ambitieux et sans principe! Voilà ce qu'on appelle servir les idées éternelles! Voilà à quelle estime aboutit parmi ces gens-là l'alliance, la communauté de drapeau!

La portion la plus importante, la plus curieuse à observer de ces diatribes, est celle-ci : M. de Falloux reproche à l'*Univers* de manquer un peu trop de libéralisme, de n'avoir pas su, dans certaines circonstances délicates, pactiser avec des hommes que la crainte de la révolution pouvait amener à accepter le concours des catholiques. M. Veuillot répond sans ambages que le parti catholique n'est pas libéral. Il se moque des journaux qui essayèrent, sous la république, l'alliance impossible de la sacristie et de la liberté; il raille l'*Ère nouvelle*, dont *les lamentations le touchaient aussi peu que les*

rugissements de la presse rouge; et il rappelle avec orgueil que le parti catholique, disséminé tout entier dans le parti de l'ordre, était essentiellement *antidémocrate.* Voilà la vérité, brutale comme un soufflet, mais aussi la vérité vraie! Voilà ce que M. de Falloux voudrait pouvoir cacher, dissimuler, entortiller dans des phrases cauteleuses, mais voilà ce qui ressort clairement et ce qui restera de la guerre. Voilà, avec le peu d'estime des membres du parti catholique les uns pour les autres, la moralité de cette discussion. Les politiques catholiques sont tous, par nature, par devoir, par obligation, antidémocrates. Quand ils affectent le contraire, ils désertent, ils manquent à la tradition, et, si l'*Univers* a survécu à l'*Ère nouvelle,* aux feuilles éphémères, si ce journal n'a pas été blâmé ni mis en interdit, c'est qu'il a, comme il l'assure, la vraie ligne catholique, c'est qu'il est, dit-il, antidémocrate.

De part et d'autre on a entrepris l'histoire du parti; de part et d'autre on attribue son origine à la nécessité de la liberté de l'enseignement. Nous avons dit comment l'alliance catholique avait au début des devoirs plus grands, plus élevés, et répondait à des sollicitations plus pressantes. M. Veuillot suit et raconte les petites manœuvres de M. de Falloux, et nous le montre sachant dissimuler à propos sa cocarde, quand la cocarde pouvait déplaire. Écoutez plutôt :

« Le 24 février, M. de Falloux quitta Paris et se rendit à Angers, où l'appelait sa situation. Il y parla des assemblées qui venaient d'expirer, avec plus de mépris que nous n'en avions nous-même; du peuple de Paris et de la Révolution avec plus d'enthousiasme que nous n'en pouvions éprouver. M. de Falloux se servit de la langue du temps[1]. Il lui échappa

[1] Il a paru depuis quelques jours une brochure, composée surtout de citations, et qui a pour effet de démontrer que M. Veuillot s'est souvent contredit, et que l'*Univers* a cédé en apparence à la contagion en 1848; c'est-à-dire qu'il a parlé aussi quelque peu la *langue démocratique de l'époque.* Cela prouve que les esprits les plus entiers ont leurs heures de finesse, de roueries; mais cela ne prouve rien contre les intentions réelles et authentiques de l'*Univers.*

des paroles qui feraient sourire aujourd'hui. Quoique dans un pays profondément religieux, il laissa de côté son petit laurier catholique. Ses amis, relevant ses services comme député, appuyèrent sur le rôle qu'il avait rempli dans la question de la réforme postale. »

Mais ce n'est pas tout. Il y a longtemps que M. de Falloux en veut à son propre parti, et qu'il a pris l'habitude de l'immoler à ses intérêts privés. Au mois d'avril 1848, l'*Union de l'Ouest*, qui recevait ses confidences et ses inspirations, publiait un article où l'on affirmait que le parti catholique devait se débander :

« Y a-t-il lieu de maintenir désormais, oui ou non, la position, la stratégie, l'*organisation* de ce qu'on appelait récemment le parti catholique? Après mûre réflexion et un certain effort personnel, nous nous prononçons pour la négative. Nous le répétons tous les jours : il n'y a plus de partis. Eh bien, nous ne sous-entendons pas une exception pour le parti catholique. »

L'article fut attribué à M. de Falloux, ajoute M. Veuillot. Peu de jours auparavant, dans le cercle catholique d'Angers, il avait soutenu la même thèse avec tant de succès, que cette association s'était immédiatement dissoute et n'a jamais pu se reformer depuis.

Et l'*Univers*, continuant ses révélations, dit encore :

« Une lettre particulière nous parvenait en même temps que l'*Union de l'Ouest*, *nous priant de ne rien contester, pour ne point déranger des combinaisons électorales qui devaient assurer l'élection des chefs du parti catholique dans l'Anjou.* Cette stratégie nous édifiait médiocrement. »

Comprend-on tout ce qu'il y avait d'habileté ingénieuse, de diplomatie et surtout de courage dans un pareil procédé? Pour se faire élire, M. de Falloux mettait son drapeau dans sa poche et engageait ses amis à en faire autant. Ces hommes, qui n'ont de catholique que le nom, ne peuvent faire leur chemin qu'en reniant le catholicisme, et toutes les fois que

M. de Falloux reproche à ses alliés leurs maladresses, il leur fait un crime de ce qu'ils peuvent avoir de convictions.

Ne laissant dans l'ombre aucune circonstance, décidé à nous édifier complétement sur ses anciens amis, M. Veuillot raconte comment M. de Montalembert prit *un parti plus héroïque* que celui de la retraite, quand il se sentit seul de son bord à la Constituante. *Craignant à la fois de repousser les idées de transaction et de les introduire, il se mit par le fait à la suite de M. de Falloux.* Ce fut une grande victoire pour ce dernier, la seule qu'il obtint jamais. M. de Falloux n'avait guère de scrupules : le peu qu'il en eut fut dissimulé. Il mit à profit l'abdication de M. de Montalembert pour nouer partout des liens d'amitié aussi solides sans doute que ceux qu'il rompt maintenant avec l'*Univers*. Ces alliances, toutefois, lui valurent une certaine prépondérance dans les couloirs des assemblées, ce qui n'était pas à dédaigner, et lui valent aujourd'hui sa place à l'Académie; ce qui, comme chacun sait, n'est ni plus ni moins que l'immortalité.

M. de Falloux, voulant à tout prix enregistrer un triomphe au compte de son armée, reproche amèrement à M. Veuillot d'avoir fait chorus avec le *National*, la *Réforme*, le *Siècle*, pour attaquer cette loi sur l'enseignement, qui fut l'œuvre, la mission remplie, la consolation et la joie du parti catholique. L'*Univers* répond avec raison que cette loi de compromis, qui n'établissait ni la liberté ni l'influence décisive de l'Église, devait déplaire à toutes les opinions radicales et qui se prétendent convaincues. Il n'y avait que les hommes de fusion, de terme moyen, pour applaudir à cet effacement des principes, et c'est vraiment un reproche singulier, grotesque même, que celui qui est adressé à M. Veuillot, « *de faire, simultanément avec le* Siècle, *la guerre aux modérés.* » Mais quoi ! la modération est-elle donc devenue, ô farouche inquisiteur ! une vertu efficace et divine? Est-on ennemi de la douceur (nous ne parlons pas pour l'*Univers*), parce qu'on ne veut pas de ces lois insuffisantes qui n'établissent rien et qui sont des

ponts volants jetés entre les ambitions jalouses de s'aider, impatientes de se prêter appui? M. Veuillot a combattu cette loi; à son point de vue il eut raison, comme au nôtre, en dédaignant cette liberté restreinte, nous étions sincères et fidèles. Mais les hommes pour qui les drapeaux sont pesants, qui avaient tiré de leurs convictions apparentes assez de profit pour ne plus tenir à leur programme, ces gens-là devaient accepter la loi avec empressement, comme un prétexte pour se débarrasser de la responsabilité de leur conscience et du fardeau d'une mission.

Ainsi le parti catholique devait se déclarer satisfait, content, récompensé par cette conquête! Ainsi il n'avait plus rien à dire, plus rien à faire, plus de propagande à exercer, une fois la loi votée! Le monde était sauvé.

M. de Falloux dit dans sa brochure :

« Que le christianisme ait des ennemis, cela est *malheureusement vrai et le sera de tout temps*. Nous louerons volontiers les journaux catholiques d'avoir résolûment tenu tête aux plus opiniâtres et aux plus audacieux. Nous souhaiterions même que les journaux religieux rendissent plus souvent au clergé et aux fidèles le service de réfuter l'*erreur savante* en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, comme en France. Feuerbach ou Proudhon, Straus ou Ewald, Bunsen ou Michelet, sans cesse qualifiés, rarement combattus, *vaudraient la peine d'être terrassés*, selon la méthode des grands apologistes chrétiens, par la supériorité de la science, par la vigueur des raisons, non par des exécutions sommaires et des épigrammes; et ce qu'on ne pourrait entreprendre par soi-même, il faudrait l'emprunter aux travaux des savants laborieux, des théologiens autorisés, et leur prêter la popularité d'une publicité quotidienne. »

Eh bien, cette réfutation que vous souhaiteriez de l'*Univers* et que l'*Univers* ne peut pas entreprendre, parce qu'il faut, pour réfuter, des raisons, de la science, des preuves, de la modération, et que M. Veuillot n'a jamais à offrir que des colères

et des injures, ce qui est plus facile et plus commode, cette réfutation est-elle donc devenue tout à coup inutile? Que ne la commencez-vous? Quand donc en donnerez-vous le signal et l'exemple? Ce qui n'est pas possible dans le journal l'*Univers*, allons, théologiens laïques, catholiques habiles, osez-le, essayez-le! Mais non; vous n'en savez pas plus que lui. En faisant des questions religieuses un prétexte pour des organisations politiques, vous avez ouvert la voie des intrigues, vous avez tari la source de toute propagande, de toute effusion. Vous reprochez un silence dont vous êtes les premiers coupables; une maladresse dont vous êtes les premières preuves. Vous vous faites une arme de cette accusation, qui serait en effet très-fondée et à laquelle nous applaudirions de grand cœur, parce que, nous aussi, nous surtout, nous voulons le débat, la discussion, la lutte au grand jour; mais dans le secret du cœur, vous ne désirez aucune polémique; vous la redoutez, vous l'étouffez ou vous la changez en pamphlet. Vous fuyez la controverse; vous aimez mieux transiger toujours et perdre ce que vous croyez gagner par des marchés qui ne font que des dupes.

Toute la brochure de M. de Falloux aboutit à ceci: — Le parti catholique est aux expédients et aux abois. Nous sommes trop habiles pour convenir que nous entrons pour quelque chose dans sa ruine. Nous sommes si fins! et nous nous sommes tant remués! Mais c'est vous, catholiques endiablés, qui, par vos clameurs, vos injures, nous avez valu cette impopularité. Aujourd'hui vous nous desservez par vos incartades; hier vous avez refusé de nous aider dans une œuvre qui nous réconciliait avec des gens bien utiles; c'est donc vous que nous dénonçons, c'est vous que nous chargeons de toute la responsabilité. Soyez maudits!

Et l'*Univers* semble répondre: — J'ai une consigne; je l'ai prise ou je l'ai reçue, mais je la remplis. Je n'entre pas dans vos calculs; je suis fondé pour nier le progrès, pour souffler sur toute lumière, pour faire obstacle à toute liberté. Je ne me départs jamais de cette règle; votre libéralisme est

une défection. C'est vous qui avez perdu notre drapeau, en le faisant reteindre trop souvent !

Or M. de Falloux réplique : — Vous êtes satisfait quand nous ne le sommes pas. Donc vous vous êtes vendu.

Mais l'*Univers* répond : — Je n'ai pas besoin de me vendre; mais qu'auriez-vous fait, vous, si vous aviez rencontré des acheteurs ?

Nous retournerions longtemps ces deux réquisitoires, sans trouver autre chose que ces aimables reproches. Les épigrammes de M. Veuillot sont meilleures que celles de M. de Falloux. Écoutez avec quelle railleuse humilité cette bonne âme de l'*Univers* s'incline devant son adversaire :

« Il est impossible que M. de Falloux, homme de négociations, d'accommodements, de raccommodements et de fusion, légitimiste agréable à M. Thiers, catholique agréable à M. Cousin, écrivain religieux agréable à l'Académie, ami de M. de Montalembert sans avoir rompu avec M. de Persigny ; il est impossible qu'un esprit de ce liant et de cette imperméabilité, et qui professe l'amour de la libre discussion, ne puisse pas nous pardonner, après six ans, de lui avoir disputé une victoire. »

M. Veuillot s'applique à décoiffer ces messieurs de la belle auréole de martyrs qu'ils s'arrangent sur le front avec une complaisance risible. M. de Falloux ne s'oublie-t-il pas jusqu'à vouloir insinuer qu'il est exilé. Hélas! le pauvre homme ! s'il veut parler de l'esprit et des espérances de son siècle, il a raison ; jamais il n'en a été plus éloigné ! Quant à M. de Montalembert, si occupé d'expédier partout l'expression intime de son désappointement ; quant à ce barbier de Midas, qui chuchote ses secrets à tous les roseaux sonores, voilà, selon le récit de l'*Univers*, que l'on n'a pas démenti, comment sa conscience de gentilhomme, de catholique, de parlementaire, subit l'événement qui semble la troubler si violemment aujourd'hui.

« M. de Montalembert vint au bureau du journal le matin

du 2 décembre, comme il y était venu le soir du 24 février, non pas avec angoisse ni pour conseiller la résistance; bien au contraire! Dans la mairie du Xe arrondissement, quatre hommes et un caporal, l'arme au bras, assistaient au dernier soupir de l'Assemblée nationale législative, et fermaient sans contradiction la petite fenêtre, le vasistas donnant sur la rue, par où M. Berryer venait de haranguer une foule insensible. Comment M. de Falloux, qui a vu la séance du 24 février et la séance du 2 décembre, peut-il croire au régime parlementaire? M. de Montalembert, en ce moment-là, n'y croyait guère et le regrettait peu. Ce fut dans le cabinet du rédacteur en chef, alors absent de Paris, sur son bureau, avec sa plume, qu'il écrivit à plusieurs catholiques des départements pour les presser d'adhérer au coup d'État. M. de Falloux n'a guère pu ignorer ces détails; M. de Montalembert n'a pu les oublier, et il a dû lire en épreuves le travail de M. de Falloux. Par quel mauvais conseil d'inimitié, par quel besoin de nous décrier ces deux hommes considérables ont-ils pu s'accorder, l'un pour dire, l'autre pour laisser croire que l'*Univers* s'était affranchi de l'influence de M. de Montalembert depuis 1849, et que le 2 décembre il marchait seul? Nous ne marchions pas seuls; nous suivions, de bon gré d'ailleurs, M. de Montalembert, qui tenait la tête d'assez loin. . . . . »

Et après ce récit authentique, l'*Univers*, expliquant sa conduite, commentée avec tant d'aigreur par ses anciens chefs, continue :

« Nous sommes certains d'avoir répondu aux vœux de l'immense majorité de nos amis, comme au désir de M. de Montalembert; et jamais on ne nous persuadera que, dans cette occasion, M. de Falloux lui-même nous ait sincèrement désapprouvés. On lui attribuait ce mot spirituel et vraisemblable : *Je fais mon possible pour paraître résigné; au fond, je suis satisfait.* C'est le résumé de sa conduite. Sans prendre la parole, il permettait à quelques amis de faire connaître ses sentiments, lesquels étaient d'engager les légitimistes *à ne*

pas se prononcer pour la négative dans l'appel qui allait être fait au pays. »

Que devient, en présence de ces révélations, inutiles d'ailleurs, car chacun savait depuis longtemps à quoi s'en tenir, que devient le maintien dédaigneux et superbe de ces boudeurs sans principes? Que signifient ces reproches à M. Veuillot de s'être rallié, de se montrer satisfait? Il vous a obéi, voilà tout. Mais il a la maladresse d'être franc; c'est là son crime. En politique, on doit se promettre à tout le monde et ne se donner à personne. Voilà l'habileté. Ce fut celle des hommes d'État du parti catholique.

Comme tout doit être un enseignement ironique dans cette querelle, l'*Univers* fait précisément au *Correspondant* les reproches qu'il reçoit de M. de Falloux, ceux de ne pas lutter contre l'ennemi. Ce passage n'est pas le moins spirituel de la réponse :

« Au milieu de tant de chagrins dont l'*Univers* était la cause, le *Correspondant* se mourait, mais pour renaître; et comme nous en avertissait un *prospectus* répandu à profusion, pour renaître avec une hostilité non pas plus radicale, mais plus vigoureuse et mieux armée. Nous crûmes alors utile de lui donner un conseil. Il nous semblait qu'il n'avait pas, jusqu'ici, rempli le but d'une revue catholique, n'ayant jamais fait la guerre qu'à ses amis; et que c'était pour cela que son histoire se composait presque exclusivement de prospectus et d'appels de fonds. Nous lui montrions un succès assuré dans une voie à tous égards plus digne. Un journal, disions-nous, est essentiellement une machine de guerre. Si vous ne faites pas la guerre aux ennemis, vous la ferez aux amis. *La guerre civile n'est pas ce que les catholiques vous demandent, et vous y périrez encore une fois.*

« Cet avertissement n'eut aucun succès. On se récria beaucoup sur la définition du journal. Une machine de guerre! Point du tout! On voulait au contraire faire une machine d'amour; on voulait être tout harmonie, tout lait et tout miel.

Depuis ce temps, depuis huit mois, on a publié des articles de M. Foisset contre l'*Univers*, des articles de M. de Broglie contre l'*Univers*, des articles de M. de Montalembert et du R. P. Lacordaire où l'*Univers* est attaqué ; et nous voici aux articles de M. de Falloux, qui sont un pamphlet contre l'*Univers*. C'est-à-dire que la machine de guerre est portée jusqu'à ce point de perfection qui viole le droit des gens. »

Et, comme il ne faut pas décidément que M. de Falloux se relève de ce pugilat, M. Veuillot l'achève avec une dextérité qu'on ne lui avait jamais vue et que quelques-uns même ne lui soupçonnaient pas :

« M. de Falloux, en particulier, dit-il, a complétement tort de nous supposer le dessein de l'opprimer. S'il ne sait pas supporter une contradiction, c'est sa faute. Lorsqu'il parut se renfermer dans la retraite, nous avons respecté son repos, constaté ses efforts, enregistré ses succès. Où nous a-t-il trouvé sur son chemin? Et pourquoi l'aurions-nous traversé? Que nous importait qu'il eût la fantaisie de faire couronner ses bestiaux et de couronner lui-même des gens de lettres? Ces deux ambitions nous paraissaient également légitimes. Nous sommes très-sincèrement du petit nombre de ceux qui reconnaissent à M. de Falloux des titres académiques véritables, étant d'avis, et l'ayant toujours dit, que l'Académie ne doit pas être composée exclusivement d'écrivains. »

Le parti catholique, de l'aveu même de ses membres, n'existe plus. M. Veuillot attribue cette déroute à trois dissolvants énergiques : à la loi de l'enseignement, au coup d'État du 2 décembre, à l'influence académique. Parce qu'on ne s'est pas entendu sur ces trois circonstances, fort étrangères, en apparence, aux idées morales que le catholicisme représente, mais fort intéressantes pour la vanité de M. de Montalembert, l'ambition de M. de Falloux, les colères de M. Veuillot; parce que l'on n'a pas eu à propos de ces incidents humains la même manière de voir, la mission a été désertée, on n'a plus d'idées à défendre, de doctrine à combattre. A

quoi tient pourtant le rachat de l'humanité! Parce qu'on n'a pas pu combiner, concilier des amours-propres exigeants : voilà le désarroi dans la milice sainte, le ciel se refuse à conquérir la terre, et la cause éternelle est ignominieusement sacrifiée à des scrupules mondains ! Serions-nous donc si loin des apôtres? Le ciel, qui accomplit des miracles pour les besoins de certaines tirelires, et qui permet que la sainte Vierge vienne faire en patois, à des bergers plus ou moins naïfs, des prophéties formidables qui ne s'accomplissent pas, le ciel devrait bien donner au monde le spectacle d'un phénomène bien plus simple et plus nécessaire, celui de la paix, de la concorde, du pardon, entre ceux qui se prétendent ses défenseurs. Le labarum que ces messieurs se disputent n'est plus un signe de victoire, mais de défaite. On parle tous les jours, et très-haut (M. Granier de Cassagnac le répétait encore hier), de la diversité des assertions philosophiques, de la confusion, de la contradiction des écoles, de leur tumulte. D'où vient donc que l'on ne s'entend pas mieux dans l'armée catholique? Là, les dogmes sont uns, les convictions devraient s'unir, et l'on ne se rapproche un jour que pour s'entre-déchirer le lendemain !

Nous mettons avec soin la question religieuse en dehors de ces querelles ; mais il ne tiendrait qu'à nous d'avoir moins d'égards, et le clergé n'a pas notre prudence. Ne voilà-t-il pas qu'il s'émeut et qu'il confirme ce que nous disions de l'orthodoxie farouche du journal l'*Univers !*

Monseigneur l'évêque d'Arras vient d'adresser au rédacteur en chef de l'*Ami de la religion* une lettre touchante, dans laquelle il plaide avec tendresse la cause de M. Veuillot, qu'il prétend être celle de l'Église. La suppression de l'*Univers* serait, dit-il, *un malheur public pour la religion* C'est déjà bien assez d'avoir laissé attaquer les jésuites ! Si l'on ne défend pas l'ardent journaliste, la foi se meurt, la foi est morte, et l'on donne aux philosophes l'exécrable joie du triomphe de la raison.

« De grâce, s'écrie le prélat, voyez donc derrière vous ceux que vous allez faire rire d'un rire infernal, et voyez donc devant vous ceux qui versent des larmes saintes et dont vous allez aigrir les plaies. » Il est incontestable que nous appartenons à la légion maudite qui doit se réjouir, avec un rire infernal, de la déconfiture du journal l'*Univers*. Nous ne savions pas être si sataniques. Mais à une époque où l'on s'étudie de toutes parts à tuer le diable ou à le transfigurer, espérons que nous serons rachetés et purifiés par les larmes saintes que M. Veuillot va sans doute répandre. S'il pleure, il n'y paraît guère. Je crois même qu'on pourrait supposer qu'il rit; mais ce rire est le suprême effort d'une âme torturée. Malgré l'intervention de monseigneur l'évêque d'Arras, intervention dont l'humble M. Veuillot se montre très-fier, lui si modeste d'habitude, le coup mortel est porté. Il y a encore en France des vrais et des faux chrétiens, des âmes simples qui aiment l'Évangile, des âmes multiples qui songent à l'exploiter; il y a encore des catholiques sincères et des tartufes; mais il n'y a plus, et il n'y aura probablement plus de parti catholique.

IV

Ce serait ne voir qu'un côté de la question, le plus petit, le moins sérieux, que d'attribuer exclusivement à la brouille de M. de Falloux et de M. Veuillot la ruine d'un parti qui a fait tant de bruit. Il y a à sa mort une raison plus sérieuse, plus réelle ; il est étouffé par la vie qui l'entoure. Il dresse en vain ses pieux et faibles trébuchets contre le progrès qui marche, contre la raison qui avance. Chaque pas de l'humanité écrase ces travaux de fourmis, ces obstacles ridicules. En vain, comme nous le disions plus haut, ce parti a eu pour lui pendant quelque temps la complicité apparente de toute une époque, l'attendrissement de tous les grands poëtes, le recueille-

ment de tous les grands esprits; en vain M. de Montalembert a lutté avec un incontestable talent et une âpreté habile; en vain M. de Falloux a intrigué; en vain M. Veuillot a rugi; l'avenir n'était pas là. Le fard est tombé des joues de cette momie, et aujourd'hui une insurmontable répugnance isole, amoindrit, décourage et finit par disperser ces utopistes du passé. Toutes ses diplomaties sont percées à jour et réduites à néant. Le progrès se trouve en présence de M. Veuillot, devenu le gardien de l'arche, la dernière expression du parti! Quel problème est encore possible? Entre cet aboyeur gothique qui nie tout, qui blasphème tout, qui nous met sa foi sur la gorge avec des vociférations, et le savant pâle de ses veilles, souriant de ses espoirs, qui conduit l'humanité vers Dieu et vers la liberté, il n'y a pas de conflit possible. Toutes les alliances, toutes les calomnies, toutes les manœuvres, n'empêcheront pas l'aurore qui se lève de gagner le ciel, de dissoudre les nuées et de sécher la boue!

Chose merveilleuse! symptôme consolant! la chute du parti catholique coïncide avec une recrudescence de l'esprit religieux. Jamais, à aucune époque, le problème de la vie future, du devoir humain, des rapports de la terre avec le ciel, n'a aussi vivement passionné les esprits. Les désillusions du jour n'irritent plus les âmes, mais les poussent à des consolations héroïques, à des espérances divines. On puise des forces dans un aide éternel. On sent bien que les sources d'ici-bas sont corrompues et faciles à tarir, et on tend de partout les lèvres vers Dieu. C'est là la raison de tous ces livres sincères, éloquents, qui cherchent la vérité à travers le crépuscule.

MM. Jean Reynaud, Jules Simon et plusieurs autres sont les témoins et les garants de cette fièvre généreuse. Ils fouillent le ciel pour le savant qui fouille la terre; et devant ce labeur sacré, qui fait palpiter toutes les âmes, les dépositaires d'une tradition respectable, les chefs du parti catholique, se querellent misérablement pour des questions de stratégie, et donnent le spectacle de la vanité de leur foi, du mensonge de leur

piété, de la haine qui croupit au fond de leur charité. Le champ de bataille n'est plus à eux, et ils se chicanent sur le placement et l'évolution des troupes. Ils assistent, en ne sachant que se lamenter et que calomnier, à cette émulation magnanime. Ils se disent les uns aux autres : — Discutez ! répondez ! — mais ils sentent bien que la réplique leur échappe, et qu'on parle une langue qui n'est plus la leur.

Ceux qui, se prétendant les plus habiles, essayent une impossible alliance entre le parti catholique et la liberté, ceux-là font plus rapide encore et plus éclatante la démonstration qui ressort de l'histoire de nos troubles depuis soixante ans. Non, le parti catholique ne peut pas être libéral. M. Veuillot a raison. La communion donnée par Pie IX au journaliste de l'*Univers* est un gage, un avis qu'il ne faut pas oublier. Un jour, cette tentation de la liberté pénétra dans l'âme de ce chef de l'Église. Ainsi qu'un écrivain, qui a la double qualité du poëte et de l'exilé, la racontait dans cette *Revue* même, Pie IX entrevit une résurrection sublime de la papauté, une transfiguration, à travers les peuples libres ; le pape voulut être Italien ; mais, en se levant, il heurta la tiare et se rappela l'inflexible nécessité de son rôle. Qui sait si, dans la solitude de ce pouvoir immuable qui l'emprisonne, il n'a pas des heures de mélancolie, d'amertume, où il se rappelle ce moment de touchante hérésie ? Ce jour-là, il vit revenir, pour s'amonceler et se confondre sur sa tête, toutes les bénédictions jetées vainement, depuis des siècles, par ses prédécesseurs à travers le monde. Ce qui s'est passé à Rome est une leçon ; cette tentative généreuse, qui a failli emporter la papauté, a été suivie d'une défaillance irremédiable. Le pape a reçu M. Veuillot comme un fils et lui a donné la communion. Le pape a reconnu, n'a pas osé blâmer la politique de l'*Univers*. Le monde est donc à M. Veuillot. C'est lui qui parle *Urbi* et *Orbi*. Voilà l'héritier, le seul rempart, le gardien de la *ligne* catholique, la formule extrême !

Un pareil adversaire assure la victoire. Béni soit ce bon

M. Veuillot, qui met les consciences à l'aise, et dont l'entêtement fait tant d'alliés à la raison ! Béni soit-il, cet homme qui maudit tout le monde, cette espèce de Marat-sacristain à la verve injurieuse, à la colère brutale, dont le sarcasme corrosif brûle son parti, chaque fois qu'il y touche ! C'est en vain qu'on le provoquerait à une lutte courtoise, à une discussion impartiale, à une polémique réfléchie ! Il ne sait que frapper, que brûler, que hurler ! Plus de science, plus de littérature, plus d'arts, plus de lumière, plus rien ! Il lui faut les ténèbres. Comment cet homme et son parti prétendraient-ils avoir des droits sur cette génération studieuse ? A moins de condamner toute manifestation du génie humain, à moins d'imposer l'idiotisme et l'ignorance, il faut bien quelque chose, en dehors des béatitudes célestes, pour cette pauvre imagination terrestre ! Vous qui niez nos œuvres, qui maudissez nos artistes, nos historiens, où sont donc vos tableaux, vos statues, vos livres, vos poëmes ? Formulez donc une bonne fois l'esthétique catholique ! De quoi se composeront vos musées, vos bibliothèques, vos sanctuaires pour l'esprit? Nos arts sont corrupteurs, dites-vous? Montrez les vôtres ! Nos livres pervertissent? Écrivez-en de meilleurs ! Nos peintures, nos musiques, souillent l'âme. Ramassez les pinceaux, chantez plus saintement. Que le concert commence ! que le concours soit ouvert ! Vous avez des journaux, une publicité, entrez en lice !

Comment se fait-il donc que nous ayons de notre côté tous les noms illustres dans la science, dans la poésie, dans l'histoire? Pourquoi donc êtes-vous si pauvres que vous soyez réduits à ne pas dédaigner des Nicolardots ? Toutes les sommités, toutes les forces vives de la nation, sont de notre côté. Citez-nous un génie contemporain qui vous appartienne en propre ! Eh bien, au défaut d'autres preuves, je croirais encore ces répondants, ces témoins qui personnifient l'activité, la marche. Vous êtes forcés de convenir que l'intelligence est une chose funeste, infâme, ou bien que vous l'avez contre vous ! C'est la négation qui vous plaît. Vous attaquez toutes nos gloires les

plus incontestées, les plus populaires. Vous brûlez tout : Au bûcher Molière ! Corneille ! Au bûcher Rousseau ! Au bûcher Buffon ! Montesquieu ! Au bûcher tout ce qui a fait la grandeur, l'honneur de la France, mais tout ce qui a fait la révolution !

M. Veuillot a mille fois raison. Ce que nous lui reprocherons, ce ne sera jamais son inconséquence. Il est logique comme un hibou ; puisqu'il ne peut vivre en plein soleil, il n'aura jamais assez de nuit. Voilà pourquoi il proscrit toute lumière, voilà pourquoi il déchire ses alliés, quand il les prend pour des vers luisants.

Prenez garde ! lui dirons-nous, épaississez les voiles, redoublez de précautions, car le moindre rayon filtrant à travers les obstacles, et descendant au fond de la conscience, y ferait germer, avec la moindre rêverie, la révolte et la liberté ! Mais, comme la colère n'est pas la force, comme M. Veuillot ne peut pas faire que tout un peuple désapprenne à lire ; comme le moindre alphabet est une arme, le moindre banc d'école un trépied, M Veuillot en sera pour ses anathèmes, ses clameurs ; car son parti est bien décidément à sa dernière heure.

Il trahit, au surplus, toutes ses affinités pour la tombe, et, comprenant que les morts sont moins rebelles à l'enrôlement que les obstinés qui vivent encore, le parti catholique a une avidité d'accaparement qui se satisfait sur les cadavres. Dès qu'un homme important a fermé les yeux, dès qu'une intelligence écoutée et admirée s'est évanouie, à moins d'actes notoires qu'on puisse lui opposer, le parti catholique met les scellés sur la bière et dit : Elle est à moi ! Cette revendication audacieuse s'est exercée jadis sur Jouffroy. On sait aujourd'hui qu'elle n'avait rien de fondé. Elle vient de se renouveler à propos d'Augustin Thierry. Mélangeant beaucoup d'erreurs à quelques détails vrais, le parti en question a voulu se faire adjuger un historien dont les dernières années furent une continuelle souffrance, et qui, adroitement attiré vers des actes décisifs, a pu faire de vagues promesses, mais n'a donné

aucun gage authentique. Quand même encore, ce qui n'est pas exact, M. Augustin Thierry, dans la paralysie des dernières heures, aurait subi des manifestations qu'il ne pouvait repousser; quand même on eût arraché à son intelligence vacillante des déclarations qu'il a toujours refusées de son vivant, qu'en conclurait-on? Que le parti catholique aime les mourants, et que ceux-là seuls lui sont dociles. Mais contre la jeunesse, contre l'avenir, contre les destinées du pays, qu'est-ce qu'une pareille conquête autorise?

Vous êtes des moribonds qui régnez sur des morts! soit; mais essayez donc de toucher aux vivants!

15 août 1856.

V

Nous recevons avec quelque étonnement de M. de Montalembert la lettre suivante, qui serait mieux à son adresse dans les colonnes de l'*Univers*.

« *A monsieur Louis Ulbach.*

« Besançon, le 7 septembre 1856.

« Monsieur le rédacteur,

« Je viens seulement d'avoir connaissance de la *Revue de Paris* du 15 août 1856, qui contient un article intitulé : *Le parti catholique et ses variations*. Vous y citez (page 183) un passage de l'écrit récent de M. Veuillot contre M. de Falloux, contenant un prétendu récit de ma conduite lors du coup d'État du 2 décembre 1851. Vous ajoutez que ce récit *n'a pas été démenti* et que, par conséquent, il est *authentique*.

« Un homme public, souvent obligé de critiquer les adver-

saires de ses idées et de ses convictions, doit savoir à son tour supporter la critique, même quand elle est grossière ou perfide. C'est pourquoi je n'ai jamais opposé que le silence aux attaques dirigées contre moi, tant par les écrivains démocratiques que par les rédacteurs de l'*Univers*. Mais tout homme loyal et sensé doit comprendre que le silence gardé devant l'injure ne peut pas servir de garantie au mensonge, et qu'il serait souverainement injuste d'en conclure que l'on admet tout ce que l'on ne conteste pas.

« Telle est cependant, monsieur, la conclusion que vous tirez, en admettant que le récit de M. Veuillot est *authentique* parce qu'il n'a pas été démenti. Vous m'obligez donc à déclarer que tout est controuvé dans le fragment que vous avez cité de M. Veuillot sur moi, comme aussi dans la plupart des nombreux passages de son récent écrit où il est question de moi.

« Dans cet écrit, au lieu de se borner à attaquer, comme il en avait le droit, mes discours ou mes actes publics, il s'est permis d'afficher une sorte d'étude intime sur les impressions et les intentions qu'il m'attribue. Puisque, seuls entre tous les organes de la presse parisienne, vous avez jugé à propos de lui prêter le secours de votre publicité, trouvez bon que j'en use à mon tour pour opposer un démenti pur et simple à tout ce que M. Veuillot a cru pouvoir avancer sur mon compte comme sur celui de mon ami, M. de Falloux. Je ne saurais entrer dans une discussion de détail avec un adversaire aussi habile que violent, passé maître dans la stratégie de l'invective, parlant tous les jours, et aidé par vingt subalternes qui se relayent pour achever ses victimes. Je me borne à déclarer que ma mémoire, ma conscience et mon honneur protestent à l'envi contre tout ce qu'il a dit. J'affirme, en outre, qu'il m'a audacieusement calomnié en osant prétendre que c'est moi qui, en 1852, *ai voulu changer l'assiette et les couleurs du camp des catholiques*. (*Univers* du 3 juillet.)

« Vos préférences pour notre antagoniste sont manifestes.

Elles s'expliquent par le sentiment qui vous fait reconnaître (p. 188) *qu'un pareil adversaire vous assure la victoire*. Mais permettez-moi d'ajouter que vos opinions, pas plus que les miennes, ne doivent chercher un refuge dans cette tactique habituelle à l'*Univers*, faite pour révolter tous les gens d'honneur, et qui consiste à transporter toutes les questions, et surtout les questions religieuses, sur un terrain politique où il peut seul user impunément de la liberté de la parole. Si la discussion était libre, je ne vous épargnerais pas l'expression de la surprise que j'éprouve en vous voyant si préoccupé de la conscience de ceux qui ont admis la révolution de 1851, vous qui applaudissez tous les jours à la révolution de 1848, laquelle avait, elle aussi, ce me semble, déchiré une constitution et dispersé par la force une assemblée souveraine. Mais le temps n'est pas encore venu où d'autres que les apologistes du gouvernement actuel puissent discuter le coup d'État du 2 décembre. Quand il viendra, croyez bien, monsieur, que je ne serai nullement embarrassé de rendre compte de ma conduite avant, pendant et après cet événement. Veuillez, en attendant, insérer cette lettre dans votre prochaine livraison, et agréez l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Ch. de Montalembert. »

Nous sommes sensibles, autant qu'il convient de l'être, à l'honneur que M. de Montalembert veut bien faire à la *Revue de Paris*, de la choisir pour réfuter l'*Univers*, et de s'en servir comme d'un gant pour toucher à *M. Veuillot*. Nous croyons toutefois, sans vouloir nous soustraire pour l'avenir à une pareille bonne fortune, que l'ancien chef du parti catholique fait tort à sa cause en méprisant si fort ses amis d'hier et en ne répondant à leurs accusations que lorsque nous les avons reproduites. Il y a là un petit scandale de plus à ajouter à ceux dont les catholiques nous ont donné l'exemple.

Nous n'avons pas à relever le démenti qui va droit et seulement à M. Veuillot. Si ce dernier a en effet calomnié M. de Montalembert, il avait sans doute, pour commettre ce péché, des indulgences en réserve; et messieurs les membres du clergé, qui lui donnent tous les jours le baiser de paix, sauront l'absoudre, après contrition ; mais nous nous permettrons de faire remarquer à notre correspondant que si, en principe, il est souvent honorable de dédaigner la critique, c'est pousser bien loin l'humilité chrétienne que de la supporter en silence, quand elle s'attaque à la stabilité des convictions, et quand elle est faite par des alliés, par des confidents de la veille. Je comprends que M. de Montalembert ne tienne pas rigoureusement à l'estime de M. Veuillot ; mais, à moins d'être un fils révolté de l'Église, il doit tenir à l'estime des prélats qui se font les lieutenants de M. Veuillot. Or, sans la charitable pensée que nous avons eue de relever les arguments de l'*Univers*, et de reproduire, en nous étonnant de la trouver sans réponse, l'accusation de palinodie, M. de Montalembert passerait encore, aux yeux d'une portion considérable des catholiques, pour avoir varié souvent et brusquement d'opinion. Il nous saura donc gré de lui avoir fourni l'occasion de se défendre; mais il trouvera bon que nous persistions à croire qu'en matière si grave et si délicate, le silence puisse toujours passer pour un aveu. Nous avions le droit de regarder comme authentiques des faits de cette importance, formulés au nom d'une ancienne intimité. Si M. de Montalembert redoutait de se compromettre personnellement dans des explications avec M. Veuillot, il pouvait confier à d'autres le soin de cette polémique. M. de Falloux n'est dans le parti que pour faire cette besogne.

Le démenti est brutal ; il est à la mesure de celui qui le reçoit; nous n'y faisons aucune objection. Il nous prouve qu'on ne touche pas aux arguments des catholiques sans risquer de se salir, et qu'on ne fait pas d'emprunts à M. Veuillot sans courir des risques pour sa dignité; c'est un avis qui

nous sert d'argument. Cette lettre, d'ailleurs, n'infirme en rien les assertions de notre article. Une calomnie de plus au compte de M. Veuillot, une variation politique de moins au compte de M. de Montalembert, ne changent pas le fond de la question ; ce n'est qu'un détail superficiel, et ce que nous avons dit des divisions, de la fragilité, du néant du parti catholique, se fortifie, loin de s'amoindrir, par ce complément.

M. de Montalembert rend un hommage ironique à l'habileté de M. Veuillot, *passé maître dans la stratégie de l'invective.* Nous ne dirions pas mieux, et, à coup sûr, nous dirions avec moins d'autorité, car nous n'avons pas fréquenté intimement le rédacteur de l'*Univers;* car nous n'avons pas utilisé pendant longtemps son habileté, ni mis à profit cette stratégie de l'injure, que M. de Montalembert proclame avec l'autorité d'un ancien complice et le dépit d'un ancien ami. Toutefois le zèle pour ses intérêts personnels emporte un peu loin notre correspondant. Il est tout naturel que, ne se servant plus de l'*Univers*, il dédaigne l'instrument dont il tirait autrefois de grands profits pour ses haines politiques, sans le plus petit scrupule; mais il nous oblige à lui rappeler, quand il parle des vingt *subalternes* de M. Veuillot *qui se relayent pour achever ses victimes*, que vingt évêques à peu près viennent justement de se proclamer les fidèles compagnons de l'*Univers.* Ce n'est pas d'eux sans doute que M. de Montalembert entend parler ; mais qu'il y prenne garde! En voulant frapper le journaliste, il peut s'adresser à des adhésions embarrassantes pour un catholique sincère, et nous étions plus orthodoxe en déclarant que M. Veuillot était l'expression radicale du parti.

C'était là la raison de ce que M. de Montalembert, avec trop de malice, appelle nos *préférences manifestes* pour M. Veuillot. Nous n'avons pas de sympathies à placer dans ce parti-là ; nous n'y trouverons jamais que des ennemis. Si le rédacteur en chef de l'*Univers*, par son cynisme, par l'audace et la violence de ses théories, sert mieux la discussion, l'attrait qu'il

a pour nous est purement pittoresque et ne tire pas à conséquence. Nous serions désolé que M. Veuillot se crût obligé envers nous à un peu de gratitude et nous atteignît de sa bienveillance. Ce serait là un mauvais tour que nous aurait joué M. de Montalembert et contre lequel nous protestons. Quant à la victoire, elle nous paraît aussi assurée avec les uns qu'avec les autres. Dans le désarroi complet du parti catholique, il n'est pas plus difficile d'avoir raison contre MM. de Montalembert et de Falloux que contre M. Veuillot. Cette insinuation de M. de Montalembert est une illusion de sa vanité. Ce que nous avons dit, ce que nous répétons, c'est que M. Veuillot est le dernier champion du parti catholique. C'est humiliant pour vous, mais cela est. Nous n'en voulons pour preuve que l'empressement de ces évêques à se ranger autour de *ce maître en invectives* qui vous raille et vous défie de lui montrer vos prélats.

M. de Montalembert reproche amèrement à M. Veuillot de transporter *les querelles religieuses sur un terrain politique* où on ne peut pas le suivre. Mais il nous semble que le reproche est au moins superflu, et que dans cette lettre même, notre correspondant cherche à nous attirer, nous aussi, sur un terrain où nous ne pouvons pas, où nous ne voulons pas le suivre. Disons encore que, si un terrain politique manquait aux chefs du parti catholique, il ne leur en resterait pas d'autres, puisque ce ne sont jamais les questions religieuses qui les préoccupent, et qu'ils ne se disputent et ne se séparent jamais que pour des questions d'ambition terrestre et d'influence mondaine.

En somme, si M. Montalembert donne un démenti à M. Veuillot, il prouve par là ce qu'on gagne en estime réciproque à combattre, à vivre ensemble dans le parti catholique ; mais il ne détruit rien de ce que nous avons soutenu et de ce que nous maintenons. Nous avons dit qu'à bout d'efforts stériles et de luttes impuissantes ces gens-là en étaient venus à ne plus savoir que s'injurier les uns les autres ; nous

avons dit que la haine, la discorde la plus violente, étaient le fruit et l'enseignement qui ressortaient de la coalition catholique. M. de Montalembert nous a-t-il enlevé ou apporté une preuve? Qu'on médite sa lettre, qu'on lise l'*Univers* d'hier et surtout celui de demain, et l'on verra si nous avons raison!

15 septembre 1856.

VI

La lettre, fort importante, puisqu'elle est le premier acte décisif de l'ancien chef du parti *catholique* contre son plus intrépide allié d'autrefois, a été reproduite par la plupart des journaux. L'*Univers* lui a ouvert ses colonnes, et voici dans quels termes M. Veuillot y répond :

« Je plains M. de Montalembert et du choix de ses correspondants et du ton de ses correspondances. Je regrette amèrement qu'il ait enfin fermé la voie de retour que j'ai si obstinément voulu tenir ouverte entre lui et les plus fidèles compagnons de ses meilleurs combats. Ses emportements ne méritent que le silence et n'obtiendront de ma part rien de plus. Je ne consens pas à plaider ma cause devant M. Ulbach. J'attendrai que M. de Montalembert vienne ici, comme je l'y ai souvent invité, produire des griefs sérieux et formuler autre chose que des démentis oratoires. Je souhaite qu'il ne le fasse point. Quand il le voudra faire, je suis prêt. Pour aujourd'hui, je me contente d'opposer à ses *démentis formels*, qui ne touchent à rien et qui ne démentent rien, une affirmation formelle de tout ce que j'ai avancé et expliqué dans ma réponse à M. de Falloux. »

Cette manière d'accueillir un démenti veut être dédaigneuse; mais, en y regardant de près, on la trouve fort com-

mode et fort humble. Il est facile, en effet, de maintenir ses premières affirmations, puisque M. de Montalembert a déclaré qu'il ne descendrait pas à discuter. D'un autre côté, la loi évangélique qui veut qu'on tende la joue gauche quand on a reçu un soufflet sur la joue droite peut sembler ici dévotement suivie; car, en apparence, se taire à moitié sous l'injure, c'est l'accepter. Au fond de ces accusations, renvoyées en bloc par les deux parties, on ne sent pas une susceptibilité bien ardente pour la véracité de sa parole. On se jette réciproquement des injures et non des raisons; et chacun aime mieux faire passer son adversaire pour un *calomniateur* que de prouver qu'il est lui-même d'une loyauté incontestable.

Cette façon de comprendre les accusations délicates est un trait curieux de la polémique du parti catholique, et tient sans doute à une grande habitude des démentis, des calomnies, des gros mots, de ce que M. de Montalembert affirme enfin être la *stratégie de l'invective*. En attendant, nous voici entre deux démentis opposés, et nous sommes tenté, par politesse, de les croire tous les deux.

M. Veuillot ne consent pas, dit-il, à plaider sa cause devant nous. En vérité, nous ne consentons pas non plus à le juger; le cas est trop épineux. D'ailleurs, nous n'avons jamais prétendu le mettre sur une sellette ni nous placer sur un tribunal. Nous avons moins de prétentions pour nous et nous en avons plus pour lui : il est sur des tréteaux et nous sommes au parterre, voilà tout; qu'il y consente ou non, nous avons le droit de siffler, et nous en usons.

Un des *subalternes* de M. Veuillot, selon l'expression de M. de Montalembert, en citant la lettre publiée par la *Revue de Paris*, déclare que nous avons profité d'un débat récent pour insulter un certain nombre de catholiques, et M. Veuillot plus que tous les autres. Il paraît que ce *subalterne* lit comme il écrit; car, s'il nous avait bien lu, il aurait vu que nous nous sommes surtout appliqué, dans nos attaques contre les membres du *parti* catholique et non pas contre les *catholiques*, à

les citer eux-mêmes et à mettre en relief leurs arguments. Je sais bien que les mettre en présence de leurs propres paroles et de celles de leurs amis d'hier, c'est les insulter; mais ce monsieur voudra bien convenir alors que nous n'étions coupable qu'à titre d'historien impartial, et qu'il est impossible d'insulter les membres du parti catholique plus qu'ils ne s'insultent entre eux.

1er octobre 1856.

LES MÉLANGES DE M. VEUILLOT[1]

I

Le parti catholique est bien mort; mais il n'est pas encore enterré. Nous sommes donc excusable de revenir sur un sujet qui n'a pas perdu toute actualité. Ce qui reste de M. Veuillot s'étale sur la voie avec l'insistance d'une provocation; il faut nettoyer le chemin. C'est une besogne qui porte son excuse dans son amertume même; et nous nous la serions épargnée avec plaisir, si elle n'était pas un devoir sérieux et double, réclamé aussi bien par le catholicisme, qui a droit à des défenseurs plus dignes, que par la philosophie, qui veut des adversaires plus nobles.

Il faut donc en finir avec cet ultramontain qui humilie à la fois ses amis et ses ennemis, et auquel des complaisances imprudentes de la part de certains membres de l'épiscopat maintiennent un semblant d'autorité et de prestige qui ne tiendrait pas devant une critique froide, devant une question de dialectique ou de moralité. D'ailleurs, nous sommes personnel-

[1] *Mélanges religieux, historiques, politiques, littéraires* (1842-1856), t. Ier. Paris, L. Vivès, libraire-éditeur, rue Cassette, 13.

lement obligé de ne laisser planer aucun doute sur l'estime que nous professons pour cet agitateur cynique, qui fait alterner l'injure avec l'emphase, et qui ne cesse d'être inconvenant que pour être ennuyeux. M. de Montalembert nous suppose des préférences manifestes pour M. Veuillot; et les assommeurs subalternes de l'*Univers* affectent, avec un dédain dont nous sommes fier, de nous accuser d'insultes envers eux et envers les catholiques en général.

Nous désirons prouver, à la fois, à M. de Montalembert, que l'ultramontanisme extravagant et brutal de M. Veuillot ne nous trouve pas plus indulgent que les finesses, les diplomaties et les palinodies du catholicisme parlementaire; et à M. Veuillot, que si nous faisons justice de ses incartades, il n'a d'autre insulteur de lui que lui-même. Le plus terrible procédé qu'on puisse employer à son égard, c'est la justice. L'exagération lui serait commode; la meilleure manière d'être implacable, c'est d'être impartial. Nous nous appliquerons à cette tâche, et nous espérons bien que, toute obscurité ayant cessé, ces messieurs nous honoreront d'un ressentiment égal, et ne nous feront pas le tort de nous supposer indulgent pour l'un ou pour l'autre.

Il est très-vrai, et nous le répétons, qu'avec ses négations, ses audaces, ses défis, M. Veuillot a une sorte de logique furibonde qu'il faut reconnaître; c'est un adversaire plus précis que MM. de Montalembert et de Falloux. Avec leurs clignements d'yeux pour la liberté, quand celle-ci est voilée, avec leurs galanteries pour le parlementarisme, on ne sait jamais à quelle distance se trouvent ces messieurs. Quand on croit les avoir en face de soi, on les sent à ses côtés; mais, si on cède à la faiblesse de leur faire un peu de place, on est tout surpris du vide, et on les retrouve en travers de la route, à moins qu'on ne les entende derrière soi. Leur catholicisme, tour à tour intolérant et de bonne composition, a des variations de température qui les exaltent ou les enrhument. Ce sont des catholiques amateurs qui ne sacrifient jamais une influence à

l'entêtement d'une conviction. M. Veuillot, lui, se compromet tous les jours et à toute heure, pour ce qu'il appelle sa foi, et pour ce que nous appelons sa colère. Tout au plus consentirait-il à varier un peu ses procédés d'attaque; mais, au fond, il entretient sa fureur avec un soin jaloux. Ultramontain *rouge*, pour nous servir d'une épithète que nous avons bien le droit de renvoyer à nos ennemis, il n'a jamais un instant de faiblesse, une minute d'attendrissement. Il s'exténue à damner, et si le pape cessait d'être indulgent pour ce zèle dévergondé, il damnerait le pape. Voilà pourquoi M. Veuillot nous plaît et nous amuse. On sait à quoi s'en tenir avec lui : il n'y a pas de diplomatie à percer à jour; bien qu'au fond cette brutalité ait des finesses que nous expliquerons plus tard.

Quant à son esprit, nous lui en pardonnerions l'usage et l'abus; il a sur ce point des dédommagements à donner à son parti, si cette plaisanterie incessante s'arrêtait devant les convenances les plus vulgaires, si ce gros rire et cette grimace n'étaient pas souvent une dénonciation, une calomnie, une provocation à la haine. On accuse les démocrates, les socialistes, d'ébranler les bases sociales, et on est toujours en défiance de leur moindre ironie; mais sous ce rapport nous ne connaissons pas de plus grand ennemi du repos public que M. Veuillot. Cherchez bien, descendez au fond de tous ses livres, de tous ses pamphlets; vous y trouverez une rage folle contre la société, et non pas seulement contre la civilisation, contre le luxe, contre l'intelligence, ce qui serait, à la rigueur, son droit et son devoir, mais contre les forces conservatrices, contre la magistrature, contre l'armée, contre la bourgeoisie, contre le peuple, contre tout ce qui ne tient pas conseil dans sa sacristie. Il y a au fond de cet esprit un ferment de discorde que rien ne peut apaiser; et à l'heure où nous écrivons, son propre parti, qui aurait besoin plus que jamais d'union et de discipline, puisqu'on l'attaque de tous les côtés à la fois, son parti est divisé par lui; les diverses fractions le détestent, l'injurient, et M. Veuillot, à bout d'ar-

guments, traîne devant la police correctionnelle les catholiques qui, ne pensant pas comme lui, ont essayé de le mettre en contradiction avec lui-même! Cette anarchie que nous avons racontée dans un précédent article est bien un signe de mort; et, si l'Église de France ne veut pas courir des périls dans lesquels sa dignité serait irremédiablement perdue, elle ne doit pas continuer un jour, une heure de plus, à couvrir d'une éclatante protection ce pamphlétaire qui a dépassé le catholicisme *honnête et modéré*, pour arriver à une sorte de délire ultramontain qui n'est plus d'aucune communion possible. Nous le répétons : en certifiant l'orthodoxie de M. Veuillot, en lui donnant raison, les évêques qui ont imprudemment mêlé leurs noms à des débats de journalistes ont exposé la religion à des atteintes terribles. Qu'ils ne s'en prennent qu'à eux seuls, si demain on passe de la polémique personnelle à l'attaque même des dogmes. M. Veuillot est un controversiste trop dangereux pour la foi; il rend suspecte la loi d'amour qui le fait si haineux. Il prouve la faillibilité d'une croyance qui trébuche dans de si singulières ivresses; il dénonce, comme fragile, la charité qui ne se traduit que par des vengeances. Voilà le dernier survivant du parti catholique! Est-ce donc là tout le catholicisme? Cette colère, cette pauvreté d'arguments, cette raillerie obscène, cette fausse dignité : voilà ce que les prélats déclarent le dernier rempart, le dernier soutien de l'Église! Moi, je pensais que c'en était la honte et le mal. Mais si vous n'avez plus que cela à offrir, mais si ce fiel est tout ce que renferme votre calice, si M. Veuillot est le dernier concile, la dernière pierre, le dernier soutien; alors l'Église est perdue! prenez-y garde!

C'est vraiment pour le philosophe un sujet de méditation que cette déchéance d'un grand parti! Quoi! le catholicisme, dont les historiens les plus indifférents ne parlent qu'avec respect, dont la philosophie ne discute les dogmes qu'avec les précautions et les égards dus à une grande institution, et dont l'existence se trouve si intimement liée à la société

actuelle, qu'on prend toutes sortes de ménagements pour détacher ce lierre de cette édifice; le catholicisme, discuté sérieusement en Allemagne, compromis en France par des manéges politiques, menacé partout par le libre examen; le catholicisme, ce vieux sanctuaire, cette chaire, ce tabernacle, n'a plus que M. Veuillot pour défenseur, pour apôtre, et les évêques inclinent leur mitre et leur crosse devant ce poing trempé d'encre et s'écrient que tout est perdu si M. Veuillot est abandonné! Prenons donc M. Veuillot pour ce qu'on nous offre, c'est-à-dire pour la dernière expression du parti, et voyons comment et par quels efforts il veut le maintenir et le sauver.

II

Il semble, depuis quelque temps, non pas qu'un remords de ses procédés ait atteint le rédacteur de l'*Univers*, mais que l'impuissance de ses *invectives* (c'est le mot de M. de Montalembert) commence à lui être démontrée. Il affecte, sans que la malice y perde rien, un air doucereux, chattemite; il publie un gros volume bien lourd, bien ennuyeux, bien empâté, dans lequel il se défend du reproche d'injurier; il n'a qu'un but, plaire au Dieu qui *a donné sa règle et sa loi dans ce seul mot : Tu aimeras!* Il *est l'enfant humble et soumis de la sainte Église; il croit ce qu'elle croit, comme elle le croit; il désavoue, il condamne, il réprouve tout ce qui dans ses paroles peut n'être pas rigoureusement conforme à ses divins enseignements. Il corrigera avec joie tout ce qu'elle ordonnera de corriger. Il fera avec joie et amour toutes les rétractations qu'elle dictera.* Tels sont les termes, que nous copions textuellement, dans lesquels M. Veuillot proteste de sa douceur et de sa tendresse.

Il ne faut pas se fier à cette humilité qui déborde d'orgueil.

Le pamphlétaire irascible qui a transporté le langage des halles dans la polémique religieuse, se sent atteint et convaincu de toutes parts de n'être pas à la hauteur du rôle qu'on est pourtant obligé de lui laisser. Alors, pour succéder à des penseurs majestueux comme MM. de Montalembert et de Falloux, il se gourme en homme sérieux et calme, il met un sourire béat sur ses lèvres ironiques, et le lendemain de l'accusation, de « *passé maître en la stratégie de l'invective,* » portée avec autorité par d'anciens amis et d'anciens complices, il tend ce gâteau de miel et fait ces protestations qui ne trompent personne, et dont il doit rire tout bas tout le premier.

En effet, la douceur est précisément le contraire de son tempérament. Son originalité, son talent, son succès, tiennent à ses allures joviales et brutales. Il a des admirateurs, des Nicolardots, qui parlent de sa verve, de son style ; et, quand nous trouvons mauvais qu'on soit si grossier, en affectant d'être si dévot, on nous répond : — Vous avez votre Voltaire; permettez-nous d'avoir le nôtre. — Quand il est sérieux, M. Veuillot sort de sa spécialité; et c'est alors que son ignorance, la stérilité de sa foi, la sécheresse de son cœur, apparaissent et ne sont plus dissimulées par les plaisanteries; c'est alors qu'on est confondu de tant d'audace et de si peu de raison. Quoi! cette viande creuse et gonflée est la manne des intelligences! Quoi! cette prose pénible, ces insinuations traînantes, ces protestations emphatiques, ce sont là les ressources dernières, l'espoir et la défense suprêmes! Ce volume des *Mélanges* est une habileté, mais trop aisée à démasquer; c'est une politesse aux prélats qui lui ont dit : — Nous vous couvrons, nous nous compromettons gravement pour vous; à votre tour, prouvez que vous savez vous passer de mordre, d'injurier, et justifiez notre protection!

Ce livre, dont rien n'explique le titre que le mot *mélanges*, et qui est bien en réalité un amalgame de toutes sortes d'articles qui ne sont ni *religieux*, ni *historiques*, ni *politiques*, ni *littéraires*, ce livre équivoque, illisible, n'atteindra pas son

but. Il n'excuse pas les évêques; il ne donne pas raison à M. Veuillot; il ne prouve pas que celui-ci a l'éloquence de Bossuet, quand il consent à n'avoir plus l'esprit de Voltaire; il ne laisse pénétrer dans un fatras de lieux communs qu'une seule chose : c'est que, quand il ne prend pas ses sûretés contre ses adversaires par de bonnes grosses injures ou des calomnies, M. Veuillot les prend par des dénonciations en règle et par son attitude à l'endroit du pouvoir. Il ne se hasarde jamais dans la discussion sans avoir attaché sur sa poitrine une formidable cocarde à laquelle on ne peut toucher sans qu'il vous accuse de sédition; et il se croit rendre invulnérable par cette amulette, plus puissante, même pour un catholique comme lui, que l'eau de la Salette. Dès qu'on veut l'atteindre, il entre dans un poste et il crie : A la garde! On lui parle religion, il répond par le 2 décembre; on veut une discussion sur des intérêts moraux; il vous somme de déclarer si vous êtes bonapartiste, fusioniste ou républicain. C'est là encore une habileté qui, pour être vulgaire, n'en a pas moins ses chances. M. Veuillot nous permettra de ne pas donner dans ce piége. Les sentiments politiques n'ont rien à faire dans ces querelles. Si le rédacteur en chef de l'*Univers* est sincère et désintéressé dans ses convictions, nous lui en faisons compliment, et rien n'est plus respectable; mais il ferait bien de garder sa cocarde pour un autre moment plus à propos. Nous passerons donc, dans l'examen de son livre, à côté de ces petites broussailles qui ont l'intention naïve de nous écorcher.

Ainsi que nous le disions plus haut, cette publication récente a pour intention de démontrer que ce bon M. Veuillot est incapable d'injure; et, afin d'atteindre ce résultat, il a recueilli tous les articles dans lesquels il s'est montré réservé, par hasard ou par oubli; il dissimule les autres, et il dit avec componction : Qui osera prétendre que j'injurie? En vérité, qui trompe-t-on? M. Veuillot croit-il que la mélodie de son nouveau style va nous charmer à ce point de fermer nos oreilles et nos

yeux pour ses autres accents et ses autres pages? Les *Mélanges* feront-ils oublier les *Libres Penseurs?* Nous verrons d'ailleurs si dans ce pathos doucereux il n'y a pas aussi, à l'occasion, le filet de vinaigre. Mais c'est trop compter sur le narcotisme d'un livre que de croire qu'il fasse dormir assez pour qu'on oublie les livres qui l'ont précédé.

Pour avoir la physionomie complète et véritable de M. Veuillot, il ne faut donc pas isoler ses homélies de ses diatribes; les patenôtres et les blasphèmes vont ensemble; et, pour mieux comprendre le livre prétendu calme et poli, nous avons relu le pamphlet violent et injurieux. Nous ne savons pas si M. Veuillot, après avoir écrit les *Libres Penseurs*, a pu se flatter de posséder l'esprit de Voltaire, tempéré par la grâce; mais ce que nous savons bien, c'est qu'il n'existe pas de livre contemporain plus odieux, plus contraire à toute vérité, à toute pensée de morale et de concorde; c'est qu'il n'en existe pas qui diffame avec plus de persistance et d'impunité. Lui, Voltaire! mais où est donc sa vigoureuse tendresse pour l'humanité? Où est son bon sens lumineux? Où est sa franchise, son courage? Où est son style? Où est son esprit?

Je trouve tout naturel qu'un ultramontain s'en prenne à la libre pensée. M. Veuillot doit haïr, d'une haine profonde, l'intelligence, la liberté, la conscience; il était dans son droit, dans sa mission, en attaquant la philosophie, la littérature contemporaines. Mais comment a-t-il rempli cette tâche? S'est-il appliqué à comparer l'inspiration ultramontaine à l'inspiration rationaliste? A-t-il loyalement fait les réserves qui sont dues à toute pensée loyale? A-t-il discuté, analysé, mesuré le génie contemporain? Non, il l'a insulté, et dans quels termes! Ce petit livre, qui n'atteste pas une mâle opinion, et qui s'est arrangé pour satisfaire toutes les haines, en prenant toutes les précautions, est une mauvaise action aux points de vue les plus vulgaires. C'est une de ces œuvres de guet-apens qui ont leur place à côté de l'histoire écrite par les *Chenu* et les *Delahodde*. Cela est tout à fait digne d'être signé par certains bio-

graphes qui ont du moins l'audace de risquer la police correctionnelle.

Mais M. Veuillot a besoin de repos pour dire à l'aise son chapelet ; et, comme les réclamations bruyantes de ceux qu'il dénonce pourraient le troubler, il va jusqu'à la limite ; il indique par des portraits, par des citations, par des allusions, le nom véritable. Mais, quand on croit que ce nom va s'échapper, il bredouille et nomme ses ennemis Babouin, Greluche, Ravet, Godard, Poussard, etc... Quand, par exception, le pamphlétaire se risque à nommer ceux qu'il frappe, c'est que ce sont des littérateurs inoffensifs, ou bien des femmes, ou bien des vieillards, des gens enfin qui ne se dérangeront pas pour l'aller trouver. Voilà avec quelle tactique M. Veuillot s'en prend aux libres penseurs. J'oubliais d'ajouter qu'il nomme volontiers les morts, ceux-là se laissent souffleter sans rien dire.

Toute la presse s'est indignée et s'est égayée de ce livre qui affecte des allures joviales. Nous n'entrerons donc pas dans une analyse minutieuse, nous rappellerons seulement quelques traits essentiels de ce pamphlet, dont la première page dénonce les écrivains de tout temps comme des fous, et ceux de ce temps-ci comme des *idiots* et des *brutes*. « *Et la plèbe lisante de ce temps-ci*, ajoute gracieusement l'auteur, *pour avoir tant aimé leurs livres, sera jugée une des plus abjectes qui aient existé jamais.* » Voilà le point de départ, le principe dont tout le volume n'est que le développement. Mais, si vous méprisez tant la *plèbe lisante, si abjecte,* pourquoi vous adressez-vous à elle? Tous les écrivains sont des gueux, des misérables ; au besoin, M. Veuillot en fait des assassins. Quel dommage qu'il ne nous dise pas à qui il fait allusion dans ce portrait ravissant au bas duquel nous craindrions de mettre un nom. « Les naturalistes disent que la poule n'est nullement le modèle des mères, et ne couve ses œufs avec tant de sollicitude que pour se soulager d'une certaine démangeaison qui lui vient au temps de la ponte. Le gredin (c'est

le journaliste) est incessamment tourmenté de cette démangeaison-là. Il en veut à la beauté, au rang, à l'esprit, au courage, à la vertu, au talent, à la renommée, à la force, à l'honneur, à tout ce qu'il n'a pas et n'aura jamais ; il en veut surtout à ceux qu'il loue, car lui, qui le louera? Or sa plume le soulage. *S'il avait un poignard, peut-être cesserait-il d'écrire, ou ce serait pour souiller la mémoire de ceux qu'il viendrait d'assassiner !* »

Voilà le portrait du journaliste selon M. Veuillot. Nous demandons s'il existe dans l'univers un écrivain auquel ce portrait puisse ressembler? Et il ne faut pas croire que ce soit un scélérat spécial parmi ses confrères que l'aimable et religieux journaliste ait voulu peindre. Il le dit : « On prend la république des lettres, des députés, des pairs, des ambassadeurs, des ministres ; il s'y trouve toujours des gredins. » Non-seulement, ce qui pourrait être explicable s'il écrivait ses souvenirs, M. Veuillot, autrefois rédacteur au bureau de l'*Esprit public*, dédaigne les journalistes ; mais nous demanderons quelle est la classe de citoyens qu'il aime, quelle est celle contre laquelle il ne cherche pas à exciter la haine, le mépris?

Les écrivains sont des brutes ou des scélérats, les bourgeois sont abjects ; c'est à eux que M. Veuillot en veut par-dessus tout ; ils encouragent les libres penseurs, ils ouvrent les livres, ils vont au théâtre. Quant aux magistrats, voici ce que notre dévôt en pense (page 261). « Un juge porte à la ville un costume qui n'est pas celui de tout le monde : il s'habille de noir et se chausse de souliers. Avec cela et une cravate blanche, il a dans la rue une gravité qu'on admire et qui le fait reconnaître. Le jour, c'est un prêtre plus riche, plus fier, plus gourmé que les autres, et qui n'aime rien tant que de faire la leçon à la justice des saints canons et du confessionnal ; mais quand le soir vient, il va souper *chez les courtisanes, à moins qu'il n'ait à faire le complaisant dans le salon du ministre.* » A la page précédente, les procureurs généraux sont traités d'im-

portance. Quelques pages plus loin, on détourne un jeune homme de la tentation de se faire nommer juge, sous prétexte que les juges ne rendent pas la justice, mais appliquent la loi, *ce qui n'est pas la même chose.*

Les réformateurs sont des galériens que M. Veuillot se chargerait de convaincre. Rien n'est épargné par ce saint homme, qui en veut tant aux libres penseurs. Il se moque de la justice humaine ; il n'a pas plus de respect pour l'armée. « Quant aux pudiques vertus de ces célibataires armés (les soldats), qui remplacent les anciens, la statistique des enfants trouvés et des filles publiques en dit quelque chose : on en saurait davantage si on pouvait dresser celle des maris trompés ; quant à l'utilité et quant à l'économie, le budget en fait le compte. Mille moines ne coûtaient rien à l'État ; mille soldats lui coûtent un million par an. Il reste à connaître les profits de la liberté humaine. Les moines sortaient parfois en longue procession, portant de pacifiques bannières ; ils allaient chercher la châsse de sainte Geneviève et la portaient à Notre-Dame pour avoir du beau temps ; c'était abrutir le peuple et insulter la philosophie. Les soldats sortent de leurs casernes en files bien serrées, pourvus de belles armes bien luisantes et de belles gibernes bien pleines de cartouches ; ils se rendent sur quelque place où le peuple agite des questions politiques ; ils se mettent en bataille, et si le peuple tient trop à ses opinions, ils font feu... ; quitte à recommencer le lendemain au profit de l'opinion fusillée la veille. »

Qu'est-ce que peut donc respecter M. Veuillot? Ce catholique ne croit à rien, et pourtant que devient un conservateur qui raille la bourgeoisie, la magistrature, l'armée, toutes les forces conservatrices? Ne dirait-on pas que cet homme en veut à toute hiérarchie, à toute organisation? Comment peut-il concevoir le catholicisme sans magistrats et sans soldats? On s'est fort indigné autrefois de la boutade d'un républicain qui, répétant un mot célèbre, traitait la croix d'honneur de hochet pour la vanité. Peut-être bien que M. Veuillot

s'est uni aux journalistes scandalisés d'une telle façon d'apprécier *l'étoile des braves.* Or, voici comment parle de cette distinction M. Veuillot lui-même : « Des gens de bien, des hommes de mérite, s'encouragent à pénétrer dans l'ordre, à mesure qu'on y jette les *plus indignes polissons ; des chrétiens, des prêtres*, se laissent tailler ce fétu dans la même aune de ruban que le ministre partage à des *croupiers de bourse, à des feuilletonistes, à des valets de journal, à des mouchards !* »

Ce champion de l'Église respecte-t-il au moins le clergé? Eh bien, non. Tout prêtre qui n'a pas son intempérance est traître à son mandat. Il se moque des prédicateurs contemporains, et il trace dans les lignes suivantes, avec une ironie qui veut être accablante, le portrait d'un curé tolérant.

« Il y a des prêtres, bonnes gens, honnêtes gens, pieux même, dont le voisinage me glace et dont la parole m'irrite. Ce sont ceux qui, leur messe dite convenablement, leur action de grâce faite avec la longueur requise, quittent la soutane, prennent l'air laïque et ne sont en quelque sorte plus prêtres. Ils vont courant, flânant, voyant tout, s'occupant de tout, hors ce qui se passe dans l'Église. Quelle douleur pour un pauvre chrétien qui les rencontre sans les connaître, lorsque, les entendant appeler « monsieur l'abbé, » il s'approche d'eux, leur parle de ce qui intéresse les catholiques, et les trouve ignorants ou indifférents ! J'en ai vu, non en province, mais à Paris, qui n'avaient lu ni les discours de Montalembert ni les écrits de l'évêque de Langres, et qui ne connaissaient que par le *Siècle* et le *Constitutionnel* les polémiques sur la liberté d'enseignement. C'est les désobliger que de leur parler du bon Dieu ; ils craignent de passer pour cagots ; ils estiment que c'est assez d'enseigner, ou, comme ils disent, de prêcher en chaire..... Ils peuvent mener une vie régulière, remplir exactement leurs devoirs : qu'ils sachent bien qu'ils ne sauveront jamais une âme et qu'il y en a qui seront perdues à cause d'eux... Ce sont eux qui font dire que la mort est chez nous; et, s'ils étaient seuls, en effet, nous serions morts. »

On le voit, M. Veuillot ne comprend pas le prêtre en dehors des luttes politiques, des querelles de journaux, de ce zèle bruyant qui écrivaille et qui injurie. Il appelle cela la vie de l'Église! Il devrait pourtant savoir ce que l'Église gagne à ces disputes dans lesquelles les prélats interviennent et qui sont pour les consciences des occasions de scrupules, des sources de divisions! Quant à moi, il me semble que ce curé *honnête, remplissant ses devoirs* et *redoutant d'être cagot*, est précisément celui que j'estimerais et que je crois estimable. M. Veuillot aime mieux les *cagots*. Chacun son goût; mais je ne trouve pas qu'on soit un cadavre parce qu'on n'est pas un brouillon, et l'on peut faire le bien sans lire les discours de M. de Montalembert (car, dans ce temps-là, M. Veuillot affectait de croire encore à M. de Montalembert)! Nous n'en finirions pas si nous voulions extraire de ce libelle, les *Libres Penseurs*, tout ce qui s'y trouve d'odieux et de révoltant! Parlerons-nous des femmes auteurs, sur le compte desquelles on s'exprime en termes cyniques? Quant aux gloires de la France, quant aux grands écrivains, M. Veuillot les traite avec un dédain qui est une dernière consécration. En somme, il est impossible d'entasser dans un volume plus de rancunes, plus d'injures, plus de violences contre des concitoyens, contre la société. Si on croyait la moitié de ce qui est écrit dans ces pages ignominieuses, il faudrait appeler le feu du ciel sur ce monde. Ce livre est une provocation incessante au mépris des riches, des bourgeois, des savants, des magistrats; c'est une cartouche d'insurgé.

Mais il y a un côté plaisant à ce tableau sinistre de notre société. M. Veuillot a des bouffées de mélancolie, des tentations lyriques, des caprices d'amour et de grâce. Alors il confesse ses passions; ou bien il se livre à des idylles fraternelles, entremêlées de saucisson à l'ail. Il a des élans dythyrambiques dans lesquels il invoque le Seigneur. C'est une sorte d'Isaïe-Prudhomme, qui foudroie l'impiété avec un paquet d'allumettes. Dans ses accès de franchise, ce nouveau Rous-

seau, qui oublie de nommer madame de Varrens, nous dévoile ses horribles tentations. « Je ne me vois pas meilleur que cette foule malheureuse qui rampe autour de moi, cherchant l'or et la volupté. Les mêmes instincts sont dans mon âme ; ils me pressent, ils me tourmentent ; ils sont prêts à m'emporter ! Lorsque paisible je regarde avec pitié ce triste troupeau qui se rue à travers la fange sur l'appât des convoitises humaines, mon pied glisse, mon âme s'émeut ; d'humiliants désirs se soulèvent et me rappellent la boue dont je suis fait. Plusieurs m'écoutant parler m'envient ; ils disent : Celui-ci gagnera le ciel... et moi je voudrais monter sur une tour et crier d'une telle voix, que tous les chrétiens du monde pussent l'entendre : O mes frères, mes frères, priez pour moi, je vais périr ! »

Cette humilité serait de nature à nous toucher si M. Veuillot n'avait pas l'imprudence de supposer qu'on lui porte envie pour sa piété et qu'on est tenté de lui adjuger le ciel. Dans un chapitre intitulé : *Les gens qui ne pensent point*, et qui a pour objet d'opposer les vertus de ceux-ci aux désordres et aux crimes des libres penseurs, M. Veuillot se met humblement en scène, lui, avec toute sa famille. Il tient à nous faire admirer son amitié fraternelle, comme si, nous autres, nous étions tous des Caïns, et comme si, pour n'aimer pas le saucisson à l'ail, on n'aimait pas son frère. Dans cette partie, destinée à servir d'exemple, le pieux écrivain revient sur ses tentations. Il paraît que l'aiguillon ne s'émousse pas aisément : écoutez ce cri superbe, dans sa soumission : « Voilà dix ans qu'un jésuite gouverne ma conscience ; ces dix ans m'ont fait passer de la jeunesse à l'âge viril ; j'ai durant ces dix ans soutenu le choc du démon du Midi... Le beau fantôme du plaisir s'est offert plus redoutable qu'à l'aurore de la vie. Il m'a dit : Tu vas vieillir, tu seras vieux demain. Au fond de la coupe des belles années, il reste une dernière goutte de l'enivrant breuvage : ne la boiras-tu pas ? »

Selon toutes les vraisemblances, M. Veuillot, bien qu'il ne le dise point, n'a pas bu cette dernière goutte ; sans cela, à

quoi lui aurait servi son jésuite? Mais il a eu d'autres assauts à soutenir : il nous confesse que son orgueil n'est pas facile à comprimer ; nous nous en doutions, mais cet aveu a son prix, surtout par l'expression. « Tu seras pauvre et méprisé, criait cette voix stridente de l'orgueil ; point de place pour toi dans ce monde, point d'éloges, pas même de justice. Ce que tu pourras faire de bien ne te sera pas compté, on calomniera ton esprit et ton cœur : il faudra dévorer toutes ces avanies et *sans espoir de vengeance !* Les derniers *grimauds* ne parleront de toi que comme d'un idiot fanatique. Et encore s'il ne s'agissait que de toi ! Mais tu les entendras t'insulter dans ton culte et dans ton amour. Ils porteront *leurs pattes* sur tout ce que tu révères ; tu ne pourras élever contre ces sacriléges que de vaines protestations étouffées par les clameurs de cent mille *goujats*. Ainsi m'a parlé l'orgueil, me soufflant ce feu sombre qui pénètre jusqu'à l'âme et qui la déchire. »

Si l'orgueil de M. Veuillot parle avec cette grossièreté, son humilité devrait bien lui apprendre la politesse et les convenances. Mais, en vérité, ce ne serait pas la peine de s'être converti si on n'avait pas acquis le droit de damner un peu ceux qui sont encore dans la voie des ténèbres.

Dans une partie de ce livre aimable intitulée : *les Tartufes*, M. Veuillot place son portrait, avec une bonne grâce épigrammatique : « Le soir, ayant à peine, minuit sonnant, fini ma tâche, le front serré, les yeux brûlants, le cœur chargé d'angoisses, car le jour a été plein de sombres nouvelles, je traversais d'un pas pressé les rues endormies, je disais mon chapelet... Tout à coup la rue est remplie de cris, de chansons, de hurlements. Une centaine d'étudiants sortaient du bal avec des filles et s'en retournaient au pays latin. Ils n'étaient pas ivres ; mais jamais la dernière populace des faubourgs, dans la fièvre du vin bleu, n'a troublé les airs de plus abjectes et plus obscènes vociférations que ces messieurs n'en faisaient entendre par pure gentillesse. Les *guenons* auxquelles ils donnaient le bras s'y joignaient d'une voix glapissante...

« Mais quoi! ces jeunes gens sont l'espoir de la patrie et de l'avenir; et moi, laborieux ouvrier, qui rentre, en disant mes prières, dans une demeure dont la chasteté garde le seuil, je ne suis qu'un vil jésuite, un citoyen pervers, un ennemi de la liberté, un empoisonneur de consciences! Parmi ces *libres penseurs*, qui chantent comme ils viennent de danser, se trouve peut-être celui qui me viendra prendre un jour au milieu de ma famille et de mes livres, et qui me *fera couper le cou*, pour accroître d'autant le bonheur, l'affranchissement et la dignité de l'espèce humaine! »

Quand nous disions que ce livre était une perpétuelle excitation à la haine! Des étudiants trop gais, chantant au sortir de la *Chaumière*, deviennent des bourreaux qui dresseront un jour la guillotine pour M. Veuillot. Voilà, n'est-ce pas, où conduit la libre pensée? Si ces absurdes et grotesques insinuations valaient la peine d'être refutées, nous pourrions demander à M. Veuillot si ces *libres penseurs* n'ont pas été les premiers à abolir l'échafaud politique, et s'il a bien le droit de flétrir des hommes qui ont permis, en 1848, qu'on les insultât ainsi, impunément, dans son livre et dans d'autres. Mais M. Veuillot sait bien que sa tête n'a rien à redouter; c'est même parce qu'il a toute sécurité à cet égard qu'il parle avec cette violence; car, dans le cas contraire, il saurait dissimuler, n'ayant pas le tempérament d'un martyr.

Puisque M. Veuillot récite son chapelet le long de la rue, dans ses courses et ses promenades, il devrait bien apaiser dans ce pieux exercice la vivacité d'une humeur qui fait de lui un objet de scandale pour ses amis et de péché pour ses ennemis. Quoi! il dit son chapelet, et chaque grain ne lui rappelle pas une mauvaise pensée, un article diffamatoire, injurieux, écrit dans la journée! Il dit son chapelet, et il ne se demande pas si, dans son œuvre quotidienne, il n'a pas dénoncé, calomnié un ennemi; s'il n'a pas manqué à la justice, à l'impartialité, à la charité. Ce n'est donc que pour user le temps et pour s'empêcher de penser que M. Veuillot récite son

chapelet; car il est impossible qu'un quart d'heure, que cinq minutes de retraite en lui-même, s'il est chrétien, ne lui démontrent pas les emportements d'un zèle qui dépasse la mesure. Mais ce chapelet, dont on parle avec une humilité si orgueilleuse, n'est pas une lumière, c'est une garantie; on le récite pour s'endormir et non pas pour s'éveiller.

Le livre des *Libres Penseurs*, à quelque point de vue qu'on l'envisage, est une détestable action. Il ne réfute rien, puisqu'il ne discute rien. Il excite les citoyens entre eux au mépris et à la haine; c'est une satire sociale, c'est un réquisitoire furibond contre tout ce qui n'est pas l'ultramontanisme. Maladroit, inconvenant, obscène, sans dignité et sans courage, ce pauvre livre serait une honte pour le parti qui l'adopterait. Nous n'en avons parlé que pour montrer à quels excès de sottise et de maladresse peut conduire l'esprit aveuglé par le fanatisme et pour rappeler à M. Veuillot qu'il a tort de le prendre de si haut aujourd'hui et de prétendre qu'il n'injurie jamais. Cette orgie de diffamations témoignera toujours contre lui. Il se peut que maintenant le besoin d'une tactique différente se fasse sentir et que la protection des évêques lui ait été accordée à la condition d'une tenue plus sainte; mais nous ne pouvons pas oublier, nous, les vociférations passées, et il est bon de constater aux yeux des prélats qui se risquent derrière M. Veuillot ce qu'il y a de haine contre les diverses classes de la société, ce qu'il y a de rancune, de violence, d'orgueil et de cynisme dans ce journaliste frappé d'impuissance et d'épuisement à la suite de ses excès, et qui essaye vainement de se refaire un peu de dignité par des allures pédantes et doucereuses. Ce qui ressort avec éclat de ces citations et de celles que nous ferons à propos de son nouveau livre, c'est l'allure embarrassée et farouche de la foi de M. Veuillot : elle se produit toujours avec aigreur ou avec emphase, elle n'a jamais la simplicité, la bienveillance, la charité d'une conviction invincible, et on dirait toujours que ce missionnaire véhément, qui passe d'une poésie extrava-

gante à une épilepsie furieuse, cherche autant à se persuader ce qu'il dit qu'à le persuader aux autres.

M. Veuillot abuse assez souvent de M. de Maistre pour que nous ayons bien le droit d'en user, une fois, à notre tour, contre lui-même. Voici ce que pensait l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* des gens qui injurient en discutant ; nous recommandons ce passage aux méditations de l'*Univers* : « Il y a une observation que je recommande à l'attention de tous ceux qui pensent et raisonnent : quand la vérité combat l'erreur, elle n'est jamais chagrine. En effet, il faut un microscope pour découvrir, parmi nos nombreux ouvrages de controverse, la moindre teinte de cette aigreur dont la faiblesse humaine sait cependant si difficilement se garer. Bellarmin, Bossuet, Bergier, ont passé toute leur vie à discuter, et il n'y a pas dans leurs écrits non-seulement la plus légère offense, mais même la plus légère personnalité. Les écrivains protestants présentent le même phénomène quand ils combattent l'incrédulité... L'erreur ne peut pas demeurer calme en attaquant la vérité ; c'est là un fait palpable et décisif, la conscience ne peut s'y tromper. »

Que pense M. Veuillot de cette observation? A ce compte-là, ne serait-il pas dans l'erreur, et sa colère ne serait-elle pas un témoignage du peu de solidité de ses principes puisque lui, ultramontain breveté, il écrit en définitive des livres injurieux et athées, comme les *Libres Penseurs;* car insulter l'humanité et la société comme il le fait, entrer en guerre avec tant de violence contre l'intelligence et l'esprit, c'est nier Dieu de qui relèvent toute société et toute intelligence.

III

Mais, nous dira-t-on, vous réveillez là de vieux griefs. M. Veuillot a écrit les *Libres penseurs* et le *Lendemain de la*

victoire dans une ébriété de critique ; aujourd'hui, il est redevenu plus raisonnable ; il a cuvé sa colère ; il s'efforce d'être grave ; lisez plutôt son nouveau volume. Eh bien, nous avons lu ce volume qui doit le réhabiliter, nous avons eu le courage de combattre l'ennui de ces pages somnolentes, et nous avons retrouvé le même homme. Sans doute, le mot est moins cru, le geste moins hardi ; sans doute, l'empâtement de la phrase en cache l'aiguillon. Mais n'est-ce pas toujours une dénonciation, un réquisitoire ? Dans ces *Mélanges* qui doivent traiter de religion, d'histoire, de littérature, de politique, dans quelle page, dans quelle ligne, dans quel mot M. Veuillot aborde t-il un point sérieux de discussion religieuse ou philosophique ? Où est l'histoire, où est la littérature, où est la politique ? Il attaque ses anciens amis, et il se défend, voilà le fond du livre. Mais comment attaque-t-il ? et comment se défend-il ? Ne lui demandez ni principes, ni raison, ni sentiment. Des phrases cauteleuses, des génuflexions devant la première guérite, aussi bien que devant l'autel ; des attaques pleines de courage contre ce qui est tombé ; enfin, pour grossir le bagage, cette réponse à M. de Falloux dont nous avons déjà parlé, et qui, pour être quelquefois spirituelle, n'en est pas plus pour cela une œuvre de controverse ou une étude. Ainsi donc, ce masque d'une modération recommandée par les prélats ne peut tromper personne. C'est toujours le journaliste qui croit que les journaux sont rédigés par des *gredins*, que la plèbe lisante à laquelle il s'adresse est la plus *abjecte*, et qui pense des bourgeois, des magistrats et de l'armée le bien que nous avons cité. Nous insistons sur ce point. Il faut que tous les alliés de M. Veuillot sachent le parti qu'ils peuvent tirer de lui et la confiance qu'il faut avoir dans ses sentiments d'ordre et de conservation.

Je sais que dans la préface des *Mélanges* l'amertume s'adoucit en mélancolie ; on y parle, la bouche en cœur et les mains jointes, dans un style de romance tout à fait amusant, et l'on s'y plaint très-fort des blessures faites par

M. de Montalembert et par M. de Falloux. M. Veuillot voudrait installer l'adoration de son sacré cœur; il se fond en amour; il se distille en quintessence; il devient séraphique; et, s'agenouillant comme Louis XI devant sa Notre-Dame d'Embrun, il appelle galamment l'Église sa *mère* et sa *reine*. Il aurait dû rimer cela en couplets, car à l'occasion, dans ses grands épanchements, M. Veuillot s'abandonne aux vers. Cette préface est sucrée et collante comme un nougat : on ne peut plus en retirer les dents. On parle avec une humilité rougissante des vingt cinq évêques qui ont flétri comme une *œuvre de ténèbres* les attaques contre l'*Univers;* on laisserait volontiers dans l'oubli ces pages écrites au courant de l'improvisation; on voudrait effacer ce qui *peut se ressentir de l'impression du combat;* mais on le laisse et on le publie, uniquement pour faire tomber un reproche dont la persistance indigne cet honnête M. Veuillot; *il veut qu'on voie si véritablement il a le tort de donner à la discussion le ton de la violence et de l'injure*. Nous avons dit comment il s'y prend pour cela, il expurge son livre, pas assez cependant. Mais quoi! peut-il renoncer à écrire? Et, s'il tient la plume, ce n'est pas par vanité. Que demande-t-il au monde? rien; mais à l'Église? tout. C'est d'elle qu'il espère: « *homme, la miséricorde divine; citoyen, la renaissance et le salut de la patrie.* » On est tenté de dire à M. Veuillot : — Puisque l'Église seule est votre ambition et votre but, restez-y, enfermez-vous-y à triple serrure; mais ayez du moins l'humilité de n'en pas sortir. Est-ce que vous éprouveriez pour écrire la démangeaison des poules pour couver, dont vous parliez si bien dans les *Libres penseurs*?

Attendri par ses propres confidences, M. Veuillot nous raconte ses désillusions sur un ton d'ineffable poésie, il devient printannier. « Il y a seize ans, dit-il, lorsque, plein encore des ardeurs de la jeunesse, *l'esprit chargé de projets de livres, comme l'arbre est chargé de fleurs au printemps*, j'entrai dans ce travail sans repos du journalisme, je crus bien offrir à Dieu un sacrifice méritoire en abandonnant tous ces beaux

projets, et cette joie de m'essayer à donner une réalité aux rêves de mon imagination. »

Que cela est agréablement dit, et que Dieu dut être touché de ces primeurs dont on surchargeait ses autels! Il ne paraît pas toutefois que l'holocauste ait été très-favorablement accueilli, car on sent l'amertume d'un sacrificateur désappointé. Est-ce que M. Veuillot se serait trompé et aurait mis ses dons sur l'autel de Caïn, au lieu de les mettre sur celui d'Abel? Quoi qu'il en soit, M. Veuillot est dégoûté du métier; il s'en est dégoûté lui-même, et il y a de quoi. Hors de l'Église, sa *reine* et sa *mère*, il n'est rien qui lui plaise, et, quand il daigne s'attaquer à quelqu'un, c'est sans joie véritable et uniquement par habitude. « A quoi bon contredire un politique, réfuter un philosophe, combattre un écrivain? Je ne vois plus rien qui mérite la peine que l'on y prend et qui commande ou excuse celle que l'on y fait. Aucune cause ne paraît plus assez digne par elle-même d'être servie! » — Nous recommandons cet aveu aux alliés politiques de M. Veuillot. C'est donc uniquement par l'intérêt que l'Église peut porter à certaines causes que M. Veuillot consent à rester dans la bataille; mais comment se fait-il que l'Église s'intéresse à des choses qui ennuient un chrétien comme M. Veuillot? Et comment se fait-il qu'avec son dédain de la politique et des philosophes il n'aborde jamais une question sans la placer sur un terrain politique, et qu'il ne cesse jamais d'insulter les philosophes? Est-ce que l'Église n'aimerait pas la logique, que M. Veuillot l'aime si peu?

Cette préface prétentieuse et guindée dans sa mélancolie, qui n'a pour but que de placer son auteur dans une supériorité constante, relativement à la besogne qu'il accomplit, nous rappelle les premières pages des mémoires du docteur Véron. Il y a de l'analogie entre ces deux aimables écrivains; ils sont presque aussi chrétiens l'un que l'autre; ils ont expérimenté presque autant la vie. Le *Bourgeois de Paris* a vu les coulisses du théâtre et celles de la politique; M. Veuillot a vu

celles de la sacristie, qui valent bien les deux autres, et ils parlent tous les deux avec fatigue des gens qu'ils ont servis, prônés, et qui ne paraissent pas les avoir payés d'une estime suffisante.

Nous n'entreprendrons pas l'analyse ni la réfutation de ce volume, dont le meilleur morceau est la réponse à M. de Falloux, déjà discutée par nous. Nous nous bornerons à donner une idée du choix que M. Veuillot a fait, pour aider à penser qu'il était incapable d'injure. Au point de départ, la haine radicale, absolue de l'ultramontain pour 1789 est posée en principe. Pas d'alliance possible! Le catholicisme est l'ennemi, le contraire, l'antipode de la Révolution. C'est à la démonstration, au triomphe de cette idée que s'est dévoué l'*Univers*. Comment donc se fait-il le courtisan des constitutions qui ont proclamé les pincipes de 1789 à leur première ligne?

La Révolution est la raison, la légitimité de tous les pouvoirs en dehors du droit divin. Pourquoi donc M. Veuillot est-il aujourd'hui contre le droit divin avec les pouvoirs plus ou moins directement engendrés par la Révolution? Explique qui voudra cette contradiction entre la théorie et la pratique. Nous défions M. Veuillot de sortir de cette position fausse, sans un aveu cynique pour lui-même, ou sans une injure pour les gouvernements qu'il appuie.

Le premier chapitre de ces *Mélanges*, peu mélangés, est consacré à la démocratie, à ses rapports avec le christianisme. Nous ne doutons pas que, si au lieu de tomber par probité dans la réaction, le gouvernement provisoire avait installé, implanté solidement la république, M. Veuillot n'eût fini par essayer d'être ministériel, avec ses vingt-cinq prélats. C'est parce qu'il a vu la république chancelante qu'il l'a combattue. Il disait timidement, en novembre 1848, qu'il était *démocrate avec l'Évangile*. Il l'eût dit fermement, pour conserver son influence, si, au lieu de s'affaiblir, la république s'était affermie. Il posait les bases d'un traité possible qu'il

n'a pas ratifié ensuite, parce qu'il n'y aurait trouvé aucun avantage.

Le second chapitre, daté de 1851, est une courageuse attaque contre le régime parlementaire. A l'approche du 2 décembre, en présence d'une assemblée impopulaire, M. Veuillot affirme l'inutilité d'une tribune, le danger de la discussion; il passe en revue les diverses monarchies et prouve que toutes, depuis 1789, ont été perdues par les orateurs. La théorie de M. Veuillot, qui ne manquait pas de flair ni d'habileté, a été ratifiée; nous n'avons plus à la combattre ni à la réfuter. Passons donc. Se donnant gain de cause, par suite du même système, et transportant les questions sur le même terrain politique où l'on ne pût pas le suivre, M. Veuillot attaque M. Cousin, ses faiblesses libérales, son parlementarisme, et avec le bon goût dont ce volume doit être la preuve, avec cette absence d'injures dont il est la démonstration, il affirme que de *telles iniquités dégoûtent*. Le mot est vif pour un homme qui se prétend poli. Entre une glorification du 2 décembre et un *Magnificat* en faveur de l'empire, le pieux journaliste raille agréablement les libéraux mystifiés, et plaisante, avec la légèreté que nous lui connaissons, les émigrés de 1851. On comprend que nous ne donnions pas dans le piége d'une controverse à cet égard. Nous constaterons toutefois que, peu satisfait d'injurier, M. Veuillot dénonce; mais il dénonce véritablement, clairement, ostensiblement; il dénonce au préfet de police, à la censure, les *Débats*, le *Siècle*, tous les journaux qui ont le tort de ne pas penser comme lui.

A la page 92, il définit en ces termes la Révolution et la grande assemblée qui a sauvé la France contre la coalition des étrangers, des émigrés et des prêtres : « C'était la grande révolution, la grande folie, le grand forfait du monde moderne. Il y avait un sénat *de bandits et d'assassins*. Ces forcenés étaient presque aussi ridicules qu'exécrables. Des *voleurs*, des *laquais*, des *apostats*, de vils *gredins*, dans ce ramas

immonde, un gros de prétendus écrivains ou penseurs orgueilleux et sots, suant la peur ou le sophisme, lâches instigateurs, ou lâches complices de toutes ces atrocités, voilà l'ennemi. » La plume de l'écrivain des *Libres Penseurs* reparaît dans cet aimable passage. Voilà comment un homme qui se prétend sérieux juge la Convention! voilà la justice qu'on peut attendre de ces fils de Loriquet! Et il se flatte de ne plus insulter! Mais qu'est-ce qu'il fait donc? Est-ce qu'il discute, par hasard? est-ce qu'il écrit l'histoire? Ne perd-on pas son temps avec cet infatigable excitateur à la haine et aux représailles violentes? Nous qui ne parlons qu'avec respect de ces *gredins* de la Convention, nous qui les voyons s'immoler tout entiers, même avec leur honneur, à la grandeur de la patrie et à la liberté, qu'avons-nous à répondre à cet homme, à ce prolétaire qui crache sur ses libérateurs? nous qui nous sentons le désir de la gloire de la France, l'amour de la justice et de l'humanité, et qui plaignons et honorons ces grands athlètes de la Révolution, pouvons-nous engager un débat avec ce Marat qui les dénonce et les traite purement et simplement d'assassins? Il y a pourtant dans ce chapitre un dilemme que nous trouvons exact et auquel nous applaudissons, mais qui nous semble un défi maladroit de la part des ultramontains. « Le monde, dit M. Veuillot, sera socialiste ou sera chrétien; il ne sera pas libéral. » Nous acceptons l'alternative : j'aime mieux un socialiste, quel qu'il soit, qu'un chrétien comme vous!

L'hydrophobie de la liberté rend M. Veuillot sacrilége envers toutes les gloires; attaquant les légitimistes qui font pourtant de leur mieux pour être catholiques et ennemis du progrès, il les accuse d'avoir eu des velléités de libéralisme. « Combien, leur crie-t-il avec dédain, un Lescure vous vaudrait mieux que dix Chateaubriand! » Comment est-il possible de s'entendre jamais avec un pareil homme! nous pensons, nous, qu'un seul Chateaubriand vaut mieux que dix Lescure! L'épée, si fière, si forte qu'elle soit, se brise contre

une épée. Une plume s'y taille tout au plus et lui échappe. De Chateaubriand ou de Napoléon, qui a vaincu? Napoléon! direz-vous; moi, j'affirme que c'est l'écrivain endormi sur son rocher natal.

Dans un passage intitulé : la *Liberté de la presse*, et daté de 1852, le rédacteur de l'*Univers* avoue, avec une naïveté qui pourrait passer pour du cynisme, qu'il n'osait répondre à ses ennemis tant que ceux-ci pouvaient répliquer; mais que, depuis qu'ils sont forcés au silence, ou à une extrême réserve, il est bien plus à l'aise; écoutez-le : « Nous nous déclarons hautement cent fois *plus libres* aujourd'hui que nous ne l'étions alors. Nous attestons en notre âme et conscience, et comme des témoins fidèles, que ces gens-là étaient sans foi, qu'ils ne pouvaient involontairement se tromper à ce point, qu'ils mentaient de dessein formé, ou qu'ils n'étaient que des maniaques furieux. » Quel dommage qu'on ne puisse en croire M. Veuillot sur parole, malgré le soin qu'il prend de se canoniser à chaque page! Il a été calomnié, assure-t-il, mais « la *calomnie ne durera jamais longtemps, et les calomniateurs finiront par avoir le chagrin de nous respecter.* » Nous croyons très-sincèrement, pour notre part, que nous avons pris toutes les précautions possibles pour ne pas calomnier M. Veuillot. C'est ce qui nous empêchera sans doute d'avoir jamais le chagrin de le respecter.

Enjambons quelques chapitres sur l'empire, M. Veuillot les a mis par précaution, et pour qu'on y touche. Soyons donc logiques et conséquents avec nous-mêmes en n'y touchant pas. Dans un filandreux morceau sur l'Église et la monarchie, nous apprenons que le *vertueux Malesherbes* corrigeait « les épreuves d'une édition clandestine de l'*Émile*, condamné au feu par le Parlement. » Nous savions cela. Mais ce que nous ignorions, c'est que, par ce fait, Malesherbes *le vertueux* (ce mot est souligné dans le livre de M. Veuillot) cessait de mériter l'estime des honnêtes gens. Flatteur délicatement rétrospectif, M. Veuillot, non-seulement rend hommage à Napoléon

du rétablissement de l'Église catholique, mais assure de plus que le clergé, sous la Restauration, se souvenait avec reconnaissance des bienfaits de l'Empire. « Lorsque la puissance de Dieu (les Cosaques et la coalition) abaissait le maître du monde, lorsque sa miséricorde *daignait* le punir (il se serait bien passé de cette faveur spéciale), il affermissait son plus noble ouvrage, ces autels à l'ombre desquels plus d'*un vieux prêtre, se souvenant* de l'exil et de la captivité, *a prié tout bas* pour que la paix visitât l'âme de l'exilé et du captif qui avait été l'empereur Napoléon. » Franchement, il nous semble que le zèle ministériel de M. Veuillot devient hyperbolique et dépasse le but. Vouloir nous persuader que, sous la Restauration, les vieux-prêtres, c'est-à-dire les prêtres autrefois réfractaires, vendéens ou autres, songeaient à prier pour un autre souverain que pour sa majesté bourbonnienne, c'est supposer que nous ignorons l'histoire. Napoléon vaincu n'était plus que l'ogre de Corse ; et le clergé n'avait pas assez d'encens pour le trône de saint Louis et les fleurs de lis. Je sais bien qu'il entrait dans le plan de M. Veuillot de persuader que son parti n'est jamais ingrat ; qu'on peut se fier à lui ; qu'il donne des bénédictions en retour d'avantages réels ; mais le piége est visible, et par conséquent inutile. C'est d'ailleurs, entre nous, un médiocre profit à offrir pour un traité que la perspective de prières commémoratives en cas de décès ou de chute. Les vivants choisissent des alliés et n'ont que faire de pleureurs. Mais la Restauration, qui le croirait? se conduisit mal envers les ultramontains. M. Veuillot l'affirme ; les congrégations, l'influence cléricale, tout cela ne signifie rien. « La protection, dit l'insatiable sectaire, était principalement de parade et de faveur. Cela consistait en discours, en cérémonies, en offrandes. Cette vraie protection, qui consiste à donner à l'Église toute la liberté de son action et à restreindre autant que possible contre elle les attaques, les injures, les entreprises de la liberté politique, l'Église ne l'eut point. » Nous demandons ce qu'il faut donner à ce parti pour qu'il soit content ; et nous ne

pourrions, en conscience, lui rien souhaiter de mieux que la Restauration!... que nous ne souhaitons pas.

IV

Le courage nous manque pour aller jusqu'au bout de ce fatras pesant qui répète à satiété les mêmes dénonciations; qui ne discute rien, ni avec personne, et dont il ne se dégage qu'un sentiment, la fureur de n'être point pris en assez haute considération par des âmes honnêtes comme celle de Lacordaire, par des personnages importants comme MM. de Montalembert et de Falloux. Dans son humilité, dans son écrasement volontaire et béat, M. Veuillot trahit l'orgueil le plus intraitable; il sait bien qu'en se courbant sous l'Église il se relève devant vingt-cinq prélats. Aussi ne cherchez pas dans ses livres, dans ce volume, d'autre but que celui d'une personnalité farouche, que l'animadversion publique embarrasse. Ce catholique ne sait pas, ne veut pas défendre le catholicisme. Intolérant comme tous les esprits qui ignorent la méditation et l'étude, il n'a ni générosité ni sérénité. Le calme chrétien, cet idéal tant vanté, lui fait défaut. Aigri contre tout le monde et contre lui-même, il ne respecte rien; au fond, il hait l'ordre social et voudrait tout détruire au profit de son Église; c'est un communiste de sacristie, jaloux de l'ordre civil, de la force politique; je ne sais si ceux dont il affecte d'être l'allié lui donnent la main; mais je ne crois pas qu'il soit jamais utile à d'autres qu'à ses ennemis. Resté seul à la tête d'un parti, appuyé par l'indulgence de Rome et par la sympathie fatale des évêques, il est le plus grand péril et le plus grand scandale du catholicisme. MM. de Montalembert et de Falloux étaient en mauvaise position pour l'attaquer; hommes politiques, fusionistes versatiles, ils n'avaient pas

le droit de lui reprocher des opinions qu'ils ont partagées ou suscitées ; mais ils sentaient bien le danger, en le dénonçant. Par malheur, aucun homme dans ce parti n'a le droit de lui jeter la pierre. C'est une des fatalités du sophisme que de périr dans l'injure, dans le blasphème. Quand même je n'aurais pas d'autre argument contre M. Veuillot, celui-là seul serait invincible et prouverait tout ce que j'avance : sa colère, son sarcasme ! L'erreur est tyrannique. La vérité, qui se sent éternelle, est patiente, juste, miséricordieuse.

Il se peut que M. Veuillot ait toutes les vertus de l'homme privé ; il se les décerne ; je les lui accorde, d'autant plus volontiers qu'il en a besoin. Mais j'affirme que comme journaliste, comme homme public, comme sectaire, il manque des qualités les plus vulgaires. Il se peut qu'il aime sa famille ; qu'il soit bon père, bon fils, bon frère, bon ami ; je l'admets et ne veux pas en faire l'expérience ; mais il n'est ni polémiste loyal ni impartial historien.

Il a bien le droit, et il en abuse, de se servir de l'ironie, de l'esprit ; quand on retournerait une fois par hasard cette arme-là contre nous, où serait le mal ? Mais il n'a pas le droit, et il en use, de diffamer, de calomnier, de dénoncer. Au surplus, nous sommes persuadé qu'il ne sauvera ni sa cause ni sa vanité. Soit qu'il affecte le ton gourmé et qu'il renonce à l'injure, soit qu'il en revienne à ses gaillardises des *Libres Penseurs*, il n'a une apparence de force, aujourd'hui, que parce qu'il a à côté de lui une apparence de coterie ; le jour où il sera seul, il ne sera plus. Cet homme n'a pour lui aucune chance, parce qu'il n'a contre nous aucune idée. Nous n'en parlerons donc plus qu'aux heures de gaieté, et nous ne ferons plus à nos adversaires l'injure de perdre le temps à les négliger pour nous arrêter à lui. La lecture des *Mélanges* ôte toute ardeur de polémique ; quand un écrivain autrefois odieux, devient simplement ennuyeux, il ne faut plus que le laisser faire ; il consomme sa ruine. M. Veuillot est un traître pour la société ; pour son parti, c'est un ennemi ; pour nous, ce n'est

plus qu'un grotesque. Ce livre des *Libres Penseurs*, ridicule et méchant, immoral et calomniateur, mériterait d'être brûlé si les libres penseurs étaient de ceux qui allument des bûchers. Quant au livre des *Mélanges*, il mériterait tout au plus d'alimenter le feu pour brûler l'autre.

1er novembre 1856.

V [1]

S'il n'y a pas de société aimable qu'on ne soit obligé de quitter; il n'y a pas non plus de comédie qui ne finisse à la longue par fatiguer le rire. C'est à cette lassitude de la bonne humeur qu'il faut attribuer le silence absolu au milieu duquel se produisent les deux nouveaux volumes de M. Veuillot. L'*Univers* est obligé de faire lui-même de longues réclames pour les œuvres de son rédacteur en chef. La foi mollit dans les âmes et l'édition ne se vend pas. Le goût se perd; ou plutôt il se retrouve, selon le point de vue auquel on se met pour trancher la question. On est rassasié d'injures, de scandales, de fausse componction; et c'est en vain que M. Veuillot entasse volumes sur volumes pour justifier ses colères, et pour prouver sa loyauté que ses anciens amis mettent en doute; la cause est entendue depuis longtemps par le public; on n'écoute plus; on n'a pas le temps de s'arrêter à ces commérages de sacristie.

Soit entêtement de critique, ou, ce qui est plus probable, soit intérêt pour M. Veuillot, nous avons voulu échapper à l'indifférence, au dédain universels. Nous avons lu consciencieusement ces deux énormes livres, comme si la conscience devait y trouver quelque chose. Nous avons cherché dans l'entassement de tous les articles, de toute la polémique de

[1] *Mélanges*, t. II et III.

l'*Univers*, quelque étude dont nous pussions tirer parti. Il nous semblait difficile qu'un polémiste de cette verve, de cette violence d'expression, n'eût pas quelques belles et bonnes pages à fournir comme élément à notre gaieté ou à nos passions politiques. Mais, en dépit de notre bienveillance exagérée pour M. Veuillot, nous sommes obligé d'avouer notre déception. Il ne se trouve rien, absolument rien, dans ces deux volumes, qui mérite la peine d'éveiller le rire ou la colère. Tout ce grand feu est éteint; toute cette indignation paraît froide; et jamais on ne sent mieux l'isolement du parti ultramontain dans la société du dix-neuvième siècle qu'en feuilletant toutes ces pages, qui autrefois paraissaient brûlantes, et qui gèlent les doigts. On n'y trouve plus rien qui corresponde à l'esprit public. Tout cela paraît usé, démoli si complétement, qu'on n'éprouve même plus un plaisir rétrospectif à le lire, tant la mémoire elle-même se refuse à rentrer dans ce milieu inutile et malsain.

Quel intérêt ont pour nous maintenant la lettre à M. Villemain, sur la liberté d'enseignement, les querelles avec les *Débats* et l'Université, les élections de 1846, le Sonderbund? Tous ces articles d'un journal ne forment pas les chapitres d'un livre. Éloignés du moment qui les vit naître, de la circonstance qui leur donnait de l'à-propos, on les trouve vides, quand ils ne sont pas grossiers. Il faut autre chose que de la passion et de la haine pour vivifier une œuvre; il faut une foi féconde, des idées, de la science. M. Veuillot n'a rien de tout cela. Il se bat les flancs pour être ému, et, si l'on s'amuse quelquefois de ses convulsions, on n'en est pas touché. Mais, quand ces épilepsies apparaissent à distance, dans un lointain qui les isole pour jamais de nous, elles semblent bien plus ridicules et bien plus chétives encore.

Je crois donc que cette publication des *Mélanges* de M. Veuillot est de tout point un mauvais calcul. L'écrivain a voulu se justifier aux yeux de ses anciens alliés qui l'attaquaient et le dénonçaient; mais ennuyer n'est pas convaincre; et l'entasse-

ment des articles, surtout avec l'indifférence du public, attestera le dépit du rédacteur en chef de l'*Univers*, mais ne répondra jamais de sa candeur.

Pourtant l'édition ne manquait pas d'une certaine habileté. Le piége était, au point de vue commercial, assez subtil. On avait mis dans le premier volume, contrairement à l'ordre logique et à la chronologie, les derniers articles de polémique, ceux qui avaient servi tout récemment contre MM. de Montalembert et de Falloux. On espérait ainsi allécher les lecteurs. Dans le second volume même, une préface d'une violence comique avait pour but de soutenir l'appétit. Mais la viande est bien creuse ! Le breuvage bien amer ! Il paraît que les besoins de la justification de M. Veuillot nécessiteront encore trois autres volumes ! Que ce bon M. Veuillot est difficile à justifier ! Mais le public n'a rien fait, lui, pour être soumis à cette rude épreuve ! Si l'écrivain de l'*Univers* n'attend son salut que de ses lecteurs, il est perdu; et mieux vaut pour lui puiser de la résignation dans la foi que de continuer une lutte insensée contre l'inattention universelle.

C'est dommage ! S'il y avait un écrivain véritable, un philosophe à idées, un chrétien à charité et à effusion, derrière cet énergumène, certaines pages qui paraissent emphatiques et grotesques atteindraient à une sorte d'éloquence.

Écoutez plutôt : « *L'Église*, dit M. Veuillot, *m'a donné la lumière et la paix !* » — Quelle lumière, hélas! Et surtout quelle paix ! — « *Je lui dois ma raison et mon cœur.* » — Je crois, moi, que l'Église est payée et que M. Veuillot ne lui doit rien. — « *C'est par elle que je sais, que j'admire, que* J'AIME, *que je vis.* » — Il est impossible de faire plus de tort à l'Église, si l'on juge du foyer d'admiration, d'amour, de vie, par la flamme qui s'en échappe. — « *Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. J'essaye d'arrêter la main parricide,* J'ESSAYE DE LA MEURTRIR. » — Je crois que la dernière tentation est plus fréquente que la première. « — *Certes, je n'ai le malheur de haïr*

aucun homme. » — Voilà M. de Falloux bien rassuré ; il n'induira pas son ancien ami en péché mortel. — « *Mais l'œuvre à laquelle beaucoup d'hommes se condamnent et dont je vois tous les jours des effets irréparables, je la hais. Je la hais d'une passion que rien n'épuise, que rien n'endort, qui, malgré moi, quoi que je fasse, éclate en âpres gémissements !* » — A la bonne heure! nous retrouvons là notre Veuillot, le vrai, le seul, celui qui éclate en *âpres gémissements. Gémissements* est un mot bien faible, malgré l'épithète *âpres*. Il est vrai que nous ne sommes pas au bout et que le fils de l'Église complète plus loin sa pensée évangélique. « *Qu'elles m'écrasent sous leurs débris* (s'écrie-t-il en parlant des idoles de la libre pensée), *pourvu qu'elles croulent ! Que je meure impuissant aux pieds de leurs autels, pourvu que j'en atteste la stupidité et l'infamie !* » — Cette fois, je tiens mon homme. Pauvre M. Veuillot ! Espérons qu'il ne mourra pas, puisqu'il n'a encore attesté la stupidité ni l'infamie de personne. Mais, s'il vit, qu'il laisse vivre les autres ; et qu'il n'expose pas ceux qu'il épargne à mourir d'ennui en le lisant. C'est peut-être assez de *Mélanges* comme cela. M. Veuillot fera bien de s'en tenir à trois volumes. On nous menace de trois autres. Ceux-là, nous les lui laisserons tout entiers sur la conscience, et il verra ce qu'ils pèsent !

15 juin 1857.

FLÉCHIER [1]

LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE.

Fléchier est très-certainement un des plus désagréables souvenirs de la rhétorique universitaire, dont il est la plus parfaite expression. On contraint la mémoire des élèves à se charger de ce fatras précieux qui sert d'occasion pour la critique beaucoup plus que pour l'admiration, et on fait apprendre ces antithèses, ces phrases depourvues de simplicité, de vraie grandeur et d'éloquence, pour enseigner à ne pas les imiter.

Les *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* rachètent-ils suffisamment l'ennui des sermons et des oraisons funèbres? Ce prétendu livre, plein de grâce et de malice, fait-il autant sourire que les filandreuses périodes ont fait bâiller? Nous ne le croyons pas. Il faut sans doute applaudir à cette publication, pour les renseignements précieux qu'elle fournit sur les

[1] *Mémoires de Fléchier sur les grands jours d'Auvergne*, annotés et augmentés d'un appendice par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. grand in-8. Paris, librairie de L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, 14.

mœurs des gentilshommes au bon temps de Louis XIV, sur l'action de la justice dans ses tenues extraordinaires, sur la gravité du clergé et le bel esprit des dames. Comme miroir fidèle des majestueuses miévreries de cette époque insipide et charmante, comme parfilage d'esprit faux, comme pièce à l'appui pour une révision du grand siècle, la nouvelle et complète édition que vient de donner la librairie Hachette des *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* est un service très-réel et mérite d'être encouragée. L'appendice du savant M. Chéruel ajoute à l'intérêt du livre, et nous ne doutons pas d'un succès historique, ce qui suffira pour le succès de librairie.

Quant au succès littéraire, c'est autre chose. Cette absence d'émotion, ce badinage sans trait et sans mesure, cette afféterie lente, ce laisser-aller sans naturel, nous ramènent bien au souvenir du Fléchier monotone qui a fait le désespoir de l'année de rhétorique; ce conteur fade est bien le même que le sermonneur ennuyeux. Nous ne savons pas pourquoi l'authenticité de ces mémoires a été autrefois mise en doute; et personne mieux que M. Sainte-Beuve n'avait le droit d'écrire une notice pour l'œuvre pesamment légère de ce prélat qui reste aussi éloigné de Saint-Simon qu'il le fut de Bossuet.

Il faut donc lire les *Grands jours d'Auvergne* pour leur fond, et non pour leur forme. On apprend beaucoup de choses très-curieuses et très-instructives sur cette société polie et effroyable près de laquelle notre société grossière paraît sainte et respectable; mais il n'y faut pas chercher de modèle littéraire; et les efforts de l'auteur des *Rayons jaunes* pour nous faire aimer ce style prétentieux n'aboutissent qu'à nous rappeler que Fléchier trouvait dans Chapelain un chef d'école et un grand poëte.

La première édition des *Mémoires sur les grands jours* parut en 1844 et souleva de terribles tempêtes contre le savant et modeste éditeur, M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont. Les susceptibilités cléricales et les vanités nobi-

liaires s'insurgèrent contre cette publication. On nia l'authenticité de ce livre. On ne voulait pas qu'un prélat eût raconté ces anecdotes dont quelques-unes auraient pu être versifiées par la Fontaine et jointes à ses contes. D'un autre côté, quelques grandes familles d'Auvergne trouvaient humiliant pour elles qu'on rappelât ainsi brutalement que leurs ancêtres avaient mérité l'échafaud et avaient été exécutés, au moins en effigie. Comme si les bagnes n'étaient faits que pour les vilains, et comme si la société devait se trouver compromise parce que des gentilshommes du temps de Louis XIV furent d'affreux coquins!

Ce pauvre M. Gonod eut donc à lutter contre de terribles adversaires. Les vieux ennemis, les sacristains et les fils des croisés se liguèrent contre lui, l'insultèrent de toutes les façons, le dénoncèrent comme un démagogue et un imposteur, et peut-être bien que le savant bibliothécaire ne se serait pas décidé, afin de vivre en paix, à donner une seconde édition de ces mémoires épuisés en peu de temps s'il n'était mort en 1849. Aujourd'hui tout ce grand feu est apaisé; ceux qui souffleraient dans les cendres risqueraient fort de s'aveugler, sans rallumer une étincelle, et, si la religion de M. Veuillot court quelques dangers, ce ne sont pas ces *Mémoires* qu'il faut en accuser.

L'authenticité est hors de doute; la confrontation de ce récit avec le *Journal de Dongois*, le greffier des *Grands jours*, garantit l'exactitude des faits rapportés : quant au style, il trahit incontestablement Fléchier, et l'on sait, depuis longtemps, à quoi s'en tenir sur ce prélat galantin qui fut peut-être un fort honnête homme, tout en se permettant des causeries raffinées avec les belles dames de l'époque, et tout en se jouant, dans sa correspondance, des *drôleries* qui changeaient en tragi-comédie les grandes assises de 1665. Mais, en 1845, M. Gonod fut forcé de donner ses preuves, et il les produisit dans une brochure que nous avons sous les yeux et qui nous paraît sans réplique.

M. de Barante écrivait alors à l'éditeur pour le remercier au nom de l'histoire et des historiens; M. Champollion garantissait la date de l'écriture du manuscrit; et M. Gonod, répondant aux chrétiens chatouilleux que la liberté des allures de Fléchier semblait scandaliser, citait l'opinion de Fleury qui, dans son *Histoire ecclésiastique*, est d'avis que la religion doit souffrir le mal qu'on peut penser justement de quelques-uns de ses ministres.

Une seule question reste controversable aujourd'hui, celle de savoir si Fléchier compromit plus gravement que par des propos et des correspondances la dignité de sa robe. M. Sainte-Beuve s'ingénie à prouver que tout se passait ent out bien tout honneur, parmi les gens agréables de l'hôtel de Rambouillet; que l'abbé Fléchier, un des assidus de ce Parnasse, était une sorte d'Amadis platonique, de roué *in partibus;* que cette façon de parler et de converser n'avait pas de quoi alarmer la pudeur, et que de nos jours encore, dans le monde, quand on est bien à l'abri, bien *chez soi*, on s'y livre à ces caquetages d'une crudité voilée. Sans approfondir la question de savoir si l'auteur de *Volupté* peut être accepté comme juge quand il garantit la décence des indécences mondaines, nous dirons que Fléchier nous paraît avoir été tout aussi loin dans le commerce des billets doux et des madrigaux que s'il eût porté l'épée, et nous doutons fort que tout ce feu se soit évaporé seulement en encens. Il y a vingt-cinq ans, M. Taschereau publiait dans la *Revue rétrospective* une correspondance fort galante, fort expressive de l'abbé Fléchier, et on nous permettra de citer quelques-unes de ces lettres qui nous semblent d'un poids décisif relativement à la fragilité des vœux de continence du charmant prélat.

Il s'agit d'abord de deux madrigaux adressés à mademoiselle de Lavigne, qu'on appelle Iris, et qui avait, accidentellement (nous l'espérons du moins), un bobo aux yeux. Ce sont des petits vers, et le sonnet d'Oronte les vaut à peine.

A MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

« Voici les deux madrigaux que j'ai faits pour vous, mademoiselle. J'avais bien voulu les oublier, parce qu'ils me faisaient souvenir que vous étiez malade ; mais, puisque vous voulez que j'aie de la mémoire, j'en aurai pour les vers que j'ai faits, et non pas pour les maux que vous avez soufferts.

SUR LES YEUX D'IRIS, MALADES.

MADRIGAL.

Je vois les yeux d'Iris, ces astres animés,
Qui jetaient de si vives flammes,
Et qui semblaient être formés
Pour troubler le repos des plus tranquilles âmes.
Ils pleuraient leur propre malheur,
Pressés d'une extrême douleur,
Et couverts d'un triste nuage :
Je pardonne au destin cet accident fatal ;
Quoiqu'ils souffrent beaucoup de mal,
Ils en ont fait encore davantage.

« Vous savez bien, mademoiselle, que ce n'est pas là une médisance, et que mon madrigal est historique. Il fallait bien lui donner un nom, puisque vous avez donné au second le nom de prophétique, peut-être parce qu'il finit par une prophétie.

A IRIS.

SUR SES YEUX GUÉRIS.

Vos yeux, que le ciel fit si brillants et si beaux,
Reprennent leur éclat et leur beauté première,
Et l'on en voit déjà sortir des feux nouveaux,
Et de nouveaux traits la lumière.
Leurs maux n'ont fait qu'augmenter leurs appas ;
Mais en sauvant des yeux comme les vôtres,
Iris, les dieux ne songent pas
Qu'ils en exposent bien d'autres.

« Je vous écrirais peut-être davantage, mademoiselle, mais il faut ménager ces yeux convalescents. Je connais leur tempérament; il n'y a point de fluxion qui lui soit si contraire qu'une lecture de méchants vers. Je vous prie de les conserver et de les aimer comme vos yeux. Pour moi, quelque mal qu'ils me puissent faire, je ne veux point leur en faire souffrir.

« Fléchier. »

Il faut avouer que c'est là le superfin, l'extra-fin, le fin du fin, en matière de compliments, et l'abus de l'antithèse révèle déjà les talents particuliers du panégyriste de Turenne. Mais que dira-t-on du billet suivant, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer de sucrerie galante?

A MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

« Je vous envoie les vers latins que je vous ai promis, mademoiselle. Si vous vouliez, vous me les rendriez beaucoup meilleurs qu'ils ne sont; mais je suis persuadé de ce que peut votre esprit, et je n'ose me rien promettre de votre bonne volonté. Si je vous avais dit ce petit compliment-là, je rougirais et peut-être rougirez-vous aussi, et il nous en coûterait bien des réflexions; mais, comme les billets ne rougissent pas, je crois qu'on ne rougit pas aussi pour les billets.

« Fléchier. »

Il est bien évident qu'à prendre les choses dans leur sens littéral, il n'y a rien qui violente trop la pudeur; mais se bornait-on à s'écrire ces aimables taquineries, et ne parlait-on pas, en baisant la main, de cette *bonne volonté?* Et ces tendres correspondants, qui s'écrivaient pour ne pas rougir de ce qu'ils auraient eu à se dire, rougissaient-ils pour peu de chose? Quoi qu'il en soit de la conclusion à tirer que nous ne

tirons pas, voici la réplique de la demoiselle, elle a quelque chose du mouvement discret par lequel Elmire recule sa chaise en repoussant la main qui palpe son étoffe :

A M. L'ABBÉ FLÉCHIER.

« Je rougirais mille fois plus des compliments que vous me faites sur vos vers latins que je ne rougirais de ce que vous dites de la bonne volonté. Tout de bon, monsieur, je crois que vous vous moquez un peu de moi. Ce qui me fâche, c'est que je ne me sens pas disposée à m'en mettre fort en colère. Il est juste que je souffre quelque raillerie pour me punir de la témérité que j'ai eue de vous demander des vers dont je ne suis pas capable de connaître toutes les beautés.

« Anne-Marie de la Vigne. »

Cette correspondance ne prouve pas assurément une galanterie effective et pratique, mais elle en démontre la possibilité et la vraisemblance. C'est tout ce qu'il est nécessaire de prouver.

Nous ne sommes donc pas surpris des étranges récits que se permet la plume de l'abbé Fléchier, et nous n'avons pas besoin de la petite plaidoirie de M. Sainte-Beuve pour l'en amnistier. Ce ton et ces allures sont du temps. On était grave en chaire, devant des belles dames fort décolletées, mais on se permettait sans scandale des familiarités de langage et des audaces d'esprit, quand on voyait de près ces *appas* contre lesquels on anathématisait de loin et de haut, et ce qui nous blesse dans ces *Mémoires*, c'est moins leur badinage que la sécheresse avec laquelle on parle des choses navrantes que révélaient les procès.

Fléchier était précepteur des enfants de M. de Caumartin, et c'est en cette qualité qu'il accompagna celui-ci en Auvergne, où le roi envoya des magistrats pour réprimer les vio-

lences scandaleuses exercées par la noblesse. Les grands jours étaient des assises extraordinaires tenues par des commissaires choisis parmi les membres du parlement. Celles de 1665 se composaient de Henri Potier, sieur de Novion, président au parlement de Paris, de Lefèbvre de Caumartin, maître des requêtes, qui devait tenir le sceau, et de seize conseillers de la compagnie. M. Denis Talon en était le procureur général.

Fléchier raconte l'arrivée à Riom de l'austère compagnie, l'ennui des discours et des compliments, et pour faire ses preuves immédiates de conteur aimable, il débute par un petit récit, par un doux roman d'amour dans lequel nous trouvons un nouveau moyen de correspondance, à l'usage des victimes cloîtrées. Deux amants s'entretiennent en déposant dans le corsage de quelques petites filles, et à l'insu de celles-ci, des billets doux qui sont ensuite repris, sans que les intermédiaires innocentes, qui se laissent embrasser et choyer par les deux amants, se doutent de leur rôle utile.

Mais les billets doux ne suffisant plus à l'entretien de la flamme de nos deux amants, ceux-ci se rendent à Vichy, et voilà le procédé fort ingénieux imaginé par ces tourtereaux inventifs pour se voir plus aisément : le galant attendait sa belle, et celle-ci, sous le prétexte de quelque *commodité* (c'est Fléchier qui parle), se faisait conduire vers lui. « Jamais, ajoute le spirituel prélat, on n'a bu des eaux de Vichy avec plus de plaisir ; jamais on n'a eu plus d'envie de les aller rendre. »

On arrive à Clermont. Les grands jours sont ouverts ; le procureur général, M. Talon, visite les prisons ; Fléchier, de son côté, fait d'autres visites, et il se met immédiatement en quête d'une dame à laquelle il puisse reporter sa pensée. Il croit avoir trouvé son héroïne dans mademoiselle d'Aubusson : « Mais, dit-il, comme ces beautés voilées ont je ne sais quoi de triste et de contraire à mon inclination, je m'attachai

particulièrement à la conversation de madame de Brion, qui fut ma meilleure rencontre. »

S'il aime les dames, l'abbé Fléchier n'aime pas les capucins. Un d'eux, qui n'avait point la *barbe si vénérable* que les autres, trouve grâce devant lui parce qu'il le salue poëte.

Pendant que l'abbé Fléchier galantise, prêche, et soupire des madrigaux, le tribunal, voulant débuter par un coup d'éclat et imprimer quelque terreur à toute cette canaille titrée qui se joue du roi et de la justice, fait arrêter le vicomte de la *Mothe de Canillac*, « fort considéré dans la province, et le *plus innocent des Canillac.* » Il était coupable de meurtre tout simplement, c'était peu de chose. On le jugea, il fut condamné à mort et exécuté quatre heures après. Cette sévérité pour le plus *innocent* avait pour but de terrifier horriblement les plus coupables. Voilà les procédés bizarres de la justice des grands jours. Fléchier ajoute que l'accusateur et les témoins étaient plus criminels que l'accusé. Aimable temps! aimable justice!

Au surplus ces Canillac sont des Mauprats démuselés. Nous en voyons défiler une bande qui se croient tout permis et dont les moindres peccadilles les enverraient aujourd'hui aux galères. Mais la justice, satisfaite d'un premier meurtre, admet quelque adoucissement dans la suite de sa tâche, et on *effigie* seulement la plupart de ces bandits. Fléchier raconte tout cela en souriant d'une façon agréable. Il assiste à des affaires civiles. Un moine réclame contre les vœux et demande à être relevé de la chasteté forcée. Le tribunal le renvoie au froc. Une novice que l'on contraint à prendre le voile proteste et réclame la clef des champs. — « Si les filles qu'on sacrifie tous les jours avaient cette résolution, dit l'abbé Fléchier, les couvents seraient moins peuplés. » L'arrêt est bon à recueillir, et aucun trait ne manquera au tableau, à la satire de la société du dix-septième siècle. Fléchier trouve que les récits de procès ont besoin d'être interrompus, et il les entremêle de conversations quintessenciées sur le mérite des femmes ; puis il re-

vient à son journal. Une incendiaire passe devant la cour. On lui demande d'où lui viennent ses deux enfants. La question était indiscrète. L'incendiaire répond « *que des hommes les lui ont faits* » (c'est le délicat Fléchier qui parle), et qu'elle n'a pas d'autre raison à donner. Elle fut marquée, fouettée et exilée; « au hasard, dit en souriant Fléchier, de brûler encore quelques maisons et d'avoir encore quelques enfants loin de son pays. »

Plus loin, il s'agit d'une sorcière; l'abbé regrette qu'elle ne dise rien du sabbat. Il serait enchanté d'en apprendre quelque chose. Nous arrivons à la fameuse histoire des *aiguillettes nouées*. Fléchier encadre dans un tableau fort poétique la mésaventure de deux époux dont la première nuit des noces est ensorcelée, et qui ont besoin d'un peu d'eau bénite pour jouir ensuite, continue le narrateur, « de toutes les douceurs de l'amour sans empêchement, à la grande gloire de Dieu et à la grande satisfaction de leurs âmes. »

Nous rappelons, sans nous y arrêter, quelques épigrammes sur les jésuites que la ville de Clermont a de la répugnance à recevoir; quant au pape, on en parle assez lestement; on dit qu'il n'en est pas plus humble, pour s'intituler le serviteur des serviteurs de Dieu. Les *De Profundis* chantés moyennant salaire par les cordeliers, le jour des morts, excitent la verve de l'abbé.

Une grande affaire est portée devant le tribunal. Des chanoines réguliers de Saint-Augustin avaient des *esclaves*, de véritables et réels esclaves, selon toute la rigueur du droit antique, leur appartenant et dépendant absolument d'eux pour la vie et pour les biens. Quelques-unes de ces victimes réclamèrent, osèrent réclamer la liberté. Il leur semblait, à ces pauvres gens, que les justiciers du roi étaient des réparateurs d'injustice. Hélas! dérision des dérisions: ce fut un prétexte pour un tournoi d'éloquence. « M. Talon, écrit Fléchier avec un calme effroyable, dit les plus belles choses du monde sur l'esclavage et sur la liberté... il conclut à la rédemption de ces

captifs sans chaînes; mais il ne fut pas suivi, et la cour appointa l'affaire, » c'est-à-dire la remit indéfiniment; et tout est dit sur cette tyrannie de chanoines propriétaires d'esclaves, et pas un mot, pas une observation, pas un scrupule, pas une émotion ne fait courir un peu plus vite cette plume imperturbable dont l'élégance est sacrilége, et dont la douceur devient une infamie.

Ce qui émeut l'abbé, ce qui éveille avec complaisance sa verve et son imagination, c'est l'histoire du curé de Saint-Babel, histoire réputée apocryphe et bien incontestable. On a accusé M. Gonod d'avoir introduit cet épisode; mais le *Journal de Dongois* le certifie, et d'ailleurs le style est un garant de la parfaite authenticité. Ce curé « ne manquait pas d'esprit, » dit Fléchier, mais il était décrié « par ses amourettes, » « il était galant mal à propos, » et, portant les sacrements à une vieille femme, il laissa là les confessions et l'extrême-onction pour courtiser la servante de la moribonde. Fléchier sourit à cette malice. « Ce n'est pas sur ce crime qu'on l'a jugé. Il avait une grange où il avait accoutumé de recueillir non-seulement les fruits de son revenu, mais encore ceux de ses amours. Outre qu'il y tenait les grains, il y renfermait encore une jeune maîtresse qu'il avait choisie dans son église, faisant de ce lieu un lieu de plaisir et de nécessité pour lui. » Un paysan curieux ferme la porte pendant que M. le curé se trouve dans la grange « où les deux amants, dit pudiquement Fléchier, étaient en repos, si l'on peut appeler moments de repos ces moments que l'amour occupe et que le crime trouble infailliblement. » Le curé se vengea bien, il assomma le paysan et lui donna l'absolution avec le dernier coup de bâton. Fléchier trouve le procédé plaisant. « Vit-on jamais, s'écrie-t-il avec finesse, une absolution plus forte que celle-là, et l'Église, qui craint le sang et la violence, a-t-elle jamais des sacrements qui fassent mourir? » Où le bel esprit va-t-il se nicher? Fléchier n'est-il pas bien comique en badinant ainsi?

Le curé de Saint-Babel fut pendu. Personne n'a songé de-

puis à lui faire l'honneur dont le frère Léotade a été l'objet, c'est-à-dire à le réhabiliter.

Fléchier profite d'un rayon de soleil pour aller, le jour de la pendaison, se promener agréablement dans un beau jardin, et il est probable qu'il oublia de joindre ce jour-là à la lecture de son bréviaire une courte oraison pour le repos de l'âme de son confrère qui en avait bien besoin. Dans cette délicieuse promenade, qui distrait l'abbé des horreurs des grands jours, il est question d'un singulier évêque et d'un singulier clergé. Je laisse parler Fléchier. « Il (l'évêque en question) était si peu retenu dans les fonctions de son caractère, qu'un gentilhomme lui ayant demandé un jour dispense pour presser son mariage, il lui dit qu'il ne l'accordait qu'à la condition qu'il serait co.., et ses aumôniers ajoutèrent des choses que je n'ose dire. »

Un autre fou, curé d'Alençon, bien digne d'avoir un tel prélat pour évêque, « montait en chaire, dit Fléchier, tous les jours de l'an, et publiait le nombre de c.... qu'il avait dans sa paroisse, et marquait si l'année qui venait de finir avait été bonne ou mauvaise; en faisant la procession, il faisait des cornes aux marguilliers... etc., etc. » Quant aux relâchements du clergé de Clermont, ils ont été si grands, qu'il y a une bulle du pape qui exempte de la juridiction de l'évêque « les chanoines et *les enfants qu'ils auront eus par quelque crime que ce soit.* »

Tout cela est raconté, bien entendu, sans indignation, en souriant, écrit d'une main blanche, coquette, ornée de manchettes, et pour la plus grande joie de quelques belles dames que ces histoires auront sans doute fort égayées. O le grand siècle! modèle désespérant! et comme M. Veuillot a raison de douter que nous puissions jamais en revenir à ces époques de foi et d'autorité!

Le 13 novembre on juge un infanticide, nouvelle plaisanterie du galant narrateur. Le mari de l'accusée reniait la paternité de l'enfant mort. La femme la lui attribuait, avouant

que sans doute il n'y avait *pas pensé*. Fléchier rapporte que le mari protestait, « disant que ce sont des choses sérieuses qui ne se font point avec tant de distraction, et qu'on voulait le faire plus père qu'il n'était. » On donna le fouet à la femme, et on la marqua de la fleur de lis.

L'auteur des Mémoires affectionne les plaisanteries concernant les ecclésiastiques. C'est là le sujet de ses meilleures railleries. Il s'égaye d'un évêque qui fait son entrée à cheval, en caracolant, et dont les bénédictions restent en l'air, à moitié chemin. Cependant les grands jours fonctionnent de leur mieux, leur sévérité n'est pas trop farouche, ils ont mis du sang sur leur première page, cela leur suffit. A moins d'y être contraints, ils laissent échapper les coupables, et se mont rnt indulgents. Cependant le peuple, ce serf des chanoines, cette victime des Canillac, cette chair qu'on tenaille quand elle est homme, qu'on viole quand elle est femme, le peuple a quelque espoir : *les grands jours*, si trompeurs qu'ils soient, font naître dans son cœur l'illusion d'une justice humaine. Il en conclut l'affranchissement, et, relevant un peu la tête de son bourbier, il regarde en face son seigneur, ce qui irrite celui-ci. Fléchier, fils d'un marchand de chandelles, mais tonsuré à l'hôtel de Rambouillet, n'est pas plus tendre qu'un parvenu ne doit l'être pour les siens. Il n'est donc pas éloigné de blâmer *les grands jours* pour les velléités d'insolence qu'ils suggèrent à ce peuple misérable.

Nous glisserons sur une histoire conjugale entremêlée d'indispositions scandaleuses, pour arriver à l'affaire de ce procureur du roi, en la ville d'Évreux, hautement accusé par madame de Vieuxpont de professer des idées républicaines. Il paraît (on ne s'y attendait guère) qu'au dix-septième siècle c'était déjà un crime énorme et une infaillible calomnie d'être soupçonné de républicanisme. Il est singulier de trouver sous Louis XIV un semblable délit reproché; mais madame de Vieuxpont, dont la descendance ne doit pas être éteinte, formula nettement sa dénonciation. Ce procureur est accusé

d'avoir dit publiquement, nous citons Fléchier : « que la monarchie est un fâcheux gouvernement, qu'il serait bien plus à propos de changer le royaume en république, de réduire l'État à la forme du gouvernement de Venise, etc , etc. » Le procureur d'Évreux se disculpa aisément. Le même bonheur n'arriva pas à un curé qui avait professé tout haut, en chaire, les mêmes opinions, et qui invoquait la république romaine contre le roi et les ministres. Le curé patriote fut banni pour un an et condamné à quelques *réparations;* il paraît qu'il avait endommagé par son hérésie le gouvernement du grand roi. N'est-ce pas une rencontre bizarre que de trouver de pareils mots, république, liberté, à cette époque, et serait-il plus invraisemblable de trouver des libéraux en Russie?

L'espace nous manque pour citer tous les faits caractéristiques mentionnés par Fléchier. Un grand prévot qui avait abusé de sa charge fut acquitté par les magistrats, sous le prétexte spécieux qu'il était vieux, malade, goutteux, et que ce lui serait un plus grand supplice de vivre que de mourir. Tout le monde applaudit à cet arrêt de subtilité philosophique, et le condamné applaudit plus fort que tout le monde. Mais les arrêts finissent par ennuyer l'aimable abbé ; il nous entretient des muses qu'il cultive, des galantes réunions auxquelles il assiste, des danses un peu trop expressives dont il est témoin : la bourrée, la goignade, sont, il paraît, des ancêtres du *cancan* moderne, pour nous servir du mot consacré. Il est curieux de voir le futur panégyriste de Turenne nous donner la description minutieuse de ces folles danses qui lui rappellent « les bacchantes dont parle l'antiquité. »

Le plus grand criminel que les grands jours eurent à juger fut le marquis de Canillac. Celui-là est un Barbe-Bleue complet ; il entretenait douze bandits qu'il appelait ses douze apôtres, et il n'est pas d'infamies qu'il ne se soit permises. On le laissa s'échapper, et la justice l'exécuta en effigie; ce qui réjouit fort le délicat abbé, car, alors, dit-il, on avait la justice sans avoir le sang répandu.

Le fils valait presque le père ; « mais, comme dit Fléchier, c'est être bien innocent en Auvergne que de n'avoir commis qu'un crime, et un fils qui n'a été criminel qu'une fois paraît bien juste à comparaison d'un père qui l'est toujours. » Cependant ce jeune soutien de l'honneur scélérat des Canillac n'y allait pas de main morte, il tua un prêtre qui lui reprochait le scandale de ses amours. On se délassait des affaires criminelles par des causes bouffonnes. C'est ainsi que madame Laroque-Massebeau demande le divorce et a recours à de si singuliers reproches contre son mari, que ces aimables juges se donnent le spectacle d'une épreuve publique. L'épreuve ne tourna pas à l'avantage du mari. « Et c'est une question » dit plaisamment l'abbé, « de savoir s'il faut appeler l'épouse madame ou mademoiselle. »

La mort des frères *Combaliboeuf*, trop petits gentilshommes pour n'être pas exécutés, est une des dernières émotions des grands jours. Ce qu'ils avaient fait ressemblait exactement à ce qu'avaient fait tant d'autres ; ils ne purent échapper, voilà la différence. Fléchier a un mot ravissant, tendre et humain, à propos de la mort de ces jeunes hommes. « L'aîné, écrit-il, monta ensuite sur l'échafaud avec beaucoup de fermeté, et, passant sur le corps de son frère même, *que cet exécuteur de province n'avait pas eu l'esprit de couvrir*, il reçut le coup et la tragédie fut finie. » Comme cette raillerie au profit des bourreaux bien élevés est d'une piquante saveur !

En effet cette exécution est le dernier acte de la tragédie des grands jours, on finit par des noces, des ballets, des festins, et Fléchier, fort peu édifié de la province, malgré les femmes charmantes dont les aimables propos ont essayé de lui dorer l'exil, Fléchier revient à Paris avec ses élèves, laissant ce monument de son voyage.

Nous l'avons dit en commençant et nous le répétons pour finir, cette relation écrite avec un style d'un bel air, mais dont les grâces sont plutôt celles du temps, de la mode, que celles de l'écrivain, cette relation est fort instructive, fort in-

téressante au point de vue des mœurs, des opinions, de la moralité de la société aristocratique et religieuse ; mais elle atteste partout la sécheresse de cœur, la futilité d'esprit d'un prêtre, d'un homme instruit, qui assiste à ces grands efforts de la royauté contre la noblesse, à ces incidents terribles, sans trouver le prétexte d'une réflexion sérieuse, d'une préoccupation morale, de quoi que ce soit enfin qui révèle l'homme de réflexion, d'étude, de pensée. Il n'y avait décidément en lui que l'esprit d'un rhéteur dans l'enveloppe polie et glacée d'un prélat du monde. Une sorte de sottise infatuée s'étale dans ses Mémoires, dont la publication est, malgré tout, un grand service rendu à l'histoire, à la vérité, mais qu'on ne fera jamais accepter comme une œuvre de style et d'âme. Sachons donc gré aux éditeurs du soin qu'ils ont apporté à la publication de ce livre, témoignage impartial et écrasant contre le clergé et la société du dix-septième siècle ; mais n'abusons pas du nom de Fléchier pour imposer à l'estime des amateurs des pages prétentieuses et fades qui ne valent beaucoup que par les faits et ne valent que très-peu par l'expression.

Les *Mémoires sur les grands jours* ont leur place marquée parmi les documents essentiels ; mais ils n'ont rien à faire avec les chefs-d'œuvre de style et de pensée. Sous cette réserve, nous sommes heureux d'applaudir à la belle édition que la librairie Hachette vient de donner, et qui, en reprenant la tâche du respectable M. Gonod, le venge des attaques ridicules, mais violentes, auxquelles il s'est vu exposé.

1er janvier 1857.

PAUL DELAROCHE

I

La mort de M. Paul Delaroche a été l'occasion des articles et des commentaires en usage au convoi de chaque célébrité. Tous les journaux et toutes les revues ont jeté sur son œuvre ce coup d'œil rapide que facilitent les biographies et les catalogues ; on a répété ce qui avait été dit cent fois ; on a critiqué ce qui avait déjà été critiqué ; on a rappelé les disputes d'école. MM. Delacroix, Ingres, sont rentrés pour un jour dans ce champ clos solennel que le pédantisme des Aristarques aime toujours à ouvrir. Mais il nous semble qu'on a manqué l'occasion de l'enseignement le plus précieux, et que cette mort d'un homme éminent n'a servi qu'à des questions secondaires ; quand il y avait à en tirer parti pour l'éternelle et plus importante question de la dignité de l'artiste, de son rôle dans la société politique, de sa probité, de son caractère enfin.

Chacun est libre dans ses préférences ; et, quoiqu'on l'ait mise en proverbe, c'est une vérité très-réelle que celle-ci : On

ne peut disputer des goûts et des couleurs. Mais nul n'est libre de mépriser, ou seulement de méconnaître, la fermeté, dans une époque de mollesse et d'abandon moral; nul n'a le droit de refuser son hommage à l'homme fier qui traverse les marchés humains sans s'y arrêter pour acheter ou pour vendre, et qui sait allier à une tendresse discrète et profonde tout juste assez de misanthropie pour ne pas croire aux hommes en croyant à l'humanité. Philinte est un excès; Alceste en est un autre aussi, que nous n'avons pas souvent à combattre aujourd'hui. Mais l'homme qui sait établir une sorte de pondération entre le mépris et l'indulgence; qui, fermant son cœur du côté de la foule, l'ouvre du côté de ses amis; qui, ayant touché la gloire, n'en a pas été étourdi et continue à chercher l'estime; l'homme, enfin, qui préfère le travail au succès, le silence à l'applaudissement, et qui n'a jamais sacrifié une conviction à un honneur, un principe à la popularité, cet homme-là, loyal comme Alceste, aimé comme Philinte, est dans la juste et difficile mesure qu'il faut admirer par-dessus tout; il atteint gravement et simplement à une sorte d'idéal; il doit être étudié et proposé comme modèle; et, quand il meurt, on doit le regretter et le pleurer pour autre chose encore que pour ces œuvres visibles, qui restent dans les musées humains et qui ne rapportent tout au plus que de la gloire.

Il nous a semblé que M. Delaroche était précisément un de ces caractères, devenus si rares depuis qu'ils sont devenus si nécessaires; et les confidences de ses amis, les fragments de sa correspondance que nous avons recueillis, nous ont confirmé dans cette opinion qui manquait trop aux notices biographiques dont il a été l'objet. Sans doute, on a dit que c'était un honnête homme; mais qui donc ne se croit pas un honnête homme? Sans doute, on a vanté son désintéressement; mais il nous a paru qu'on n'avait pas assez insisté sur cette virilité de conscience qui est son caractère propre, son génie.

Quand nous nous arrêterons désormais devant les tableaux de M. Paul Delaroche, nous retrouverons dans cette peinture

savante, correcte, prévoyant tout et ne laissant ni obscurité dans l'émotion ni vague dans l'imagination, cette netteté, cette sérénité d'un esprit équilibré, que le devoir surveille, et qui, n'ayant jamais souffert d'excès, n'a à se reprocher ni une palinodie ni une ingratitude. Ces hommes-là, d'ailleurs, sont rares de tout temps, et, si je ne craignais de donner un tour agressif à ma sympathie, je dirais que ces artistes-là deviennent introuvables.

La vanité, le besoin d'escompter tous les jours la renommée, l'amour des jouissances puériles de l'opinion, déroutent la plupart des admirations qui vont au delà des œuvres contemporaines et qui cherchent l'homme sous l'artisan.

Le mal de ce temps-ci, c'est l'abus de l'adresse et du talent qui sert à amnistier tout. Croyez ce que vous voudrez ; ne croyez pas, au besoin, si le fardeau d'une idée vous importune ; mais ayez la grâce, la superficie, le luxe ; mais charmez et amusez ! La critique, si l'on veut bien donner ce nom à l'œuvre qui se fait ou qui ne se fait pas au bas de quelques journaux et dans quelques revues, la critique n'ayant pas de foi n'a pas de colère : elle pardonne tout, parce qu'elle ne demande rien ; et l'artiste, quel qu'il soit, n'est plus qu'un industriel spécial, libre de sa conscience, ne garantissant que sa marchandise et ne garantissant pas ses convictions.

N'entendions-nous pas, il y a quelques jours, en pleine Académie, un vieillard respectable recommander aux savants de s'isoler dans la science et invoquer les joies égoïstes de l'abstention ? Je sais bien que M. Biot disait qu'en fuyant les périls de la place publique on fuyait aussi les séductions de l'ambition ; mais une vertu qui s'abstient du combat est-elle une vertu ? mais ne peut-on cesser d'être égoïste qu'en devenant ambitieux, et ne peut-on ouvrir son âme sans la vendre ? Ah ! ne prêchez pas l'égoïsme : nous avons déjà la vénalité ! Un savant, un écrivain, un artiste qui, sous prétexte de rester honnête, refuse de participer à l'œuvre commune, au danger, ou du moins aux préoccupations du moment, celui-là trahit l'huma-

nité; et, d'ailleurs, presque toujours cette prétendue abstention n'est que le prétexte d'une ambition habile qui se réserve pour le plus offrant. En alléguant qu'ils n'étaient pas des hommes politiques, certains savants et certains artistes se sont fort bien entendus tour à tour avec tous les pouvoirs politiques et n'ont jamais été fidèles qu'à celui du moment. Cette théorie est commode, et nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à propos de la dernière séance académique. Mais il faut bien répondre à l'objection que des amis très-sincères de l'art en général opposent aux tendances sociales que nous nous efforçons de chercher dans tous les produits du pinceau, de la lyre, du ciseau ou de la plume. « L'art, disent-ils, ne doit avoir ni drapeau ni cocarde. La beauté est de tous les partis, et, pourvu qu'une œuvre plaise ou émeuve, on ne va pas s'informer des opinions, du caractère de son auteur. »

Cette objection est spécieuse; mais elle ne s'adresse qu'à l'artiste factieux, qu'au pamphlétaire qui fait dévier son talent pour satisfaire sa passion. L'art n'a pas de drapeau. Mais l'artiste, qui est aussi un citoyen, doit en avoir un. Nous permettons aux industriels, aux avocats, aux hommes d'affaires, de disserter des intérêts publics; nous trouvons tout simple qu'aux jours d'élection toutes les fonctions sociales coopèrent à la tâche commune; et l'artiste, enfant gâté et inutile, aurait le droit de s'isoler, de ne se mêler jamais à ces difficiles épreuves! Il aurait le droit, le jour où le pavé des rues gronde sous les chariots de l'artillerie, de se mettre en chantant à son ébauche, et de peindre ou de modeler, sans plus de souci des vaincus ou des vainqueurs? Je ne demande pas que la peinture soit un manifeste; pourvu qu'elle soit de la bonne peinture, elle aura satisfait à une condition essentielle de son but; mais je dis qu'elle ne sera de la bonne et de la sérieuse peinture qu'à la condition d'être inspirée par une conscience droite, satisfaite d'elle-même, en paix avec ses convictions. Je dis qu'on sentira malgré tout, dans le pinceau facile et superficiel, un esprit banal et prêt pour tous les tableaux comman-

dés ; je dis que dans la gravité, dans la précision d'un autre, on devinera, au contraire, une âme contenue et ferme, qui a des principes et qui les maintient. Et puis, les regards du public ne s'arrêtent pas à la toile, à la statue ; d'où vient qu'on sait que M. Paul Delaroche est resté fidèle à des affections que nous respectons, sans les partager ? Il n'a pourtant jamais fait acte de parti dans ses tableaux. Il n'a jamais peint la liberté violente, effarée, s'élançant sur les barricades ; mais il n'a pas non plus été courtisan. Il serait difficile de dégager de son œuvre une propagande ; mais pourtant on sait, et on l'en estime, qu'il a gardé la piété du souvenir. Que cette opinion, constatée et reconnue, n'ajoute aucune lumière, aucun effet d'ombre ou de clair-obscur aux tableaux de M. Delaroche, je le conçois ; mais elle ajoute l'estime du cœur au charme des yeux ; mais elle fait aimer l'homme et grandit l'artiste de toute la dignité du citoyen. C'est là un mérite qu'il est à propos de faire ressortir, de recommander, que M. Paul Delaroche a apporté, sans grand succès, dans la famille de M. Horace Vernet, et que par malheur il n'a pas légué à tous ses élèves. J'affirme que ce mérite-là n'est pas inutile à la gloire ; qu'il la consolide, la purifie ; et, quand un peintre voudra passer pour un artiste sérieux, il n'aura nul besoin de le dire lui-même, de l'imprimer à ses frais, et de violenter sa modestie pour le faire voir ; il lui suffira de respecter son talent et de respecter sa conscience. C'est ce que M. Paul Delaroche s'est surtout appliqué à faire. Voilà pourquoi, aujourd'hui qu'il n'y a plus d'école, plus de rivalité, le nom de cet homme de bien, qui, sévère pour lui-même, avait le droit de l'être envers la critique, restera parmi les plus purs ; voilà pourquoi on revoit avec plaisir les principaux tableaux de cet artiste éminent, et on semble retrouver dans cet arrangement ingénieux et grave, dans cette couleur sobre, comme le reflet d'une âme méditative et doucement éclairée qui ne cherchait ni à se cacher ni à se montrer.

Les individualités s'effacent dans ce temps-ci, et le scepti-

cisme universel répand une teinte uniforme sur tous les esprits. M. Delaroche fut du très-petit nombre de ceux qui savent échapper aux flétrissures de la vulgarité, et il garda jusqu'à la fin l'empreinte nette et vive de son caractère. Mais cette originalité, si soigneusement entretenue à l'écart, ne fut jamais conservée par les âpres dépits de la vanité blessée. Ce solitaire avait dans sa solitude des amis que son amitié expansive ravissait toujours, et le culte attendri de ses élèves témoigne de son cœur.

Dans une lettre écrite par un des plus intimes confidents de M. Delaroche, nous trouvons cet hommage explicite :

« Vous m'avez demandé quelques détails sur le caractère et les habitudes de l'homme éminent que nous avons perdu, et que tant d'amis sincères regrettent...

« Mais bien peu l'ont connu, de ceux mêmes qui estimaient hautement cette noble nature et qui admiraient ses œuvres avec enthousiasme. Bien peu surtout parmi ceux qui, dans ces derniers temps, on voulu parler de lui, en apportant dans cette étude des idées préconçues et des systèmes. Les esprits élevés, comme M. Delaroche, passent à travers la foule des esprits vulgaires sans trop se soucier d'être compris, et sans vouloir se soumettre à des appréciations qu'ils ont le droit de considérer du haut de leur valeur réelle. De là ce reproche de roideur et de sauvagerie contre ceux qui n'ont pas toujours la banalité sur les lèvres. Il n'a appartenu qu'à ses vrais amis, à ses élèves, qu'il aimait comme ses enfants, et au petit nombre d'affections qu'il avait adoptées, de savoir jusqu'à quel point allaient sa bonté indulgente et son dévouement de tous les instants. Il était d'une simplicité extrême, d'une justice à toute épreuve envers ses ennemis. Sévère pour lui-même, et austère à force de loyauté et de droiture, il adorait le beau et la vérité, pratiquait le bien et trouvait toujours ses efforts laborieux au-dessus de ses forces, et ses productions au-dessous de ses inspirations. Le travail était son culte et sa vie réelle ; et ce n'était que quand la maladie ou des empêchements inévi-

tables le privaient de son atelier qu'une teinte de misanthropie avait le pouvoir d'abattre son courage.

« Cette misanthropie si reprochée n'était que justice pour ses contemporains. Il avait vu bien des choses et connu la bassesse et l'ingratitude de bien des hommes. Il était d'un aspect sérieux et mélancolique, facilement enjoué à l'occasion, et prenant intérêt, du fond de sa retraite et de sa vie de travail, aux bruits du monde et aux nouvelles du jour. La fermeté de son esprit et ses opinions inébranlables cachaient une excessive sensibilité. Dans cette âme si éminemment douée, le sentiment religieux s'était visiblement développé dans ses dernières années ; il s'efforçait, par ses dernières œuvres, de mettre en lumière un côté de son talent que ses premiers tableaux, inspirés de l'antique, n'avaient pas laissé entrevoir. Au reste, il avait en lui le fond de la religion, la charité... Son temps appartenait toujours à ses élèves, et lui, que rien ne pouvait distraire de son travail, il consacrait une journée par semaine à visiter les ateliers... »

Combien d'artistes contemporains laisseront-ils, en partant, des amitiés pareilles, pour répondre ainsi d'eux devant la critique et attester leur âme ?

II

J'ai dit en commençant que je voulais, avant tout, dégager de cette personnalité éminente de M. Delaroche un caractère, une sorte de type d'honnêteté, de conduite et de mesure : c'est là, en effet, la moralité la plus essentielle et la moins recherchée dans les panégyriques contemporains. Mais cette moralité sortira sans efforts de l'examen de l'artiste, et elle n'a pas pour but de dissimuler des opinions trop sévères de notre part sur la valeur purement artistique de l'homme. La peinture de M. Paul Delaroche n'a ni l'éclat turbulent ni la mièvrerie

systématique qui plaisent aux natures vives et aux natures faibles. Forte et calme, cherchant à exprimer simplement des situations émouvantes, elle plaît en général, après une sorte de réflexion. Elle a un charme sérieux qui persiste et qui, ne soulevant pas d'engouement, n'est pas exposé à des réactions. Peut-être que le soin, que l'étude, que la tension perpétuelle du peintre pour dire tout et pour ne rien dire de trop, pour produire un effet simple, mais complet, pour atteindre à une sorte d'harmonie pleine; peut-être bien que ce talent discret ne répond pas au trouble, aux ivresses, au désordre des idées, et qu'on le voudrait plus fougueux, plus désordonné, peut-être même plus incomplet. On dirait qu'il manque d'une sorte de mauvais goût nécessaire à nos esprits blasés. Sa perfection relative nous embarrasse.

En France, où l'on se dispense souvent de la critique à l'aide des formules, on a comparé M. Paul Delaroche à Casimir Delavigne. Les *Enfants d'Édouard* ont à répondre de cette comparaison fort injuste. Le versificateur habile, le dramaturge timide qui adoucissait toujours les angles et qui s'efforçait de remplacer la passion par la sensiblerie, et la force par l'esprit, n'est pas l'égal de M. Paul Delaroche. Il n'avait pas, comme celui-ci, cette réflexion serrée, cette composition savante, ce culte historique, cette netteté d'empreinte qui ont fixé dans l'imagination des contemporains beaucoup de types souvent imités depuis. Il me semble que Walter Scott serait plutôt un génie analogue, et que la chasteté, la correction, la tristesse tempérée du romancier anglais répondent mieux aux qualités du peintre français. Mais à quoi bon comparer? M. Paul Delaroche suivit sa route, et le seul peut-être de tous les artistes contemporains il eut un système. Il ne se fit pas peintre d'histoire pour nous montrer des odalisques et des massacres de fantaisie; il s'efforça d'écrire l'histoire sur la toile; et, si je n'étais honteux de me servir d'un mot qu'on a rendu ridicule, je dirais qu'il s'est appliqué à créer, à populariser le réalisme historique.

Ce sera là, comme peintre, son originalité, sa gloire. Il a voulu faire revivre les grandes époques, et surtout les grands forfaits d'État: il montre les échafauds royaux, les meurtres accomplis par des rois sur des rois; et, jusque dans le *Départ des Girondins* et *de Marie-Antoinette*, il raconte et il commente à son point de vue l'abus de la violence.

Une lettre de M. Paul Delaroche à un ami, qu'on a bien voulu nous communiquer, initiera nos lecteurs aux secrètes intentions et au système parfaitement médité du peintre. Il écrivait en 1851, à propos de son tableau de *Marie-Antoinette :*

« Je puis me tromper, mais dans un sujet tel que celui-ci, dont l'action s'est en quelque sorte passée hier, son idéalité, sa vraie poésie, c'est la vérité.

« Ainsi, en bonne conscience, je ne puis me reprocher, comme M. V. l'a dit, d'avoir fait la reine trop engraissée malgré ses infortunes, car cela est strictement vrai; pas plus que je ne regretterai de l'avoir mise tête nue, ce qui est historique. Les cheveux blancs n'ajoutent-ils pas à la piété et au respect qu'inspire cette noble tête encore jeune et belle? En y réfléchissant, un esprit quelque peu poëte doit reconnaître que les critiques sur ces deux points ne peuvent sortir que de vieilles cervelles classiques. Il faut que le spectateur, qui arrive indifférent, croie tout d'abord à ce qu'il voit, si vous voulez l'émouvoir profondément, et, si j'eusse fait mon héroïne bien mince et ajustée d'un voile, je n'eusse pas atteint l'effet que je cherchais. Non, il ne faut pas faire trivial pour être vrai, mais il faut cesser de croire que c'est seulement avec un nez grec qu'on peut arriver à la beauté. S'il m'est permis d'avoir quelque orgueil, c'est d'avoir ouvert une nouvelle route : la vraie poésie de notre art ne veut plus de ces vieux moyens. Depuis vingt ans je cherche à le prouver tant bien que mal, et, si je n'en avais que trente, je leur prouverais bien que j'ai raison. Autrefois les lignes d'une composition, le caractère des figures, tout était convenu, et l'on aurait pu deviner à l'avance une composition, sa couleur et son

effet, en lisant le livret du salon. Aujourd'hui de nouvelles idées, basées sur le simple et le vrai, doivent conduire l'artiste qui sait qu'on peut tout demander à un art qu'on avait emmailloté jusqu'ici dans de fausses règles au profit de ces froides intelligences, qui ne deviennent quelque chose que par transmission. A l'époque de mon *Cromwell*, on m'a reproché de l'avoir fait trop vrai, et maintenant cette figure est devenue le type de quiconque le veut représenter, soit au théâtre, soit en sculpture, même en Angleterre, où ils sont si fiers de ce *grand hypocrite*. Malgré tout ce qu'on pourra dire, je crois que j'ai raison, non pas que je défende le résultat de ma pensée, mais ma pensée elle-même. »

La vérité dans l'art, comme la vérité dans la vie et dans la parole, ce fut le but de M. Delaroche. Mais la vérité n'est-elle pas aussi bien dans les œuvres de fantaisie que dans les pages d'histoire? Faut-il absolument la réalité d'un fait, d'un événement constaté, pour émouvoir et pour faire naître dans l'esprit une sorte de vision de la vérité absolue?

En un mot, la peinture qui tend à l'exactitude historique, la peinture anecdotique, ne serait-elle pas plutôt une décadence qu'un progrès, puisque l'artiste, se défiant des émotions qui appartiennent au fonds commun de l'humanité et de ses ressources propres, va chercher des auxiliaires dans les annales, dans les costumes et jusque dans les meubles?

Voilà la question fréquemment soulevée à propos du genre de peinture dont M. Delaroche a été le plus studieux, le plus habile représentant.

Il est bien évident que la peinture, comme la musique, doit s'adresser tout d'abord et directement aux sens; qu'il faut se défier des tableaux dont le charmes avant résulte d'un effort, d'un recueillement de l'esprit pour amener l'émotion. La beauté trouble la vue avant d'émouvoir le cœur. La première condition de la peinture est donc, moins le choix du sujet, la fidélité historique, l'exactitude officielle des accessoires, que cet arrangement supérieur, que cette entente su-

prême des couleurs et des attitudes qui correspond à des idées morales. L'homme de génie, quoi qu'il fasse, met un rayon sur la toile; et la science, sans élan, ne peut produire que de l'archéologie; cela est hors de doute, et, à un point de vue absolu, le genre importe peu. Il n'y a guère d'autres règles esthétiques que des convenances de pudeur.

Shakespeare, quoi qu'en dise M. Ponsard, qui ne devrait pas se mêler de ces questions-là, Shakespeare est vrai, éternellement vrai, avec ses Grecs et ses Romains du temps d'Élisabeth, et son génie ne subit aucun amoindrissement de ses anachronismes.

Mais, si les ressources de l'érudition ne remplacent pas le sens dramatique, il faut convenir qu'elles peuvent l'aider admirablement, et que ce n'est pas un cadre indifférent à un sujet bien choisi et bien compris que des costumes, des ameublements, des paysages exacts. D'ailleurs, après les travaux historiques entassés de toutes parts, il faudrait une grande puissance d'enivrement pour faire pardonner aujourd'hui le dédain de l'histoire.

Le mouvement romantique qui nous a débarrassés des tragédies consacrées, et qui a ouvert le théâtre à l'homme de tous les temps, avait besoin de prouver sa science et de montrer qu'il ne substituait pas une convention nouvelle à une convention surannée. L'effort unanime pour introduire la vérité dans la littérature et dans l'art a développé à un point extrême le goût et le sens des travaux historiques. Et puis, dans le trouble, dans la confusion qui résulte des grands mouvements, comme celui dont la France est agitée depuis soixante ans, il n'y a pas de distraction plus nécessaire que la lecture et l'intelligence de l'histoire.

Par une affinité évidente, toutes les révolutions, toutes les catastrophes, toutes les réactions, se ressemblent. Il ne pouvait pas venir à l'idée d'un peintre du dix-huitième siècle de représenter l'échafaud de Jane Grey avec cette paille, si controversée, qui doit boire le sang d'une reine. Cromwell, sou-

levant le couvercle du cercueil de Charles Ier, n'était pas possible avant la Convention. Quand les imaginations étaient lugubres, on avait le répertoire des martyrs; mais aujourd'hui la politique et l'histoire ont ouvert un *campo santo* de victimes qui nous touchent plus directement.

M. Paul Delaroche a donc été l'homme de son temps et de la logique en s'appliquant avec un soin, avec une ardeur dont sa correspondance est la preuve, à cette interprétation des grandes infortunes, des grandes exécutions historiques, et à cette recherche scrupuleuse dans les détails.

Il a parfaitement compris, et il ne laisse planer aucun doute à cet égard, que le dix-neuvième siècle est trop sceptique, trop désillusionné, trop blasé, pour s'émouvoir encore du caprice, du rêve, des allégories. Il a pensé avec raison que le tempérament de ses contemporains ne s'effaroucherait pas de la réalité et de quelque chose même de plus que la réalité, c'est-à-dire des suppositions et des exagérations psychologiques sur les catastrophes les plus violentes; le peuple qui a soufflé, dans un jour de colère, sur la poussière des tombeaux de Saint-Denis peut voir sans frisson le cercueil d'un roi décapité. M. Delaroche a demandé à l'histoire une sorte de parallèle avec les événements de nos jours; se trouvant avec sa palette et son pinceau au milieu d'une société d'égoïstes et d'érudits, il n'a vu autour de lui que des portraits à faire et des pages d'histoire à peindre. C'est là, en effet, la seule mission laissée à l'artiste. Le monde est aux vaniteux et aux pédants; le bourgeois est affamé de sa propre vue et des humiliations subies par les rois. Aussi n'aura-t-il jamais assez de cadres autour de son image, et se complaît-il, pour s'émouvoir ou pour s'irriter, dans la vue des grandes scènes des révolutions.

Il ne s'agit donc pas de le tromper sur la physionomie des hommes et des choses, de transfigurer les événements, et de lui montrer dans une nudité glorieuse un héros dont il a vu le chapeau et les bottes. M. Ingres, en comprenant ainsi l'a-

pothéose de Napoléon, n'a pas compris son temps, et son portrait de M. Bertin restera son chef-d'œuvre, parce que c'est la seule d'entre toutes ses œuvres qui appartienne à l'inspiration du siècle. M. Paul Delaroche, lui, s'est appliqué à marcher sur un terrain plus ferme, plus près de la foule, sans en être envahi, sans s'y perdre. Il a senti à sa manière, et presque toujours avec succès, la philosophie de l'histoire. Il s'est imposé la tâche d'émouvoir par la réalité des chroniques, par un commentaire fidèle; et, se défiant toujours de la sensibilité, de la naïveté du public, qui n'a plus peur des légendes et qui ne s'amuse plus des féeries, il a insisté sur les preuves, sur les accessoires de ses sujets, et il a, en toute circonstance, souligné pour ainsi dire, par un détail, les passages qu'il voulait traduire.

Quelle que soit l'opinion que l'on professe pour l'exécution, pour la couleur de M. Delaroche, on ne peut méconnaître un effort sérieux et glorieux, et une habileté qui n'entame jamais la dignité ni la loyauté de l'homme. Ce but qu'il s'est donné et qu'il avoue dans ses épanchements intimes est la raison de ces compositions si ingénieuses, si étudiées, si ordonnées, où tout a sa valeur, où rien n'est abandonné au caprice, où le sentiment dramatique est toujours plutôt un peu exagéré que diminué, pour que rien n'échappe à une compréhension rapide. C'est là la raison aussi de la popularité de ses tableaux. Quand le public saisit bien, il ne se dessaisit plus. Les *Enfants d'Édouard*, *Jane Grey*, *Cromwell*, le *duc de Guise*, sont désormais des types, et on heurterait une sorte de sens universel en cherchant à les représenter de nouveau autrement que ne l'a fait M. Delaroche; tant l'accord intime du drame et de l'histoire a fait entrer dans la mémoire et dans l'imagination ces héros et ces catastrophes. Je sais bien qu'une pareille application n'est pas compatible avec l'impétuosité, avec la violence, et que les œuvres méditées ont toujours une sorte de froideur. Mais M. Delaroche est le seul artiste contemporain qui se soit donné un but; qui se soit constamment efforcé

de l'atteindre, et qui l'ait, en effet, complétement atteint. Il a peint ce qu'il a voulu, il a voulu tout ce qu'il a peint. Il n'a demandé à sa palette ni des épopées, ni des hymnes, ni des contes d'Orient; il a consulté la raison plutôt que la poésie, et il a peint magistralement, en prose, s'efforçant de commenter l'histoire dans un style grave et ingénieux qui n'éveille pas de transports, mais qui ne garde pas de désillusion, qui dit tout avec mesure, et qui satisfait l'esprit par un charme, inférieur à l'enthousiasme, supérieur à l'estime.

Voilà l'idée, très-sérieuse et très-honorable, que nous nous sommes faite de M. Paul Delaroche et de son rôle. Il a peint comme il a pensé, comme il a vécu, avec dignité, avec le respect des autres et de lui, avec une tristesse tempérée qui n'a pas plus d'amertume que n'en mérite la vie, et avec la préoccupation continuelle et ardemment réfléchie de se rendre utile.

Je l'ai dit et je le répète, M. Delaroche appartenait à des opinions différentes des nôtres; je n'essayerai pas de l'enrégimenter, malgré lui, malgré les témoignages qu'il a laissés, parmi les artistes socialistes, s'il en existe; mais il ne saurait être exclu, sans injustice, du petit nombre, des penseurs qui font concourir l'art au progrès, à l'éducation et par suite à la moralisation du plus grand nombre. Je n'ai nul besoin de forcer le sens, d'interpréter les intentions; celles ci sont clairement et fréquemment exprimées dans sa correspondance, et j'aime à trouver ce but élevé, cette tendance humanitaire dans cet Alceste que le monde essayait mal à propos de dédaigner, se sentant sévèrement jugé par lui.

« Que je voudrais, écrivait-il peu de temps avant sa mort, trouver un sujet pour tous, et en faire une exposition au profit des artistes et des ouvriers malheureux! »

Après avoir terminé son tableau de *Marie-Antoinette*, il songeait à peindre les adieux de madame Élisabeth au jeune Dauphin. Puis, craignant que ce tableau n'eût trop d'analogie avec celui qu'il venait d'achever, il écrivait en 1851 :

« Il me faut trouver autre chose, un beau sujet bien neuf; car il est important pour moi de n'en pas rester là, et je me sens le courage de redoubler d'efforts; la *Cenci*, les *Enfants d'Édouard* (nouveaux), le *Christ*, le *Moïse*, ne sont pas de nature à lutter après l'effet de la reine. Il faut qu'ils paraissent protégés par une œuvre plus saisissante. J'ai mille pensées confuses dans la tête, et pas une que j'ose mettre à exécution. Si nous vivions à une autre époque, j'exécuterais l'ensevelissement du Christ, grand comme nature, et je tâcherais de prouver que je sais idéaliser quand il s'agit de Notre-Seigneur et de sa mère; mais la poétique générale n'est plus là. Sans lâche complaisance, il ne faut pas cependant méconnaître le sentiment public si l'on veut trouver des yeux pour regarder et des cœurs pour vous comprendre. Je ne me suis jamais prosterné devant la mode du jour; mais j'ai toujours pensé qu'on pouvait faire de l'art très-sérieux en servant les idées qui préoccupent notre société depuis soixante ans. Je ne crois pas avoir tort aujourd'hui plus qu'hier. Il faudrait être un bien grand génie pour que la foule se portât avec autant d'empressement et de sympathie devant les derniers adieux de la Vierge à son fils que devant cette reine, martyre d'hier, condamnée à mort par les passions politiques. Voilà bien des bavardages sur moi; mais à qui puis-je confier mes doutes, mes craintes, mes luttes, mes rêves ambitieux, si ce n'est à l'amitié! »

Je ne crois pas m'abuser en voyant dans cette lettre la preuve que j'annonçais d'un but élevé et pratique dans les efforts de M. Paul Delaroche. Il veut *servir les idées qui préoccupent notre société depuis soixante ans;* et, se jugeant lui-même avec une modestie ferme et touchante, il indique les procédés loyaux auxquels son talent a recours, pour plaire et pour émouvoir, reconnaissant qu'il faudrait être un *bien grand génie* pour toucher par les derniers adieux de la Vierge autant que par les adieux de Marie-Antoinette. Il me semble que M. Delaroche, parlant ainsi de lui et du public, devance

le jugement de l'histoire et se place dans le jour calme et au rang honorable qui lui est dû.

Cette préoccupation d'un sujet contemporain pour soutenir le succès de Marie-Antoinette revient plusieurs fois dans la correspondance de M. Delaroche et l'amène à la confidence de ce projet qui, malheureusement, n'a pas été exécuté :

« Maintenant, écrivait-il, que le hasard ou le bien joué fait revivre en ma faveur la bienveillance parisienne, je voudrais transporter mon public sur un terrain plus moderne encore, avec un héros et un sujet pris dans notre époque. Si je l'osais, je ferais la duchesse d'Orléans à la chambre des députés le 24 février. Je crois vraiment que ce serait une belle et triste poésie à mettre sur la toile : malheureusement j'étais enfermé ce jour-là dans la cour de l'Opéra, et je n'ai rien de précis qui puisse me guider dans cette nouvelle tentative. Je serais fier, après avoir honoré une victime du temps passé, d'élever un monument à celle qui s'est montrée de nos jours si digne dans son malheur, et qui, dans l'exil, est encore l'objet du respect et de la vénération de tous, même de ses ennemis. Cette idée me paraît applicable à mon art, et je voudrais quelques détails bien justes et sur lesquels je pusse me reposer entièrement. Je chercherais alors à mettre mon petit poëme sur ses pieds. Oui, je voudrais bien avoir le cœur net de la possibilité ou de l'impossibilité de ce sujet; oui, ce serait un beau portrait à faire, une belle et lamentable page d'histoire. »

Quelques lignes plus loin, il demandait qu'on lui décrivît la scène, qu'on lui indiquât les journaux qui en avaient le mieux parlé, qu'on demandât des détails à MM. de Rémusat et Thiers. Nous croyons que M. Thiers n'aurait pu que répéter des confidences et qu'il manquait à cette séance solennelle, dont la reproduction n'aurait eu rien de blessant pour les révolutionnaires de 1848.

Cette lettre de M. Delaroche n'est pas seulement intéressante au point de vue de l'étude de l'artiste; elle confirme ce que nous avons dit, en commençant, du caractère de l'homme,

de sa fidélité au malheur; elle est des plus honorables pour le peintre qui, sans chercher à faire une œuvre de parti, comptait assez sur l'équité du peuple pour offrir à celui-ci le tableau d'un de ses plus grands actes de souveraineté, et pour l'attendrir sur ses propres victimes.

Nous regrettons ce projet; il eût complété la série des grandes infortunes royales, et, après le tableau de *Marie-Antoinette*, il eût précisé d'une manière éclatante la différence qui sépare les deux révolutions et les deux républiques. Sans compter qu'il eût été quelque chose de plus qu'un acte de courage bien facile, c'est-à-dire un acte de reconnaissance et de probité artistique. C'est de cette façon-là que les artistes, sous peine de n'être plus que des industriels ou des parasites, doivent se mêler aux événements politiques. Depuis que la dynastie d'Orléans en a rejoint d'autres dans l'exil, combien peu de peintres ont eu la pensée, comme M. Delaroche, d'honorer ces vaincus? Combien peu, parmi ceux que la faveur de Louis-Philippe a le plus recherchés, se sont préoccupés, depuis 1848, de prouver leur amitié, leur gratitude? Combien d'autres, au contraire, différents de M. Delaroche, ne voient dans les révolutions qu'un changement de décor, qui varie les sujets de tableaux, et, essuyant leur palette pour en renouveler les couleurs, n'ont d'autre ambition que celle de rester peintres officiels de tous les régimes!

Cette noblesse d'attitude, cette hauteur de vues n'abandonne jamais M. Paul Delaroche, et trahit le ressort de cette fierté que la critique violente et niaise a prise pour de la rancune. Comme si un homme qui pense et qui croit ce que nous avons lu et ce que nous allons lire pouvait s'émouvoir, au delà d'un certain dédain, des violences de M. Planche ou des malices de quelques autres! Ce qui est vrai, ce qui ressort de toutes les confidences, c'est que M. Delaroche trouvait que son art même était offensé, quand il voyait attaquer avec ignorance et malveillance le résultat d'un travail aussi consciencieux, aussi suivi que le sien. Bien loin de fuir la criti-

que, il l'aimait, il la recherchait. Il eût voulu, disait-il, se cacher derrière ses tableaux pour entendre les jugements dont ils étaient l'objet; et si, vers la fin de sa vie, il s'était retiré des expositions, c'était par une juste susceptibilité pour la peinture qui, n'étant pas sérieusement discutée, n'était qu'un prétexte pour des querelles de coteries et n'avait rien à gagner à ces commentaires ironiques. L'artiste avait assez expérimenté le public et les journalistes pour n'avoir plus rien à leur demander, et il se recueillait dans une solitude très-visitée, sans bouderie mesquine et sans parti pris d'abstention éternelle.

Revenant dans une de ses lettres sur la mission de la peinture, à propos de ce sujet de la duchesse d'Orléans, il disait encore :

« Je suis bien sûr que vous penseriez comme moi sur tout ce que doit oser notre art. L'historien ne se sert-il pas tous les jours de la plume pour retracer les événements de la veille? Pourquoi donc défendre au peintre de se servir des mêmes matériaux pour enseigner aux masses la vérité dans toute sa dignité et sa véritable poésie? Une toile dit souvent plus que dix volumes, et je suis fermement convaincu que la peinture est aussi bien appelée que la littérature à peser sur l'opinion publique. Elle ne doit pas se contenter de l'estime et de l'admiration de quelques-uns; il faut qu'elle soit utile à tous, et que la puissance d'illusion à laquelle peut arriver un artiste éminent ne soit plus qu'un moyen pour inspirer au peuple l'horreur du crime et le respect et l'enthousiasme pour le courage et le dévouement au pays. C'est une noble et nouvelle voie, et celui qui la tentera aura bien mérité des honnêtes gens; bien plus, pour aspirer à une gloire aussi haute, les difficultés n'auraient fait que grandir l'importance de la mission. Le monde y gagnera, c'est-à-dire l'art et la chose publique. »

Cette pensée de l'utilité pratique de la peinture distingue M. Paul Delaroche et le place à l'écart, nous n'osons dire au-

dessus de ses rivaux. La question de talent, de génie expressément réservée, car nous sommes bien résolu à ne pas l'aborder ici, nous croyons que nul n'a tendu à un but plus élevé. L'intention philosophique ajoute une importance aux moindres efforts; et, lors même qu'il échouait, M. Delaroche restait vainqueur, puisqu'il conservait la supériorité d'une ambition peu commune. Toutefois cette sollicitation de sa conscience ne le contraignait jamais à une explication publique; et il n'exposait que ses tableaux, sans exposer ses théories ; il voulait ne devoir ses applaudissements qu'à l'émotion spontanée, se gardant comme d'une impudeur de dévoiler son inspiration. La mort a permis à l'amitié d'honorer sa vie en livrant son secret. Combien trouverait-on d'artistes de nos jours, parmi ceux-là mêmes qui prêtent ou qui laissent copier leurs notes et leurs correspondances, aussi appliqués à bien agir, en travaillant bien, et à faire une bonne action d'un bon tableau ?

La retraite que M. Delaroche affectionnait dans les dernières années n'était que le résultat d'un besoin de méditation développé par l'expérience de la popularité. Il ne fuyait ni ses rivaux ni ses juges; mais, les connaissant trop, il ne les recherchait plus. Sa porte n'était pas fermée, elle était entr'ouverte, et les regrets de ses élèves, les pleurs de ses amis, témoignent d'une sérénité d'esprit qui ne laissait pas longtemps place à l'amertume et qui surmontait toujours les mécomptes et les désillusions. Les biographes assurent qu'il mourut des suites d'un long et profond chagrin. Cette raison supposée prétend faire honneur à sa sensibilité, mais méconnaît les hauteurs et la virilité de son âme. M. Delaroche supporta en homme tous les deuils humains qui sont la rançon du peu de bonheur permis. La maladie le tua, et non la douleur. Il avait, sur les attachements de ce monde, sur les angoisses de la vie, des idées trop mûries, trop illuminées d'une espérance immortelle, pour s'abattre sur les tombeaux qu'il heurtait en marchant. Il rencontra sur sa route des joies éle-

vées, des douleurs amères ; il ne se laissa ni enivrer par celles-là ni empoisonner par celles-ci. Sachant vivre, il sut souffrir. La fin de sa carrière fut *le soir d'un beau jour*, comme dit le poëte. Il travaillait avec plus d'ardeur que jamais ; il avait des amitiés tendres et dévouées, des élèves chers qui s'ajoutaient à sa famille, et, s'il était un peu plus triste qu'autrefois, c'est qu'il souffrait en grand artiste des ennuis et des misères de son temps. Son esprit toujours grave recherchait les sujets mélancoliques et chrétiens. Il ne dédaignait pas les œuvres de charité ; quand il était absent de Paris, il ne songeait guère à demander si on lui réservait une place dans les décorations du nouveau Louvre ; il ne disputait pas à M. Couture, son élève émancipé, la peinture de la salle des États :

« Je ne connaissais pas, écrivait-il, l'Œuvre des faubourgs. Si Dieu me permet de rentrer à Paris, j'en veux faire partie et leur donner un tableau. Le but est si noble et les conséquences peuvent être si salutaires ! N'est-ce pas que cela fait du bien au cœur de se rapprocher de ces malheureux qui semblent n'avoir été mis au monde que pour souffrir? Pauvres enfants ! »

Nous ignorons si l'Œuvre des faubourgs méritait bien cette sympathie ; mais la sympathie nous suffit. Ce que nous tenions à prouver, c'est ce qui semble avoir échappé aux critiques, aux biographes qui ont consacré à M. Paul Delaroche des pages fort élogieuses. Il y avait dans ce maître un homme, un citoyen, un caractère ; et, comme les hommes sont rares, les citoyens clair-semés, les caractères fort douteux, nous croyons qu'il n'était pas sans utilité de mettre en lumière ces côtés honorables et restés dans l'ombre. Nous laissons toutes les questions d'école sans les débattre, et, si nous avions à formuler une opinion détaillée sur les procédés matériels de M. Delaroche, nous aurions peut-être nous-mêmes, pour les louer, à oublier des prédilections violentes, une sorte de passion pour d'autres genres, pour d'autres couleurs ; mais, encore une fois, c'est l'homme social et l'homme privé que nous

avons cherché dans l'homme illustre. Ce qui importe à l'heure où nous sommes, c'est moins une théorie des lignes, des ombres ou des sujets, qu'une théorie de l'honneur et de la conscience.

III

On méconnaîtrait pourtant notre estime loyale si l'on pensait que nous renchérissons sur les vertus de l'homme pour concéder quelque chose sur l'artiste, et que nous faisons bon marché du seul peintre qui ait eu véritablement les qualités françaises, du seul de nos jours qui ait tenu véritablement une école et qui ait fait des élèves, du seul enfin, parmi ceux qu'on appelle grands peintres, qui ait laissé une grande page et qui ait abordé la grande peinture. L'auteur de la *Mort d'Élisabeth*, du *Duc de Guise* et de *l'Hémicycle* occupera, quoi qu'on pense, une place importante et illustre dans l'histoire des arts. Maintenant surtout que nous avons raconté ses pensées secrètes, ses ambitions idéales, on peut repasser avec confiance et avec orgueil la longue liste de ses œuvres ; on est bien certain d'avoir à l'honorer toujours, même aux endroits où l'on ne verrait pas de raisons puissantes pour l'admirer. Cette série de tableaux disséminés dans l'Europe, et qu'on réunit ces jours-ci pour une évocation glorieuse et douloureuse, attestera la volonté ferme et une de l'artiste pour suivre sa voie. Il n'a jamais rien demandé à la fantaisie ; tout chez lui est un résultat d'études physiologiques ; ses toiles sont toutes le même témoignage rendu à la fragilité de la puissance, à la vanité cruelle des vainqueurs, et, quelque histoire qu'il ait représentée, il n'a jamais trahi sciemment la cause de la justice ni fait fléchir devant une passion de parti la dignité de sa tâche.

Les Girondins et Marie-Antoinette éveillèrent en lui des

sympathies différentes peut-être, mais le même respect; et, si son Cromwell est sinistre, son Henri III fait frémir à force de lâcheté.

Henri Heine[1] a dit avec ironie, et comme s'il disait une injure: « M. Delaroche est le peintre ordinaire de toutes les Majestés décapitées. » Nous trouvons que ce reproche est un éloge: les Majestés décapitées ne peuvent rien pour leurs courtisans, et il y a dans le tableau de la mort une leçon pour la vie: « Qui apprendrait les hommes à mourir les apprendrait à vivre, » dit Montaigne. M. Delaroche semble avoir compris la peinture historique dans ce sens-là; il fut le conseiller des vainqueurs en se faisant l'avocat des vaincus.

Plusieurs journaux ont publié des catalogues incomplets des œuvres de l'auteur de *Jane Gray*. Nous donnerons à notre tour une liste beaucoup plus détaillée, qui nous semble n'avoir rien oublié; elle a été fidèlement copiée sur un catalogue dressé par M. Paul Delaroche lui-même, en 1855.

Nous laisserons dans l'ordre des dates les principales créations du maître et nous nous arrêterons aux dernières toiles, encore inconnues du public.

M. Paul Delaroche est né en 1789, et sa biographie n'aurait, en dehors de ses travaux, aucun aliment pittoresque à fournir à la curiosité. Dès ses débuts, il mit le pied sur la route dont il ne s'est jamais écarté. Il parut vouloir commencer par le paysage et concourut une fois, en loge, pour le prix. Cette tentative n'eut pas de suite. Le travail et les sentiments dont nous avons surpris et dévoilé la confiance s'emparèrent de lui pour ne jamais l'abandonner, et à l'heure où la mort vint le surprendre il avait la même verve, la même énergie, la même dévotion à son art, la même confiance dans ses principes d'esthétique. Je ne sais pourquoi les biographes l'accusent d'avoir exposé, en 1819, une *Nephtalie dans le désert*, qui fut peu remarquée. Ce tableau ne fut jamais soumis au jugement du

[1] *Lutèce*, par Henri Heine. Paris, Michel Lévy, éditeur.

public, par l'excellente raison qu'il ne fut jamais fait. Voici, avec sa première œuvre exposée et inscrite en tête de son catalogue, la succession de tous ses travaux :

1820. *Le Christ descendu de la croix.* Ce tableau est actuellement dans la chapelle du Palais-Royal.

1821. *Le Songe d'Athalie.* Il est curieux de lire ce que M. Thiers, dans un compte rendu du Salon de 1822, disait de ce début qui avait excité l'attention: « La teinte est ardente, les expressions sont fortes, mais exagérées ; un seul groupe, celui des enfants égorgés, est fort beau, mais il est fâcheux que le beau du tableau soit placé dans le fond. »

1822. *Felippo Lippi*, gravé par Reynolds.

1823. *Jeanne Darc interrogée dans sa prison par le cardinal Winchester*, gravé par Reynolds. Ce tableau appartient au duc de Padoue. — *Les Enfants surpris par l'orage*, gravé par Reynolds.

1824. *Saint Vincent de Paul prêchant en présence de la cour de Louis XIII pour les enfants abandonnés*, gravé par Prévost.

Je songe, en mentionnant cette œuvre, à la lettre dans laquelle M. Paul Delaroche parlait il y a un an ou deux d'une manière si touchante de l'Œuvre des faubourgs et des enfants malheureux. Pour travailler au nom de la charité il n'avait qu'à se souvenir.

1825. *Philosophe entouré de ses livres.* — *Miss Macdonald portant des secours au prétendant Charles-Édouard, après la bataille de Culloden*, gravé par Sixdeniers.—*Portrait de mademoiselle Sontag*, gravé par Girard. — *Une Scène de la Saint-Barthélemy*, gravé par Prudhomme.

1826. *La Suite d'un duel.*

1827. *Portrait du marquis de Pastoret*, gravé par Henri-

quel Dupont. — *Le Roi de Piémont au Trocadéro.* Ce tableau appartient à la galerie de Versailles.

1828. *La Mort d'Élisabeth*, gravé par Jazet, au Luxembourg. — *Le Trocadéro*, au musée de Versailles.

1829. *Portrait du duc d'Angoulême.* Ce portrait, qui est à Versailles, servit de modèle pour une tapisserie des Gobelins. — *Épisode d'un naufrage*, gravé par Henriquel Dupont, essai d'aqua-tinta. — *Richelieu remontant le Rhône*, gravé par Girard. Ce tableau, ainsi que le suivant, fait partie de la galerie de M. Pourtalès, rue Tronchet, 7. — *Mazarin*, gravé par Girard.

1830. *Cromwell devant le cercueil de Charles Ier*, gravé par Henriquel Dupont, appartient au musée de Nîmes.

On a vu, par un fragment de lettre cité plus haut, ce que M. Delaroche pensait de ce tableau et du sentiment dans lequel il fut conçu.

1831. *Les Enfants d'Édouard*, gravé par Prudhomme, au Luxembourg; *Sainte Amélie*, grand dessin, appartenant à M. Goupil ; *Sainte Amélie*, gravé par Mercuri, appartient à la reine Marie-Amélie.

1833. *Jane Grey*, gravure commencée par Mercuri, appartenant à M. Demidoff, à Florence.

1834. *La Mort du duc de Guise*, gravé par Desclaux, appartient au duc d'Aumale à Twettenham.

1835. *La Mort du président Duranti*, pour la deuxième salle du conseil d'État ; *Tête d'Ange*, d'après mademoiselle Louise Vernet, gravé par Girard, à la manière noire ; par Blanchard, en taille-douce ; *Compositions et études pour les décorations de l'église de la Madeleine ; Tête de Christ*, gravé par Blanchard.

1836. *Strafford marchant au supplice*, gravé par Henri-

quel Dupont; *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*, gravé par Martinet, appartient à lord Ellesmere, à Londres; *Portrait d'Horace Delaroche*, en pied, âgé de quatre à cinq ans, appartient à M. Horace Vernet; *Portrait de M. Guizot*, gravé par Calamatta; *Portrait de madame de Boisgelin; Sainte Cécile*, gravé par Forster, galerie Pourtalès; *Portrait de M. Aubé*, président du tribunal de commerce; *Les Vainqueurs de la Bastille devant l'Hôtel de Ville*, gravé par Jazet. Cette toile, de grandeur naturelle, est conservée roulée à l'Hôtel de Ville; elle appartient à la ville de Paris.

1837. *Portrait de M. Poirson.*

1838. *Jeune fille à la balançoire.* Galerie du duc de Feltre. Musée de Nantes.

1839. *La Fille d'Hérodiade*, en Hollande.

1840. *Hémycicle du palais des Beaux-Arts*, gravé par Henriquel Dupont. Cette œuvre, une des plus considérables, à coup sûr, de ce temps-ci, par la dimension, par la diversité et la multiplicité du sujet, a failli disparaître dans un incendie le 16 décembre 1855; mais quelques portions seules furent endommagées, et, grâce à des restaurations que M. Delaroche dirigeait et surveillait lui-même quelques mois avant sa mort, cet accident ne laissera pas de traces apparentes. *Portrait de madame Hottinger; Napoléon dans son cabinet*, vu jusqu'aux genoux, gravé par Louis, appartenant à lady Sandwich à Londres; *Portrait de Pierre Ier*, gravé par Henriquel Dupont, appartient à M. Demidoff.

1841. *Portrait de M. Mallet.*

1842. *Portrait du général Bertrand*, appartient à madame Thayer; *Pic de la Mirandole*, gravé par Alph. François. Galerie du duc de Feltre, Musée de Nantes; *La Vierge au camélia*, gravé par Jési, galerie Baring, à Londres. Ce tableau a été brûlé.

1843. *Portrait de madame de Fitz-James; Portrait du duc de Fitz-James; l'Heureuse Mère,* gravé par Alp. François. Ce tableau appartenait au roi de Hollande; il fait partie de la collection de feu M. Pescatore, léguée à la ville de Luxembourg; *Repos de la sainte Famille*, appelé *la Vierge au Lézard*, gravé par Martinet, appartenant au marquis d'Hertford.

Ce tableau était particulièrement aimé de M. Delaroche; nous lisons dans une de ses lettres :

« Je voudrais bien revoir ce tableau (lord Hertford est impénétrable). Je crois que c'est une des meilleures choses que j'aie faites, comme couleur générale, harmonie et simplicité d'exécution. Un soleil doux éclaire toute cette scène. L'expression de la tête m'a été inspirée par ces paroles de l'Écriture : « Votre âme sera percée comme d'une flèche. » J'ai pensé que c'était une manière neuve de représenter la Vierge ayant son fils enfant, endormi sur les genoux et pressentant déjà l'avenir qui lui était réservé. Saint Joseph cherche à reconnaître la route, et, pour expliquer le silence du désert, j'y ai introduit un lézard. »

1843. *Portrait de Grégoire XVI*, à Versailles; *Jeune fille dans une vasque*, galerie Pourtalès; *Les Pèlerins sur la place de Saint-Pierre de Rome*, gravé par Jules François, appartient au comte Raczinski, à Vienne.

1844. *Une femme italienne et son enfant*, gravé par Prévost, appartient à M. E. André; *Napoléon dans son cabinet à Fontainebleau*, gravé par J. François, musée de Leipzig.

1846. *Portrait de M. de Salvandy.*

1846. *Portrait de M. de Rémusat; Portrait de M. Pourtalès; Portrait de M. F. Delessert; le Christ avec les apôtres au jardin des Oliviers*, gravure commencée par Torchi, appartient à M. F. Delessert.

1847. *Le Passage des Alpes par Charlemagne*, au musée de

Versailles ; trois compositions et ébauches pour les tableaux projetés et non exécutés du sacre de Clovis et du sacre de Charlemagne ; *Le Christ en croix*, appartient au baron de Lotzbech, à Munich ; *Portrait du duc de Noailles ; Portrait de M. Chomel.*

1848. *La Leçon de lecture* (petit tableau rond), au marquis d'Hertford ; *Portrait de madame la comtesse D. Potoka ; Napoléon passant le Saint-Bernard*, gravé par Alp. François, appartenant à lord Onslow.

1849. *Portrait de madame la princesse de Beauvau ; Portrait de mademoiselle Hedwige de Beauvau ; Portrait de mademoiselle Béatrix de Beauvau ; Portrait du prince de la Cisterna.*

1850. *Portrait de M. Schneider*, gravé par Salmon.

1851. *Les Enfants d'Édouard en prière*, gravé par Jules François, à Liverpool ; *Le Procès de Marie-Antoinette*, gravé par Alph. François, appartient au comte d'Hunolstein ; reproduction du *Bonaparte aux Alpes*, à Liverpool ; du *Cromwell*, de *Napoléon à Fontainebleau.* Ce dernier tableau est également à Liverpool.

1852. *Portrait de madame Schneider ; Portraits de MM. Horace et Philippe Delaroche*, à M. H. Vernet ; *Portrait de M. Marcel Czartoriscki ; Portrait de madame Nariszkin ; Portrait de madame la princesse Souwaloff ; La Vierge au pied de la Croix* (*Mater dolorosa*), gravé par Jules François, musée de Liége.

1853. *Portrait du prince Adam Czartorycski ; l'Hémicycle du palais des Beaux-Arts* ; copie réduite, à M. Goupil, *Moïse exposé sur le Nil*, gravé par Henriquel Dupont, galerie Rothschild ; *Enlèvement du Christ*, gravé par Henriquel Dupont, au comte d'Hunolstein.

1854. *Le Christ au jardin des Oliviers*, gravé par Jules

François, à M. Goupil; *Une Mère italienne portant un enfant sur son épaule dans un berceau*, en Hollande; *Hérodiade*, petit tableau, à M. B. Fould; *Sainte Cécile*, petit tableau, à M. Grundey, de Manchester; *Offrande au dieu Pan*, petit tableau, à M. Goupil.

1855. *La Cenci marchant au supplice*, appartenant à M. Weulé, à Reims; *Une Martyre*, à M. Goupil; répétition, en petit, de *la Cenci* et de *la Martyre; Communion de Marie Stuart; Portrait de M. Émile Pereire.*

1856. *Les Girondins*, à M. Benoît Fould; *Portrait de M. Thiers; la Vierge chez les saintes femmes (Vendredi saint); la Vierge revenant du Golgotha; la Vierge contemplant les saintes reliques.* Ces deux derniers tableaux, auxquels M. Delaroche travaillait encore, ne sont pas signés et restent à ses enfants.

M. Delaroche avait dressé également le catalogue de ses divers croquis et dessins gravés; le voici, en suivant l'ordre des dates :

1831. *Portraits des enfants de M. Villestreux*, gravé par Girard.

1834. *Portrait de Carle Vernet*, gravé par Henriquel Dupont.

1836. *Portrait d'Henriquel Dupont*, gravé par Louis; aquarelle du *Duc de Guise; id.* de *Cromwell; id.* de *Jane Gray; Portrait de P. Delaroche,* gravé par Louis.

1839. *Portrait du comte de Feltre.*

1843. *Madame Delaroche*, portrait médaillon, gravé par J. François; *les Girondins*, dessin pour la duchesse d'Orléans.

1844. *Portrait de M. Rattier*, gravé par Henriquel Dupont.

1845. *Portrait du pape Grégoire XVI*, gravé par Henriquel

Dupont; *Portrait de M. Barre*, graveur en médailles, gravé par Alph. François.

1846. *Mirabeau à la tribune*; *Portrait de M. Girard*, graveur, gravé par Levasseur; *Horace Vernet; M. Ernest Hébert*, lithographie; *M. Buttura*, gravé par Henriquel Dupont; *M. Léon Pillet; M. Jauvin; le marquis Massengy*, à Nice; *le duc de Feltre; M. Montfort; Decaisne; Steuben.*

Le Christ arrêté à la montagne des Oliviers; Fuite en Égypte; Scènes de la Passion; Évanouissement de la Vierge; Portraits de madame Goupil, de madame Dubuffe, de mademoiselle Robert-Fleury, de M. Robert-Fleury, de madame de Gannay, de madame de Gannay et de ses enfants.

On a aussi de M. Paul Delaroche des essais de sculpture : un saint Georges, qui appartient à M. Paul Rattier, et un Christ tombé sous la croix, non achevé.

Tel est, aussi complétement catalogué que possible, l'œuvre de ce maître éminent, atteint par la mort dans toute la force, dans toute la virilité de son talent. M. Delaroche travailla et progressa jusqu'à sa dernière heure; ses derniers tableaux le démontrent et le prouvent.

La Martyre lui fut inspirée par une sorte de rêve, pendant la fièvre d'une maladie, au mois de décembre 1853, et en annonçant, au mois de janvier 1854, sa convalescence, M. Delaroche exposait ainsi son projet :

« Je vais mieux. Je pourrai demain, sans imprudence, regarder une petite toile blanche pour la barbouiller à propos d'un sujet bien simple et bien neuf que je me suis avisé de créer pendant ma fièvre et d'esquisser hier au fusain, sur une petite feuille de papier bleu. Ce serait la plus triste et la plus sainte de toutes mes compositions. Je l'expliquerais mal; vous la verrez.

. . . .

. . . . »

« Je vous ai parlé, il y a quelques jours, écrivait-il une autre fois, d'une composition dont je ne vous ai pas même dit le sujet. Si Dieu me vient en aide, je fonde de grandes espérances sur cette petite invention. Voici mon point de départ ; une petite Romaine, n'ayant pas voulu sacrifier aux faux dieux, est condamnée à mort et précipitée dans le Tibre, les mains liées; voici ma mise en scène : le soleil est couché derrière les rives sombres et nues du fleuve; deux chrétiens qui cheminent silencieusement aperçoivent le cadavre de la jeune martyre qui passe devant eux, emportée par les eaux. La partie supérieure de la figure, ainsi que l'eau, est éclairée par une auréole divine qui plane au-dessus d'elle. Pour vous faire croire à ma poésie rêvée pendant ma maladie, il faudrait bien dire, et je ne sais. Je ne désespère pas cependant que vous ne trouviez, lorsque vous verrez mon griffonnage au fusain, que le peintre a été moins médiocre que l'écrivain. Je viens de me relire, et je rougirais de honte si ce n'était à vous que j'ose confier cette bouffée d'orgueil. J'aurais, comme toujours, même caché cette esquisse si E. L. ne m'avait dit qu'elle était destinée à produire de l'effet. Maintenant il me faut un nom pour cette pauvre martyre. J'ai cherché inutilement jusqu'à présent. Est-ce que ce serait faire un bien gros mensonge que de lui en donner un à ma guise et d'en laisser la responsabilité à ce bon M. Dioclétien? Une victime de plus ou de moins le rendrait-elle plus odieux? Je ne le crois pas. »

Cette lettre, si naïve et si touchante, raconte exactement le tableau. Nous n'avons rien à ajouter à la description. Disons seulement que jamais M. Delaroche ne sut mieux trouver le secret de l'émotion. Ce cadavre blanc qui flotte dans les eaux vertes, et sur lequel descend en tremblant l'auréole; ces rives sombres, ce haut du tableau faiblement éclairé par un soleil sanglant, ces chrétiens furtifs qui regardent avec horreur passer la justice des violateurs de conscience, toute cette scène est d'une simplicité et d'une grandeur à laquelle s'ajoute le charme d'un coloris sobre et ingénieux; l'anneau

mystérieux qui éclaire le front de la martyre et qui se reflète, en se multipliant, dans les eaux, est d'un effet pittoresque sans affectation. La pensée de ce tableau se prolonge et vous suit. Hélas! ce poëme pour lequel M. Delaroche cherchait un nom, c'est le poëme éternel de l'âme. Cette martyre, tous les siècles la voient passer dans leurs ondes; cette lumière, c'est la gloire des victimes, c'est la caresse secrète de la Liberté. *Ce bon* M. Dioclétien, on le retrouve à chaque pas dans l'histoire. Il a changé, lui, ses dieux; il est orthodoxe, fanatique; hier, il s'appelait l'Inquisition; je ne sais plus quel nom il a aujourd'hui, mais il écrivaille en France, il parlera demain à l'Académie; en Italie, il tue encore; partout il persécute, il torture; c'est l'Intolérance. Quelquefois, on rencontre dans les foules des visages étranges, des hommes en apparence comme tous les autres, seulement un peu plus tristes, un peu plus fatigués, un peu plus flétris que les autres; mais on s'arrête devant eux, on est ému, on se découvre; on éprouve je ne sais quel frisson intérieur; c'est qu'on a vu sur le front, dans les yeux, se glisser quelque chose de brillant et d'éternel qui tremblotait au souffle; c'est l'auréole. Saluez les martyrs de la pensée et laissez-les passer! Le flot qui les porte a une rive : tous ces cadavres aborderont un jour.

Le portrait de M. Thiers est un violent contraste; et pourtant nous n'imaginions pas qu'on pût faire de ce petit homme vif, spirituel, trivial, la représentation d'un homme d'État. Je n'ai jamais cru que M. Thiers ait été ministre en France. J'ai toujours pensé que c'était un faux bruit flatteur que ses amis faisaient courir. Mais son portrait peint par M. Delaroche m'a ébranlé. Par un habile arrangement, ce petit homme qui monte l'escalier de la tribune et qui n'y est pas encore, gagne à l'exhaussement des marches une sorte de piédestal par occasion, qui lui donne une taille sérieuse. Il y a dans sa figure, dont on a ôté les lunettes, de l'esprit et de la fermeté; ce n'est pas Mirabeau, ce n'est pas Danton, ce n'est pas un tribun ni un homme d'État; mais c'est un homme d'affaires

qui porte l'éclair de l'intelligence dans son œil, la réflexion et la verve sur les lèvres, et qui tient à la main un rapport sur le budget, dont il va expliquer, détailler, démonter et remonter toutes les pièces devant un auditoire surpris et charmé. Ce portrait en prose a une éloquence de vérité mathématique qui en fait une œuvre remarquable. Il fallait, sans l'idéaliser, faire de M. Thiers un premier ministre. C'est là ce qu'a cherché M. Delaroche, et c'est ce qu'il a merveilleusement atteint.

Les trois tableaux relatifs à la mort du Christ étaient une tentative nouvelle de M. Delaroche. Il avait voulu raconter la passion en l'absence du héros principal; il s'était demandé s'il n'y avait pas un puissant effet à chercher dans le crucifiement moral des apôtres et des saintes femmes. C'était là une idée philosophique et, j'oserais presque dire, humanitaire. On ne fait pas assez participer, en général, l'humanité au drame de la Passion. On concentre l'action dans les acteurs obligés et traditionnels. Mais il a dû se passer des scènes navrantes et terribles dans la famille désolée, quand le Christ fut parti. C'est ce vide immense que M. Delaroche a voulu peindre, et il s'est appliqué à cette scène avec sa conscience, sa concentration d'esprit ordinaire. Nous trouvons une lettre à ce sujet datée de 1853.

« Si vous saviez, écrivait-il, comme je travaille. Depuis hier je suis moins mécontent; j'ai enfin trouvé une Madeleine plus sortable. Cette scène de terreur, dont l'expression devait être si neuve, il se peut qu'elle soit au-dessus de mes forces. J'irai jusqu'au bout, mais je crains bien d'échouer. Si c'était un sujet dicté par les Évangiles, je craindrais moins; mais là tout est invention, et, quand je pense à ce qui a dû se passer dans cette chambre au moment où le bruit du cortége de Notre-Seigneur s'est fait entendre, la tête me tourne et je suis prêt à crever ma toile. »

J'aime cette anxiété, cette terreur d'un grand artiste devant

son sujet. M. Delaroche est-il sorti vainqueur de la lutte avec ses doutes? Nous le croyons. Au milieu du tableau, la mère, tombant à genoux dans une sorte d'extase, envoie tout son cœur au-devant de son fils, qui passe sous les fenêtres, et que l'on conduit au Calvaire. On aperçoit le bout des piques et des enseignes des soldats romains. *Madeleine*, qui n'a pas l'héroïsme de la Vierge, et dont l'amour a des défaillances terrestres, est écrasée de désespoir, évanouie, anéantie, au bas de la fenêtre; *saint Jean*, le disciple bien-aimé, veut s'élancer, courir embrasser son maître, son frère divin, le disputer peut-être aux bourreaux; *saint Pierre*, d'une main vigoureuse, l'arrête et le contient. C'est bien là le prudent apôtre qui a renié par trois fois, et qui redoute les folies de dévouement. Dans le fond, les disciples se pressent pour regarder par une sorte de meurtrière passer le cortége. Je crois que comme composition M. Delaroche n'a jamais rien conçu de plus habile, de mieux ordonné. La couleur est ferme, simple, sans fracas; quant à la tête de la Vierge, c'est toute une hymne.

Le second tableau est le retour du Golgotha.

A droite, la porte de la maison de la Vierge est ouverte, une lumière sort, qui se prolonge dans la rue, comme un reflet sanglant. Au milieu de la toile, un groupe admirable symbolyse et confond les trois douleurs diversement exprimées dans le premier sujet. La Vierge s'avance, enroulant d'un de ses bras le cou de Madeleine, et de l'autre s'appuyant sur saint Jean qui, enivré de désespoir, se retient au mur pour avancer. Jamais la désolation ne fut plus poignante. Saint Pierre suit à quelques pas, tenant la couronne d'épines; des femmes et des disciples font cortége. Ce tableau était presque terminé, mais M. Delaroche ne l'avait pas signé, ne le jugeant pas fini.

Le dernier tableau de cette série, celui qui a reçu le dernier coup de pinceau, le dernier regard du maître, représente la Vierge debout, dans une rigidité de statue, contemplant la

couronne d'épines. Le diadème glorieux est posé sur une table, une lampe répand sa lumière tout autour; saint Jean et Madeleine sont dans l'ombre, pleurant et se lamentant. Leur cœur se dégonfle, celui de la Vierge s'emplit. On sent que la flèche a pénétré profondément; et pourtant une sérénité étrange est épandue sur la figure de la mère de Dieu.

Ce poëme de la Vierge préoccupait profondément M. Delaroche. Voici ce qu'il écrivait dans les derniers mois de sa vie :

« J'ai repris l'ébauche de mon vendredi saint. Ainsi que j'en ai la triste habitude, j'ai fait des changements sans fin. Tout en pensant à la beauté des sujets de la passion, il m'est venu l'idée de faire la mort de la Vierge; encore une mort! Mais voici pourquoi : dans les deux sujets que je me hâte d'exécuter, la Vierge est l'héroïne; ne l'est-elle pas aussi dans le Christ mort? En représentant sa fin à elle, ce serait un ensemble, une espèce de poésie de la Vierge en quatre chants. La tradition veut qu'elle se soit retirée au mont Carmel après la dispersion des Apôtres, et qu'elle soit morte entourée d'hommes et de femmes qu'elle avait soumis à une règle. »

La mort a fait tomber la palette des mains vaillantes qui semblaient la tenir pour longtemps encore.

M. Delaroche n'avait pas tout dit; il entrait dans une voie nouvelle, ou plutôt il prolongeait sa route au delà du domaine terrestre, et cherchait, à force de méditations, à s'élever vers le monde invisible. Ce monde, qu'il rêvait par l'esprit et par le cœur, s'est ouvert, en réalité, beaucoup trop tôt pour lui. Dieu, qu'il essayait de deviner, s'est brusquement découvert. Ce peintre éminent laisse un vide, ce penseur laisse un regret profond et un exemple. Encore une fois, nous avons pris soin de laisser à l'écart les chicanes d'école; voulant rester dans la limite de nos sympathies personnelles, nous avons réservé les appréciations d'esthétique. Mais ce qui était tout à la fois selon nos convictions les plus fermes et selon notre devoir, c'était

de prouver que M. Delaroche comprit noblement sa mission, qu'il fut un artiste sérieux, un caractère enfin, cette merveille, si rare et si peu cherchée, dans cette société mêlée, dans cette cohue d'ambitions, où chacun veut être quelque chose, où nul ne s'efforce d'être quelqu'un.

1er avril 1857.

DU SUICIDE[1]

Le suicide n'est pas une maladie; c'est un préjugé. Mais il y a des préjugés épidémiques; et la mode de se tuer est souvent un de ceux-là. Le livre de M. E. Lisle constate la progression vraiment effrayante des décès volontaires, et rend la civilisation contemporaine responsable de cette augmentation. Paris est la région funeste où le vertige atteint plus facilement les fronts mal chargés d'idées. A mesure que l'on s'éloigne de ce brasier de la vie du monde, on s'éloigne de la mort. Les statistiques qui s'arrêtent à la fin de 1852 ont constaté qu'il était mort à Paris, dans cette seule année-là, six cent quatre-vingt-treize personnes par le suicide; et, de quelque point de la France que l'on parte, le suicide devient plus fréquent, à mesure qu'on se rapproche de Paris.

Que faut-il conclure de ce document? Rien contre le progrès en lui-même. Ces révoltes trop fréquentes, ces désertions de la vie, sont les fruits amers des réactions. Ces incertitudes naissent des entraves, des sophismes, des déclamations, des

[1] Du Suicide. *Statistique, Médecine, Histoire et Législation*, par E. Lisle. — 1 vol. Paris, J. Baillière. — Michel Lévy frères.

peurs de la routine. Quel que soit le motif apparent, on meurt plus souvent d'idées que de faim; et le désespoir même qui calfeutre les portes et les fenêtres autour d'un réchaud parce qu'il n'y a plus de pain à la maison, ce désespoir, lui aussi, est un acte de doute envers la société, et, dans une certaine mesure, un retour violent sur des illusions perdues. René a fait souche, et Werther a perfectionné son pistolet en revolver. Le tailleur qui s'asphyxie, le cordonnier qui se pend, le pâtissier qui se noie avec sa famille et sa femme enceinte, tous ces désespérés ont l'esprit atteint de la même plaie que les penseurs de profession.

A moins de blasphémer la Providence (et nous laissons le soin de cette contradiction aux journaux religieux), on ne peut s'en prendre simplement à la civilisation. Mais il faut accuser tout ce qui lie les ailes de l'esprit et de la foi, tout ce qui fait trébucher l'humanité en marche : les révolutionnaires de la veille, devenus les conservateurs endurcis du lendemain, les philosophes sans principes, les maîtres sans méthode, les missionnaires sans charité, les artistes sans idéal; tous ceux qui démentent leurs paroles, et dont les actes corrompent les clients que leurs formules prétendent moraliser.

Le railleur, l'ennemi commun qui détend tous les courages, c'est la fausse science, c'est le juste-milieu philosophique, politique, moral. C'est cette déplorable manie des compromis; c'est cette prudence éclectique qui met des abat-jour à toutes les lumières, qui fait qu'on passe la dernière moitié de sa vie à se repentir de la première; le doute, enfin, qui résulte des demi-croyances, des demi-conquêtes, des demi-passions et des demi-vertus, voilà le grand meurtrier du dix-neuvième siècle!

Quel remède doit-on opposer à ce mal universel? Faut-il reculer vers les sécurités de l'ignorance, ou se rejeter dans cette immolation de l'esprit qui maintient le corps, par haine de l'idée? Non, certes; le salut est au delà des philosophies timides et des piétés étroites. M. Cousin est aussi fatal que M. Veuillot. Mais, en attendant qu'on trouve le remède effi-

cace, aimons, affirmons la vie; faisons-la aimer et attester, toujours, quand même, pour ses amertumes aussi bien que pour ses joies; mettons le point d'honneur, non plus dans la désertion, mais dans la lutte; vivons pour souffrir, pour aimer et pour haïr. C'est la haine qui nous fait peur. Nous nous affolons d'idées chétives; et, quand elles nous trahissent, par respect pour nos erreurs, nous aimons mieux mourir que de les souffleter. La colère est pourtant une force et une vertu. Quand on n'a plus rien à aimer en ce monde, il reste encore tant de vilaines choses à détester, à démasquer, que la vie bicentenaire, si gratuitement promise par M. Flourens, n'y suffirait point. On trouve une sorte de revanche divine et d'espérance surnaturelle au fond de cette haine, pourvu qu'elle ne se démente pas et qu'elle n'hésite jamais.

En effet, ce n'est pas la haine du monde qui détermine le suicide. Le misanthrope a un but; l'estime de lui-même le garantit des vertiges que peut donner le mépris des autres. Le problème, indépendamment des règles morales, est donc de ne s'avouer jamais lassé, de marcher toujours, et, quand la route est obscure, de piétiner, plutôt que de s'asseoir au bord du fossé.

Les figures de rhétorique sont fades; elles ne mènent à rien, qu'à l'Académie. Je suis pourtant obligé d'en emprunter une, en parlant de ce suicide moral dont la statistique n'est pas faite, suicide plus dangereux, plus fréquent que l'autre, et qui menace quelque chose de plus précieux que la vie, c'est-à-dire le but même de la vie, la dignité humaine, la conscience, la liberté morale. Que de cadavres parmi tous les contemporains qui vivent le mieux! Cadavres de foi, de probité politique, de tout ce qui était grand et généreux. Ce suicide guérit quelquefois de l'autre; mais souvent aussi il le précède. Tous les deux ont la même origine, et tous les deux doivent être combattus par les mêmes moyens.

Il semble qu'au point de vue de la morale le suicide soit absolument et résolûment condamné. Il n'en est pas ainsi; et,

quand je disais que la mort volontaire était un préjugé, je songeais que le monde pardonne le plus souvent qu'il peut à ce grand crime. Il trouve toujours une excuse dans la folie ou dans l'héroïsme. Qu'un négociant, après avoir spéculé, et peut-être mal agi, se brûle la cervelle pour ne pas assister à sa ruine, on imprime partout, on dit, on croit qu'il a préféré la mort au déshonneur; comme si le banqueroutier qui fait, par-dessus tout et en dernier lieu, la banqueroute de sa vie, était libéré par ce seul fait, et comme si le déshonneur ne survivait pas au meurtre! Un duc et pair commet un crime effroyable; l'opinion s'exalte et s'indigne. Tout à coup on apprend que l'assassin, au lieu d'attendre l'expiation, s'est tué lui-même. A cette nouvelle, la conscience publique se sent allégée: il a bien fait, dit-on, et, au lieu de voir une aggravation dans ce nouvel attentat, on y trouve une sorte de réparation. Cette inconséquence de l'opinion tient à une méfiance instinctive des moyens de répression. On dirait que la société n'est pas sûre de bien punir, ou qu'elle ne se sent pas toujours assez pure pour frapper. Elle se trouve débarrassée, quand on lui échappe. Au lieu d'appeler lâche celui qui ne veut pas comparaître à sa barre, elle lui sait gré de sa terreur, et elle traite avec mépris celui qui la respecte.

Il est juste de dire toutefois qu'une sorte de courage extérieur dans l'acte violent qui fait repousser la vie excuse cette indulgence publique. L'homme complétement dépravé ne se tue pas. C'est un faux point d'honneur, mais c'est un point d'honneur, après tout, qui fait jaillir tant de cervelles! Sur la statistique des suicides, on ne trouve que très-peu de prostituées et de forçats. Il faut encore un peu de pudeur pour avoir honte de la vie mal employée. On entendit un jour le cardinal Dubois se dire à lui-même: « Tue-toi donc, lâche! tu n'oserais! » Et il n'osa pas; il se méprisait trop pour cela. Mais c'est précisément cette sorte de courage et ce reste de vertu déterminant le suicide qui en font un danger très-sérieux et une violation attrayante des lois divines.

Un athée seul est logique en se tuant. Comme il fait de l'homme la fin de l'humanité, quand le monde le froisse ou le blesse, il quitte la partie, et il ne croit pas commettre un déicide par le suicide. Mais, comme le dit fort bien l'auteur du *Devoir :* « Si Dieu existe, nous ne pouvons aller à lui que quand il nous appelle. Ce n'est pas à nous à choisir ou à rejeter nos devoirs. » J'ajoute qu'on peut toujours faire le bien, au moins par pensée. Quand la possibilité d'agir est refusée, on peut encore rêver à bien faire. Cette concentration de l'esprit sur une tâche utile a sa puissance et sa fécondité. Les gens qui sortent de la vie n'ont jamais, au fond, de raison plus déterminante que ce bon Vatel, qui se perça le cœur parce que la marée avait manqué; il se trouve presque toujours qu'un peu de patience réparait tout, et la marée arrive quand on n'est plus là pour la recevoir.

Marc-Aurèle dit qu'il n'y a pas plus de mal à sortir de la vie qu'à sortir d'une chambre, lorsqu'il y fume. Les philosophes et les rhéteurs qui ont essayé depuis de justifier le meurtre volontaire de soi-même n'ont pas donné de meilleures raisons que celle-là. « Pourquoi serait-il permis, dit J. J. Rousseau, de se faire couper la jambe, s'il ne l'était pas de s'ôter la vie? La volonté de Dieu ne nous a-t-elle pas également donné l'une et l'autre? » Est-ce là un argument? et ne coupe-t-on pas la jambe précisément pour conserver la vie? Les preuves de Montesquieu ne valent pas davantage : « Quand je suis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines et me priver d'un remède qui est en mes mains? »

S'il suffisait d'avoir le remède d'un ennui dans la main pour que la guérison fût permise, on aurait le droit de tuer un ennemi, ou même seulement un violent fâcheux qui rend la vie amère. Dans l'*Esprit des lois*, Montesquieu, reprenant la question, dit: « Il est clair que les lois civiles de quelques pays peuvent avoir eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même. » La réponse n'est pas plus concluante que ne l'était l'objection.

Nous croyons que le meurtre, quel qu'il soit, est absolument condamné par la nature, précisément même à cause du principe de la mort ou de la transformation que la mort symbolise. Puisqu'on meurt, il ne faut pas tuer. Or la morale est absolue. Elle n'admet pas de correctifs, d'exceptions. Quand on cherche à s'y soustraire sur un point, on brise la barrière sur un autre. L'homicide est condamné, et pourtant le meurtre est un argument social. Tant que la guerre, la peine de mort et le duel seront considérés comme des préjugés nécessaires, le suicide aura, sinon son excuse, du moins son prétexte. Tant qu'on tranchera les difficultés par l'épée, l'homme en guerre contre ses passions et son ennui pourra se combattre et se vaincre par l'épée. Tant que l'échafaud subsistera, un criminel aura le droit apparent de se juger en conscience, de se condamner à mort et de s'exécuter. Tant que deux individus poseront la mort comme rançon d'un soufflet, un être avili par lui-même se croira le droit de se provoquer lui-même et de se tuer.

Les Japonais sont logiques. Ils accommodent le suicide avec le duel, et, quand l'un d'eux a une querelle, il fait ses adieux à sa famille, se pare de ses plus beaux habits, s'étend sur sa natte et s'ouvre le ventre avec son poignard. Son ennemi n'est pas plutôt informé, qu'il s'immole à son tour. A la bonne heure! la vengeance est complète et désintéressée. Si l'offensé n'a pas la joie de survivre à l'offenseur, s'il s'ensevelit dans son triomphe, il est certain du moins que son adversaire ne rira pas de lui. Si ce duel avait des imitateurs en Europe (et nous voudrions contribuer à le propager), il aurait bientôt raison de cette manie gothique du champ clos.

Quand je fais de la guerre, de la peine de mort et du duel des préjugés analogues au suicide, je ne me livre pas à des rêves chimériques de paix universelle. Je sais tout ce qu'on peut dire. La guerre est souvent toute la morale d'une nation; la peine de mort est peut-être une nécessité dans nos sociétés imparfaites, où l'idée du bien n'est pas encore séparée de l'i-

dée de force; le duel lui-même, si absurde qu'il paraisse, est souvent un dilemme, inflexible comme toutes les tyrannies de la sottise, et qui contraint la raison la plus droite. Je sais tout cela; et, cependant, je suis convaincu que le meurtre de soi-même s'autorise bien souvent de ces infractions pour cause de salut public à l'inviolabilité de la vie humaine.

Le suicide est une solution brutale, empruntée à la caserne. Je n'en veux pour preuve que la grande quantité de militaires qui se sont affranchis de la corvée de l'existence. Dans un tableau qui comprend toutes les professions, toutes les catégories sociales, et qui embrasse les années écoulées de 1836 à 1852, M. E. Lisle constate, sur un chiffre de 52,126 suicides, un total de 2,830 militaires suicidés. C'est, toute proportion gardée, un chiffre relativement énorme.

M. Schœn, dans la *Statistique générale et raisonnée de la civilisation européenne*, parle de sociétés de suicide, dont les statuts obligeaient les membres à se donner la mort, en France et en Prusse, pendant les guerres de la République et du Consulat. Le dernier membre de cette tontine se serait tué en 1810. Cette association établissait le suicide en permanence à côté des champs de bataille permanents.

En 1802, les conscrits ne se sentaient pas tous pour la gloire le même appétit que le premier consul. Un très-grand nombre, en arrivant à l'armée, se servaient de leurs armes contre eux-mêmes. Un ordre du jour de Bonaparte fit honte à ces déserteurs qui faisaient tort de leur mort au génie de la guerre. Voici ce document assez remarquable : « Le premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre du jour de la garde : — Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur ou la mélancolie des passions ; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixé sous la mitraille d'une batterie ; s'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner les champs de bataille avant d'avoir vaincu. »

Cet ordre du jour doit être celui de l'humanité. Ce que le

premier consul faisait placarder dans les camps, c'est la voix qui doit retentir à toute oreille, c'est le perpétuel *sursum corda* des conscrits découragés du dix-neuvième siècle. La consigne est dure, la veille est lente, la tâche est pleine de découragements et d'ennuis ; mais il ne faut pas abandonner la bataille avant d'avoir vaincu. Où est l'ennemi ? Nous le dirons avant de finir. Épuisons la question de principe.

Contraire à la loi naturelle, à la morale, le suicide n'a-t-il pas parfois son excuse, je dirai plus, sa légitimité dans ses résultats glorieux ? En d'autres termes, courir au-devant de la mort pour attester sa foi, pour venger et sauver son pays, est-ce aller au suicide ? Les martyrs sont-ils des suicidés ? Caton fut-il un lâche ? Et les immortels matelots du *Vengeur* sombrant aux cris de : Vive la République ! abandonnèrent-ils trop tôt la bataille ? Ces objections paraissent embarrassantes, mais elles ne le sont pas, et nous les aborderons avec franchise, sans offenser les superbes désespérés qui sont morts pour autre chose que pour leur insuffisance et leur ennui.

L'abbé de Saint-Cyran, dans son livre : *Question royale et sa décision*, dit à propos du suicide : « Le commandement de Dieu qui défend de tuer défend implicitement de se tuer. Mais n'est-il pas des cas où l'on peut tuer son prochain ? Il en pourra arriver d'autres qui permettront de pouvoir se tuer soi-même, sans enfreindre le même commandement. On devra même le faire..... Je dis, ajoute l'abbé de Saint-Cyran, que l'homme y sera obligé, pour le bien du prince et de la chose publique, pour divertir par sa mort les maux qu'il prévoit assurément devoir fondre sur elle, s'il continuait de vivre. »

D'autre part, Plutarque, Sénèque, Montaigne, se font les apologistes de ces morts dévouées. Madame de Staël, qui s'élève éloquemment contre le meurtre de soi-même (*Réflexions sur le suicide*), dit pourtant : « Caton passa la nuit qui précéda sa mort à lire le *Phédon* de Socrate, et le *Phédon* condamne formellement le suicide ; mais ce grand citoyen savait qu'il s'immolait, non à lui-même, mais à la cause de

la liberté, et, selon les circonstances, cette cause peut exiger d'attendre la mort comme Socrate, ou de se la donner, comme Caton. »

Nous préférons la mort de Socrate à celle de Caton, et cette comparaison nous permet de préciser la différence que tout philosophe doit établir entre la mort permise et la mort criminelle. La défense de se tuer est absolue, inéluctable ; mais l'amour de la vie ne doit pas être la terreur de la mort, et, quand la mort vient à nous, il faut l'accepter le front haut, le cœur ferme, si l'honneur et la patrie l'exigent. — Qui vive? — A moi ! ce sont les ennemis ! — Et le soldat meurt volontairement, frappé, mais non suicidé. Il y a donc des cas où le renoncement à la vie n'est pas un abandon volontaire, mais l'accomplissement d'une consigne. On n'est plus responsable que du regret ou du courage que l'on a mis à obéir. Les soldats du *Vengeur*, en disparaissant dans les flots, n'étaient ni fous ni désespérés. Ils sauvaient le drapeau, ils exécutaient une sorte de décision de conseil de guerre instinctif et enthousiaste. La patrie leur avait donné un blanc-seing pour mourir, et ils mouraient, amnistiés d'avance. Ce n'est pas là, à proprement parler, un suicide, c'est un sacrifice de soi-même.

L'exemple de Caton est différent. Selon les idées antiques, Caton fit bien de se tuer ; selon les idées modernes, il eut tort. Avis aux Catons contemporains, s'il s'en trouve, et surtout s'il s'en trouve que leur conscience pousse au suicide. Un grand homme n'est jamais vaincu. Ses idées peuvent être étouffées, violentées ; mais son sentiment intérieur est incompressible, et il triomphe de ses vainqueurs, tant qu'il garde sa foi, sa volonté, ses rancunes. Il y a dans l'attitude silencieuse, et, selon l'expression d'un ancien, jusque dans la façon de porter son manteau sur le bras, une opposition permanente qui suffit. La volonté qui sait attendre a une puissance d'envoûtement qui tient à l'immortalité de la pensée. Caton n'avait pas, et peut-être bien ne pouvait pas avoir le sentiment du devoir collectif et de l'exemple ; il croyait plus au fait qu'à

l'idée, puisqu'il refusait à son idée l'espoir d'une revanche. Sans doute, il est difficile de le condamner, quand on se suppose son contemporain ; mais on devrait aujourd'hui le repousser comme modèle.

J'aime mieux l'exemple de Thomas Morus.

« Pendant une année entière, dit madame de Staël, enfermé dans la tour de Londres, il refusa toutes les offres qu'un roi tout-puissant lui faisait faire pour rentrer à son service, en étouffant le scrupule de conscience qui le tenait éloigné. Thomas Morus sut mourir, pendant une année, et mourir en aimant la vie, ce qui redouble encore la grandeur du sacrifice. Il mourut, parce qu'il le voulait, immolant à sa conscience le bonheur avec la vie (sa fille qu'il idolâtrait), sacrifiant toutes les jouissances à ce sentiment du devoir, la plus grande merveille de la nature morale, celle qui féconde le cœur, comme dans l'ordre physique le soleil éclaire le monde. »

Voilà le héros! L'ambitieux défait peut se tuer. L'homme dévoué à des idées éternelles se résigne, et, s'il ne redoute pas la mort, s'il sourit au martyre, il ne fait rien pour l'appeler.

A propos de Lucrèce et d'autres femmes qui se sont tuées pour échapper à l'opprobre, le théologien Buonafède (en 1740) dit : « Selon nous, il vaut mieux souffrir un outrage que de recourir, pour l'éviter, à une action telle que le suicide. » L'honneur ne tient pas à l'injure qu'on reçoit, mais à l'injure qu'on mérite. Préférer le déshonneur à la mort, c'est une lâcheté ; mais s'estimer assez pour vivre après l'outrage, c'est là la vertu.

L'Église défend le suicide. Elle refuse ses prières aux esprits lassés qui ne vont pas lui demander des conseils. Mais n'a-t-elle pas dans ses légendes tout un cortége de pâles extatiques qui se sont tués? Quelquefois le zèle pour la foi n'a-t-il pas été au-devant des bourreaux? bien souvent le martyre n'a-t-il pas été le suicide? Saint Ambroise dit, à propos d'une sainte qui ne partageait pas l'opinion du père Buonafède et

qui s'était tuée comme Lucrèce, mais plus tôt qu'elle : « Dieu ne peut s'offenser de notre mort lorsque nous la prenons comme un remède. » Nous trouvons dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Suicide*, le détail d'un ouvrage anglais (1700) écrit par le docteur Donne, théologien et doyen de l'église de Saint-Paul, qui tend à prouver que le suicide n'est pas toujours un péché. Il cite les chrétiens impatients de mourir qui irritaient les bêtes pour en avoir plus promptement fini avec la vie. Saint Ignace, évêque d'Antioche, dans sa lettre aux fidèles de Rome, les prie de ne point solliciter sa grâce.

Bodin rapporte, d'après Tertullien, que dans une persécution qui s'éleva contre les chrétiens d'Afrique, l'ardeur pour le martyre fut si grande, que le proconsul, lassé lui-même de supplices, fit demander par le crieur public *s'il y avait encore des chrétiens qui demandassent à mourir*. Et, comme on entendit une voix générale qui répondait qu'oui, le proconsul leur dit de s'aller pendre et noyer eux-mêmes, pour en épargner la peine aux juges. Ce qu'ils firent. Nous ne parlons pas des macérations exagérées par lesquelles les solitaires essayaient de tuer en eux la chair, et avec elle l'homme entier. Une constitution apostolique, citée par le docteur Donne, dit formellement qu'un homme doit mourir de faim plutôt que d'accepter la nourriture des mains d'un excommunié. Saint Jérôme nous apprend que saint Marc l'évangéliste se coupa le pouce pour n'être pas fait prêtre.

Ces suicides, ces mutilations, sont des excès. Quelle que soit la sainteté du but, il n'est pas permis de commettre un crime pour y atteindre, et le suicide volontaire en est un. Mourir pour attester sa foi, c'est là l'auréole ; mais attester sa foi pour mourir plus promptement, mais se désigner aux coups, par une sorte de forfanterie, c'est l'hérésie de l'orgueil, et l'Église en eut conscience elle-même, en distinguant, au concile de Nicée et au premier concile de Carthage, les faux martyrs des vrais, et en défendant de s'exposer volontairement à la mort; ce qui n'empêcha pas de canoniser les suicidés antérieurs.

Il semble que le Christ ait précisé lui-même le point en discussion. Il attendit la mort avec mansuétude; mais il ne dissimula pas son heure de faiblesse; mais il souhaita pendant un instant que ce calice s'éloignât de lui, et, sur la croix même, il eut un cri d'adieu humain à la vie: Cette vérité d'émotion ajoute à la grandeur éternelle de ce sacrifice. Mettre à tout propos son existence en avant comme un enjeu, comme un défi, c'est blasphémer les droits sociaux et les devoirs individuels. Il est héroïque de ne pas tenir à la vie : mais il est héroïque aussi de ne pas tenir à la mort. Il faut accepter l'une et l'autre comme des conditions de perfectionnement, et ne faire aucune bassesse pour les fuir ni pour les conserver.

Un homme d'esprit, que l'on félicitait de son courage à supporter de grands revers de fortune, répondit : « Je me suis bien consolé de n'avoir plus vingt ans ! » Cette douce ironie est la moquerie de la sagesse, qui ne comprend pas qu'on tienne trop à des avantages qui tiennent si peu à nous. « Tous nos jours vont à la mort, dit Montaigne; le dernier seul y arrive. » A quoi bon hâter un terme si fatal? Mais il semble, au contraire, que la mort soit une sorte d'épouvantail qui pousse au suicide. M. Brière de Boismont prétend avec M. Étoc Demazy, contrairement d'ailleurs à l'opinion d'Esquirol, que le suicide est plus fréquent dans la vieillesse qu'aux autres périodes de la vie, et un Mémoire d'un ministre de l'intérieur russe confirme ce fait par un singulier exemple : « Le paysan *Netfried Astapon*, dans le cercle de Mohilow, s'est pendu, dit-il, dans son écurie, à l'âge de cent vingt ans. » En voilà un qui manquait de patience bien mal à propos !

La patience! c'est le grand remède. Mais la patience est-elle possible dans une société vieillie, où le succès est un mérite, où le malheur est une honte? La patience semble incompatible avec une époque fiévreuse comme la nôtre. On a supprimé la notion du temps en supprimant l'espace; et, comme on va vite, on veut vivre vite, triompher vite, jouir vite. Pourtant, hâtons-nous de le dire, il y a toujours quelque chose à atten-

dre d'une génération qui sait encore s'irriter des obstacles. Le dépit vaut moins que la persévérance ; mais il vaut mieux que l'indifférence. Paris est la capitale du suicide; mais c'est aussi la capitale du monde. On se tue plus souvent qu'autrefois, c'est un mal sans doute; mais c'est le symptôme d'une inquiétude qui peut précéder un réveil; et, quand je pense que le suicide est presque inconnu en Turquie, je suis tenté de m'agenouiller devant cette Ophélie mystérieuse du dix-neuvième siècle, qui n'attend pas le triomphe d'Hamlet pour mourir.

M. E. Lisle fait à la raison humaine l'honneur mérité d'attribuer ces impatiences et ces révoltes à des vices d'éducation, à des préjugés sociaux. Il combat avec vivacité et à grand renfort de preuves l'opinion des aliénistes. C'est la première fois que cette thèse, précédemment abordée, reçoit un pareil développement. Esquirol voyait toujours un signe de folie dans le suicide. Cette doctrine, sous prétexte de respect pour la dignité humaine, ne tendait à rien moins qu'à amnistier l'homicide en général, puisque tout meurtre causé par l'égarement des passions n'eût plus été justiciable que de la maison de santé. M. Falret partage l'avis d'Esquirol. Il n'admet plus qu'on argumente à ce sujet. Pour lui, Caton et Brutus sont des fous incontestables.

M. Bourdin, dans une brochure publiée l'année dernière, est encore plus tranchant. Caton n'est pas seulement fou, il est fou furieux. Tous ceux qui, par la violence de leurs actes, dépassent le niveau de la moralité, ou seulement de la régularité humaine, méritent les *Petites-Maisons*. M. Bourdin ne voit que des fous dans les *Conventionnels*, dans ces hommes, dit-il, *qui se sont suicidés dans leur honneur;* et il promet une statistique des hommes *qu'on appelait il y a quelques années des héros, dans laquelle il prouvera que ces héros présentent en fous une moyenne qui dépasse de beaucoup celle de la population générale de la France.* C'est pousser loin la monomanie de la monomanie. Je sais bien que la dernière partie de ce paradoxe a de quoi tenter. Il y a bon nombre de

héros dont le culte embarrasserait moins, si l'on démontrait qu'ils ont été fous. Mais n'est-il pas dangereux d'expliquer tout ce qui paraît inexplicable par cette banale accusation de folie? Assimiler l'héroïsme au désespoir, peser tout au poids du sens commun, c'est diminuer le domaine de l'enthousiasme, c'est aussi pervertir la science et la morale. Que devient l'histoire, quand on lui refuse le droit d'appliquer une règle sévère à des actions qui, par leur éclat même, sont soustraites à tout contrôle, sous le prétexte de déraison ?

M. Bourdin, dans le mémoire cité plus haut, affirme qu'il est bien rare de ne pas trouver dans les écrits des suicidés des signes évidents de trouble mental, et il donne comme preuve la lettre suivante, attachée aux vêtements d'un malheureux que les mariniers ont trouvé dans la Seine, près du pont de Saint-Cloud, le 11 décembre 1847 :

« La faim et le manque de logement me forcent au suicide. Je demeurais rue Guérin-Boisseau, 32, depuis quatre ans et demi, avec ma femme et ma petite fille, qui a près de neuf ans. Me trouvant en retard de pouvoir payer mon garni, on m'a refusé ma clef.

« *Signé :* PHILIPPE TOUSSAINT. »

Comment cette lettre, si simple, si touchante, dirons-nous avec M. E. Lisle, trahirait-elle l'exaltation d'un monomane? Ce malheureux était un pauvre écrivain public, cité comme un modèle d'honnêteté. Il a désespéré de la vie ; il a pensé que sa veuve et sa petite fille trouveraient plutôt grâce après sa mort ; qu'on voudrait enfin croire à une misère si bien attestée. Il s'est tué, par une sorte de sophisme dévoué. On n'a pas besoin d'être fou pour agir ainsi ; le calcul était spécieux ; peut-être même s'est-il trouvé juste. Mais parler de folie en présence d'un pareil cadavre, c'est calomnier la faim.

Une pensée, que j'hésitais à rendre publique, n'a cessé de me poursuivre pendant la lecture du livre de M. E. Lisle, et

une main d'ombre passe sur mon papier, pour effacer le mot, toutes les fois que j'écris folie; c'est la pensée d'un fou charmant, c'est la main d'un suicidé qui, précisément, aiderait à réfuter la théorie démoralisante, exagérée encore par M. Bourdin. Gérard de Nerval, dans les rêves pénibles de son imagination, manifestait pour le suicide un dégoût réel, profond. Lui-même, dans ce récit étrange et merveilleux qu'il a tracé de sa maladie, constate sa passion puissante pour la vie. Il confondait si souvent et si bien ce monde-ci avec l'autre, que la pensée curieuse de franchir brusquement la frontière ne pouvait lui venir, dans cet état de vision. Je pense que, si, dans cette froide nuit d'hiver, il a accroché la guenille de son corps au gibet hideux de la rue de la Lanterne, c'est qu'il a eu tout à coup un réveil douloureux de sa conscience, une insomnie dans le sommeil de sa raison; c'est qu'après avoir erré toute la nuit dans Paris, lui le poëte délicat, l'écrivain élégant, le rêveur extatique, il s'est trouvé grelottant et sans un sou, à la porte d'un bouge inhospitalier; c'est que l'égout qui s'ouvrait dans la rue de la Lanterne lui a parlé avec ironie; c'est que, jugeant avec amertume sa vie de misère, son insuffisance pratique, il a été pris d'un accès de honte. Les conseils de sa folie douce l'enlevaient trop à la terre pour qu'il sentît le besoin de la quitter. Une lueur de calme, un intervalle de réflexion l'épouvanta et le tua. Quel malheur que Dieu ne lui ait pas fait grâce de ce fugitif accès de raison!

M. Brière de Boismont, avant M. E. Lisle, avait réfuté en passant cet argument de la folie qui reçoit dans ce volume des démentis multipliés et définitifs. Lui non plus ne voulait pas qu'on traitât de fous ni Werther ni René.

« Vouloir faire d'une maladie morale, disait-il, un appendice de la folie, c'est combler une des mines les plus riches en observations. »

Ainsi donc le reproche ou l'excuse de folie est un blasphème; c'est un outrage à l'illusion généreuse et funeste des âmes lasses d'elles-mêmes. C'est à d'autres causes qu'il faut

demander le secret de ce nombre toujours croissant de suicides. Mais d'abord le fait de l'augmentation des morts volontaires est-il certain ? Un coup d'œil jeté sur les tables dressées par M. E. Lisle suffit pour empêcher d'en douter.

En 1836, on relevait en France un total de 2,340 suicides dans l'année, dont 1,775 hommes et 565 femmes. En 1852, on trouve un total de 3,674, dont 2,780 hommes et 894 femmes. C'est une différence, pour dix-sept années, de 1,334, ce qui donne un accroissement annuel de 78 environ. Nous ne doutons pas que, depuis 1852, ce nombre n'ait continué à progresser, parce que nous ne croyons pas que, depuis cette époque, les causes observées jusque-là aient brusquement cessé; et, en effet, M. E. Lisle établit par des chiffres les présomptions de cette crainte. C'est surtout à Paris, avons-nous dit, et à mesure qu'on se rapproche de Paris, que le suicide devient fréquent. On dirait que la civilisation, en perfectionnant pour ainsi dire la sensibilité morale, ait à répondre seule de cette tendance. Admettons ce fait, mais n'en concluons rien contre le progrès. Pour ceux qui trouvent que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes, ces détonations de pistolets, ces asphyxies, ces immersions, doivent être un embarras réel; pour nous qui avons une insatiabilité du bien qui ne s'accommode jamais du présent, nous voyons dans ces désertions, dans ces révoles, une raison de plus d'aspirer au progrès, un défi de plus jeté par la faiblesse humaine, un obstacle de plus à franchir, une nécessité de plus d'éclairer tous les cœurs pour désarmer toutes les mains.

M. Ferrus, que M. Lisle cite souvent, a remarqué que « c'est précisément dans les époques où la civilisation est le plus avancée, où les mœurs sont le plus douces et les vertus publiques le plus répandues que les suicides apparaissent le plus fréquemment, et que, lorsqu'on interroge l'histoire générale des peuples, on voit que dans les contrées où le brigandage, le vol, le meurtre et la corruption étaient en quelque sorte habituels, le suicide était presque absolument ignoré. »

La statistique à laquelle M. E. Lisle emprunte ses arguments témoigne donc d'une façon flatteuse de la perfection de nos mœurs; et ce serait vraiment un motif pour permettre ces quelques pauvres suicides, en faveur du certificat de douceur et de vertu qu'on en tirerait. Mais on oublie l'hypocrisie, qui explique tout et complique tout. Les formes modernes sont polies; mais il y a encore un contingent de barbarie qui maintient des anachronismes et crée des antithèses.

Les réactions impitoyables qui suivent toujours les mouvements, les appétits de la spéculation, entremêlent à nos relations aimables assez de brigandage de bon ton pour qu'on puisse expliquer ces désespoirs fréquents sans blasphémer le progrès. C'est cette contradiction douloureuse qu'il faut faire disparaître; mais combien de temps encore la statistique ramassera-t-elle des cadavres pour en faire un holocauste à la civilisation triomphante? Combien de temps encore traitera-t-on d'utopie ce rêve normal du respect de la vie? L'utopie! C'est le leurre de toutes les routines, le prétexte de toutes les revanches du passé. Tout homme qui se tue passe pour un utopiste méconnu; comme si le cœur n'était pas une utopie perpétuelle!

M. Saint-Marc Girardin, dans son *Cours de littérature dramatique*, a fait un singulier aveu qui serait d'une naïveté primitive, si les écrivains des *Débats* pouvaient passer pour naïfs. « Le suicide, dit-il, n'est pas la maladie des simples de cœur et d'esprit; c'est la maladie des raffinés, des philosophes; et, si de nos jours les artisans sont, hélas! atteints eux-mêmes de la maladie du suicide, cela tient à ce que leur intelligence est sans cesse agacée et aigrie par la science et par la civilisation modernes. »

N'est-il pas piquant d'entendre un des éducateurs de la génération, un des maîtres du haut enseignement, proclamer que la science *aigrit et agace!* Se débite-t-il quelque part une autre science que la science universitaire? M. Saint-Marc Girardin a-t-il mis en circulation une épigramme à l'adresse

d'un débit rival et pour la plus grande exaltation de son propre fond? Non. C'est de toute la science moderne, à laquelle il a droit de coopérer, que M. le professeur parle avec ce dédain. Étonnez-vous donc ensuite de l'incrédulité des auditeurs, quand ceux qu'ils vont entendre se jugent ainsi! Toute magistrale qu'elle soit, l'assertion de M. Saint-Marc Girardin est exacte. Oui, la science est mauvaise; oui, ceux qui devraient instruire et purifier, en doutant d'eux-mêmes, pervertissent et corrompent. Mais faut-il supprimer la science? Faut-il forcer la civilisation malhabile à rétrograder ou à se pétrifier? Non; mais il faut redoubler de science et de civilisation (ce qui ne veut pas dire qu'il faille redoubler de professeurs et de cours en Sorbonne); il faut encourager l'étude et l'exaspérer en quelque sorte, jusqu'à ce qu'elle rompe toute entrave; il ne faut laisser aux hommes de bonne volonté aucune excuse d'ignorance pour refuser leur tâche et pour déserter. Tout le problème est là. Cette époque-ci veut-elle et peut-elle le résoudre? *That is the question!*

M. E. Lisle n'ose faire le procès de l'Université; mais il trace de l'éducation des colléges, de cette vie d'études monotones, de compression illogique, de vanité désordonnée, d'agglomération corruptrice, un tableau qui contraste avec l'indulgence de ses conclusions. Il est hors de doute que le grec et le latin ne suffisent pas à lester un esprit que le monde met ensuite en présence de problèmes complexes, de situations équivoques, de sentiers difficiles. On ne développe que l'érudition dans les colléges, mais la conscience s'arrange comme elle peut, comme elle veut, et, pourvu qu'on soit bachelier, le reste, c'est-à-dire la croyance, la foi, l'arme de la volonté, importe peu. Le concours général a bien des suicides à se reprocher. Que d'écoliers grands hommes se sont tués, parce que le monde ne ratifiait pas tout de suite les bulletins des maîtres!

Et qu'on ne nous accuse pas d'exagération! L'implacable statistique est là qui éclaire, qui fait tomber un jour froid sur des cadavres d'enfants. Le nombre des suicides est *sept* fois

plus considérable aujourd'hui qu'il y a *trente* ans chez les enfants âgés de moins de *seize* ans, et *douze* fois plus chez les jeunes gens de *seize* à *vingt* ans. D'où vient cette peur de la vie, à un âge où la vie ne devrait avoir que des promesses? Ce n'est pas encore l'expérience qui décourage. Mais c'est la désertion avant le combat, de la part des enrôlés qui n'ont pas de drapeau, pas de foi au cœur, pas de *Marseillaise* aux lèvres. Esquirol cite le suicide d'un jeune homme qui laisse, avant de se tuer, un écrit dans lequel il accuse ses parents de l'éducation qu'ils lui ont donnée. M. Falret raconte qu'un enfant de douze ans se pendit de dépit de n'avoir été que le douzième à une composition où il espérait une meilleure place. Un autre, selon M. Lisle, se pendit à treize ans pour quelques heures de cachot injustement infligées.

Pauvres enfants, ceux qui meurent! Pauvres hommes, ceux qui survivent! Comment remédier à cet empoisonnement des sources mêmes de la vie? M. E. Lisle, trop timide, conseille les exercices du corps, la gymnastique! C'est une autre gymnastique qu'il faut aux esprits; ce sont d'autres exemples, d'autres maîtres, d'autres leçons. Tant qu'on fera des sceptiques dans les colléges, la société ne recevra que des railleurs et des découragés.

L'ouvrage de M. Lisle, très-intéressant, très-exact sous le rapport des faits observés, nous paraît manquer d'audace quand il s'agit de démêler la loi de cette progression effrayante des suicides, et d'interroger l'avenir à ce sujet. Ainsi l'auteur croit tout simplement que les lois sévères établies contre le suicide arrêtèrent longtemps la maladie qui nous dévore; et c'est à l'abrogation de ces lois en 1789 qu'il attribue l'augmentation effrayante des morts volontaires. C'est là une défaillance de l'esprit philosophique qui avait servi l'observateur dans la première partie de sa tâche. Si l'on se tuait moins pendant le dix-huitième siècle que pendant le dix-neuvième, c'est qu'on avait devant soi l'espérance, la Révolution, et qu'on a maintenant derrière soi des défaites et des Restaura-

tions. C'est que Voltaire encourageait et que Chateaubriand a découragé. C'est que la conscience, connaissant bien ses ennemis, se ruait contre eux, et n'était pas troublée par ces transactions, par ces concordats qui laissent subsister les haines en supprimant les luttes.

De 1794 à 1804, pendant la période la plus agitée du siècle, il y eut cent sept suicides par an dans Paris. A la fin de 1852, on en comptait, pour cette année-là, six cent quatre-vingt-treize. Et pourtant, à part 1830 et 1848, l'ordre a régné, les mœurs se sont adoucies; il y a moins de guerres, moins d'échafauds. D'où vient donc que la mort fait ses recrues pendant la paix? C'est que la paix est mal employée; c'est que le progrès n'est pas seulement dans le bien-être matériel, dans l'activité industrielle, dans les prouesses de l'esprit; c'est qu'il est aussi, c'est qu'il est surtout dans la joie de la conscience, dans son équilibre; c'est qu'une seule injustice fait plus de mal à une génération que vingt travaux gigantesques ne lui procurent d'avantages; c'est que la vie ne tient pas seulement au *pain* et au *cirque*, mais à la libre expansion de toutes les facultés. M. E. Lisle accuse l'irréligion, mais en même temps il prouve qu'on se tuait moins à l'époque des impiétés et du culte de la Raison que maintenant, où, Dieu merci, les églises se muliplient, les miracles abondent.

On corrige les mœurs par des idées, et non par des violences. L'ennemi de l'avenir, ce n'est pas le présent; c'est toujours le passé. Ensevelissez bien le passé, et vous aurez conquis l'avenir. Il ne s'agit donc pas d'attaquer le dix-huitième siècle et la raison, de reculer au moyen âge, de demander qu'on s'en remette à la Providence du soin de résoudre les grands problèmes qui agitent le monde; il ne s'agit pas d'abdiquer toute volonté, ni de se changer en cadavres moraux, pour conserver la vie matérielle!

Non, les remèdes proposés par M. E. Lisle sont des railleries et des causes de suicide. La société a mieux à faire que de traîner les suicidés sur des claies et de confisquer leurs biens.

Elle a à mettre des instruments de travail aux mains de tous les vivants; à leur donner les moyens de se développer, de s'instruire. Elle a à leur enseigner par l'exemple le respect du droit, l'amour du bien, l'immortelle ambition du juste. Elle a à effacer toute contradiction entre le but et les moyens. Elle a à honorer la vie, en l'encourageant, en consacrant son inviolabilité.

L'ennemi, c'est toujours, c'est plus que jamais l'erreur. On ne se tue pas parce qu'on sait trop, mais parce qu'on sait mal, c'est-à-dire parce qu'on ne sait pas assez. Le salut n'est donc point dans des pratiques vieillies, dans des formules usées. C'est précisément l'orgueil, la présomption de ces religions caduques, de ces philosophies impuissantes, qui décourage et irrite le présent.

M. Lisle aura rendu un grand service en établissant les comptes de la mort. C'est le moyen de piquer la vie au jeu; mais l'efficacité de son livre se borne là. Il constate un fait, un mal, une plaie qui gagne. Avis aux guérisseurs du peuple! Il est impossible que le suicide soit le dernier mot du progrès. Ce serait assigner le néant comme terme aux efforts de la Providence. Il est impossible que Paris, en multipliant la vie, continue à donner l'exemple du découragement. Le dix-neuvième siècle manquerait à sa tâche, si on ne parvenait pas à mettre d'accord la civilisation avec le bonheur. Que dirait de nous la postérité, si ces chemins merveilleux, si ces communications rapides ne servaient qu'à propager le désespoir? et si Paris s'embellissait, se couvrait de palais, pour faire asseoir le suicide en permanence, au milieu de ces féeries, en paraissant proclamer la mort, comme la divinité logique de ce temps-ci? Non! nous le répétons en finissant, les ingénieurs et les maçons n'accomplissent que la moitié du progrès; la philosophie et la liberté ont aussi leur Louvre à bâtir; tout le mal réside dans l'infériorité des remueurs d'idées à l'égard des remueurs de pierres.

Mai 1857.

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE[1]

En commençant cette étude je suis frappé d'un fait étrange, et qu'il est bon d'expliquer. M. Quinet, philosophe, historien, apôtre de l'avenir, un peu confus dans l'exposition de ses seules idées, versificateur habile, mais relativement inférieur dans ses poëmes, devient tout à coup un vrai poëte, un très-grand poëte, quand il touche à l'histoire. Son cœur, qui n'a formulé jusque-là que de vagues et sonores mélodies, tressaille, vibre, et jette dans un air purifié un cri terrible qui va droit au ciel. Ce n'est plus le symbole légendaire d'Ahasvérus; ce n'est plus le nuage empourpré qui voile les contours et la ligne rigoureuse; c'est la vérité dans toute sa lumière, dans toute sa netteté. Il semble qu'en remuant les poussières réelles des tombeaux M. Quinet fasse surgir un Lazare vivant et ressuscité dans la splendeur immortelle. Ce n'est plus un professeur, un maître qui assemble et coordonne des théories ; c'est l'humanité qui vit, qui parle, qui pleure, qui montre ses plaies, avoue ses hontes et chante ses espoirs invincibles.

M. Quinet, quand il écrit l'histoire, est véritablement inspiré; non pas qu'il s'échauffe avant d'ouvrir les annales et

[1] 1 Vol. Paris, Adolphe Delahays, éditeur, rue Voltaire, 4-6.

qu'il allume au soleil la torche dont il s'éclaire dans les catacombes; mais il creuse d'abord le sol, va jusqu'aux dernières couches de morts, et, quand il n'y a plus de cendres à remuer, d'os à fouiller, il s'assied comme Hamlet au bord des tombes, ne raille pas devant le masque railleur, mais pense, mais prie, mais cherche, mais évoque; et peu à peu le froid des linceuls le saisit; il a des insomnies glaciales comme le sommeil de ses hôtes, et il sort de ces méditations avec des épouvantes sincères, avec des larmes vraies; il a aspiré le parfum funèbre et ne saurait l'oublier. Quiconque a lu l'*Histoire des révolutions d'Italie* nous comprendra surtout.

Marnix de Sainte-Aldegonde, apôtre, tribun, diplomate, écrivain, général, trouva dans son patriotisme et dans sa foi l'inébranlable volonté qui tient tête à toutes les haines, à toutes les luttes, et qui sait accepter l'exil comme le pain céleste des âmes pures. Il fonda la république néerlandaise; il fut l'ami, le conseil, le compagnon de Guillaume d'Orange, ce grand taciturne, auquel son surnom porta quelque peu malheur dans l'histoire, et que M. Quinet remet dans son jour véritable et dans l'estime qui lui est due. En face de ces deux hommes, Philippe II, ce spectre de l'Escurial, ce monstre impassible, ce Tibère tartufe qui donne à ses *Ave* l'accent d'une condamnation à mort, et qui symbolise l'inquisition dans sa plus sinistre perfidie, Philippe II, c'est-à-dire la compression, la force hypocrite, la tyrannie bigote, représente l'éternel ennemi de l'intelligence et de la liberté, armé de toutes ses armes. Eh bien, Marnix de Sainte-Aldegonde n'hésite pas. Il laisse à Guillaume la direction politique, mais il est l'âme de l'insurrection; il souffle partout l'esprit de vie, et, quand le poignard bénit d'un fanatique a immolé le *Taciturne*, le grand citoyen continue seul sa tâche, finit par avoir raison de ses ennemis et de la résistance aveugle de ses propres amis, affranchit la Hollande, fonde une république qui est un avertissement pour l'Europe, et, son œuvre achevée, va prendre cette route de l'exil qui est devenue proverbiale depuis Aristide le juste.

C'est là une noble existence à raconter, et M. Quinet a été à la hauteur de son rôle. On sent que la main qui a écrit ces belles pages a frémi de joie et d'orgueil et brisé plus d'une fois la plume dans un transport d'enthousiasme; car Marnix n'est fort, loyal et intrépide, que parce qu'il est un penseur profond, un écrivain inspiré, et ce héros est une démonstration nouvelle qu'il n'est rien de complet sans la condition suprême de la raison éclairée. L'ardeur martiale, la fougue impétueuse, peuvent se passer de style et de pensée; mais trouvez dans l'histoire un héros véritable, un fondateur illustre qui ne soit pas un lettré! On peut avec l'épée d'Attila ravager des empires, mais on ne conserve et l'on ne bâtit qu'avec les idées. Alexandre, César, étaient des lettrés, le dernier même un grand écrivain, et le spectacle le plus auguste à rêver, c'est de voir Charlemagne, ce géant, déroidir ses mains crispées autour de sa longue épée, et plonger son pouce olympien dans une couche de sable pour tracer les premières lettres de l'alphabet. C'est là la joie, la revanche sublime de l'intelligence. On la méconnaît, on la raille, on la méprise, on la foule aux pieds en passant, on veut fonder sans elle; mais elle arrive à son heure, et, en rayonnant tout à coup devant les monuments fraîchement élevés, elle les consolide en les séchant, s'ils sont dignes d'elle, elle les pulvérise en les faisant éclater, s'ils ne l'ont point prévue.

Donc Marnix aurait, dans ses œuvres littéraires, de quoi suffire à la réputation d'un grand écrivain; mais il fut véritablement homme de lettres, en ceci que les mots ne servirent qu'à des pensées, et les pensées qu'à la cause de la patrie et de la liberté. Son histoire est la glorification de la raison; c'est la légende, et aussi le martyrologe de l'esprit. Homme multiple, Français par sa mère, Savoyard par son père, Génevois par sa croyance, Flamand par son enfance, Hollandais par sa patrie, Marnix résume la séve de toutes ces races, et honore toutes ces parentés.

Pendant que le duc d'Albe couvrait les Pays-Bas de ses bû-

chers, Marnix, réfugié à Heidelberg, écrivait, prêchait la foi de Genève et justifiait son titre de *Questeur des gueux!* Les *gueux!* ce titre-là, quoique revendiqué avec fierté par les insurgés, leur portait malheur. Ainsi que le remarque justement M. Quinet: « Quand on a pu trouver un mot heureux pour flétrir les opprimés, c'est une chose incroyable que la facilité que l'on trouve auprès de la conscience humaine. Combien de gens se sont dit, en voyant tomber les têtes d'*Egmont, de Horne* et de leur cent mille compagnons d'échafaud : *Après tout, ce sont des gueux!* » En France, dans toutes les révolutions, combien de fois un sobriquet n'a-t-il pas été l'excuse et le prétexte d'une lâcheté de la réaction!

Nous ne pouvons analyser le livre, nous devrions dire le poëme de M. Quinet. Ce sont de ces œuvres qu'il faut lire et relire, méditer avec foi; c'est le *Credo* des âmes vaillantes qui espèrent en la raison. Nous avions besoin que l'illustre écrivain nous adressât ce volume du fond de son exil. Son drame de *Spartacus*, suivant l'*Histoire des révolutions d'Italie*, avait un accent désespéré qui refroidissait le cœur. Eh quoi! le monde était-il maudit? La vertu n'était-elle qu'une ironie? Non, nous avions raison de protester; voici M. Quinet qui proteste lui-même et qui nous donne l'exemple d'un intrépide martyr de la conscience, glorifiant Dieu et l'humanité jusqu'au bout!

Le récit du siége d'Anvers est un chef-d'œuvre, et Marnix y apparaît avec des proportions épiques. Hélas! nous pensions, en lisant cet épisode, à un autre héros qui, lui aussi, homme d'étude et de réflexion, dut s'improviser général, et soutenir, malgré la famine, la trahison, un siége terrible contre de nombreux ennemis; nous pensions à un proscrit aussi éprouvé, aussi simple dans sa chute, aussi modeste dans sa gloire, aussi digne d'estime et d'admiration. Manin, l'ancien dictateur de Venise, est le filleul de Marnix de Sainte-Aldegonde. Puisse l'œuvre triomphante de l'ancêtre porter un jour bonheur au rêve du petit-fils!

Marnix exilé se plonge dans l'étude ; il amoncelle livres sur livres ; autrefois pamphlétaire incisif, il attaquait Rome dans le style de Rabelais, et perçait avec la raillerie la plus gauloise, dans un langage affilé et étincelant de malice, tous les abcès de l'Église papale ; maintenant, dans un style simple et sévère, il échange avec d'illustres amis les raisons de douter des hommes présents et d'espérer en Dieu et en l'humanité ; le missionnaire grandit après sa mission finie, la solitude l'exalte et le fait sublime de résignation, de tristesse et de simplicité.

Voici le portrait que trace M. Quinet de son héros, et jamais son pinceau ne fut plus heureux :

« Marnix était de ces hommes qui, pour agir, n'ont nul besoin d'espérer. Toujours prêts, même sans croire au succès, ils vont tête baissée où sont la vérité et la justice. Quand tout est perdu, eux seuls ne connaissent ni découragement ni désenchantement ; ils font entrer leur Dieu où d'autres mettent l'intrigue. Leur politique, très-terrestre, très-sensée, est pourtant au plus haut des cieux ; les hommes sont impuissants à l'abattre. L'originalité de Marnix, c'est qu'à cette élévation il joignait le sens du monde le plus pratique, le plus délié, et je crois reconnaître l'empreinte de tout cela dans son portrait popularisé par les gravures du temps. Une longue et vigoureuse figure, le front vaste et serein ; sous des sourcils profondément arqués, de grands yeux noirs, épanouis, amoureux de lumière, d'où partent en même temps l'austérité et le sourire ; des traits forts, des cheveux ondulés et touffus ; une bouche prête à parler qui se contient sous d'épaisses moustaches ; le menton effilé en pointe et perdu dans les plis de sa fraise ; en tout, un singulier contraste de qualités fines et robustes ; de la fixité et de la grâce, de l'audace et de la mesure, de la résolution et de la discrétion. On peut hésiter entre un homme d'État, un homme d'Église, un philosophe et un poëte ; mais c'est la volonté qui domine. »

Cette page de M. Quinet est une toile de Rembrandt. Il

nous semble que ce portrait est encadré dans une large et épaisse bordure ovale, et qu'il nous sourit dans la pénombre de son fond harmonieusement obscur. Image d'une âme indomptable, il regarde avec une pitié un peu fière les courages indécis, les consciences troublées de nos contemporains.

Tout, dans cette existence de Marnix, est d'un conseil salutaire, d'une leçon grandiose. Jouir avec modération du triomphe est, sans doute, une vertu difficile; toutefois certains tempéraments y atteignent, quand la prudence n'en fait pas une obligation superstitieuse à certains esprits médiocres; mais combien n'est-il pas plus difficile de rester debout, entier dans sa foi, dans ses illusions, dans ses espérances, quand pourtant on se sent vaincu?

Il n'y a que les opinions complices d'intérêts immortels pour ne pas s'ébranler. L'égoïsme est fragile, quelque génie qu'il ait; la personnalité la plus robuste a des heures de défaillance, un moment de recul. Le sacrifice seul est impassible et stoïque; n'attendant rien pour lui-même, il espère toujours pour les autres, parce qu'il sait se résigner. Des gens comme Marnix comptent toujours sur le retour de l'île d'Elbe, même au plus âpre moment de leur Sainte-Hélène; et ils sont logiques, car ils n'ont jamais abdiqué.

Je voudrais bien ne pas quitter encore ce philosophe selon l'Évangile, dont l'entretien fortifie l'esprit et épanouit le cœur. Il écrivait à un autre grand réformé, Duplessis-Mornay: « Je n'attends que les occasions; de les chercher ambitieusement ne me permet mon naturel, mais je les embrasserai avidement quand elles s'offriront. Touchant votre état, j'en ai fort bon espoir, à cause que le voyant désespéré j'espère que Dieu se souviendra de ses miséricordes; mais le nôtre me semble en danger, parce que ses ulcères sont cachés, et comme cicatrisés sous les ampoules de la prospérité. »

A cela, Duplessy-Mornay répond d'un accent non moins profond et pénétré : « En ces ennuis publics, je ne trouve consolation qu'en la conférence des bons, et entre ceux-là je

vous tiens des meilleurs. Avec tels, j'aime mieux soupirer profondément que rire effrontément avec les autres, parce que le plus souvent Dieu se rit de nos ris et au contraire exauce nos gémissements et nos larmes. En particulier, faites-moi toujours cet honneur de m'aimer, et croyez que je vous honore uniquement. Faites-moi quelquefois part de vos solitudes, car j'estime vos déserts plus fructueux et plus fertiles que nos plus cultivées habitations. De moi, tenez-moi pour un homme noyé dans les sollicitudes de ce temps, mais qui désire nager, s'il est possible, jusqu'aux solitudes. » Avec son esprit un peu contourné, avec cette afféterie un peu mélancolique, cette réponse n'est-elle pas touchante, et les épanchements de ces deux sages ne formeraient-ils pas une leçon toute-puissante, quoique tout humaine?

Nous voudrions multiplier les citations; mais il faut nous hâter; le charme de ces fréquentations a son vertige; et, si l'on doit demander au livre de M. Quinet assez de consolation pour moins sentir la faiblesse, la trivialité, la déchéance d'un grand nombre de penseurs contemporains, il ne faut pas que nos yeux soient assez éblouis par cette lecture pour ne plus voir la réalité. Marnix est une ombre qu'il faut invoquer pieusement, mais qu'il ne faut pas s'attendre à rencontrer. Qu'il vive en nous et nous conseille; mais ne croyons pas, à force de le désirer et de le chercher dans ces pages colorées, qu'il est ressuscité en chair, et qu'après avoir vu son sourire transfiguré par la vie immortelle nous allons heurter sa main toute frémissante des fièvres de la vie terrestre. M. Quinet ne songe pas à démontrer qu'il y a toujours et dans tous les temps des philosophes comme Marnix de Sainte-Aldegonde; mais qu'il suffit, pour rétablir la justice et la conscience en équilibre, que Dieu en fasse entrevoir un de temps en temps, même dans des regrets, à l'humanité fatiguée, mais jamais lassée. Le passé est l'éternelle illusion de l'avenir!

Pour l'heure crépusculaire que nous traversons au milieu d'écrivains qui nient, de philosophes qui doutent, d'hommes

d'intelligence hébétés par l'imprévu, la vie de Marnix doit être une lumière qui conduise à la foi stoïque, à la fermeté d'opinion, à la pureté des actes, au désintéressement du patriotisme, et qui guide dans le difficile chemin du devoir.

Cette esquisse d'une histoire de la fondation de la république néerlandaise serait incomplète, si elle ne se terminait par des considérations sur la foi, sur la politique, sur l'art des *gueux*. Nous ne pouvons nous arrêter qu'à ce dernier point. L'art n'est-il pas d'ailleurs la synthèse suprême des institutions et des croyances ?

M. Quinet a écrit sur Rembrandt et sur Rubens quelques pages éloquentes qui resteront comme une appréciation élevée et rigoureuse du génie de ces deux maîtres et des liens mystérieux qui unissent les arts aux faits humains. Citons au hasard : « Rembrandt a rompu avec toute tradition, comme son Église avec toute autorité ; il ne relève que de lui-même et de son inspiration immédiate. Il lit la nature, comme la Bible, sans commentaires étrangers. Aussi donne-t-il l'impression d'un monde nouveau, d'une création spontanée qui vient d'apparaître sans analogue dans les règnes précédents. Un État surgit tout armé d'une grève déserte ; un art splendide naît de lui-même, sans ébauche, sous le pinceau du peintre. Quand Rembrandt peint les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, il peint ce que ses yeux ont vu. Il a vu le sermon de la montagne à l'écart, dans les prêches des protestants. Cette foule qui hurle et qui menace dans l'*Ecce homo*, ne sont-ce pas les hommes qui viennent de demander la mort de Barneweldt ? Ne demanderont-ils pas bientôt celle des de Witt ? l'Évangile s'accomplit sous les yeux du peintre ; tout est vie, réalité, histoire immédiate, dans cette école nationale. »

Il est impossible de mieux définir le génie tout d'ombre et de lumière de Rembrandt. Les pages consacrées à Rubens ont aussi emprunté la verve, la couleur, l'inspiration du maître. C'est sur ces deux portraits à la touche virile que se referme

le livre, laissant dans l'imagination et dans la raison du lecteur un double éclair qui lui rend cette lecture doublement profitable au point de vue de ses rêves et de sa conduite.

« L'inspiration de la vie nationale, dit en terminant M. Quinet, se prolonge encore chez quelques hommes, même après qu'elle s'est éteinte pour la foule, et, comme il y a des héros, il y a aussi des artistes qui survivent d'un jour à la patrie perdue. » Magnifiques paroles appliquées à Rembrandt et à Rubens, et qui sont la formule du rôle providentiel réservé à l'homme de génie. Quand un pays méconnaît sa propre gloire et sa mission, quand il s'endort dans sa prospérité ou dans sa honte, il y a toujours à l'écart, exilés, même au milieu de leurs concitoyens, quelques hommes d'élite qui ramassent et cachent dans leur sein la foi, le drapeau dédaigné. Vienne le jour de réveil, et ces hommes rendent à la masse inquiète le mot de ralliement perdu, l'espérance oubliée.

C'est la conscience de cette mission qui donne dans l'histoire une attitude si simple et si calme à la plupart des grands hommes frappés par l'ingratitude; c'est ce sentiment fier et pourtant dévoué qui détournait de Marnix les blasphèmes et les reproches et qui lui faisait dire : « Regardons notre devoir et fions-nous à Dieu. »

Cette phrase est la conclusion du livre de M. Quinet, elle en est la morale. Elle doit être, dans ce temps-ci, la conclusion de tous les livres et la morale de tout le monde.

Février 1856.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Victor Hugo. — *Les Misérables.* 10 vol. in-8. 60 fr.
—— *Id.* 10 vol. in-18. 35 fr.
Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, avec œuvres inédites de Victor Hugo, notamment un drame : *Inez de Castro.* 2 vol. in-8. . . . . 15 fr.

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS

CONTEMPORAINS ÉTRANGERS

FORMAT IN-8° A 5 FRANCS LE VOLUME

Auteurs américains.

W.-H. Prescott. — *OEuvres complètes.* 17 volumes, comprenant les ouvrages suivants :
—— *Histoire du Règne de Philippe II.* 5 vol. in-8.
—— *Histoire du Règne de Ferdinand et d'Isabelle.* 4 vol. in-8.
—— *Histoire de la Conquête du Pérou.* 3 vol. in-8.
—— *Histoire de la Conquête du Mexique.* 3 vol. in-8.
—— *Essais et Mélanges historiques et littéraires.* 2 vol. in-8.
G. Bancroft. — *Histoire des États-Unis d'Amérique.* 10 vol. in-8.
J.-L. Motley. — *Les Pays-Bas au* XVIe *siècle, histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies.* 4 vol. in-8.
—— *Histoire de la République batave, depuis la mort de Guillaume le Taciturne.* 4 v. in-8.
Washington Irving. — *Histoire et légende de la Conquête de Grenade.* 3 vol. in-8.
—— *Vie, voyages et mort de Christophe Colomb.* 3 vol. in-8.

Auteurs anglais.

Sir Robert Peel. — *Mémoires.* 2 vol. in-8.
G. Grote. — *Histoire de la Grèce.* 15 vol. in-8, avec cartes.
Buckle. — *Histoire de la Civilisation en Angleterre.* 3 vol. in-8.

Auteurs allemands.

Max Duncker. — *Histoire de l'Antiquité.* 8 vol. in-8.
Th. Mommsen. — *Histoire romaine.* 3 vol. in-8.
Gervinus. — *Introduction à l'Histoire du* XIXe *Siècle.* 1 vol. in-8.
—— *Histoire du* XIXe *Siècle.* 8 vol. in-8.
Herder. — *Philosophie de l'histoire de l'Humanité.* 3 vol. in-8.

G. Weber. — *Histoire universelle.* 10 vol. in-18, à 3 fr. 50 c. le volume.
H. Barth. — *Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et septentrionale.* 4 vol. in-8, avec gravures, plans, carte, portrait, chromolithographies, etc. 24 fr.
W. Emerson. — *Les Représentants de l'humanité.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par FR. LAURENT, Professeur à l'Université de Gand

9 forts vol. in-8° à 7 fr. 50 c. le volume

Tome Ier. *L'Orient.* — Tome II. *La Grèce.* — Tome III. *Rome.* — Tome IV. *Le Christianisme.* — Tome V. *Les Barbares et le Catholicisme.* — Tome VI. *L'Empire et la Papauté.* — Tome VII. *L'Église et la Féodalité.* — Tome VIII. *La Réforme.* — Tome IX *Les Guerres de religion.*

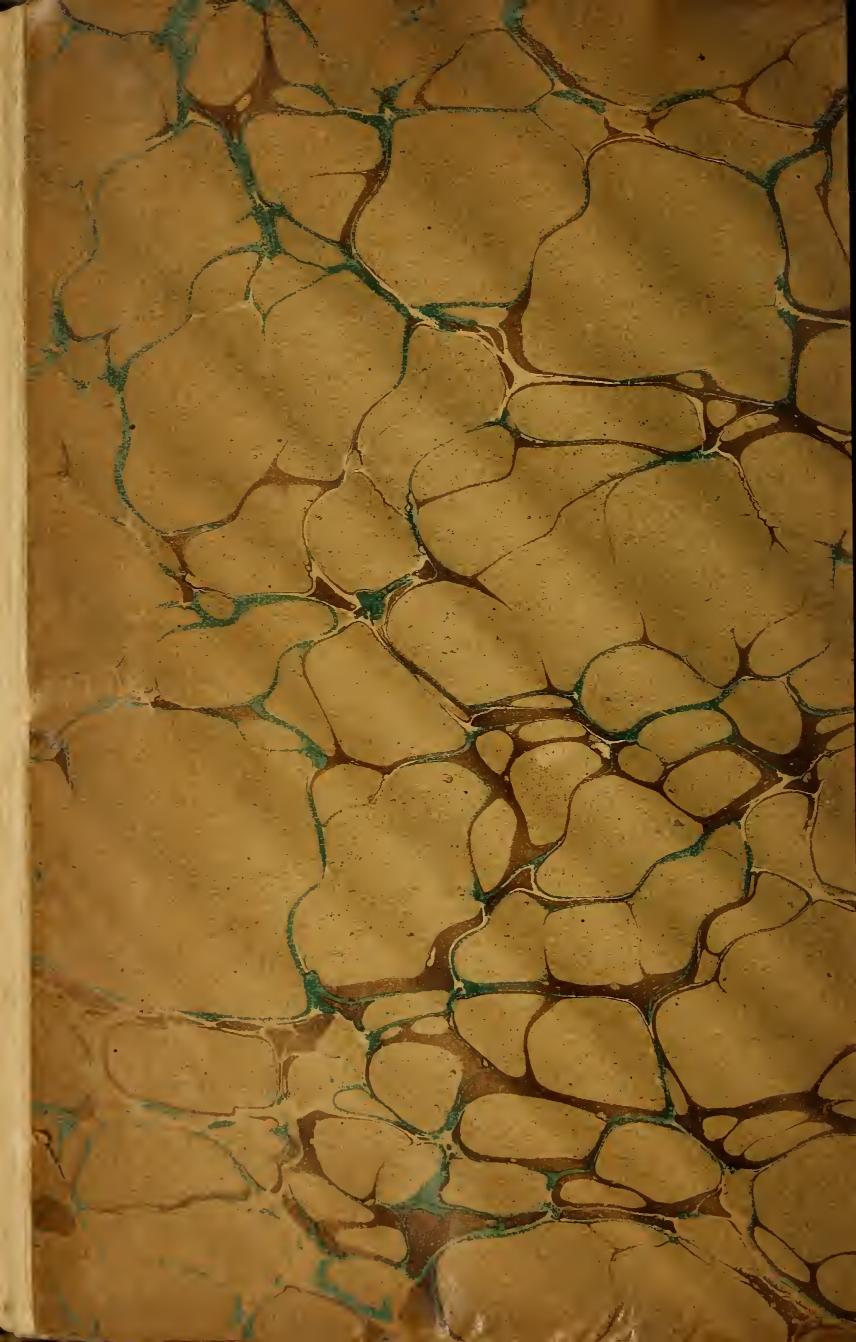
L'ouvrage sera complet en 12 volumes, et s'étendra jusqu'à 1789.

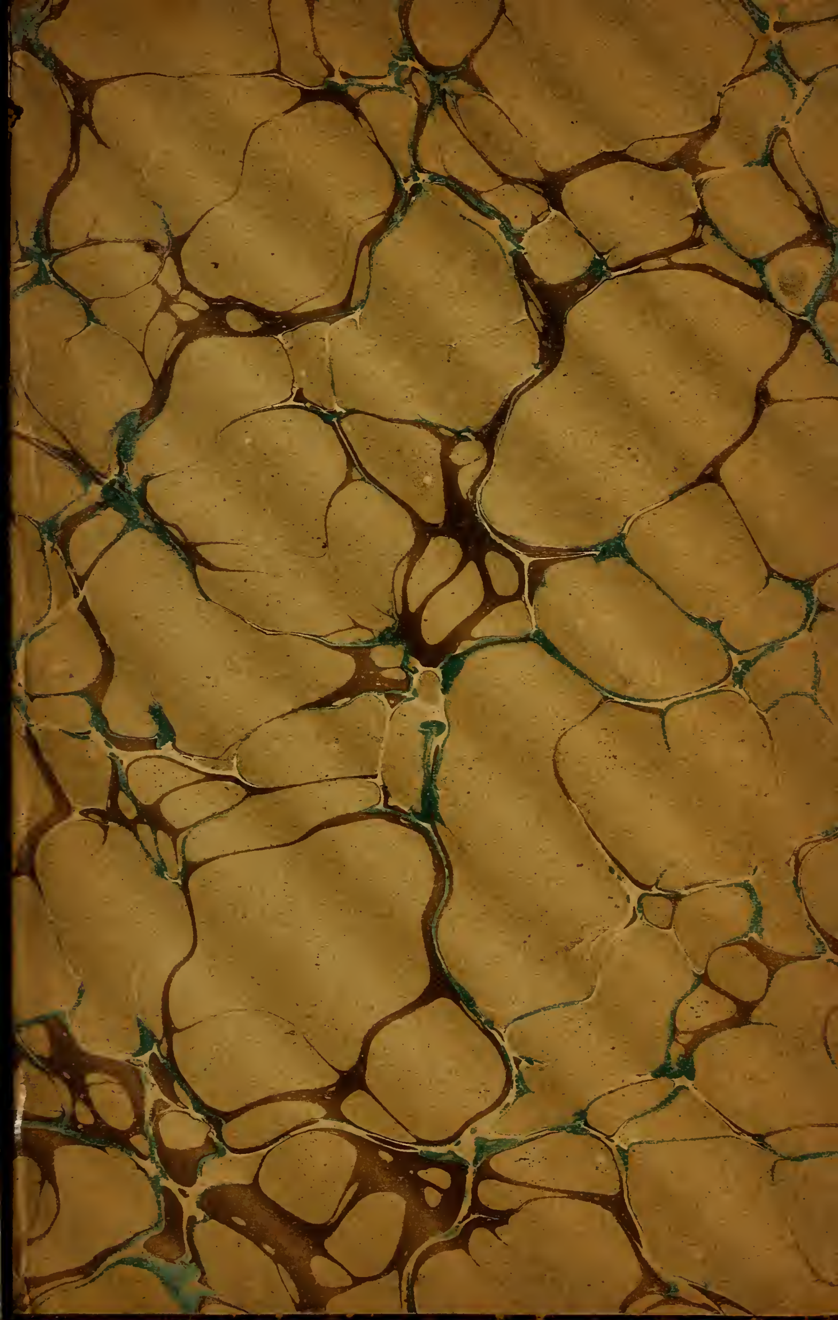
Du même auteur : *L'Église et l'État.* 3 vol. in-8. 15 fr.

NOUVEAUTÉS IMPORTANTES

Alphonse de Lamartine. — *La France parlementaire pendant 20 ans* (1832-1852). 8 vol. in-8. 40 fr.
—— *Biographies des Grands Hommes.* (Biographies inédites.) 4 vol. in-8. . . . . 20 fr.
—— *Histoire de mon siècle, mes Mémoires.* (Galerie de portraits des contemporains.) 6 vol. in-8. 30 fr.
Eugène Pelletan. — *L'Homme au* XIXe *siècle.* 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
—— *La Femme au* XIXe *siècle.* 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
Edgar Quinet. — *La Révolution.* 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.
L'abbé ***. — *Le Maudit.* 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.






LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 730 8